


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



NOUVEAUX

SAMEDIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

CAUSERIES LITTÉRAIRES, nouvelle édition	1	vol.
NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1	—
DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 2e édition	1	—
CAUSERIES DU SAMEDI, 2e série des CAUSERIES LITTÉRAIRES, nouvelle édition	1	—
NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI, 2e édition	1	—
DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI, 2e édition	1	—
LES SEMAINES LITTÉRAIRES, nouvelle édition	1	—
NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES, 2e édition	1	—
DERNIÈRES SEMAINES LITTÉRAIRES, 2e édition	1	—
NOUVEAUX SAMEDIS	19	—
LE FOND DE LA COUPE	1	—
LES JEUDIS DE MADAME CHARBONNEAU, nouvelle édition	1	—
ENTRE CHIEN ET LOUP, 2e édition	1	—
CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX, nouvelle édition	1	—
MÉMOIRES D'UN NOTAIRE, nouvelle édition	1	—
CONTES ET NOUVELLES, nouvelle édition	1	—
LA FIN DU PROCÈS, nouvelle édition	1	—
OR ET CLINQUANT, nouvelle édition	1	—
POURQUOI JE RESTE A LA CAMPAGNE, nouvelle édition	1	—
LES CORBEAUX DU GÉVAUDAN, 2e édition	1	—
LE FILLEUL DE BEAUMARCHAIS, 3e édition	1	—
LA MANDARINE, 2e édition	1	—
LE RADEAU DE LA MÉDUSE, 2e édition	1	—
SOUVENIRS D'UN VIEUX MÉLOMANE, 2e édition	1	—
LETTRES D'UN INTERCEPTÉ, nouvelle édition	1	—

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, J. ROBERT.

NOUVEAUX

SAMEDIS

PAR

Armand Augustin Joseph Marie Ferrand,

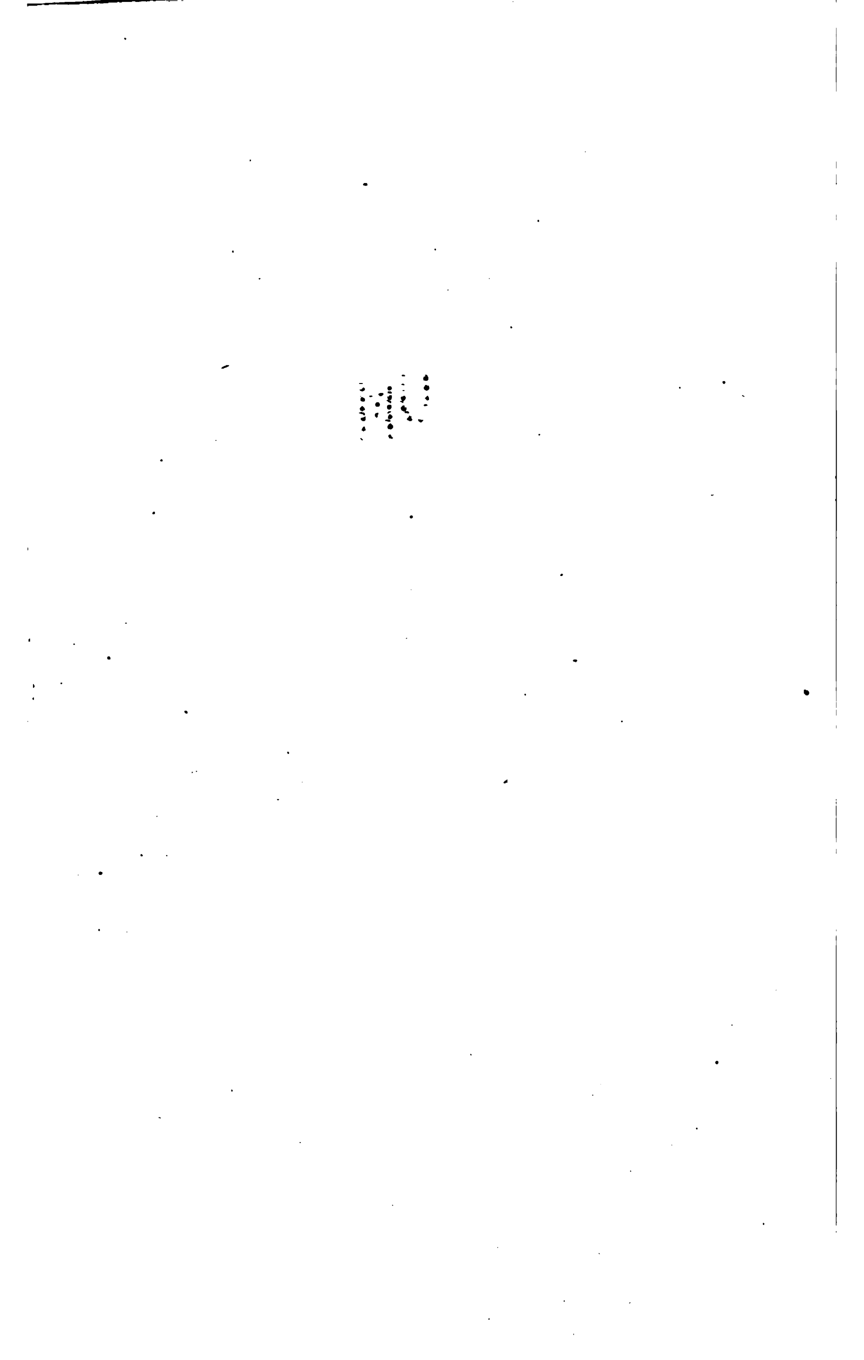
A. DE PONTMARTIN 1811–1890

DIX-NEUVIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880



NOUVEAUX
SAMEDIS

I

M. CAMILLE ROUSSET[1]

Mai 1879.

En saluant ce nouvel ouvrage de M. Camille Rousset, ce nouveau titre à la reconnaissance des amis de la vraie littérature et de l'histoire impartiale, je ne puis me défendre d'un douloureux rapprochement, d'un mélancolique souvenir. Vingt-trois ans nous séparent de l'année 1856 qui marqua l'apogée du second Empire, et où M. Alfred Nettement publia son *Histoire de la conquête*

1. *La Conquête d'Alger.*

d'Alger. Je ne prétends pas comparer les deux écrivains. M. Camille Rousset est un historien dans la plus complète acception du mot. Alfred Nettement n'avait jamais pu se défaire de deux défauts qu'il tenait de ses succès de collège et de ses improvisations de journaliste. Trop convaincu pour pouvoir être traité de rhéteur, il eût suffi d'un peu de malveillance pour le qualifier d'admirable rhétoricien. Sa littérature manquait de simplicité et de solidité jusque dans les genres qui en exigent le plus. Il semblait déclamer l'histoire au lieu de la raconter. Il avait l'air de faire à perpétuité du Bossuet, comme nous avions fait jadis du Salluste et du Tite-Live d'après le *Conciones*, et l'on souriait malgré soi en voyant cet excellent homme, contemporain de Louis-Philippe et de M. Thiers, appliquer le style et les procédés de l'aigle de Meaux à une époque bourgeoise, démenti permanent des doctrines absolues de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. En outre, on songeait, maintes fois, en le lisant, à la phrase légendaire : « Je n'ai pas eu le temps d'être plus court. » — Il y avait du Premier-Paris dans ses livres, et l'on eût dit que, dépensant tout son temps pour les écrire, il n'en gardait ni pour les méditer, ni pour les relire, ni surtout pour les abréger.

Mais me voici entraîné hors de mon sujet, et j'aurais mieux fait de laisser dormir en paix cette honnête mémoire. Ce que je voulais signaler, c'est la différence entre les deux dates. En 1856, l'Empire, s'il n'était pas

parvenu à la vraie grandeur, en avait du moins le trompe-l'œil et le simulacre ; ses partisans et ses courtisans pouvaient dire que, depuis Erfürth et Tilsitt, la France et son souverain n'avaient pas eu, dans les conseils de l'Europe, plus de prépondérance et de prestige. Jamais le chrysocale ne ressembla davantage à l'or pur ; jamais le strass ne fit mieux l'effet du diamant. L'Empereur n'avait pas même besoin d'être muet pour paraître habile, et de se poser en sphinx pour se déguiser en oracle. La guerre de Crimée, plus lente, plus orageuse, moins bien menée et mille fois plus meurtrière que la conquête d'Alger, avait profité de l'interrègne parlementaire, du silence de la presse et des bénéfices de la dictature pour absorber l'attention publique, frapper vivement les imaginations, idéaliser le type du soldat et rendre à l'élément militaire le premier rôle ; tandis que, en 1830, le vertige libéral, l'agitation des esprits, les excitations de la tribune et de la presse en étaient arrivés au point de créer, dans le pays le plus guerrier qui soit au monde, un nouveau genre de patriotisme : l'indifférence à la gloire de nos armes. L'expédition était blâmée, les opérations dénoncées, les préparatifs critiqués, l'Angleterre invoquée, les périls exagérés. On mettait tant d'ardeur à prédire un revers que la prophétie différait fort peu d'un souhait. On redoutait le succès comme le prélude d'un attentat à la Charte, et les chefs de notre armée, les vengeurs de la civilisation chrétienne, les précurseurs de

cette magnifique conquête, avaient à la fois à s'excuser d'être héroïques et à se faire pardonner d'être vainqueurs !

Dès lors, on ne pouvait s'étonner que les beaux souvenirs de Staouëli, de Sidi-Khalef, de la Kasbah, estompés déjà dans le lointain, fussent amoindris et à demi effacés par les récentes victoires et les noms plus éclatants de l'Alma et de Malakoff. Tout contribuait d'ailleurs à cette erreur d'optique. Ceux de nos généraux qu'il était plus spécialement permis de désigner sous le titre d'*Africains*, Lamoricière, Changarnier, Bedeau, Cavaignac, rudement punis d'avoir cru à la République, et plus aisément désarmés par un coup d'État nocturne que par Abd-el-Kader, avaient fait place à un groupe non moins glorieux, non moins intrépide, aux Pélissier, aux Canrobert, aux Bosquet, aux Mac-Mahon, qui nous apparaissaient, l'hiver suivant, dans les salons et même aux séances de réception de l'Académie française, fêtés, brillants, triomphants, presque jeunes, héros d'une nouvelle page historique à laquelle les tragiques réminiscences de la poésie et de la Fable, de la Tauride et de la Colchide, ajoutaient un attrait romanesque. Tout concourait donc, en 1856, *à démoder* la campagne d'Alger en l'honneur de la prise de Sébastopol, et cela est si vrai que, malgré l'ardeur de ses opinions royalistes et de ses antipathies contre l'Empire, Alfred Nettement, au début de son livre, semblait le placer sous le patronage de nos nouvelles gloires ; il

croyait devoir rappeler à une génération oublieuse que l'Afrique avait préparé la Crimée, qu'elle avait endurci aux fatigues, acclimaté aux intempéries, familiarisé au péril, initié à tous les secrets de la grande guerre, les colonels de 1840, devenus les généraux de 1854.

Et pourtant, à présent que la distance rétablit les proportions, éclaire les vrais points de vue et fait une plus juste distribution de lumière et d'ombre, à présent que nous sommes, hélas! renseignés par l'adversité, qui pourrait hésiter entre Alger et Sébastopol? D'abord, le premier inconvénient de la guerre de Crimée était d'infliger à la fameuse gasconnade, datée de Bordeaux: « L'Empire, c'est la paix! » un prompt démenti qui, malheureusement, devait être suivi de plusieurs autres. Au lieu de prouver, comme en 1830, à l'Angleterre, qu'on ne la craignait plus, on s'aliénait, à son profit, une puissance que les politiques les plus sages ont toujours désiré voir devenir ou rester notre alliée; désormais tout ce que l'on pouvait en attendre, dans les jours d'épreuve, c'était une neutralité compatissante, mais absolue. On dépensait inutilement des millions dont la déroute donnait d'avance le signal à des milliards. Aujourd'hui, le plus grand éloge qu'il soit possible d'accorder à cette guerre, c'est de reconnaître qu'elle n'a été ni fatale comme celle d'Italie, ni insensée comme celle du Mexique, ni néfaste comme celle de 1870, mais simplement dangereuse, dispendieuse et stérile. Voyez, au contraire, la

conquête d'Alger! — Ici, je cède la parole à M. Camille Rousset : « Partout, nous dit-il, où la conquête n'a été que le triomphe de la force, la conscience humaine a protesté contre le conquérant. Combien de peuples ont disparu, qui n'avaient d'autre tort que leur faiblesse, et dont l'histoire, en ses arrêts, n'a jamais voulu dire qu'ils ont justement succombé ! D'autres, en ajoutant des fautes à leur impuissance, ont paru du moins provoquer leur malheur et fait hésiter longtemps la sentence du juge ; on ne saurait décider du premier coup s'ils n'ont pas mérité leur sort. Ce ne sont ni de tels problèmes, ni de telles protestations que soulève la conquête dont le récit va suivre. La France, conquérante d'Alger, n'attend pas qu'on la justifie. »

Oui, mais elle attend qu'on la justifie d'avoir répondu par une odieuse révolution à un immense bienfait ; et elle attendra longtemps ! Au surplus, si la justification est impossible, l'expiation est effroyable.

Tel est le caractère distinctif et, pour ainsi dire, unique, de la conquête d'Alger. M. Victor Cousin, dans un de ces paradoxes éloquents que l'éclat de sa parole et la vivacité de sa pantomime rendaient presque vraisemblables, nous disait, en 1828, en pleine Sorbonne, ce mot que j'ai déjà cité : « Il n'y a pas eu de vaincus à Waterloo ! » en ce sens qu'un intérêt supérieur, collectif, humain, universel, dominait le champ de bataille et rachetait les douleurs de la défaite en réintégrant l'avenir de

la société et de la liberté modernes. C'était un peu raide; les braves survivants de la vieille garde auraient eu le droit de répliquer en paraphrasant poliment la réponse fort peu authentique de Cambronne, et l'on pourrait aujourd'hui demander ce que la société et la liberté ont fait de cette sanglante rançon. Combien le mot serait plus juste, appliqué à cette conquête que M. Camille Rousset nous raconte si bien, avec une telle sûreté d'informations, une telle sobriété de style, un sentiment si profond d'équité, de respect et de patriotique gratitude, un don si naturel de narration claire et rapide, tant d'autorité et de compétence dans ses attributions d'historien militaire! La guerre, telle qu'elle se pratique entre les peuples civilisés, a cela de cruel que l'homme animé du patriotisme le plus exclusif, souhaitant le plus ardemment le triomphe de son pays, est pourtant forcé de songer à cette quantité de braves gens qui ne lui ont fait aucun mal, qui ne sont pas, à proprement parler, ses ennemis, et qui vont périr pour une question de frontières, de territoire, de malentendu diplomatique ou de susceptibilité nationale. Il sait d'ailleurs, par de tristes expériences, que les dénouements, en pareil cas, ne sont que provisoires, que la victoire même ne résoudra rien, que le pays conquis, humilié ou entamé, ne voudra guérir de sa blessure qu'après avoir pris sa revanche. Ici, rien de semblable. D'une part, le souverain d'un grand peuple, follement insulté par un chef de pirates

croisé de despote oriental, vengeant avec lui, non seulement la France, mais l'Europe, mais le droit des gens, mais la sécurité du commerce, le repos de ce beau lac français qu'on appelle la Méditerranée, l'honneur de notre littoral, la civilisation, l'humanité et la justice, odieusement et impunément outragés depuis trois siècles. De l'autre, suivant l'expression de M. Camille Rousset, « une association de malfaiteurs, qui, pendant ces trois cents ans, se perpétuait avec la même audace et les mêmes crimes ». — La conquête d'Alger, dans un cadre d'or, avec un admirable assemblage d'énergie, de fermeté, de prévoyance, de hardiesse et d'héroïsme, peut être assimilée à une expédition gigantesque, dirigée contre une caverne de voleurs ou une troupe de brigands, qui détrousseraient indifféremment Français et Allemands, Espagnols et Anglais, Russes et Portugais, et feraient du cosmopolitisme de brigandage. Je sais bien qu'il existe aujourd'hui des esprits *avancés*, enclins à prendre parti pour le voleur contre le volé, pour le meurtrier contre l'assassiné, pour le bandit contre le gendarme ; mais la République n'a pas encore promulgué de loi pour nous forcer d'être de leur avis.

Le livre de M. Camille Rousset est ce qu'il doit être, et je me hâte d'ajouter qu'il produirait bien moins d'effet, si l'auteur était plus engagé avec l'opinion royaliste, si telle ou telle page de ce récit trahissait une arrière-pensée de plaidoyer, si, entraîné par l'évidence ou par

de légitimes rancunes, l'éminent historien avait négligé le proverbial *scribitur ad narrandum, non ad probandum.* Il y a, Dieu merci! des sujets où l'on prouve d'autant plus que l'on se borne à raconter. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, nous aurions assurément mieux aimé que M. Camille Rousset, si digne de réagir contre les erreurs ou les surprises de l'histoire contemporaine, si digne de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire une légende envenimée par les passions libérales de 1830 et éloquemment réfutée par les nobles fils de M. de Bourmont, n'eût pas écrit : « Pour lui, c'était une nécessité fatale, un besoin d'expiation qui le poussait à y prétendre (au commandement de l'armée) ; la tache de sa vie ne pouvait s'effácer que sous l'éclat d'un triomphe militaire. » — Mais cette concession presque inaperçue dans la trame du récit rend bien plus précieux, plus persuasifs et plus concluants les hommages définitifs, les témoignages pathétiques d'admiration, de respect et de regret que la vérité dicte à M. Rousset, et qu'elle n'a pas besoin de lui arracher. Après avoir cité la belle proclamation du 10 mai, il ajoute : « Cette proclamation produisit sur les troupes un excellent effet. En entendant un chef qu'elles avaient d'abord froidement accueilli chercher dans la grande expédition d'Égypte l'augure et le modèle de l'expédition d'Alger, en le voyant d'ailleurs appeler à lui quatre de ses fils et les associer au commun péril, elles se montrèrent satisfaites et prêtes à lui rendre la

confiance qu'elles lui avaient jusque-là refusée peut-être... »

A dater de ces préliminaires, l'historien rend à M. de Bourmont pleine justice. Il le suit à travers toutes les phases de cette rapide campagne, et il nous le montre déployant toutes les qualités de l'homme de guerre et du général en chef; vigilant, infatigable, apportant un soin minutieux à tous les détails qui pouvaient instruire les officiers, encourager les soldats, assurer leur bien-être, entretenir leur bonne humeur, conjurer les mauvaises chances, prévenir ces *accrocs* qui souvent suffisent à compromettre le sort d'une bataille; diminuant la part de l'imprévu, déjouant le mauvais vouloir, surmontant les difficultés matérielles et morales, donnant à tous l'exemple de la plus indomptable bravoure, tour à tour plein d'élan et de sang-froid, aussi ardent, aussi dévoué, aussi loyal serviteur de la France et du roi que le vice-amiral Duperré était tiède, ambigu, sournois, revêche, influencé, semblait-il, par les menaces de l'Angleterre, l'hostilité de la presse libérale ou un pressentiment de révolution. Puis, lorsque arrivent les journées mémorables, les douloureuses et glorieuses épreuves, et enfin le funeste épilogue de ce beau fragment d'épopée, on ne voudrait pas changer une syllabe au récit de M. Camille Rousset. Il nous émeut d'autant plus que l'émotion jaillit du sujet lui-même, des faits qui se pressent sous sa plume, du fatal contraste entre le service et la récompense, entre

l'éclat de ce triomphe et la cruelle application du *sic vos non vobis* de Virgile ; la prise d'Alger payée par une confiscation de gloire, un changement de drapeau, une démission, un départ et un exil ! L'accent s'élève ou s'attendrit sans effort, sans déclamation, sans pastiche de Bossuet, sans que l'écrivain cesse un moment d'être impartial ou impersonnel. — On sait que, dans le combat de Sidi-Khalef, le jeune lieutenant Amédée de Bourmont tomba frappé à bout portant d'une balle en pleine poitrine. Le lendemain, dans son rapport, le comte de Bourmont donnait seulement quelques mots, d'une simplicité touchante, à la douleur que son devoir lui imposait de contenir. — « Le nombre des hommes mis hors de combat a été peu considérable ; un seul officier a été blessé dangereusement ; c'est le second des quatre fils qui m'ont suivi en Afrique. J'ai l'espoir qu'il vivra pour continuer de servir avec dévouement son roi et la patrie. » — Et, quinze jours après, le 7 juillet : — « Des pères de ceux qui ont versé leur sang pour le roi et la patrie seront plus heureux que moi ; le second de mes fils avait reçu une blessure grave dans le combat du 24 juin... J'étais plein de l'espoir de le conserver ; cet espoir a été trompé ; il vient de succomber. L'armée perd un brave soldat ; je pleure un excellent fils. Je prie Votre Excellence de dire au roi que, quoique frappé par ce malheur de famille, je ne remplirai pas avec moins de vigueur les devoirs sacrés que m'impose sa confiance. »

N'est-ce pas digne de Plutarque ? D'un Plutarque français, royaliste, chrétien et soldat? Oui, pour arriver à cette perfection de simplicité dans la douleur, de franchise dans l'abnégation, de fermeté dans le devoir, ce n'est pas trop de la quadruple alliance de l'inspiration monarchique, du sentiment patriotique, de la foi religieuse et de l'esprit militaire ; inspirations quele parti révolutionnaire ne connaîtra jamais, lui qui sacrifie sans cesse le patriotisme à l'égoïsme, l'intérêt du pays à la passion de l'individu, lui qui s'acharne contre la religion et favorise tous les dissolvants de la discipline! Dites donc à un général républicain d'écrire une pareille lettre ! MM. Albert Grévy et Gambetta demanderaient des retouches, des surcharges ou des ratures ; quant à leurs disciples ou à leurs séides, telle est leur furie antichrétienne, qu'il ne leur suffit pas de marier civilement les vivants et d'enterrer civilement les morts ; l'Algérie elle-même, cette magnifique conquête de nos rois, ils l'ont condamnée à un enterrement civil !

Les dernières pages du livre sont peut-être les plus belles. On y sent, on y devine, à chaque ligne, cette émotion contenue dont je parlais tout à l'heure. C'est comme un adieu jeté, à travers l'espace et le temps, à cette armée que l'auteur qualifie d'admirable, et qui, en ce moment unique, dans ces jours sans lendemain, avait su fondre les éléments les plus divers de l'héroïsme guerrier ; une splendide médaille militaire, sans un seul revers. Jamais officiers et soldats ne ressemblèrent moins

à ces prétoriens dont on a pu évoquer plus tard le souvenir ; jamais l'uniforme et l'épaulette ne se désintéressèrent plus vaillamment de tout, excepté de l'honneur de servir la France et de conquérir un peu de gloire. Pas ombre de ce militarisme érigé en dogme par la superstition napoléonienne, et qui fut le fléau, la fatalité de 1815. Cette noble armée était encore assez voisine des grandes guerres du Consulat et de l'Empire, du légendaire soleil d'Austerlitz, pour en avoir la réverbération, la chaleur et le reflet, sans que ce voisinage lui portât au cerveau, l'éblouît de ses rayons ou l'enivrât de ses philtres. La présence de nombreux gentilshommes d'antique race, enrôlés volontaires ou désignés par leur grade, lui prêtait une physionomie chevaleresque, qui, loin de faire tort à l'égalité ou à la discipline, achevait de réconcilier le présent avec le passé. Rien n'y manqua, pas même l'idée première et l'initiative de cette création qui devait si bravement servir la Religion et la patrie, illustrer les soldats de la France et réhabiliter les *soldats du Pape*. — « Le maréchal de Bourmont, nous dit M. Camille Rousset, avait eu l'idée de former une troupe d'éclaireurs indigènes... Cinq cents éclaireurs étaient déjà réunis à la fin du mois d'août, et, parce que beaucoup d'entre eux venaient de la tribu kabyle des *Zaouaoua*, ce fut sous ce nom-là qu'on les confondit tous ensemble. C'est donc au maréchal de Bourmont qu'appartient l'idée première et aux derniers jours de son commandement

que remonte l'origine et comme l'embryon des ZOUAVES. »

Profondément patriote, passionné pour nos gloires militaires qu'il a si fièrement retracées et décrites par le dehors et par le dedans, par leurs manifestations éclatantes et par leur mécanisme ou ressort intérieur, M. Camille Rousset n'a pu se défendre d'un sentiment de tristesse en face du coupable antagonisme de l'opposition *quand même* et du libéralisme — Parisien plutôt que Français, — avec cet épisode si français, cette entreprise si hardie, ce succès si magique, qui auraient dû nous unir tous dans un même battement de cœur. Il avait trop de tact pour nommer M. Thiers ; mais personne n'ignore le rôle qu'a joué, à cette époque, le futur historien *national*, le futur libérateur du territoire, le héros futur des apothéoses en peinture. Plus tard, vers la fin de son récit, M. Rousset ne pouvait ni donner raison à Charles X, ni maudire la révolution de juillet, ni préférer le drapeau blanc au drapeau tricolore. S'il était permis d'appliquer à la grave et exacte Histoire une expression romanesque, je dirais que ses généreux instincts de justice, de patriotisme et de vérité, contrariés par des obstacles de situation, ont répandu sur ses derniers chapitres, — *lendemain d'un triomphe* — une teinte de mélancolie vague, communicative, pénétrante, plus facile à deviner qu'à définir. Nous n'avons rien à contredire, rien à réfuter dans ce bel ouvrage. C'est tout au plus si, de temps à autre, cédant à une tentation toute personnelle,

nous aurions envie de forcer un peu la note. Mieux vaut conclure par quelques remarques qui laissent absolument intact le récit de M. Camille Rousset.

D'abord, n'abusons pas de nos avantages. Le nom de Bonaparte, comme chacun sait, représente la perfection, l'idéal, le miracle de la guerre, avec tout ce qu'il rapporte... et tout ce qu'il coûte ; et le nom de Bourbon, pour les badauds et les malins, a personnifié, dans notre siècle, le renoncement à la gloire des armes. Eh bien ! abstenons-nous de comparer la façon vraiment merveilleuse dont le baron Denniée et l'intendance militaire préparèrent l'expédition d'Alger aux prodiges d'imprévoyance, de décousu, de présomption et d'insuffisance qui présidèrent aux préparatifs de la guerre de 1870, et même des guerres de Crimée et d'Italie. Évitons les pléonasmes. Ce qui me frappe, ce que j'aime surtout à constater dans cette conquête d'Alger, c'est qu'elle appartient en propre à la Restauration, qu'elle en porte, gravées en caractères ineffaçables, la date et l'empreinte. Et non seulement la Restauration ; mais, — il faut avoir le courage de le dire, — la droite sous la Restauration, ses deux ministères d'extrême droite ; car c'est l'énergique et éloquent rapport du duc de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre et collègue de M. de Villèle, qui démontra la nécessité d'en finir avec la piraterie algérienne, intéressa à cette cause l'honneur du pays et de la couronne, et servit de point de départ à l'expédition.

Ce fut, hélas! le ministère Martignac, de douce mémoire, qui proposa et obtint des atermoiements. Son esprit de conciliation, de ménagement et de transaction fit ajourner ce qui, trois ans plus tôt, aurait pu avoir une bien plus heureuse influence sur l'apaisement des partis et le salut de la royauté. C'est qu'il voulait être populaire au lieu d'être *carrément* royaliste et français; c'est qu'il redoutait les conflits au dehors, les objections au dedans, les chicanes du centre gauche, des journaux et des salons doctrinaires. Il consultait l'opinion, et l'opinion, lâchant, comme toujours, la proie pour l'ombre, lui répondait : « Athènes! » au lieu de lui répondre: « Alger! » — Détruire un nid de vautours, se venger d'un coup d'éventail, châtier Hussein, fils de Hassan, qu'est-ce que cela? Cela ne dit rien à l'imagination; il n'y a pas là de quoi inspirer cinquante alexandrins. Mais réveiller les échos de Salamine et des Thermopyles! cueillir les lauriers-roses de l'Ilissus et de l'Eurotas! Continuer ou ressusciter Léonidas et Miltiade! compléter l'une par l'autre la poésie et la liberté! Mettre en verve des milliers de versificateurs! Voilà qui vaut la peine d'équiper une flotte et une armée... oh! que la France serait niaise, si elle n'était pas si spirituelle!

Oui, la conquête d'Alger est l'honneur, le legs, le bienfait, la propriété inaliénable de la monarchie des Bourbons, et je ne connais pas de plus piquant à-propos que la coïncidence du livre de M. Camille Rousset avec cette

suprême déchéance, ce carnaval sinistre et grotesque qui livre à un avocat de cinquième ordre ce joyau fleurdelisé, cet héritage de la royauté légitime, cette conquête de la civilisation chrétienne, ce théâtre des glorieux faits d'armes de Bourmont, de Bugeaud, de Damrémont, de Lamoricière, de Changarnier, du duc d'Aumale, de Bedeau, de Duvivier et de leurs dignes émules. Si la Restauration attend encore sa revanche politique, chaque jour multiplie celles que lui assure l'Histoire. Il y a des gouvernements de notre connaissance, auxquels on doit conseiller de bien se tenir et de ne pas tomber; car chaque jour qui suivrait leur chute servirait à dresser le dossier de leur honte.

II

LE FLEUVE BLEU[1]

VOYAGE DANS LA CHINE OCCIDENTVLE

Mai 1879.

Le livre charmant de mon jeune compatriote, M. Gaston de Bezaure, contient de jolies anecdotes chinoises. Tout d'abord, il me donne envie de céder à mon incurable manie, et de vous conter une anecdote française.

Depuis quelques jours, la presse s'occupe de M. Barrême, nommé préfet du département des Deux-Sèvres. On nous parle dé ses antécédents cléricaux et monarchiques, qui s'accordent mal, nous dit-on, avec sa situation actuelle. Pourtant, les grandeurs préfectorales con-

1. Par M. Gaston de Bezaure.

viennent mieux, ce me semble, à M. Barrême que la carrière diplomatique, et voici pourquoi : Il y a douze ou treize ans, dans ce temps heureux où nous étions si infortunés, je dinais un soir chez le docteur C... avec quelques artistes, quelques compatriotes, Méridionaux naturalisés Parisiens. Tous les convives m'étaient connus, excepté un seul, dont la tenue correcte, la figure régulière, la physionomie douce et fine me prévinrent favorablement. Nous étions un peu en retard; on était trop pressé pour s'attarder aux présentations. On avait faim, on se mit à table. J'étais déjà si vieux, que le privilège de mon âge me fit placer à côté de la maîtresse du logis.

Premier silence; le silence du potage; cinq minutes d'arrêt. Puis, à l'apparition d'une magnifique truite saumonée, le silence se prolongeant, je dis tout bas à ma voisine : « Quel bon moment pour ouvrir le feu par un trait d'esprit ! »

Mon vœu fut immédiatement exaucé. Le convive inconnu lança d'un bout de la table à l'autre ce cri du cœur : « Vous savez que l'on n'achète *la Gazette de France* que le vendredi soir, à cause des *Lettres d'un Passant*, d'Arthur de Boissieu ! »

J'essayai de faire bonne contenance; je murmurai : « On a bien raison ! » Mais mon héroïsme n'eut aucun succès. L'inconnu, au lieu de mettre ses doigts sur sa fourchette, avait mis ses pieds dans le plat; procédé

contraire à toutes les lois, non seulement de la propreté, mais de la grammaire, puisqu'il changeait la soupière en sous-pieds. Il y eut un tel froid que le majordome trouva trois glaçons dans les réchauds, et que la sauce du filet de bœuf se convertit en gelée. Madame C... eut la bonté d'être plus mortifiée que moi. Mes amis rentrèrent dans leur assiette de peur d'être tentés d'en sortir ; un instant après, ils parlèrent tous à la fois pour faire diversion. J... ébaucha un calembour qui n'aboutit pas. R... demanda des nouvelles du Salon. M... risqua un Premier-Paris sur les résultats probables de la récente bataille de Sadowa. Vains efforts ! Le coup était porté ; le rôti même, un superbe faisan, avait du plomb dans l'aile. Les rires se figeaient sur les lèvres. Les bons mots s'accrochaient au plafond. Le coupable seul, ne se doutant de rien, dînait de bon appétit. Je demandai son nom à ma voisine : « Barrême, » me répondit-elle d'un ton bref. — « Barrême ! son compte est fait ! » répliquai-je. Ce fut ma seule revanche.

— Mais, me dira-t-on, quel rapport cette histoire, qui est peut-être un conte bleu, peut-elle bien avoir avec le fleuve de ce nom ? — Voici. Rentré chez moi, je rédigeai *ab irato* une épître adressée au directeur de *la Gazette de France*, à qui j'annonçai ma résolution irrévocable de me démettre de mes fonctions de critique ordinaire, — hélas ! bien ordinaire ! — des *Samedis* de la *Gazette*. – « Je me rends justice, disais-je ; il est temps que les

vieux fassent place aux jeunes. Votre public est comme Robinson; il ne peut plus se passer de Vendredi. D'ailleurs, à mesure que l'esprit d'opposition se réveille, s'aperçoit qu'il étouffe et demande de l'air, quel intérêt peuvent offrir l'analyse, l'éloge ou la critique d'un livre, comparés à ces spirituelles causeries, à ces merveilles de finesse et de malice, à ces délicates satires, à ces portraits qui ont tout le piquant d'une caricature et toute la grâce d'un pastel? Les personnages officiels, les héros du *sport*, de la politique et des cotillons de Compiègne, les prédicateurs des Tuileries, échappent à la discussion sérieuse et directe. Quelle joie, pour vos lecteurs, de les retrouver, pris sur le vif, lestement croqués et enlevés, sous cette plume légère dont la pointe effleure l'épiderme sans faire crier le patient, dans les tableaux variés de cette lanterne magique, où le magicien a tant d'esprit, où la lanterne est sourde, mais pas muette! c'est le Passant qui reste, et c'est moi qui passe!... Bonsoir! » — Bref, la paraphrase de mon cri de détresse : « On a bien raison! » — et, en effet, on avait bien raison!...

Mais, en fait d'histoire, vous connaissez celle de ce notaire de petite ville, qui s'était fourvoyé dans un déjeuner de brillants officiers, tous sur la hanche, tous prêts à dégaîner pour une vétille. Chacun raconte ses prouesses. Le Pré aux Clercs n'en a jamais vu de pareilles! — « Et vous, maître Cheptel, dit un capitaine,

parions que vous n'êtes jamais allé sur le terrain! — Ne pariez pas, capitaine, vous perdriez, répond M. Cheptel. Un jour, à notre cercle, je me pris de querelle avec Tacusseau, le percepteur; il me donne un soufflet. Je rentre chez moi et je lui écris une lettre... oh! mais une lettre, messieurs, comme vous auriez pu l'écrire. Je le traite de drôle, de polisson, de goujat, de canaille, en ajoutant que j'accepte d'avance toutes les conséquences de ma loyale missive. — Bravo! après? après? — Eh bien! après... il y a loin de mon domicile au bureau de poste... En chemin, je réfléchis que nous étions, Tacusseau et moi, pères de famille .. que, nous égorger pour un mouvement de vivacité, c'était peut-être bien fort; que j'avais un acte important à passer le lendemain; que le procureur général du ressort était très sévère pour les duels... Tout en réfléchissant, je ralentissais le pas, et... je ne sais comment cela se fit... quinze jours après, je retrouvai la lettre dans ma poche; j'avais oublié de la jeter dans la boîte... » — Tableau.

Je fis comme ce brave notaire. La nuit porte conseil. J'acceptai, comme une leçon d'humilité chrétienne, le véridique propos de M. Barrême, futur préfet des Deux-Sèvres. Je déchirai ma lettre, et je restai à mon poste, dans ma pauvre guérite du samedi... Hélas! treize ans se sont écoulés; chiffre fatidique et sinistre! D'horribles catastrophes sont venues changer toutes les conditions de publicité et de succès. La finesse, la phrase à double

entente, l'allusion, la réticence, l'art de laisser deviner ce que l'on ne peut pas dire, tout cela a cessé d'être de saison. Les raffinements, les subtilités, les souplesses, la gymnastique de l'esprit, n'avaient plus rien à faire en présence d'évènements énormes et de gouvernements difformes, rimes chères à Victor Hugo. Le gros Génois, reniant sa patrie pour exploiter la nôtre, nous dispensait de toute gêne. Pas n'était besoin de chercher des détours et des périphrases pour appeler chat un chat, Rollet un fripon, et la République un régime déplorable. Mon jeune et charmant collaborateur, destiné, semblait-il, à me survivre trente ans, nous a été enlevé par une mort presque subite, comme s'il eût compris que ses qualités exquises allaient être invalidées par Léon et révoquées par Jules. Moi, je suis encore là, et c'est ainsi que, malgré l'opportuniste Barrême, j'ai aujourd'hui, 21 mai 1879, le plaisir de vous recommander *le Fleuve Bleu*, de M. Gaston de Bezaure.

Le Fleuve Bleu ! Quel titre séduisant, et comme il parle à l'imagination la moins poétique ! Avec ces deux mots, on crée tout un monde où la fantaisie et le rêve se disputent la réalité. Rien n'y ressemble aux beautés raisonnables, aux couleurs ternes, au ciel gris, aux paysages blafards de notre froide Europe. L'azur y règne en maître ; et, lorsqu'il s'est assez promené dans son domaine, assez baigné dans les eaux, assez infusé dans l'éther, assez épanoui dans la flore, il se repose

et s'étale sur les belles porcelaines qu'on ne devrait regarder qu'avec des yeux bleus. Il peint le décor, il règle la mise en scène, il organise en permanence une féerie gigantesque qui défie toutes nos vraisemblances, nous noie dans le bleu, bâtit des pagodes, élève des murailles, dresse des tours, enlumine des paravents, marie la laque et le lac, habille les bonzes, brode les crêpes, boutonne les mandarins et multiplie à plaisir toutes les créations du Céleste-Empire... J'en étais là de mes divagations pittoresques, de ma belle *Chine dans un fauteuil*, quand je suis arrêté par les premières pages du livre de Gaston de Bezaure. Hélas! le fleuve bleu est jaune! — « Une immense tache jaune s'étend devant nous sur l'Océan; une embouchure immense s'ouvre dans les terres plates presque submergées. — Le fleuve bleu! s'écrie mon compagnon de voyage. — Le *Yang-tze-Kiang!* (*Fils de l'Océan!*) dit mon lettré. Pourquoi cette dénomination flatteuse de *Fleuve bleu?* Pourquoi ce titre orgueilleux de *Fils de l'Océan* donné par les Chinois à leur fleuve? Ses eaux, loin d'être azurées, sont bourbeuses et gardent une teinte fauve; et cet enfant de la mer a bien peu l'amour de la famille; car ses flots sont rebelles aux caresses des vagues, et il semble refuser de rentrer dans le sein maternel. C'est un spectacle des plus curieux que cette vaste étendue d'eau jaunâtre, faisant digue et ne se confondant jamais avec l'azur de la mer. »

Singulières contradictions des choses, des langues et des fleuves d'ici-bas ! Celui-là s'appelle bleu, parce qu'il ne consent pas à être bleu ! Savez-vous que c'est effrayant? Si j'allais être demain appelé républicain, justement parce que je suis réfractaire à la République !

Sérieusement, ce début nous donne la gamme du récit de M. Gaston de Bezaure ; vrai toujours, vrai *quand même*, avec le double mérite de n'y rien perdre de son intérêt et de son agrément, et de ne rien sacrifier à la tentation, si pardonnable chez un jeune homme, de trop se souvenir qu'on vient de loin, non pas précisément pour mentir, mais pour vêtir, maquiller et embellir la vérité. L'auteur ne se laisse pas un instant égarer et dominer par ce que l'on peut nommer les deux couleurs locales ; celle qui existe, que l'on a sous les yeux et dont le seul danger est d'empâter le pinceau en surchargeant la palette ; — et celle qui est si bien acceptée par la tradition, la légende ou le préjugé universel, si bien convenue entre le voyageur et le lecteur, que, si on lui résiste pour être exact, elle se venge en vous faisant traiter de chimérique. Si j'osais, — mais je n'ose pas, — je dirais que Gaston de Bezaure a écrit avec de l'encre française, quoique placé aux premières loges pour employer l'encre de Chine. C'est si bon, la sincérité, en ce temps de charlatanisme et de mensonge, de *boniments* et de *blagues !* C'est une grâce et comme une jeunesse de plus, avec sa

fraîcheur d'impression et sa franchise d'expression. La confiance qu'il inspire donne plus de vie à ses personnages, plus de relief à ses descriptions, plus de saveur à ses anecdotes. Un ouvrage de ce genre, c'est, à vrai dire, un voyage à entreprendre avec un compagnon et un guide. Une condition essentielle, pour s'y plaire, c'est que le guide soit sûr et le compagnon sympathique. Ou, si vous l'aimez mieux, un récit de voyage est, à sa manière, un roman; comme le roman, il nous arrache aux réalités du *chez soi*, aux spectacles qui nous entourent, aux arbres de notre jardin ou de notre promenade, aux rues de notre ville, à la fumée de notre toit, au clocher de notre village, aux figures de notre connaissance, pour nous offrir la sensation du lointain et de l'inconnu, pour inviter notre imagination à mettre de l'idéal dans le vrai. Le meilleur moyen de nous y intéresser, c'est d'y croire.

La Chine, telle qu'elle nous apparaît dans le livre de M. Gaston de Bezaure, en son déshabillé de vieille douairière, nous représente à la fois les mornes tristesses de l'immobilité et celles de la décadence. Quoi de plus mélancolique, par exemple, que la ruine de cette immense ville de Nankin, plus peuplée jadis que Paris et que Londres; celle de toutes les grandes cités chinoises qui nous était le plus familière, et que nous eût rappelée notre tailleur, si notre géographie l'eût oubliée! — « Depuis une quinzaine d'années, les *Taï-Ping*, *Tchang-*

mao ou rebelles *à longs poils* ont dévasté la ville immense, et, derrière ces puissantes murailles, le voyageur n'aperçoit plus que des ruines. On chasse le chevreuil, la bécassine et le faisan dans les lieux mêmes où se dressaient de belles rues, de riches maisons, de grands magasins aux devantures dorées et rouges... » Prenons garde! les *Taï-ping* et les *Tchangmao* sont, j'imagine, les *sans-culottes* de ces pays-là, et, en cette qualité, ils ne pouvaient pas épargner Nankin. Mais nous avons vu, en 1848, une pièce — *la Propriété, c'est le vol* — dont le dernier acte nous montrait Paris tel qu'il serait (hélas! tel qu'il a failli être) si les *Taï-Ping* de Belleville et les *Tchangmao* de Montrouge s'emparaient du pouvoir, et, sous prétexte de garder le privilège des longs poils, s'amusaient à raser la Madeleine, l'Arc-de-Triomphe, Notre-Dame, le Palais de Justice, le Louvre, la Sainte-Chapelle, le Val-de-Grâce, le dôme des Invalides, le palais des Beaux-Arts, l'Institut et autres monuments échappés par miracle *au patriotisme égaré* des scélérats d'il y a huit ans, des coupables d'il y a six ans, des méconnus d'il y a trois ans, des proscrits de l'an passé, des martyrs d'avant-hier, des amnistiés d'hier, des glorifiés d'aujourd'hui et des maîtres de demain. Le chevreuil a du bon, le faisan et la bécassine sont fort appréciés des chasseurs et des gourmands. Pourtant, jusqu'à nouvel ordre, j'aime autant les chercher sur la carte de Bignon ou de Brébant que les chasser sur un amas de buissons et de décombres, où

l'œil exercé de l'antiquaire reconnaîtrait les derniers vestiges de la Bourse, du Palais-Royal et de Saint-Sulpice. Patience ! Le proverbe nous dit que Paris ne s'est pas fait en un jour. L'histoire ajoute qu'il s'est fait en plusieurs siècles. Au train dont nous allons, il n'en faudra pas tant pour le défaire.

Quoi de plus curieux que la disparition totale de la fameuse tour où nos songes d'enfant se hissèrent aussi souvent que sur la tour de Babel? — « Aucun débris, aucune trace ne laissait voir qu'il existât là, il y a vingt ans à peine, un monument d'une originalité telle que les poètes chinois crurent devoir en faire une divinité. » Quoi de plus instructif et de plus sérieux que les documents amassés par le jeune voyageur sur les institutions chinoises, sur l'administration, la justice, les lois, la procédure? Dans un autre chapitre, M. Gaston de Bezaure nous parle de Confucius, de Lao-tze, des religions de la Chine, de manière à nous rendre bien fiers d'être chrétiens. Voyez tout ce que l'absence des clartés évangéliques a mis de désordre et de chaos dans cette succession trente fois séculaire de traditions naïves, de doctrines philosophiques, de superstitions et d'absurdités ! D'abord, la religion naturelle avec ses harmonies pastorales, avec un mélange de simplicité et de grandeur. Puis arrive la science, qui, sous prétexte de tout éclairer, embrouille tout. — « Confucius enseignait une sorte de naturalisme (pas celui de M. Zola). Sa morale est ap-

puyée sur l'amour d'une conformité harmonique avec l'ordre de la nature. Sa doctrine presque positiviste ne monte jamais vers le surnaturel. Lao-tze, au contraire, fixait d'abord ses yeux vers la Raison primordiale qui a enfanté le monde... Il apercevait dans ses visions les génies et les démons, et le trinaire à qui se rattache la chaîne des êtres... »

Évidemment, les disciples de ces deux philosophes devaient verser du côté où penchaient leurs maîtres. Confucius rejetait le surnaturel et composait sa doctrine d'un amalgame de naturalisme et de positivisme. Ses disciples virent Dieu partout, puis nulle part; ils furent panthéistes, ce qui prépare admirablement à devenir athée. Lao-tze était, en somme, un visionnaire, un halluciné. Ses élèves, primitivement voués au culte exclusif de la Raison — ou de leur raison, — y découvrirent tout ce qu'il fallait pour cesser d'être raisonnable, c'est-à-dire le goût des sciences occultes, l'astrologie, la nécromancie, l'intimité des génies et des démons. Le peuple, crédule, ignorant et simple, enclin tout à la fois à un matérialisme instinctif et à un mysticisme opiacé, restait forcément étranger ou indifférent à ces philosophies raffinées, égarées dans le vide, qui ne lui offraient pas d'image distincte ou de point d'appui. Il se livra aux bouddhistes, expulsés par les brahmanes et émigrés en Chine. Dès lors, les sectes et les idolâtries pullulèrent; elles eurent leurs écoles, leurs chapelles, leurs pagodes, leurs prêtres,

leurs prêtresses, leurs représentations matérielles, baroques, insensées, où se jouaient, sous mille formes bizarres, le caprice et la fantaisie de l'extrême Orient. Ainsi, entre les sages et les simples, entre les lettrés et les ignorants, pas un trait d'union, pas un point de repère, si ce n'est peut-être un grossier matérialisme, sous-entendu chez les uns, pratique chez les autres; le matérialisme, dernier mot des religions et des mœurs chinoises.

La conclusion de cet excellent chapitre, -- que j'abrège et que je gâte, — lui donne encore plus de portée. — Après un tableau saisissant de l'abdication et de la dégradation de ces pauvres âmes, des extravagances produites dans cette aveugle multitude par l'invincible besoin de croire, après avoir écrit cette phrase fertile en réflexions pour les sujets de MM. Gambetta et Jules Ferry : « L'empereur Yong-Tching (pas si ancien! 1733; contemporain de Louis XV) n'a-t-il pas fait aux lettrés des commentaires qu'ils doivent lire au peuple, et où le trône prêche à ses sujets l'éloignement de toute religion? » — M. Gaston de Bezaure ajoute : « Les mœurs sont basses et viles. Pas une idée pour relever les âmes gangrenées par les lèpres morales, engourdies dans les misères physiques. C'est qu'il manquait aux doctrines des philosophes un principe qui fait défaut aux œuvres des hommes, un principe divin que seul Jésus-Christ avait prêché; la charité. Les missionnaires ont traversé

les mers pour l'apporter aux Chinois. A la sagesse humaine, impuissante, orgueilleuse, égoïste, ils ne sont pas venus opposer de nouveaux systèmes, des controverses stériles. Ils n'ont prononcé qu'un mot, celui qui a racheté les esclaves, celui qui a fait la civilisation moderne : « Aimez-vous les uns les autres ! » — Pour nous, l'avenir de la Chine est dans cette parole... »

Oui, l'avenir de la Chine... et le passé de la France ! Remarquez, dans cet aimable *Fleuve Bleu*, — comme dans le livre du comte Julien de Rochechouart, *Pékin et l'intérieur de la Chine*, — chaque fois qu'apparaît la douce et sainte figure du prêtre, du missionnaire, de l'évêque, quelle sensation balsamique ! quel rayonnement paisible ! quelle pure et suave lumière ! On dirait une mystérieuse odeur d'encens se dégageant tout à coup d'une atmosphère empestée, une divine étoile perçant un ciel enténébré des nuages de la superstition absurde et du sensualisme abject, une fleur de piété, de charité, d'espérance et d'innocence, éclose à travers un fouillis de végétations parasites, d'arbustes épineux et de plantes vénéneuses. J'ai insisté sur ces belles pages, parce que nous sommes dans un moment où on ne doit rien négliger de ce qui oppose la civilisation chrétienne à la triple barbarie de l'ignorance, de la superstition et de la matière, ne rien omettre de ce qui nous donne le droit de demander où est le jour, où est la nuit, où est la vie, où est la mort, où est le bienfait, où est le maléfice, où

est le progrès lumineux, où est l'immobilisme hébété, où est l'âme, où est la *guenille*, où est le dévouement, où est l'égoïsme, où est le salut, où est la ruine, où est la parole qui féconde, où est le mensonge qui tue. Ce que nos missionnaires essaient de combattre en Chine, nos tribuns et nos législateurs s'efforcent de l'accréditer et de le propager en France. Certes, il sied de tenir compte des différences de climat, de tempérament, de race, de latitude, de physionomie nationale ; mais, au fond, bien au fond, l'humanité est la même; les mêmes effets dérivent des mêmes causes. Seulement le Chinois sans croyance reste passif et se résigne; le Français, matérialisé, ne sera pas si résigné, ni si inerte ; son corps gardera assez d'activité pour châtier ceux qui lui auront appris à n'avoir pas d'âme.

En dehors de ces graves sujets où se révèle la précoce maturité de M. Gaston de Bezaure, que de scènes amusantes ! que de piquants épisodes! que de détails pittoresques ! que de traits caractéristiques ! Le matelas d'or de l'avare! la Pagode du chien fidèle ! (un bijou !) les flammes qui parlent ! les gendarmes payés par les voleurs et les volés ! ce que coûte une coupe de cheveux en temps de deuil impérial ! la mariée chinoise ! Et vingt autres. Vous lirez ce livre si engageant, si attrayant et si vrai. Vous vous embarquerez sur ce *Fleuve Bleu*, sans craindre que le pilote vous mystifie ou vous égare. C'est l'œuvre d'un honnête homme qui sait

écrire, d'un voyageur qui sait regarder, d'un observateur qui sait réfléchir, d'un paysagiste qui sait peindre, d'un loyal esprit qui ne sait pas mentir, d'un Français qui a appris en Chine à aimer encore plus la France, et qui nous fait deviner comment la France risquerait de finir par ressembler à la Chine.

III

M. ÉMILE OLLIVIER[1]

I

Juin 1879.

Je puis parler de l'Académie française aussi librement que de celle des jeux floraux; et encore, avec celle-là, j'aurais peut-être un souci. Je me permettrai donc d'exprimer ma respectueuse surprise. L'illustre compagnie savait très bien que M. Émile Ollivier était son directeur au moment où une mort peu prématurée nous enleva M. Thiers. Elle connaissait les antécédents politiques du glorieux défunt et les derniers épisodes de la vie publique du ministre de Napoléon III. La situation était délicate, mais non pas insoluble. Pour en supprimer les difficultés, il suffisait de donner pour successeur à la

1. *L'Église et l'État au concile du Vatican.*

future victime du trop spirituel M. Vibert, le plus brillant et le plus littéraire des candidats; et cela dans l'intérêt même de cette discutable mémoire. Quand meurt un académicien célèbre, que doivent faire ses collègues les plus dévoués, ses amis les plus sincères? Choisir, pour le remplacer, le plus vigoureux thuriféraire? Transformer la coupole du palais Mazarin en gigantesque encensoir? S'offrir d'avance une débauche de panégyriques sans restriction et d'hommages sans réserve? Non, mille fois non! Mais songer, avant tout, à l'éclat de la séance où seront rappelés les titres de leur immortel ami à l'admiration des survivants et à la reconnaissance du pays. En pareil cas, la curiosité, un grain de malice, le piquant des rapprochements et des contrastes, le charme du style et du beau langage, sont bien préférables à l'enthousiasme tout d'une pièce et de parti pris. L'enthousiasme n'a pas d'esprit, et il laisse froid l'élégant public qui se presse aux réunions de ce genre. Il affadit ceux qui l'éprouvent; il fatigue ceux qui l'expriment; il exaspère ceux qui refusent de le partager; il ne profite pas même à l'homme qu'il divinise, puisque, de tout temps, la louange exagérée a produit l'effet diamétralement contraire à celui qu'elle se propose. Je nommais M. Vibert tout à l'heure. Assurément, sa ridicule *Apothéose*, si M. Thiers revenait au monde, lui serait plus désagréable que toutes les critiques, toutes les calomnies, et même toutes les vérités.

C'était déjà, pour l'Académie, une bonne fortune, — fortuite, mais d'autant plus précieuse, — que de voir M. Émile Ollivier, écrivain délicieux, orateur exquis, chargé de répondre au récipiendaire. Il y a tant et de si beaux portraits dans son livre si intéressant et si considérable, — *l'Église et l'État au concile du Vatican*, — que j'ai envie de céder à la contagion de l'exemple et d'essayer, à mes risques et périls, une esquisse approximative, comme on crayonne sur le mur de l'atelier d'un maître la figure de l'artiste dont on vient de contempler les œuvres. Cette épithète, un peu trop prodiguée, de *charmeur* que M. Émile Ollivier a, je crois, appliquée au duc de Morny, lui convient, à lui mieux qu'à tout autre. Je défie l'homme le plus enclin à blâmer sa politique, à lui attribuer une part dans nos désastres, à prendre dans le sens le plus vulgaire et le plus inexact le mot qu'on lui a tant reproché, je le défie de passer une heure dans la simple et gracieuse villa de la rue Desbordes-Valmore, sans s'abandonner à l'attrait de cette physionomie si douce, de cette causerie si engageante, de cette atmosphère si calme et si pure. Oh! que cet esprit si fin, si flexible et si délicat a dû souffrir, lorsqu'il était forcé de fraterniser avec les républicains! On comprend que, pour échapper à ce supplice, il ait cherché une combinaison où son libéralisme *originel* lui sembla pouvoir se fondre avec un gouvernement placé dans l'alternative de rester toujours fort

ou de cesser d'être. Son malheur fut de détendre et de désagréger les ressorts du pouvoir à l'heure fatale où le pouvoir était le plus menacé, et de rompre l'interrègne de l'idée au moment où l'action était le plus nécessaire. Son erreur fut de ne pas comprendre que, si les lettrés, les intelligences d'élite, les ralliés de la onzième heure, l'état-major des vieux partis, désiraient des libertés, l'effervescence populaire, le réveil des émeutes, les premiers coups de dents de la presse et du suffrage universel, les cris de haine et les rancunes implacables des amnistiés, conseillaient de *serrer le frein*.

Pour atténuer le péril, il aurait fallu que le ministre du 2 janvier, en s'aventurant sur cette pente, rencontrât, chez l'Empereur, un sens plus pratique; mais que pouvait-on attendre de l'alliance d'un beau rêve avec un nuage, d'une idée avec une énigme? Ce qu'il y a d'un peu chimérique dans le caractère et le penchant de M. Émile Ollivier s'aggravait de tout ce que le souverain apportait d'incohérence, de contradictions, de décousu et de vague dans cette collaboration où manquait peut-être la confiance, et que troublait un mystérieux désaccord. A cette date suprême, M. Émile Ollivier représentait ce qu'il avait médité, conçu, préparé, voulu, ce qui ne lui avait paru réalisable qu'à condition de dégager de la passion républicaine la cause de la vraie liberté. Napoléon III se sentait dépaysé, hors de sa mission primitive et de son rôle, condamné à refaire son

éducation politique, à signifier autre chose que ce principe de répression immédiate et d'autorité matérielle qui lui avait rallié, dix-huit ans auparavant, tous les partisans de la force, tous les courtisans du succès et toutes les variétés de la peur. Quoi qu'il en soit, M. Émile Ollivier échoua dans sa généreuse tentative, et les coups de foudre d'une guerre néfaste, qu'il n'avait ni désirée, ni prévue, firent de sa défaite personnelle un épisode de nos calamités. La catastrophe fut si rapide et si terrible, qu'un bizarre effet d'optique associa son ministère à nos malheurs, que l'on crut voir dans son passage aux affaires le prélude de l'invasion, et qu'il fut, lui aussi, un des vaincus de Reischoffen.

Eh bien! après? Tout cela, en définitive, c'est de la politique; depuis quand faut-il être un politique impeccable pour tenir son rang et sa place à l'Académie française? Dans quel supplément de son dictionnaire l'Académie a-t-elle vu qu'illusion fût synonyme de crime, qu'insuccès fût synonyme de honte? Dans notre siècle où les événements ne se lassent pas de déjouer les calculs de la sagesse humaine, où l'omnipotence de la veille est la disgrâce du lendemain, où chaque période se solde par une révolution et chaque révolution par un groupe de capacités mises au rebut, où les ennemis les plus acharnés des ordres religieux sont forcés de se reconnaître dans les capucins de cartes, l'Académie française a eu l'honneur d'être constamment, non pas

tout à fait le refuge des pécheurs, mais l'asile des naufragés. Est-ce à dire que ces naufragés eussent toujours été des pilotes infaillibles? Parmi nos hommes d'État académiciens, quel est celui qui aurait eu le droit d'exiger de ses collègues le brevet d'infaillibilité? Est-ce M. Guizot, dont l'aveuglement, l'optimisme, l'obstination à repousser les avis les plus alarmants, livrèrent Paris à la garde nationale, la garde nationale à l'émeute, l'émeute à la République de février? M. Guizot, de qui Sainte-Beuve a pu dire, deux jours après, dans le paroxysme de sa mauvaise humeur : « *Plus bête que Polignac !* » Est-ce M. Thiers, le demi-dieu, qui, en 1830, se fit complice de l'Angleterre pour multiplier les difficultés et les périls de l'expédition d'Alger? M. Thiers, qui, en 1840, ranimait la légende napoléonienne aux dépens de cette monarchie constitutionnelle et bourgeoise qu'il se vantait presque d'avoir fondée et dont il fut l'infidèle image? M. Thiers, qui réduisait le rôle des chemins de fer aux excursions de la banlieue de Paris, qui est mort républicain ou soi-disant tel, après avoir passé sa vie à médire de la République, et qui, le 24 février, crut naïvement que son nom, jeté à la foule, aurait la magique puissance du *quos ego* de Virgile? Est-ce Lamartine, lançant étourdiment la France dans les plus dangereuses aventures, conspirant avec la foudre sans être sûr d'être le paratonnerre, Lamartine, précurseur et fondateur du suffrage universel, mais trop cruellement puni pour qu'il nous convienne d'insister?

Je ne parle que des plus hautes têtes, tour à tour abattues par le Tarquin révolutionnaire. Que serait-ce si nous descendions aux doublures, aux Rémusat, aux Duvergier de Hauranne, et, dans un autre camp, aux Jules Simon, aux Jules Favre? Ce qu'il me suffit de constater, c'est que les fautes politiques et les malheurs qui ont pu en résulter ont laissé intactes les physionomies et même les influences académiques; témoin M. Guizot, qui ne fut jamais plus puissant à l'Institut que depuis sa chute irréparable et sans revanche possible; témoin M. Thiers, qui fut de son vivant le moins assidu des académiciens, et qui, après sa mort, a le glorieux privilège de frapper d'interdit, non pas, remarquez-le bien, un successeur assez ingrat pour renier ou chicaner un atome de l'héritage, mais un directeur, élu du hasard, assez indépendant pour laisser entendre qu'il y a quelque peu d'argile mêlé au marbre de la statue! Que de choses l'Académie ou du moins sa commission a dû oublier, pour que cet interdit ne lui parût pas absolument contraire à ses traditions, à ses intérêts, à son passé, à son avenir, à son esprit de conciliation, de liberté et de justice! Oublier que, pendant le court ministère de M. Émile Ollivier, elle le nomma à l'unanimité, et que de si beaux esprits ont mieux à faire qu'à traduire en mauvais français le *Donec eris felix*... Oublier qu'un incident d'un genre analogue s'est présenté en 1874, que Lamartine y perdit une charmante oraison funèbre, et que cet incident, envenimé par des révélations

fâcheuses, ne porta pas bonheur au principal antagoniste de M. Émile Ollivier; oublier enfin le plus essentiel: que la fuite des années et les tristes conditions de la vie humaine ont décapité, depuis douze ans, la vénérable compagnie; qu'elle a successivement perdu Victor Cousin, Berryer, le vieux duc de Broglie, Montalembert, Lamartine, Villemain, Sainte-Beuve, Guizot, Thiers, Dupanloup; que le seul survivant de sa race de géants, M. Victor Hugo, est désormais un phénomène plutôt qu'un grand homme; qu'elle n'a aucun intérêt à remplacer ses *étoiles* par des nébuleuses, et qu'il y avait entre M. Thiers et M. Henri Martin trop de distance pour ne pas suggérer des réflexions navrantes sur la décadence de la littérature, de la société française et de l'Académie.

Je ne sais où j'ai lu que les femmes préféreront toujours un détracteur passionné comme Rousseau à un panégyriste glacial comme Thomas. Un jeune poète, à qui la notoriété manquait, me disait un jour : « J'aimerais mieux être écorché par Sainte-Beuve que chatouillé par M. Prudhomme. » M. Prudhomme, prenant le frais ou taillant sa plume sous un chêne druidique ! Cette image m'obsède quand je pense à cet excellent M. Henri Martin, écrivain sans style, éclaireur sans lumière, historien inexact, lourd, diffus, touffu, pâteux, unissant toutes les témérités du paradoxe à toutes les pesanteurs du lieu commun, oubliant d'être Franc à force de regretter les Gaulois, et, dit-on, désolé que la religion du Christ

ait détrôné celle de Teutatès. Rassemblez cinquante personnes plus ou moins occupées de littérature; j'offre de parier que pas une n'aura lu, ce qui s'appelle lu, cette massive *Histoire de France*, d'une digestion si difficile que chaque volume devrait être accompagné d'une bouteille d'eau de Vals ou de Vichy. C'est là un de ces livres qui triomphent par l'ennui, comme d'autres par la curiosité, l'amusement, le scandale ou l'amorce sensuelle. L'ennui, ce bâillement du respect, les adopte et les nourrit au biberon. L'estime les bénit et les consacre; c'est le relieur qui les coupe; homme prodigieux qui les *relie* sans les avoir lus! Les prix académiques s'en emparent, leur donnent une valeur factice sur le marché littéraire, et, de lauréat à candidat, il n'y a plus que la main. Voilà l'histoire de cette *Histoire* et de cet historien. On nous le présente comme très consciencieux; soit! mais d'abord la conscience n'est pas la science. Un honnête homme qui se trompe peut mentir en conscience, tandis qu'un étourdi qui bavarde peut dire *inconsciemment* la vérité. Et puis, la conscience a parfois des distractions, témoin ce bon M. Martin, qui, racontant la mésaventure d'un roi de France chassé de Paris par les ligueurs, s'écrie ingénument: « Revanche de la Saint-Barthélemy! » et semble ignorer que les ligueurs, énergumènes catholiques, auraient volontiers massacré tous les protestants échappés à la nuit du 24 août. D'ailleurs, c'est bientôt dit, la conscience! Si vraiment la conscience de M. Martin

préfère les Druides de *Norma* à l'archevêque de Paris ou au Père de Ravignan, j'aime mieux la légèreté sans scrupules d'un sceptique spirituel; de même que, en politique, je m'accommode mieux d'un roué qui m'assure le repos que d'un puritain qui me livre au radicalisme. La conscience! c'est elle qui se charge de paver l'enfer de bonnes intentions, et elle garde précieusement quelques pavés pour les jeter avec enthousiasme à la tête des académiciens et des hommes d'État illustres dont elle rédige le panégyrique. Je la compare, en cette saison de courses, à un *sportsman* qui donnerait le signal d'un *faux départ*, ou, si cette comparaison vous semble trop cavalière, à ce tailleur de Gulliver qui lui prit mesure d'après les règles géométriques, et qui manqua net cet habit.

Du talent, du talent, et encore du talent, voilà ce que réclamait la succession de M. Thiers, et voilà ce que n'ont pas voulu comprendre les amis de M. Thiers et de M. Martin. S'ils croyaient devoir à des convictions républicaines, à une vie de travail et à une œuvre monu... monu... mentale, la plus belle des récompenses littéraires, hélas! nous étions au mois de mai, et nous savions tous, depuis le mois de février, que notre cher et regretté Louis de Loménie n'avait plus que quelques jours à vivre. Ici point de difficulté. Cette douce et inoffensive mémoire pacifiait d'avance tous les discours et supprimait tous les conflits. Même, l'auteur républicain de l'*Histoire de France*, s'apercevant, avec son prédécesseur, que

cette histoire aboutit à Beaumarchais et à Mirabeau, aurait pu réfléchir utilement sur cette fatalité révolutionnaire qui fit d'un intrigant équivoque et d'un tribun débauché le précurseur et l'arbitre des nouvelles destinées du beau royaume de Louis XIV. Mais, afin de louer dignement M. Thiers, de compléter à la fois et de *désarmer* M. Émile Ollivier, il fallait un candidat assez brillant pour que l'Académie pût l'élire sans déroger, assez *moderne* pour que nul ne pût la soupçonner de faire un pas en arrière, assez supérieur à l'esprit de parti ou de coterie, aux petites conventions sociales, politiques ou académiques, pour qu'il n'y eût rien de convenu dans son langage, pour que son discours, suffisamment élogieux, restât comme un excellent morceau de littérature, intimement lié à la gloire de M. Thiers. Ce candidat, on l'avait sous la main; c'était M. Taine. Je ne crois pas me tromper en affirmant que, avec M. Taine, pas un accroc n'était possible. Il se serait merveilleusement entendu avec M. Émile Ollivier. Tous deux écrivains, et surtout artistes de premier ordre, il y aurait eu entre eux une émulation d'idéal, une sorte de noble gageure à qui planerait le mieux au-dessus des questions irritantes, des dissidences partielles, des griefs épisodiques, pour aspirer ensemble l'air des cimes et se maintenir au niveau des grandes vérités de la politique et de l'histoire. Les amis, les admirateurs, les séides, les dévots de M. Thiers ont perdu là et lui ont fait perdre une de ces séances qui

font époque, qui attirent tout Paris, qui rajeunissent la dynastie des Pingard, qui font d'un billet du centre le centre de toutes les ambitions féminines, qui achèvent de consacrer l'immortalité d'un grand nom, et où les formalités et les formules, les traditions et le cérémonial, disparaissent dans le rayonnement des pensées et du style. En revanche, ils peuvent être sûrs que maintenant c'est *raté*, quoi qu'il arrive. Que M. Émile Ollivier se résigne à des concessions ou à des coupures; qu'il se fasse ou se laisse remplacer par un de ses collègues; que ce collègue accepte une besogne ingrate, difficile, peu sympathique au public, contraire à l'indépendance et à la dignité des lettres, où l'éloge hyperbolique deviendrait obligatoire, et où les fleurs de rhétorique se hérisseraient d'épines, ce ne sera jamais qu'un tardif replâtrage, et ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes. D'ailleurs, demandez à M. Clémenceau où nous serons et ce que nous serons dans six mois!

Pour le moment, saluons en M. Émile Ollivier l'éloquent interprète des libertés littéraires et académiques; — j'étais presque tenté d'ajouter : et des libertés de l'Église gallicane; mais ce mot vieilli nous conduirait sur un terrain trop glissant et trop dangereux. Il me servira du moins de transition pour arriver à ce livre si curieux, si attachant, si impartial, si *compréhensif*, *L'Église et l'État au concile du Vatican*, — où M. Émile Ollivier se donne à nous tout entier, où se résument huit années de

recueillement, de retraite et de travail, et qui, dans un temps moins troublé et moins déprimé, aurait été l'événement de la saison. Un peuple plongé dans la vase peut-il se préoccuper de ce qui se passe sur les hauteurs? Un pays absorbé par la question de savoir si Blanqui, ce spectre à face de hyène, figurera décidément parmi nos législateurs ou si le Sénat ira se faire dévorer à Paris, a-t-il une heure d'audience à offrir à ce qui n'intéresse que la religion, l'âme, la conscience, la vérité, la liberté, la justice, ces proscrites, ces révoquées, ces invalidées de notre République? A quoi bon étudier ce qu'on déteste, controverser ce qu'on dédaigne, discuter ce qu'on blasphème, chercher ou découvrir des nuances dans ce que l'on voudrait anéantir en masse ? Si la religion est haïssable, si l'âme n'existe pas, si le christianisme est l'ennemi de la société nouvelle, si nous ne devons plus avoir pour grands-prêtres et pour augures que les citoyens Floquet, Lockroy et Jules Ferry, pourquoi prendre au sérieux et retracer en détail un épisode qui passionna le monde chrétien, émut profondément nos évêques, eut la mélancolique grandeur d'un coucher de soleil dans la campagne de Rome, et ne nous rappelle que les noms obscurs de ces pauvres hères, Pie IX, Antonelli, le duc de Broglie, dom Guéranger, Mgr Dechamps, le P. Gratry, Mgr Ketteler, Mgr Dupanloup, Montalembert, l'évêque de Poitiers, M. de Falloux, Mgr Darboy, tous les cardinaux et tous les prélats de l'univers et de l'*Univers ?*

M. Émile Ollivier a eu ce courage, et c'est déjà un titre à nos sympathies. En admettant que, dans une œuvre de plus de onze cents pages, tout ne soit pas d'une orthodoxie rigoureuse, que le parti ultramontain puisse çà et là lui opposer quelques objections et quelques chicanes, il nous suffirait, pour le justifier, de le voir, plein de son sujet, le raviver sans cesse et le rehausser par l'attention qu'il y apporte, par l'importance qu'il y attache, par la gravité, la sérénité, la beauté de son langage, par le sentiment de respect dont il entoure ceux-là mêmes dont il refuse de partager l'opinion ou d'approuver le zèle. D'ailleurs qui ne serait à la fois étonné et ravi de rencontrer un intérêt si vif, une animation si vraie, une émotion si persuasive, cette passion d'historien, cette supériorité d'artiste, dans un livre qui aurait pu si aisément être maussade, peu abordable, de mauvaise humeur et ennuyeux ? Comment admettre qu'un si admirable portraitiste puisse démériter de ceux qu'il excelle à peindre? Nous essaierons de répondre à ces questions, plus délicates qu'embarrassantes, dans un second chapitre. Dès aujourd'hui, il nous sera permis de résumer ainsi notre opinion sur l'ouvrage de M. Émile Ollivier :

L'histoire en tiendra compte ; la religion ne peut pas en souffrir ; la littérature doit s'en féliciter.

II

M. Émile Ollivier, que tant de liens rattachent à notre Provence, et qui a dû souvent regretter, dans les mauvais jours de sa vie politique, son beau littoral de la Méditerranée, me pardonnera si je mêle un souvenir personnel à mes impressions de lecture. Le 13 juin 1870, je retournais de Paris à Cannes, où me rappelait une santé bien chère et déjà bien menacée. Personne encore ne songeait à la guerre, et la frivolité parisienne s'inquiétait assez peu du Concile du Vatican. Le succès foudroyant du plébiscite avait rendu une sécurité factice à cette société incorrigible qui ne demande qu'à se rassurer pour n'avoir pas la peine de se défendre. Les fameux *Points noirs* égayaient un amusant vaudeville du théâtre du Palais-Royal. L'élite des *vieux partis* semblait se rallier à l'Empire libéral, comme ces vieux lierres qui se cramponnent aux édifices menacés de ruine, sauf à précipiter leur chute. L'Académie française, entraînée dans ce mouvement, venait d'appeler M. Émile Ollivier et Jules Janin aux fauteuils de Lamartine et de Sainte-Beuve, et les esprits enclins aux rapprochements croyaient voir un symbole de réconciliation et d'apaisement dans l'al-

liance de ces quatre noms où se personnifiaient, à divers degrés et avec diverses nuances, la République de février, la littérature impériale, *le Journal des Débats* et l'Empire réformé.

D'autres pensées me préoccupaient, à mesure que je côtoyais ce rivage incomparable qui va de Toulon à Monte-Carlo. J'avais pour compagnon de voyage un couple extrêmement remarquable, qui ne tarda pas à fixer mon attention. Le mari, cinquante ans environ, la rosette d'officier de la Légion d'honneur, belle tête de savant ou d'artiste, aux petits soins avec sa femme, qui n'était pas précisément une beauté. Jamais une âme ne parut moins se soucier de son enveloppe périssable. Ce visage sans sexe, cette toilette de sœur grise, rachetaient leurs irrégularités par une incroyable expression d'intelligence, et, pour ainsi dire, par une exubérance d'idéal, par un débordement de vie morale. Dans ses mains, sur ses genoux, à sa droite et à sa gauche, dans son sac de nuit entr'ouvert, partout, s'entassaient ou s'éparpillaient des brochures, des journaux, des livres, inspirés par un même sujet : la question d'infaillibilité et le Concile du Vatican. — « Où donc ai-je vu cette figure ? me disais-je, poursuivi par un vague souvenir ; en chaire ? — Mais les femmes ne prêchent pas, si ce n'est d'exemple... Ah ! m'y voici... Mais non, c'est impossible ! Si le plus doux, le plus pieux, le plus éloquent, le plus immatériel de nos religieux était capable d'une fantaisie ou d'une

profanation carnavalesque, je croirais que c'est le Père Gratry habillé en femme !... »

Je ne me trompais qu'à demi; nous causâmes, et bientôt j'appris que j'avais l'honneur de voyager avec la sœur du Père Gratry. Mais cette agréable découverte fut gâtée pour moi par un sentiment de surprise, presque de frayeur. Jusque-là, j'avais peu réfléchi à cette question de l'infaillibilité, et assez mal compris la nécessité de changer en dogme une pieuse croyance. Dans nos familles chrétiennes, on nous enseignait, une fois pour toutes, que le Pape était infaillible; après quoi, nous pensions à autre chose. Pour le moment, je me demandais s'il était utile à l'Église affligée de tant de défections et assaillie de tant de haines, à la papauté attaquée dans les derniers retranchements du pouvoir temporel, de créer un nouveau sujet de litige entre les catholiques, de les partager en deux camps, d'offrir à la multitude des indifférents, des sceptiques, des libres penseurs, le spectacle de divisions et de querelles où la passion se chargeait d'exacerber le raisonnement. Si, comme on ne pouvait en douter, la question était résolue d'avance dans les conseils de Pie IX et de son entourage, était-il digne de cette belle âme, de cette grandeur souveraine, de cette vertu quasi-divine, de promettre aux discussions préliminaires une liberté qui ressemblait à un piège ? Quoi de plus illusoire que de dire à des cardinaux, à des évêques, à des vieillards nourris de la

moelle des Écritures: « Vous êtes parfaitement libres de ne pas être de notre avis. Seulement, nous vous prévenons que si vous n'en êtes pas, nous vous rangerons parmi les récalcitrants, les suspects, les tièdes, les proches voisins du schisme et de l'hérésie. » — Je savais ou je devinais que, dans l'épiscopat et le clergé, ceux auxquels s'attachaient de préférence mon admiration et mon respect, étaient incertains, troublés, inquiets, mécontents, et que leur attitude, leurs réserves, leurs craintes, donnaient déjà lieu, de la part des ultramontains, à des récriminations ardentes. Les laïques les plus éminents du *Correspondant* n'avaient pas dissimulé leurs appréhensions et leur malaise. Enfin, j'en voulais à cet épisode d'avoir agité, exaspéré, enfiévré la lente agonie de notre illustre Montalembert, et compromis peut-être, par une boutade de malade, toute une vie consacrée à la défense, à l'avenir, à la liberté, aux vrais intérêts de l'Église.

Jugez de mon étonnement, lorsque les premiers instants de causerie m'apprirent que j'étais un *infaillibiliste* à outrance, comparé à cette faible femme (style de 1830), si frêle que Léon Aubineau l'eût assommée d'un coup de poing, sœur de notre admirable oratorien, passionnément dévouée ou plutôt assimilée à son frère, si pieuse qu'elle en arrivait à n'être plus qu'une âme captive, et que son aspect n'inspirait que les idées du plus austère spiritualisme! Ce qui n'était chez moi qu'une impression, un

vague pressentiment, s'exaltait chez elle jusqu'au fanatisme. Il me semblait que je reculais de trois siècles, que j'avais devant moi une femme de ligueur avant la conversion de Henri IV, ou, dans un tout autre camp, la sœur d'un ministre protestant, après la révocation de l'Édit de Nantes, récitant des psaumes en mauvais latin dans quelque gorge des Cévennes. Elle protestait en effet, et de toutes ses forces. On était tenté de lui attribuer tous ces écrits qui voyageaient avec elle, qu'elle apprenait par cœur, et qui sans doute renfermaient tout un arsenal d'arguments contre l'infaillibilité dogmatique. — « Nous ne céderons pas, mon frère ne se soumettra pas! disait-elle. La résistance des évêques de France sera pour l'Église et pour le monde un grand exemple et une grande leçon! » J'avais dîné l'avant-veille sur le boulevard avec quelques artistes, quelques beaux esprits de feuilleton, et nous étions allés finir notre soirée à l'Opéra pour applaudir *Coppelia*. Vous voyez le contraste : une scène de passion religieuse, en 1870, dans un wagon de première classe!

Elle céda pourtant ; son frère se soumit ; sauf quelques rares exceptions, la minorité vaincue dans le Concile accepta sa défaite avec un redoublement d'obéissance et de foi, et elle y eut d'autant plus de mérite qu'elle était bien sûre de ne pas regagner en capitulant les bonnes grâces qu'elle avait perdues en hésitant. C'est là que je voulais en venir; c'est là ce qui me ra-

mène au livre de M. Émile Ollivier. « Le Père Gratry, nous dit-il, du lit de souffrance d'où il ne s'est plus relevé, écrit à l'archevêque de Paris, » ce qui n'avait pas besoin d'être dit, qu'il accepte, comme tous ses frères dans le sacerdoce, les décrets du Concile, et qu'il efface tout ce qu'il a pu écrire de contraire avant la décision. « Quelque bruit lui étant parvenu d'un certain blâme exprimé par un de ses confrères de l'Académie, — (ces diables d'académiciens !) — il lui écrit : « Que feraient » aujourd'hui saint François de Sales, saint Vincent de » Paul, Fénelon et Bossuet? Vous le savez, nous le savons » tous ; aucun d'eux n'aurait un instant la pensée de se » séparer de l'Église. » — « En Angleterre, l'illustre Newman se soumet. » — Et Mgr Darboy, le futur martyr de la Roquette, l'homme éminent de qui M. Francisque Sarcey disait, en mai 1871, que sa vie valait, à elle seule, cent mille fois plus que celles de tous les bandits de la Commune ; Mgr Darboy, qui, en temps ordinaire, et sans même avoir à invoquer son titre d'archevêque de Paris, serait très certainement aujourd'hui collègue de M. Émile Ollivier à l'Académie française ! — « Quoi qu'on fasse ou qu'on décide dans le Concile, disait-il, la foi nous enseigne que ce sera bien fait et bien décidé. » Comment nommer Mgr Darboy sans citer quelques lignes de l'admirable page où M. Ollivier retrace ses tortures, sa résignation et sa mort? — « La Commune offrit de l'échanger contre Blanqui, dont la

mise en liberté n'eût certes rien ajouté aux forces de l'insurrection. Mgr Darboy et M. Washburne transmirent la proposition à Versailles. Il ne s'agissait pas d'une négociation entre un gouvernement régulier et une bande de scélérats, ce qui était inadmissible. M. Washburne aurait pris Blanqui dans sa voiture et aurait ramené l'archevêque. M. THIERS REFUSA AVEC UNE DURETÉ DE CŒUR INQUALIFIABLE. Malgré tout ce que lui représentèrent Mgr Chigi et M. Washburne, contre l'évidence, il affecta de ne redouter aucun danger pour cette tête précieuse. Peu de jours après cette démarche, on conduisait l'archevêque à la Roquette avec le Père Olivaint, le président Bonjean, les abbés Deguerry, etc., etc. » Pas de commentaires, n'est-ce pas ?

Plus loin, — t. II, p. 397 — M. Émile Ollivier, après avoir énuméré ces soumissions si explicites, si éclatantes et si consolantes, ajoute excellemment: — « Personne n'admettra que des hommes qui croient et veulent persister à croire à la Révélation, à la divinité de Jésus-Christ, à l'efficacité des sacrements, à la puissance de l'eau dans le baptême, des paroles de l'absolution dans la confession, de l'onction dans la collation de l'ordre, à la présence réelle dans le pain eucharistique, à la grâce, à l'Immaculée-Conception, à la primauté de Pierre, à tous les dogmes catholiques, que de véritables croyants qui n'ont contesté aucune des décisions doctrinales rendues

par les Papes depuis dix-huit siècles, se séparent de la communion dans laquelle ils ont vécu au prix de bien plus grands sacrifices de leur sens individuel, parce qu'une infaillibilité, dont ils ne contestent ni la nécessité ni la puissance, sera expliquée par l'assistance divine au lieu de l'être par l'assentiment même tacite des évêques! Le temps a bien démontré qu'il s'agissait de tout autre chose..... Pour la plupart, la définition n'était que le prétexte attendu de secouer le joug importun du célibat ecclésiastique, et *de prendre femme.* »

Vous le voyez, nous voici bien loin des vagues anxiétés, des velléités de doute ou d'opposition dont j'avais peine à me défendre, tandis que le chemin de fer m'emportait vers la plage enchanteresse, que le hasard me plaçait à côté d'une femme profondément catholique et ardemment hostile à l'esprit de la majorité du Concile ; tandis que, fidèle à mes manies de paysagiste et de songeur, je me disais tout bas en contemplant ce beau ciel, ces pittoresques collines, cette mer bleue d'où chaque rayon de soleil semblait extraire une mine d'or : « Que les hommes sont fous de se quereller pour des vétilles, au lieu de répéter dans toutes les langues : « *Cœli enarrant gloriam Dei !* » Hélas ! je ne me doutais pas que, deux mois après, ce ne serait plus par un pacifique tournoi, mais par d'épouvantables scènes de carnage, de destruction et de mort, que la folie des hommes protesterait contre les beautés de la création et la bonté de Dieu !

Quoi qu'il en soit, ceci me servira de transition pour revenir au livre de M. Émile Ollivier et pour dégager de ce grand ouvrage le premier enseignement qu'il est facile d'en tirer. Son récit embrasse toute une période douloureuse où le pressentiment d'immenses malheurs se mêle déjà au conflit d'éloquentes vérités, où l'on dirait que toutes les cloches de la Ville éternelle sonnent le glas et le tocsin, que les voix solennelles de l'épiscopat sont d'avance étouffées par le canon Krupp, et que de nouveaux martyrs vont sortir des catacombes. Ces événements où le ministre de Napoléon III a eu sa part, il les retrace avec un remarquable mélange d'équité, d'émotion, d'éloquence, de gravité, de sympathie, et surtout avec une telle compétence, une telle *possession* de son sujet, une telle abondance et une telle sûreté de textes, d'informations et de citations, que l'historien semble doublé d'un théologien. Il nous est impossible, on le comprend, de le suivre pas à pas à travers ces onze cents pages qui vont de Saint-Pierre de Rome à Berlin, de Pie IX à M. de Bismarck, du doyen Dœllinger à M. Louis Veuillot, de la définition du dogme à la déclaration de guerre, de l'expression suprême du pouvoir spirituel à la chute définitive du pouvoir temporel, du dissentiment passager des catholiques à l'intolérance superbe du protestantisme allemand. J'ai dit quelles avaient été mes impressions au moment où s'ouvrit le Concile et où il était permis de discuter le

pour et le contre sans encourir le soupçon de schisme ou d'hérésie. Depuis lors, absorbé par les malheurs de la France, par nos vicissitudes politiques, par mon dépit contre mes amis, par ma haine contre mes vainqueurs, par mes douleurs de royaliste et mes humiliations de Français, je n'avais pu que me détourner en m'inclinant. Je dois à M. Émile Ollivier le sérieux plaisir d'avoir vu clair dans ces questions délicates, compliquées, obscures, qui semblent encore discutables après avoir été résolues.

Ce que l'on a dit du rapide ministère de M. Émile Ollivier, confondu et, en quelque sorte, submergé, par un effet ou une erreur d'optique, dans l'immensité de nos désastres, on peut le dire du dogme de l'infaillibilité et du Concile du Vatican. La guerre et ses calamités, l'invasion et ses horreurs, la Commune et ses crimes, les ont suivis de si près, qu'il faut un secret effort pour les en séparer, et qu'il suffirait d'un accès de mauvais vouloir ou de mauvaise humeur pour les en rendre presque responsables. Puisque nous sommes en Italie, le mot *Jettatura* viendrait, malgré nous, sur nos lèvres ou sous notre plume, si la superstition n'était, Dieu merci ! le contraire de la religion véritable. Telle est la faiblesse ou l'injustice de notre esprit, que ce qui a précédé nos infortunes nous semble en avoir été le présage, et que le mot *porter malheur* nous paraît inventé tout exprès pour caractériser le jour où nous allions être malheureux. A

ce grief imaginaire ajoutez l'inconvénient d'avoir divisé pendant quelque temps les catholiques, d'avoir créé deux catégories parmi les évêques, exposé certains dévots et certaines dévotes à enfreindre les lois de la charité chrétienne, ce qui, en temps ordinaire, ne leur arrive jamais, laissé dans des âmes pures la trace des doutes et du malaise des premiers jours, et fait glisser sur la pente quelques réfractaires, qui, ayant le goût du schisme, n'en auraient peut-être pas eu le courage... Voilà le *contre*.

En revanche, que d'avantages ! C'est dans le livre de M. Émile Ollivier que je les cueille à pleines mains. N'est-ce pas providentiel, cette définition qui achève de consacrer l'indépendance de l'Église et de la séparer de l'État, au moment même où les États et les princes de la terre se déclarent persécuteurs, indifférents ou athées ? N'est-ce pas inestimable, cet héritage légué à la papauté par Pie IX, qui répare la spoliation matérielle par le trésor invisible, lui rend en autorité ce qu'elle perd en puissance, supprime le dernier trait de ressemblance du souverain des âmes avec les rois de ce monde, change en date triomphale l'ère de la déchéance, et remplit de liberté le vide creusé par la perte du pouvoir ? N'est-ce pas surnaturel, ce miracle plus éclatant que la guérison des aveugles et des paralytiques, la réunion de ce Concile, le contact journalier de ces évêques qui, après tout, sont des hommes, cette multitude de discours, ces dis-

cussions incessantes, passionnées, verbeuses, éloquentes, si aisément aigries ou envenimées, sur un point essentiel de doctrine ; de quoi brouiller, dans une affaire purement humaine, les amis les plus intimes, les parents les plus proches ; de quoi précipiter vers les extrêmes les esprits les plus conciliants et les plus sages ; de quoi transformer les ouates en crins, les tièdes en glaçons, les mécontents en furieux, les neutres en ennemis, les hésitants en rebelles, les traînards en déserteurs, les déserteurs en apostats ; le tout aboutissant à la soumission des intelligences les plus hautes, à la solution des problèmes les plus difficiles, à l'apaisement des passions les plus vives, à un immense *Te Deum*, à un gigantesque *Hosannah !* où s'affirment, où se proclament l'unité, la liberté, la grandeur, la stabilité, la divinité de l'Église !

Je me suis laissé entraîner par mon sujet, et j'ai eu doublement tort, car je voulais écrire peu et beaucoup citer. Mais que choisir au milieu de toutes ces belles pages? Le portrait de Pie IX, ceux de M. Louis Veuillot, de Mgr Darboy, de Montalembert, du P. Gratry, etc., autant de chefs-d'œuvre ; le magnifique cri de patriotique colère et de représaille prophétique contre M. de Bismarck qui termine le chapitre : *Après la définition ;* tout le dixième chapitre : *De la crise religieuse actuelle,* dont voici les dernières lignes : (A rapprocher des beaux articles de Saint-Genest, qui vont paraître en brochure populaire.)

— « Hommes du peuple! Chaque fois qu'on vous parlera de porter la main sur l'Évangile, sur la religion de l'Évangile, rappelez-vous que vous lui devez François d'Assise et Vincent de Paul, les deux amis les plus tendres que vous ayez eus sur cette terre; et vous, chefs des États, quand vous serez tentés de détruire la foi au cœur des malheureux, dites-vous que ceux auxquels vous aurez enlevé le ciel de la vie future, tôt ou tard vous en demanderont un dans la vie présente, et Dieu fasse que ce ne soit pas par le fer et par le feu ! »

La vivacité et la sincérité de mes éloges me donnent le droit de chicaner, sur un autre point, M. Émile Ollivier. Il a publié son discours. Peut-être aurait-il mieux fait de nous en laisser la curiosité et le regret : « *Major à longinquo... Eò magis præfulgebant...* » — Il est trop bon latiniste pour ne pas compléter mes citations. On n'a pas trouvé dans ce discours la supériorité que l'on attendait. Peu importe ! Ce doit être si incommode de louer, même avec des réserves, un homme que l'on n'a pu ni admirer ni aimer ! Ce doit être si agaçant, lorsqu'on se sait injustement impopulaire, de couvrir de fleurs la mémoire d'un usurpateur de popularité ! Ce qui est plus grave, ce qui nous a profondément étonné et attristé, c'est d'entendre M. Émile Ollivier, dont la politique serait inexplicable si elle n'était pacifique et libérale, parler des événements de 1814 et de 1815 comme en auraient parlé un lecteur de *Victoires et Conquêtes*,

un abonné de l'ancien *Constitutionnel*, ou un duelliste du café Lemblin. Comment a-t-il pu glorifier les orgies de chair à canon qui marquèrent la fin du premier Empire, lassèrent ou irritèrent tous les généraux, prirent, chez l'Empereur, tous les caractères de la folie ou du vertige, et mirent en deuil toutes les mères? Comment a-t-il pu prendre au sérieux la conversion de Napoléon aux idées de liberté, et tenir compte de ce chimérique *acte additionnel*, mensonge de loup devenu berger, sauf à faire égorger, en un jour, plus de moutons que n'en ont jamais dévoré les loups? M. Émile Ollivier sait très bien que le despote impénitent persistait sous le masque du révolutionnaire, que cet *acte additionnel* n'était qu'un appât jeté aux survivants de la Convention et de la Terreur, condamné d'avance à disparaître si Napoléon était vaincu à Waterloo, ou, s'il était vainqueur, à s'engloutir dans une nouvelle phase de despotisme militaire. M. Émile Ollivier ne peut pas ignorer que l'éphémère succès du revenant de l'île d'Elbe ne fut pas une revanche nationale, mais une victoire du militarisme contre la nation. Esprit éminemment conciliateur, il était digne de comprendre que cet égoïste retour de l'île d'Elbe fut un attentat bien autrement criminel que le 2 décembre ou le 18 brumaire, que les Cent-Jours rallumèrent toutes nos haines, ravivèrent toutes nos plaies, préparèrent tous nos malheurs et rendirent impossible la réconciliation si désirable entre

l'ancienne société et la société nouvelle. Il était digne de s'écrier avec Victor Cousin : « Il n'y a pas eu de vaincus à Waterloo... parce que la liberté, la vérité, l'humanité, la justice, n'étaient malheureusement pas du même côté que les recrues de 1815 et les vétérans de la grande armée ! » — Allons, cher et poétique solitaire de Passy ! Dites que vous ne le ferez plus, et ce grief sera vite oublié. Après tout, les discours académiques passent, comme le souvenir des séances, des orages, des intrigues, des colères de l'Académie. Les bons livres restent; le vôtre restera.

IV

PARIS ET TENHEIFFEN[1]

Juin 1879.

Ce n'est plus un spectacle, c'est un voyage dans un fauteuil. Ces deux aimables livres ont le mérite de nous faire parcourir en deux heures toute la gamme, toute l'échelle de la civilisation parisienne et étrangère, depuis le *Lundi de Madame*, depuis les cartes de visite, les *pataquès* du bonnetier parvenu, la réception de M. Zola à l'Académie française, les tristesses du vieil Hôtel-Dieu, l'heure du pâtissier où de jolies mains se dégantent en l'honneur des petits-fours, jusqu'à ces groupes exotiques où la diplomatie mondaine traite gravement les frivolités et légèrement les choses sérieuses, où une comédie per-

1. *Esquisses et Croquis parisiens* (deuxième série), par Bernadille. — *Leurs Excellences*, par Brada.

pétuelle, plus riche de décorations que de décors, a ses pères nobles, ses jeunes premiers, ses grotesques, ses comparses, ses grandes coquettes, mais rarement ses ingénues; où des miniatures de tempête s'agitent dans les verres d'eau de M. Scribe, où l'essentiel, pour Célimène cosmopolite et polyglotte, est de jouer si adroitement avec les vanités du sexe fort, d'observer si bien les lois de l'équilibre, de mesurer et de distribuer si savamment ses câlineries, ses chatteries et ses sourires, que son évasive vertu glisse entre les doigts de ses attentifs, et que, lorsque arrive le quart d'heure de Rabelais, elle puisse se déclarer insolvable sans faire faillite à personne.

On sait, ou du moins on soupçonne le vrai nom de Bernadille; mais Brada? Si Brada est un pseudonyme, je me figure qu'il cache une femme du monde, une patricienne initiée aux secrets de cette société internationale, dont les surfaces polies sont comparables à ces légères couches de glace que nous voyons, un beau jour d'hiver, miroiter aux rayons du matin. Elles brillent, le soleil les parsème de diamants, de perles et d'étincelles; mais prenez garde! n'appuyez pas trop; vous risqueriez un bain froid et peut-être une noyade. Évidemment, la comtesse Brada — il me plaît qu'elle soit comtesse, — a étudié de près ce type slave, si séduisant dans ses grâces félines et ses innombrables métamorphoses; souple, insidieux, caressant, insinuant, avec une pointe de subtilité orientale qui le rend plus dangereux, et parfois un

instinct de cruauté qui ne le rend pas moins aimable. Voyez cette *bonne petite* Vera Dognieff, un des plus curieux personnages de cette comédie à tiroirs pleins de rubans roses, de fleurs artificielles, de flacons d'essence, de dentelles et de billets doux. Elle ne possède pas un rouble ; elle n'a d'autre capital que sa jeunesse et sa beauté, sans compter, j'aime à le croire, celui qu'Alexandre Dumas a soin de placer en première ligne dans l'*actif* des filles pauvres. Sa cousine, la fière Olga Michaïloff, un astre à son déclin, sur le retour ou sur le départ, l'a fait venir, non pas d'Amiens à Paris pour être Suisse, mais de Moscou à Tenheiffen pour tenir le milieu entre la parente pauvre, l'amie d'enfance, la compagne, la confidente, la lectrice et le souffre-douleurs. Elle lui donne ses vieilles robes, elle annonce l'intention de la marier à quelque diplomate de septième classe, disgracié de la nature et de la fortune ; elle l'admet à servir le thé, à dire son mot quand elle l'interroge, à ramasser son mouchoir quand elle le laisse tomber. Oublions que *vera* en latin veut dire *vraie*, pour mieux applaudir l'héroïne de cette piquante histoire.

Avez-vous vu quelquefois un chat dans un pré, guettant une souris ou un moineau, et, en même temps, attentif à tous vos mouvements, de peur de surprise? Il se pelotonne si bien qu'il disparaît dans l'herbe où l'on n'aperçoit plus qu'une tache blanche. Puis, quand vous avez passé, il se relève et, d'un bond, il s'élance sur le

moineau ou la souris. Les allures féminines de Vera Dognieff m'ont fait songer à ce chat. — « Vera Dognieff débarqua à Tenheiffen à l'heure dite ; c'était une belle fille avec des yeux noirs et des cheveux blonds, légers, soulevés et frisottants. Toujours des robes à traîne immense et le chignon épais tombant au milieu du dos; fort ennuyée d'être sans fortune, et très décidée à faire tout au monde pour réparer cette erreur du sort, elle était folle de joie de l'occasion que lui offrait sa cousine, et l'embrassa avec une tendresse d'esclave. » La voilà peinte d'un trait. « *Omnia serviliter pro dominatione.* » Des dents blanches, beaucoup d'appétit, et plus de goût pour la brioche que pour le pain de seigle. Elle se fait humble, petite, imperceptible. On la présente à Son Excellence le ministre de Russie, au superbe Serge de Glouskine, conseiller d'État, commandeur de plusieurs ordres, doyen du corps diplomatique, régnant en maître sur cette colonie et portant fièrement le poids de sa troisième ou sixième jeunesse. Glouskine est, lui aussi, un excellent type dans son genre, comme Vera dans le sien. Les hommes le déclarent affreux et les femmes le trouvent charmant. On peut croire, sans en être sûr, qu'un invisible lien de galanterie mondaine l'unit, de longue date, à la belle Olga Michaïloff ; et, dans tous les cas, elle est à mille lieues de cette idée invraisemblable, insensée, impossible, que ce lion de chancellerie puisse abaisser un regard sur la pauvre colombe de Moscou. Donc, Vera

lui est présentée, uniquement pour ne pas encourir sa disgrâce et pour essayer d'obtenir sa protection souveraine. S'il y eut jamais, dans ce groupe élégant, une créature sans conséquence, c'est bien elle. « Sa petite compatriote lui fit très humblement toutes les grâces de couleuvre qui lui étaient naturelles. »

Patience! Cette jolie couleuvre va en faire avaler de moins agréables à la dédaigneuse Olga. Il n'est d'abord question pour Vera que d'un projet de *flirtation* avec Lynjoice, le représentant britannique, bellâtre sentimental et naïf. Lynjoice se dérobe au péril par la fuite. Petite perte, ce Lynjoice! Voici la revanche complète sous les traits de l'irrésistible Glouskine, — Son Excellence en personne. Qu'est-ce que la diplomatie officielle, comparée à celle dont les protocoles se nouent et se dénouent entre les doigts agiles d'une fille d'esprit, tourmentée par la double vocation du mariage et des grandeurs? Le vieux pécheur est pris dans des filets neufs dont Vera a tressé les mailles. Saluez madame de Glouskine, transfigurée, triomphante, rayonnante, éclatante de beauté et de parure, parlant de haut à son ancienne patronne, grande dame des pieds à la tête, admirablement acclimatée à sa nouvelle position, mettant les rieurs de son côté, vivant de plain-pied dans ce conte de fées comme dans son atmosphère véritable, heureuse de plaire aux Majestés et aux Altesses et repoussant avec perte, par ses répliques spirituelles, les allusions à

sa fabuleuse pauvreté! Quel déboire et quelle humiliation pour Olga! On monte tandis qu'elle descend. Tout ce récit, tout ce tableau, que je gâte, est d'une exquise justesse de ton. On reconnaît, à chaque page, la finesse, le tact, la compétence, la légèreté de main d'une femme placée aux premières loges pour observer ces petits drames où les coulisses tiennent plus de place que la scène. Quand je dis une femme, ce n'est pas assez. Pour être tout à fait exact dans mes conjectures, il faudrait distinguer une note particulière qui recommande ce joli volume aux lecteurs et aux lectrices de bonne compagnie. Au premier abord, quoique Paris soit bien loin, ces courts récits rappellent le diapason de la *Vie parisienne.* En y regardant de près, on s'aperçoit que c'est la *Vie parisienne*, mais *expurgata*. Les cadres, les sujets, les figures, le dialogue, le style, offrent de nombreuses analogies. Seulement, on devine que Brada, la comtesse Brada, retenue par d'honorables scrupules, dominée par de salutaires influences, a toujours soin de s'arrêter à la limite qui sépare la zone torride, la passion ultraromanesque de cette galanterie facile, superficielle, inoffensive, correcte, qui laisse libres le cœur et la tête, et sans laquelle on s'ennuierait trop à Tenheiffen et autres lieux.

Ce sont des mœurs à part; on n'a pas même besoin d'invoquer le: « *Honny soit qui mal y pense!* » — vu que personne n'y pense mal. L'amour troque ses flèches légendaires contre un cent d'épingles qui effleurent à peine

l'épiderme. Ce n'est plus le : « Je vous hais! » — qui se dit tendrement; c'est le : « Je vous aime! » qui se murmure entre une tasse de thé et une mazourka, sans signifier autre chose qu'un échange de politesses à l'usage de gens bien élevés. En France, quand on vous signale une coquette attitrée, universellement reconnue comme telle, il est rare que cette coquetterie ne soit pas une boîte à double fond, à surprises désagréables, qu'elle ne couvre pas un de ces *en-dessous* que Sbrigani aurait peine à qualifier sans offenser les chastes oreilles de M. de Pourceaugnac. Ici, rien de semblable. Avec un peu de bonne volonté, — et qui refuserait cet hommage à l'aimable écrivain? — on peut aisément se figurer que tous ses personnages, Platoff, Drousky, de Bove, Lynjoice, Glouskine, etc., etc., font de leurs sentiments ou de leurs compliments une partie de leurs attributions diplomatiques, qu'ils écrivent un billet galant comme ils signeraient un traité de paix, qu'ils offrent un bouquet à la dame de leurs pensées, comme ils adresseraient un rapport au ministre de leur souverain. Pas de bruit, pas de violence, point d'orage, point de rupture, point de flamme, pas une de ces traces brûlantes, pas une pincée de ces cendres chaudes qui vous disent que le feu a passé par là; le baromètre, toujours au même degré : entre variable et pluie; variable, pour avouer que l'on ne serait pas fâché de changer de poste, d'horizon, d'objectif et d'idole; pluie, pour sous-entendre

qu'on s'ennuie à périr; car c'est là le mot de la situation, d'autant plus expressif qu'on ne le prononce jamais; l'ENNUI! Si, par grand extraordinaire, un de ces lovelaces sinécuristes était un jour surpris aux pieds d'une Olga quelconque, il n'aurait pas à dire : « Je me promène! » — mais : « Que voulez-vous? je m'ennuyais tant! »

Ce n'est pas là du moins ce que dira le lecteur de *Leurs Excellences*. Que de scènes amusantes! L'auteur réussit merveilleusement, sans avoir l'air d'y toucher, à nous donner la sensation de l'infiniment petit dans ce milieu où surabondent toutes les étiquettes de la grandeur; titres, broderies, cérémonial, culottes courtes, uniformes, langage de cour, physionomies officielles et secrets d'État. On ferait, je crois, deux jolis vaudevilles avec *l'Œuf numéro 4* et *Petits pois*. Une lune de miel troublée par des œufs! un œuf qui renferme, au lieu de poulet, toutes les discordes échappées de la boîte de Pandore! Une princesse, poétique, artiste, idéale, éprise de Goëthe et de Schiller, se brouille avec son noble époux et sa nouvelle famille, parce que sa belle-mère numérote ses œufs par ordre de fraîcheur, et qu'on ne lui donne, à elle, nièce d'un grand-duc, que le numéro 4; si bien qu'on est forcé de dire : « *œufs brouillés !* » à propos de ce jeune ménage! Si, comme je l'espère, c'est une caricature, Cham n'aurait pas refusé de la signer. Et *les Petits pois!* Voici justement leur saison. Si vous allez ce

soir au café Anglais, et si l'on vous sert ce légume printanier, vous vous direz, au mépris de l'orthographe, qu'il peut peser d'un plus grand poids dans la balance diplomatique que toutes les ruses du métier, tous les agréments de l'esprit et toutes les écritures. Voyez plutôt! Le baron de Tomy n'est pas tranquille. Il a passé cinq ans au Japon; il ne sait plus rien de la civilisation européenne, sinon qu'il va remplacer à X... comme conseiller de légation, un homme charmant, dont le départ fait couler bien des larmes; le bras droit du ministre, la main gauche de l'ambassadrice, admirablement au courant des grandes et des petites affaires, tel enfin que son successeur ne peut être que fort mal reçu. Comment prévenir ce désastre? A la porte du café Anglais, il rencontre l'heureux mortel qu'il remplace; on dîne ensemble, on cause tout en mangeant des petits pois. Le baron de Tomy se renseigne. — Son Excellence? — Le meilleur des hommes. — Et la comtesse? — Charmante, spirituelle, instruite... elle adore les petits pois, et son chagrin est de n'avoir là-bas que des conserves. Des petits pois frais seraient sa joie!... Tomy n'en demande pas davantage; il se procure un grand sac, et vous devinez la suite. Il cachette ce sac, comme s'il s'agissait de papiers contenant les destins de l'Europe; il le ficelle, il l'estampille, il le fait voyager avec lui en guise de nécessaire; il ne le quitte pas d'une minute; il le surveille, il le soigne pendant trois jours et deux nuits; il le porte jusque

dans le cabinet du ministre... Mais aussi, quel succès ! ou plutôt quel changement à vue ! Froidement accueilli d'abord, le baron n'a qu'à dire ce que renferme ce gros sac... Aussitôt la glace se fond comme du beurre; les visages s'épanouissent; les lèvres sourient; les obstacles disparaissent; le tour est joué, l'affaire est dans le sac; le baron est proclamé par les plus fortes têtes du corps diplomatique un garçon du mérite le plus sérieux et du plus bel avenir; son succès est si complet, que la princesse héritière épouse, un mois après, le prétendant patronné par la France, et l'auteur a bien raison de s'écrier : « A quoi tient la destinée des hommes et des princesses ! » C'est peut-être moins grandiose que la *Divine Comédie ;* mais c'est si bien raconté !

Je voudrais vous parler aussi de *Pauvre Théodore !* de *Souliers galants*, de la *Gueule du loup ;* j'aime mieux vous recommander en bloc ces piquantes esquisses où l'ironie n'a pas de fiel, où les ongles roses ne sont pas aiguisés en griffes, où les élégances mondaines tournent dans un cercle qui n'est pas vicieux, où le ridicule même, adouci par la légèreté du crayon, tempéré par la grâce des manières, caché sous un masque de velours ou déguisé sous les traits d'une jolie femme, n'est plus qu'un agréable texte d'enjouement et de badinage. Si vous voulez vous distraire de cette odieuse et abrutissante *scie* qu'on appelle la question Blanqui, si vous voulez oublier que huit ans de suffrage universel et dix-

huit mois de République républicaine ont suffi, ô honte! pour faire du monomane de Clairvaux un personnage plus intéressant que les martyrs de la rue Haxo et de la Roquette, un plus grand citoyen que Bourbaki et Canrobert, lisez cet aimable volume, *Leurs Excellences*. Si l'auteur s'est proposé « d'amuser honnêtement les honnêtes gens », il était difficile de mieux remplir son programme.

Ce programme n'est-il pas aussi celui de Bernadille? J'arrive tard, trop tard, pour dire ce que je pense et ce que vous pensez de la seconde série des *Esquisses et Croquis parisiens*. C'est bien Paris, finement observé, non plus dans ses *mystères* envenimés par l'imagination de ses romanciers, mais dans l'infinie variété de ses épisodes, de ses types, de ses plaisirs, de ses misères, avec son mélange shakspearien de sacré et de profane, de grotesque et de tragique, de deuil et de folie; Paris écoutant les prédicateurs de Notre-Dame et les tribuns de Versailles; Paris dînant trop mal, dînant trop bien ou ne dînant pas du tout; se plongeant en masse dans les bains froids ou pataugeant, ses cartes à la main, dans la neige et la boue du jour de l'an; spirituel et badaud; courant aux fêtes de sa banlieue; revenant lire les journaux sous les galeries de l'Odéon; souscrivant au centenaire de Voltaire, encombrant les omnibus, riant aux dépens de M. Gagne, demandant ce que deviennent les vieilles lunes et les modèles d'ateliers, se pressant à l'Académie française pour

entendre le discours de réception, admirablement parodié ou *pastiché*, de l'auteur de *l'Assommoir*. Mais, ici j'ouvre une parenthèse et j'interpelle Bernadille pour un fait personnel. En octobre 1872, à une époque fabuleuse où on en voulait encore à S. M. Gambetta « D'AVOIR FAIT SOUFFRIR ET MOURIR INUTILEMENT », et où il semblait plus facile de le prendre au tragique qu'au sérieux, un vieux réactionnaire de ma connaissance, fatigué des hurlements de ses métaphores, s'amusa à raconter d'avance son élection et sa réception à l'Académie française; il imagina son discours qui, je crois m'en souvenir, débutait ainsi:

« Le plus hardi plongeur essaierait vainement d'atteindre la cime escarpée de ma reconnaissance. Ce feu qui déborde de mon cœur comme la lave d'un ruisseau grossi par le vent et planant au-dessus de ses rives, je ne puis vous le peindre qu'à l'aide de métaphores qui donnent à mon langage une saveur accessible à toutes les ouïes, etc., etc. »

Il y en avait, comme cela, quatre ou cinq pages. Eh bien ! tout ce que j'y gagnai, ce fut d'être vertement tancé par des *académiciens pour de vrai* qu'on ne prend jamais sans vert, et de porter bonheur à Gambetta, qui, depuis lors, est devenu ce que vous savez : l'idole du scrutin, l'oracle de *la République française*, le commis-voyageur de l'éloquence en plein vent, le demi-dieu de l'opportunisme, le sultan de la présidence, le favori des

grands cuisiniers, l'arbitre de nos destinées, et qui sera de l'Académie en 1880, s'il en a bien envie. Je souhaite à Bernadille et à notre malheureuse littérature, que son spirituel pastiche, antidaté du 1er avril 189... ne produise pas sur la gloire et la dictature littéraire de M. Zola l'effet que j'ai produit sur les prospérités toujours croissantes du Mirabeau de Cahors. C'est bien drôle pourtant, bien lestement pris sur le vif et sur le fait :

« Messieurs, je ne veux pas faire ma dinde; ça me botte d'être de l'Académie et je me sens tout chose en songeant que j'y succède au grand poète qui vient de claquer. Ma parole, ça me chatouille agréablement dans le nez quand j'y pense... Le jour où Victor Hugo a passé l'arme à gauche, tous les bons drilles étaient en train de se balader dans les bastringues et de se cocarder chez le mastroquet... etc., etc. »

Malheureusement, je commence à croire qu'il en est de M. Zola en littérature comme de M. Gambetta en politique. Ce diable d'homme a le vent en poupe, et il s'arrange si habilement que même le vent contraire lui devient favorable. On ne peut plus ouvrir un journal sans se heurter à son nom. Amis, ennemis, indifférents, adversaires, offensés, semblent conspirer pour donner à ces deux syllabes le retentissement d'un *duo* de saxophones. Les maladresses lui réussissent mieux que des roueries, les violences lui sont plus profitables que des douceurs; les audaces lui rapportent plus que des artifi-

ces. Il se fait une réclame de chaque représaille qu'il s'attire; les vitres qu'il casse l'enrichissent plus que les romans qu'il bâtit. En un temps de dispersion et de *débandade* universelle, le voilà chef de secte, chef d'école, maître d'un groupe qui ne jure que par lui, et qui jure énormément. Les femmes le lisent par bravade, les hommes de goût par curiosité, les gens blasés par ennui, les *poseurs* par amour d'originalité et de paradoxe, les foules par instinct *canaille*, les moutons de Panurge par préférence pour l'herbe où d'autres moutons ont passé. Par des moyens dont nous ne lui envions pas le secret, il a créé à l'usage de ses contemporains un *coryza* gigantesque qui leur fait prendre pour baume et pour patchouli les puanteurs de la gargote, les senteurs de l'eau de vaïsselle, les parfums de l'alcool et les émanations nocturnes de la compagnie Richer. Sans autre bagage dramatique que deux ou trois pièces informes, vigoureusement sifflées ou tombées dans le vide, il parle de haut aux maîtres du théâtre; il fait la leçon à ceux que le vrai public applaudit depuis un petit quart de siècle. Il malmène ce *petit Dumas*, il toise Victorien Sardou, il morigène Émile Augier ; il met l'embargo sur les *Fourchambault* et le Zola sur le *Demi-monde;* de toutes ces énormités, il s'est fait une physionomie spéciale; de tous ces ridicules, une valeur appréciée des libraires; de tout ce qui devrait le *couler*, il se fabrique un système de sauvetage; de tout ce qui devrait le per-

dre, une célébrité tapageuse, une vogue bruyante, assourdissante, épaisse, gloutonne, remuante, cosmopolite, absorbante, haute en couleur, qui va des bords de la Seine aux rives de la Néva en passant par les égouts conducteurs de toutes les capitales [1] !

Mais voici qu'entraîné par le mauvais exemple, je m'écarte de mon sujet. Je veux m'indemniser et dédommager Bernadille en citant, à son honneur, quelques lignes extraites des *Études religieuses, historiques, philosophiques et littéraires,* publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus. Quoi de plus consolant et de plus instructif que le contraste de ces belles *Études*, si savantes, si sages, si ingénieuses, d'une gravité si magistrale, d'une sérénité si calme, avec les grossières injures, les odieuses menaces, les infâmes calomnies dont nos radicaux entourent ces hommes admirables? Ici l'outrage, le mensonge et le blasphème; là, le travail, la méditation, la prière et le pardon. Ces otages d'hier, ces martyrs de demain, ces persécutés de toujours, ces proscrits des nations en délire et des gouvernements gangrenés, répondent à l'insulte par le bienfait, aux ricanements de l'athéisme par une immolation constante au service du vrai et du bien. On leur refuse le titre de citoyens français, et, quand sonne l'heure du désastre et du péril,

1. Nous allons voir si M. Zola se tirera sain et sauf du tas d'ordures de *Nana*.

30 janvier.

ils se font naturaliser par des prodiges de dévouement, de patriotisme et de bravoure; ils sont tour à tour ou tout ensemble aumôniers, soldats, infirmiers. Le blessé, le mourant, dont le dernier regard cherche en vain ceux qui l'ont envoyé à la mort et qui se tiennent loin du champ de bataille, voit s'incliner sur son front pâli ce messager d'espérance et de paix. On leur dit qu'ils sont inutiles ou nuisibles, et ils forment par milliers des officiers de terre et de mer, des polytechniciens prêts à prendre leur large part de tous les travaux, de tous les progrès de la science et de l'industrie. Propageant la parole divine jusque dans les plus humbles villages, ils combattent l'exécrable influence du journal à un sou; ils raffermissent le dernier lien qui retient encore ces pauvres âmes, sollicitées à jouir, excitées à tout réclamer sur la terre pour se venger de ne plus rien espérer dans le ciel. On leur reproche de dédoubler la France, de créer deux patries dans une seule. Oui, c'est vrai, ils créent en effet deux patries; mais c'est pour transporter la seconde, à travers l'immensité des mers, jusque dans des pays où n'iront jamais leurs persécuteurs; car on y vit pour souffrir, on y parle pour convertir, on y meurt pour le bon Dieu!

Les auteurs de ces *Études* si élevées et si pures ont, à plusieurs reprises, remarqué l'esprit et le bon esprit de Bernadille. Ils ont reconnu tous les services que son artillerie légère pouvait rendre aux nobles causes. —

« Comparez, nous disent-ils, les huit volumes du *Tableau de Paris*, de Mercier, avec l'œuvre de Bernadille. Vous ne lirez pas Mercier, qui à de curieuses observations entremêle l'irréligion et l'indécence, mais vous lirez les *Esquisses et les Croquis parisiens* sans crainte et avec plaisir; c'est un cours de morale amusante. » — Et plus loin : — « Dans quelque cent ans, — si le monde existe encore, — ces *Esquisses* de Bernadille auront une valeur historique et morale plus grande que de nos jours. Nous coudoyons à chaque pas les personnages qu'il étudie avec tant d'esprit et de sagacité; nous sommes les témoins de ces mille scènes qu'il photographie en quelque sorte... Laissons couler les siècles; alors un savant, parmi nos arrière-neveux, qui voudra raconter à ses contemporains ce qu'était la grande ville en l'an de grâce 1879, devra tenir compte des *Esquisses* de Bernadille. Où trouvera-t-il mieux racontés les mœurs parisiennes, les travers parisiens, les petites industries parisiennes, et ces mille curiosités qui vivent un jour, que nous aurions même oubliées le lendemain, si la plume fidèle d'un spirituel chroniqueur ne les faisait revivre? » — Voilà la note juste. Ajouter une phrase à ce témoignage si précieux et si vrai, ce serait l'affaiblir, et presque le profaner.

V

LE ROMAN CONTEMPORAIN

I

JACQUES VINGTRAS

Juin 1879.

Bien des querelles littéraires et artistiques nous seraient épargnées si les romanciers, les poètes, les artistes, comprenaient tout ce qu'ils perdent à *systématiser* ou même à raisonner leur talent. *Romantisme*, *réalisme*, *naturalisme*, procédés scientifiques appliqués aux œuvres d'imagination, qu'est-ce que cette stérile nomenclature, inventée après coup par des gens qui visent au titre de chefs d'école, qui espèrent s'accréditer en maximant leurs pratiques, ou qui croient se populariser en grelottant quand le maître a froid, en s'essuyant le front quand il a chaud? Ces vaines étiquettes valent-elles une

émotion vraie, un accent de passion sincère, une observation fine, une délicatesse de sentiment, ou même une de ces petites larmes dont parle madame de Sévigné? La plupart des belles œuvres sont inconscientes, et les hommes de génie ont cela de commun avec les imbéciles, qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Seulement, lorsqu'ils ont *fait*, lorsqu'ils ont réussi, lorsque le public et la critique leur indiquent le *pourquoi* de ce succès, les plus prétentieux ou les plus orgueilleux se demandent s'il n'y aurait pas moyen de faire de ce *pourquoi* un programme, un catéchisme, un dogme, de grandir ou de consacrer par des airs d'apostolat ce qui ne fut d'abord qu'une inspiration heureuse, et de se révéler législateurs, initiateurs, prophètes, après avoir été simplement poètes et conteurs. Qu'arrive-t-il trop souvent? Vous le savez ou vous le devinez. Ce laborieux effort d'une intelligence se repliant sur elle-même pour découvrir dans son ouvrage ce qu'elle n'y avait pas mis, pour le faire entrer de gré ou de force dans un cadre magistral et en extraire les éléments d'un art nouveau, gâte, alourdit ou exagère les qualités primitives. Ce qui avait été *vécu* n'est plus que *voulu*. Les défauts grossissent, les beautés s'altèrent; c'est comme une source vive dont on trouble la limpidité en l'enfermant dans un bassin, comme une fleur des champs qui perd sa grâce et sa fraîcheur en passant dans un atelier de modiste, comme un bon vin auquel une composition chimique enlève sa franchise

et sa saveur. Pour nous en tenir aux deux dernières transformations du roman, le *réalisme*, à force de vouloir serrer de près la réalité, cesse d'être réel; le *naturalisme*, à force de vouloir photographier la nature, oublie d'être naturel.

Madame de La Fayette a-t-elle raisonné la *Princesse de Clèves?* L'abbé Prévost a-t-il ratiociné *Manon Lescaut?* Bernardin de Saint-Pierre a-t-il dogmatisé *Paul et Virginie?* Dans notre siècle didactique et critique, Chateaubriand s'est-il analysé au moment où le poème de *René* jaillissait d'une blessure de son cœur, d'un rêve de son imagination, peut-être d'un remords de sa conscience? Lamartine se croyait-il précurseur ou chef d'école quand il soupirait *le Lac* ou *le Vallon?* Dans l'immense répertoire de Victor Hugo, les pages les plus sûres de vivre ne sont-elles pas celles où il s'est le moins souvenu qu'il était le créateur d'un nouveau monde, le pontife d'un nouveau culte, le dieu d'un nouvel Olympe? Théophile Gautier, lorsqu'il endossait le fameux gilet écarlate, lorsqu'il se déclarait le plus farouche des iconoclastes et montrait le poing ou jetait le gantelet aux défenseurs de Racine, se doutait-il qu'il était au fond un pur classique, et qu'il serait salué comme tel avant la fin de sa trop courte carrière? Et Alfred de Musset? Il débute en enfant terrible, pose pour les lord Byron, lance le dernier chiffre de la surenchère romantique, casse les vitraux moyen âge, promet d'*enfon-*

cer Victor Hugo comme Victor Hugo *enfonçait* Delille; et, finalement, il se trouve que ce qu'il a de meilleur continue la charmante tradition française du XVIIIe siècle! Il écrit, sans la moindre arrière-pensée théâtrale, des proverbes qu'il croit injouables; et ces proverbes, adoptés par la Comédie-Française, font brillamment le tour de l'Europe. Mis en goût par le succès, il se ravise; il travaille spécialement pour le théâtre, et il tombe à plat. Et Sainte-Beuve! Il commence en mystique et finit en athée; *il éreinte*, en 1833, Casimir Delavigne, et, en 1843, il le remplace à l'Académie française avec force panégyriques. Il se voue, en 1834, à l'immortalité préventive du Chateaubriand de l'Abbaye-aux-Bois; et, en 1849, il brise à petits coups la statue du Chateaubriand d'outre-tombe. Il se fait l'introducteur, le commanditaire, le thuriféraire, le héraut d'armes, la caution vivante de tous les jeunes grands hommes du *Cénacle* et de la *Pléiade*; et, vingt ans après, il les prend, dans ses *Cahiers* confidentiels, pour objectifs de ses ironies, de ses colères et de ses dédains. La seconde moitié de sa vie littéraire est la négation, le contrepied, le démenti de la première. Il se propose, au début, un idéal romanesque, poétique, sentimental, religieux, élégiaque, archaïque, auquel il apporte un style précieux, attendri, brumeux, vaporeux, entortillé, maladif, lymphatique, crépusculaire, plein de circonlocutions, de volte-faces, de revirements et de méandres, imprégné de l'humide

fraîcheur des cloîtres; et, lorsqu'il se dégage de ces brouillards, lorsqu'il entre en possession de lui-même, de son talent, de sa physionomie véritable, de sa célébrité décisive, c'est pour nous montrer un Sainte-Beuve inédit, leste, malin, narquois, gaulois, piquant, mordant, d'une perfidie exquise, d'une méchanceté charmante, d'une cruauté féline, tout en nerfs et en griffes, se payant à lui-même un arriéré de revanches rentrées, de rancunes comprimées, de fiel en conserve et de crèmes tournées, habile à trouver les *en-dessous* de tous ceux dont il avait admiré les dehors, tel enfin que, pour savoir ce qu'il a pensé, on doit chercher le contraire de ce qu'il a dit.

Vous me demandez peut-être à quoi tend ce long préambule ? à déclarer que nos superbes novateurs s'abusent quand ils nous parlent de leurs découvertes, et que leurs manifestes hautains ne servent qu'à les mettre en contradiction avec eux-mêmes, lorsqu'il leur arrive, par hasard, d'être intéressants, pathétiques ou amusants. Voyez, par exemple, *Jacques Vingtras*. L'auteur signe Jean la Rue, pseudonyme diaphane. Je ne veux pas écrire le vrai nom, que tout le monde a deviné et répété. Ce serait rapatrier dans la République des lettres un *martyr* que n'a pas encore amnistié la République de M. Grévy. Jean la Rue est un révolté, un réfractaire. Il ne s'en défend pas; le journal à un sou, la barricade, le pétrole, voilà sa vocation, le futur dédommagement des

souffrances de son jeune âge, les étapes de sa croisade contre une société exécrable et exécrée. Ce sera une guerre à mort, une guerre de louveteau battu, affamé et démuselé. Pour qu'elle soit plus meurtrière, Jean la Rue dédaigne de s'attaquer aux murs extérieurs, aux hiérarchies, aux lois, aux représentants de l'autorité officielle, aux diverses formes de gouvernement. Non, il va droit à la famille; il sait que l'esprit de destruction opère du dedans au dehors, que la haine du foyer prélude excellemment à la haine sociale, et que le plus sûr moyen de préparer les Rochefort, les Raoul-Rigault, les Félix Pyat et les Jules Vallès de l'avenir, c'est de supprimer l'amour ou le respect filial. Ici, j'ouvre une parenthèse, afin de faire remarquer que, si MM. Jules Ferry et Spuller croient n'avoir que des cléricaux et des réactionnaires pour antagonistes de leurs projets de dictature universitaire, ils se trompent. Les partisans les plus fanatiques de l'enseignement religieux n'ont jamais maltraité les proviseurs, les censeurs, les *pions*, les professeurs, et généralement tout le personnel des lycées, comme les maltraite Jacques Vingtras, soufflé par Jean La Rue. C'est une collection de caricatures si grotesques à la fois et si dégoûtantes, qu'elle nous place dans l'alternative ou de renoncer à toute éducation et de revenir à l'état sauvage, ou de demander à nos législateurs autre chose que cette galerie de Daumier, ce ramassis de marchands de soupe, de bohêmes, de crétins, d'hypocrites, de libertins et de fripons.

Mais enfin, ce n'est pas la première fois que les disciples de la fantaisie et du bon plaisir, heureux et fiers de n'avoir pas été des *forts en thème*, exhalent leurs malédictions vengeresses contre les geôliers, les bourreaux et les cuisiniers de leur enfance. Ce qui est plus neuf, c'est la façon dont Jacques Vingtras parle de la mère — que dis-je? de sa mère. Jusqu'à présent, ce personnage de la mère avait été respecté par ceux-là mêmes qui ne respectent plus rien. Ce nom était synonyme de tendresse, de bonté, de dévouement, d'indulgence et de douceur. M. de Bonald, dans cette langue délicate dont les secrets sont perdus, avait dit : « Lorsque Dieu veut châtier la France, il éloigne les Bourbons, comme le père de famille, quand il veut punir ses enfants, éloigne la mère. » — Montalembert n'avait qu'à dire : « L'Église est une mère! » pour émouvoir et réduire au silence ses contradicteurs les plus violents. Qui de nous, aux prises avec les aspérités de la vie, n'a reporté ses regards en arrière, et ne s'est souvenu, les larmes aux yeux, de l'époque où sa mère souriait à ses premiers pas après avoir veillé sur son berceau; ange gardien visible, dont notre imagination ou notre mémoire attribuait sans effort les traits au céleste ange gardien? Si nous avions un reproche ou une plainte à lui adresser, c'était de nous avoir trop aimés, d'avoir exigé trop peu en échange de son amour, d'avoir trop donné sans rien demander; si bien que cette abnégation, cette partialité, cette passion mater-

nelle, nous rendaient l'existence trop facile, nous désarmaient d'avance contre les luttes, les déboires et les injustices du monde, et nous préparaient mal à ces affections d'arrière-saison, où c'est beaucoup si l'on reçoit une partie de ce qu'on donne. Elle était notre médiatrice auprès d'une autorité plus sévère; la confidente de nos plaisirs, de nos chagrins, de nos illusions, de nos enthousiasmes, de nos FAUTES; il nous semblait qu'elles se purifiaient en passant de nos lèvres à son oreille, et que l'aveu devenait l'équivalent du pardon. Quant aux *corrections* maternelles, on se demande, à distance, si ce n'étaient pas encore des caresses. Elles rappelaient, avec plus de chasteté, ces jolies fables de l'Anthologie où la plus gracieuse des Déesses essaie de se fâcher contre le moins vertueux des fils. L'exécutrice en souffrait plus que le patient ; elle frappait si doucement que nous ne savions pas si c'était pour nous épousseter ou pour nous punir, et nous ne pleurions que pour être plus sûrs de voir nos pleurs tarir sous un baiser.

La mère! En la grevant de sachets, de médaillons, de croix et d'amulettes, le mélodrame populaire n'a pas réussi à la compromettre; c'est de lui que l'on rit, et non pas d'elle. Le plus grand malheur qui puisse arriver aux déshérités d'ici-bas, c'est de n'avoir pas de mère; on dirait qu'ils sont deux fois orphelins. C'est la femme dans toute la perfection, dans toute la beauté de son type, exempte de l'alliage qui se mêle trop souvent aux

passions humaines, sanctifiée par sa maternité même avant d'en avoir déployé les vertus, abdiquant son sexe pour que pas un grain de sable ou de limon n'altère la pureté du sentiment qu'elle éprouve et qu'elle inspire, le retrouvant pour que ce sentiment délicieux ait des séductions, des câlineries, des grâces et des coquetteries féminines. On s'épuiserait à compter tous les privilèges et comme les magies blanches de la maternité. Elle ennoblit même la faiblesse et le vice; les filles-mères suggèrent plus de pitié que de blâme. Une de ses gloires est de rendre l'adultère impardonnable. — « Elle a donc oublié qu'elle était mère? » c'est le premier cri qui répond à une chronique scandaleuse. Nous avons connu des maris, hommes d'honneur, mais philosophes et blasés sur leurs infortunes conjugales, qui finissaient par plaisanter de leurs femmes; un fils qui médirait de sa mère se ravalerait au-dessous des voleurs, des faussaires et des assassins.

Voilà pourtant le personnage que Jacques Vingtras, sous la dictée de Jean La Rue, nous peint sous des couleurs haïssables et grotesques; ne négligeant rien pour qu'il soit prouvé qu'un fils, ainsi maltraité, martyrisé, humilié, roué de coups par cette odieuse et ridicule mégère, est libéré de toute dette filiale, qu'il a le droit de prendre en horreur la famille, image en raccourci de la société, puis de généraliser ses rancunes et sa rage, et de s'élancer hors de cette maison maudite, *outlaw* de

son pays comme de son foyer, armé de pied en cap pour le combat à outrance, la révolte, l'émeute, le pillage, le massacre et l'incendie. On lit, dès la première page : « Mon père a un couteau à la main et taille un morceau de sapin... Il me fait un chariot avec des languettes de bois frais. Les roues sont déjà taillées; ce sont des ronds de pommes de terre avec leur cercle de peau brune qui fait le fer. Le chariot va être fini; j'attends tout ému et les yeux grands ouverts, quand mon père pousse un cri et lève sa main pleine de sang. Il s'est enfoncé le couteau dans le doigt. Je deviens tout pâle et je m'avance vers lui. Un coup violent m'arrête; c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres, les poings crispés. — « C'est ta faute, si ton père s'est fait mal! » — Et elle me chasse sur l'escalier noir, en me cognant encore le front contre la porte. »

Tout le récit, d'environ quatre cents pages, répond à ce début; ce ne sont que coups de poing, coups de pied, gifles, le tout à tort et à travers, sans la moindre lueur de tendresse et de justice; et, comme cette nouvelle littérature a un faible pour les mots les plus grossiers et les plus sales, je vous laisse à deviner toutes les variantes, toutes les *applications* du fouet ailleurs que sur le visage. Lorsque cette terrible et hideuse main se repose, lorsque ce monstre-femelle oublie d'être bourreau, nous avons des scènes bouffonnes. Cette mégère, cette furie, endosse le tartan et coiffe le chapeau, en capote de ca-

briolet, d'une de ces bourgeoises du théâtre du Palais-Royal, lancées dans les aventures d'une burlesque odyssée et donnant la réplique à Geoffroy ou à Gil-Pérez. Quand ce fils ne nous fait pas exécrer cette abominable mère, il nous fait rire à ses dépens.

Eh bien! — et il était temps, n'est-ce pas, de revenir à mon texte? — si ce triste et sinistre *Jacques Vingtras* obtient quelque succès, ce sera celui-là auquel l'auteur n'avait probablement pas songé. Grâce aux recommandations de la mère, à ses combinaisons économiques, à ses théories auvergnates de belles manières et de beau langage, aux vêtements fantaisistes dont elle affuble son fils, à des culottes trop larges, à des souliers trop ferrés, à des sous-pieds trop tendus, à des parquets trop cirés, on arrive à des effets assez drôles, plus voisins de la farce que de la comédie, mais qui ont du moins le mérite de faire diversion à toutes ces malpropretés, de nous distraire un moment de cette lutte impie entre les révoltes du fils et les brutalités de la mère. Je cite au hasard; il s'agit d'une distribution de prix :

— « ... J'avais un pantalon blanc. Ma mère s'était saignée aux quatre veines. Un pantalon blanc à sous-pieds. Des sous-pieds qui avaient l'air d'instruments pour un pied-bot et qui tendaient la culotte à la faire craquer. Il avait plu, et, comme on était venu vite, j'avais des plaques de boue dans les mollets, et mon pantalon blanc, trempé par endroits, collé sur mes cuisses.

— » Mon fils! dit ma mère d'une voix triomphante en arrivant à la porte d'entrée et en me poussant devant elle. Celui qui recevait les cartes faillit tomber de son haut et me chercha sous mon chapeau, interrogea ma redingote, leva les mains au ciel. J'entrai dans la salle. J'avais ôté mon chapeau en le prenant par les poils; mais, en voulant monter par-dessus un banc pour arriver du côté de ma classe, voilà un des sous-pieds qui craque, et la jambe du pantalon qui remonte comme un élastique! Mon tibia se voit. — J'ai l'air d'être en caleçon cette fois; — les dames, que mon cynisme outrage, se cachent derrière leur éventail. Du haut de l'estrade, on a remarqué un tumulte dans le fond de la salle.

» Les autorités se parlent à l'oreille; le général se lève et regarde; on se demande le secret de ce tapage.

» — Jacques, baisse ta culotte, » dit ma mère à ce moment, d'une voix qui me fusille et part comme une décharge dans le silence.

» Tous les regards s'abaissent sur moi. Il faut cependant que ce scandale cesse. Un officier plus énergique que les autres donne un ordre :

» — Enlevez l'enfant aux cornichons!.... »

Suivent deux ou trois pages dans la même gamme. Encore une fois, c'est assez drôle; cela fait rire une demi-seconde; mais ce rire a des dents de loup-cervier, et ce n'est, en somme, ni plus gai, ni plus spirituel, ni plus divertissant, ni plus littéraire que les bonnes

scènes de ***Mon voisin Raymond***, de ***Monsieur Dupont***, d'***Une Gaillarde***, de la ***Pucelle de Belleville***, etc., etc. Vous vous souvenez de ces amusantes cascades, péché mignon, joie furtive, lecture clandestine, école buissonnière de notre classe de rhétorique, tandis que nos dignes professeurs, Alexandre et Valette, nous traduisaient le *Conciones* ou nous expliquaient Condillac? Un restaurant de la banlieue, au premier étage. Le garçon laisse tomber le contenu d'une soupière brûlante sur la robe d'une dame qui s'était laissé entraîner en partie fine par son cousin Gustave. La dame crie, se lève brusquement et bouscule un vieux monsieur à lunettes, en bonne fortune avec une demoiselle de magasin. Le vieux monsieur recule vivement sa chaise, casse sa chaîne de montre et renverse une pile d'assiettes. Il est myope; il n'a pas calculé la distance entre sa table et la cage de l'escalier. Sa chaise fait bascule; il roule une douzaine de marches, et précipite de haut en bas un bonnetier de la rue Charlot qui venait dîner avec son épouse, douée d'un prodigieux embonpoint et tenant en laisse un caniche. Mari, femme et caniche dégringolent à leur tour. En ce moment même, le restaurateur en chef ouvrait la trappe de sa cave pour aller chercher du vin de Champagne, réclamé par des étudiants et des grisettes. Le bonnetier, la bonnetière et le chien s'engouffrent par cette ouverture et brisent une cinquantaine de bouteilles; ce n'est plus une chute, c'est une avalanche; spectateurs et vic-

times poussent des cris qui n'ont plus rien d'humain; le tumulte est à son comble; on se croirait à la Chambre des députés. (Anachronisme.) Le vertige s'empare des consommateurs. Ils ouvrent toutes les fenêtres et vocifèrent : « Au secours! à la garde! » — La garde municipale arrive, empoigne le vieux monsieur à lunettes et le conduit au poste où il se trouve nez à nez avec sa femme légitime, mise sur la piste par une cuisinière bavarde ; elle lui administre une paire de soufflets tellement retentissants qu'il en résulte, au bout de cinq minutes, un rassemblement de six cents personnes; on s'informe, on croit à un coup d'État ou à un changement de ministère; on crie : « Vive la Charte! vive la Pologne! vive la liberté de la presse! » Un boursicotier, égaré dans ces groupes, lance un exprès à son agent de change, avec ordre de jouer à la baisse; le lendemain, il perd un demi-million et se brûle la cervelle, etc., etc. »

Vous le voyez, ce n'est pas plus fin que cela; quelle humiliation pourtant! Rêver Robespierre et réaliser Paul de Kock!!!...

II

M. EDMOND DE GONCOURT[1]

Je cueille, en commençant, un détail significatif; il y a quarante ou cinquante ans, pendant la belle période de ce romantisme, aujourd'hui criblé de coups de pied naturalistes, mais destiné, Dieu merci! à se survivre dans ses œuvres, il n'était pas rare, en ouvrant une préface, d'y rencontrer une note ainsi conçue, ou à peu près: « Je serais bien ingrat, si je ne déclarais tout ce que je dois aux admirables travaux de M. Augustin Thierry, — ou aux *Études historiques* de M. de Chateaubriand, — ou aux beaux récits de Walter Scott, plus vrais que l'histoire, — ou aux savantes recherches de M. Fauriel, — ou enfin à la vaillante initiative de MM. Victor Hugo, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Nodier, Alexandre Dumas, Mérimée, etc., etc., etc. » A présent, je m'empare du roman en vogue, et je lis au bas d'une des premières pages: « A propos de la réalité que j'ai mise autour de ma fabulation, je tiens à remercier hautement M. Victor Franconi, M. Léon Sari et les frères Hanlon-Lees. » Le nom de M. Franconi est synonyme

1. *Les frères Zemganno.*

d'équitation, de manège, de voltige, de haute école, de pantomime, de cerceaux de papier, de tout ce qu'on peut voir en cirque assis; de tout, excepté de littérature. M. Léon Sari est, je crois, directeur des Folies-Bergère, où nos gommeux vont généralement chercher l'heure du berger. Les frères Hanlon-Lees sont les gymnastes à la mode. Voilà le niveau littéraire en juin 1879. Qu'en dira M. Turquet?

Plus j'avance, — je devrais plutôt dire: plus je recule; car c'est à reculons que l'on fait les dernières étapes de la vie, — plus j'achève de me convaincre d'une vérité que j'ai déjà indiquée; c'est qu'un critique, qui ne se décide pas à mourir tout à fait, devrait s'arrêter et se taire au moment où disparaît la génération à laquelle le rattachent la date de sa naissance, ses souvenirs de collège et de Sorbonne, ses idées, ses goûts, ses premières lectures en dehors de la convention classique, ses velléités de novateur, ses hardiesses relatives, ses admirations, ses jouissances, voire ses passions et ses haines. S'il veut franchir cette limite, il se place dans l'alternative ou de capituler à tous propos pour dissimuler la distance qui le sépare des nouveaux venus, pour échapper aux épithètes malsonnantes de *vieux*, d'invalide, de radoteur, d'héroïque ganache ou d'exhumé, ou bien d'avouer son insuffisance à juger ce qu'il ne comprend pas. Me voici en présence des *Frères Zemganno*. J'ai lu en conscience, le crayon à la main, les 375 pages du volume. Je sais

que M. Edmond de Goncourt a beaucoup de talent, même depuis qu'une mort bien prématurée a rompu la fraternelle et touchante collaboration. Il y a, dans son riche répertoire, des œuvres qui ont mérité de survivre ou qui n'ont pas été appréciées d'abord à leur juste valeur. On m'assure que ce roman est l'ouvrage capital d'une quinzaine qui a pourtant vu paraître la *Conquête d'Alger*, de M. Camille Rousset. Peut-être lui promet-on une vogue comparable à celle de l'*Assommoir*. Eh bien, je le déclare en toute humilité et en toute franchise, il me serait plus facile de rendre compte de la traduction d'un livre écrit dans une langue dont je ne saurais pas un mot, que de juger un ouvrage qui s'intitule roman, et qui, à travers des prodiges d'intempérance descriptive et un luxe inouï de détails techniques et spécialistes, arrive à la 249e page, sans qu'il soit possible d'y apercevoir ombre ou lueur d'action, d'intrigue ou d'intérêt romanesque. Comment s'entendre, quand je parle iroquois, et quand M. Edmond de Goncourt parle le plus pur français de la présente année? — « Bois, cochon ! » (cette formule impérative est répétée quatre ou cinq fois en deux pages)... « La Biquebois!... celle qui *s'est épousée* avec un bancal qu'on appelle *Tourne-à-Gauche*, la satanée *escroqueuse* qui a longtemps fait voir une femme à tête de porc... qui était une ourse à qui on faisait, le matin, la barbe sur toute la superficie... Prendre tout ton monde!... mais autant me proposer de me frotter le derrière contre un

rosier... Qu'est-ce que tu veux, bon Dieu, que je fasse de toute ta *fripouille?* Ton trombone a perdu son soufflet. Ton Alcide n'est plus bon qu'à porter des paquets en ville... Ton marchand de grimaces, *ton lardeur de veau*, ton Cochegru, je n'en voudrais pas pour dérider mon chien... Ta danseuse de fil d'archal, elle est forcée comme une paire de vieilles pincettes... et *crevarde*, à ce point, la grande *landroille*, qu'on pourrait l'appeler *la paresse de se faire enterrer...* » — Je suis, hélas ! le contraire d'Angelo Mai, le célèbre philologue-polyglotte. Pourtant, je le répète, je me trouverais plus à mon aise, plus en pays de connaissance, avec *Tityre tu patulæ...* ou avec *ô leuka Galateia !* ou avec *Nessum maggior dolore* ou avec *There is dangerous silence in that hour*, ou surtout avec *ô Magali! sé tu té fas!...* qu'avec ces raffinements de la nouvelle langue française. Sérieusement, les lauriers de M. Zola empêchaient-ils M. de Goncourt de dormir? Je lui ferai observer, d'abord, qu'il pouvait prétendre à quelque chose de mieux ; secondement, qu'il y a lauriers et lauriers, et que les charcutiers en consomment encore plus que les distributeurs de couronnes; ce qui, du reste, ne s'accorde que trop bien avec la locution favorite de son aimable Recousu; enfin, que même sûr ce terrain, tout le désavantage serait de son côté. L'argot des habitués de l'Assommoir, de la population des barrières, des boulevards extérieurs, de Belleville et de Montrouge, destinée peut-être, d'un moment



à l'autre, à devenir notre souveraine, peut offrir un vif intérêt social et moral, et, si le livre de M. Zola a obtenu partout un tel succès de curiosité, ce n'est pas du tout un succès littéraire ; c'est que les lecteurs français et étrangers devinaient instinctivement qu'un problème très grave et très menaçant se cachait sous ces formes grossières et ces aspects nauséabonds. Cette langue, curieuse ou écœurante aujourd'hui, pouvait être dominatrice demain, et il n'était pas inutile de l'étudier, de la connaître, comme nous aurions étudié, en 1869, la langue allemande, si nous avions prévu l'invasion. Quoi que puisse en penser et en dire l'absorbant auteur de *l'Assommoir*, malgré ses griefs contre la redoutable concurrence que lui fait la République actuelle, l'à-propos, la raison d'être de sa littérature, c'est qu'elle représente exactement, dans l'art ou dans le roman, ce que personnifient, en politique, les Clémenceau, les Blanqui, les Rochefort, les amnistiés ou glorifiés de la Commune, les rédacteurs de *la Lanterne* et du *Mot d'ordre*. Il est facile de suivre, au milieu de toutes nos vicissitudes, les deux lignes parallèles, et l'on pourrait marquer d'une double étiquette chaque station ou chaque halte. Libéralisme élégant et spirituel de la Restauration; première phase du romantisme; Victor Hugo, première manière. Libéralisme aggravé, épaissi, envenimé par les journées de juillet; — seconde période du romantisme; le public du *Roi s'amuse*, trois ans après le public de

Hernani; la démocratie substituant ses inspirations et ses exigences à celles de l'esprit libéral. Victoire démocratique, s'affirmant dans la République de février et se déguisant, sans abdiquer, sous les semblants autoritaires de la dictature impériale — *Réalisme* (pour user, nous dit M. de Goncourt, du mot *bête*, du mot *drapeau*), Réalisme ; car enfin il faut bien trouver un nom quelconque pour cette guerre à l'idéal qui va de Balzac à Flaubert et de Flaubert aux débuts du naturalisme. Finalement, la débâcle, l'effondrement de la vraie France foudroyée par les ennemis du dedans et du dehors, la démagogie et le communisme apparaissant sous les décombres de l'Empire; l'avénement des nouvelles couches proclamé par le plus rusé de leurs courtisans; l'omnipotence des masses; les fantaisies sultanesques du suffrage universel; un gouvernement dérisoire, suspendu entre les satisfaits de ce matin et les affamés de ce soir ; littérature naturaliste, exhibition triomphale des Coupeau, des Lantier, des Gervaise, des Mes-Bottes, des Bibi-la-Grillade, etc., minutieusement copiés ou photographiés dans leur physionomie, leurs mœurs, leurs *tics*, leurs plaisirs, leurs amours, leurs boissons et leur idiome ; idiome si communicatif, si contagieux, que M. Zola, après les avoir fait parler, parle comme eux.

Mais les personnages de M. Edmond de Goncourt, dans ce roman des *Frères Zemganno!* ces gymnastes, ces acrobates, ces hercules, ces pîtres, ces *clowns*, qui ne

sont, à dire vrai, que les parasites, les objets de luxe, les branches gourmandes de la démocratie ou plutôt de la classe populaire! Ils n'offrent plus à ma curiosité ou à mon étude une nation dans une nation, une province dans un pays, mais une tribu nomade, anonyme, livrée à tous les hasards, cosmopolite, insaisissable, sans lien avec la patrie ou même sans patrie; inintelligible pour nous dans ses joies et dans ses misères, aussi peu compréhensible dans ses passions que dans ses tours de force. C'est la différence entre le club et la foire, entre le comité central et la parade en plein vent, entre le *ça ira* et le boniment, entre l'incendie et le feu de Bengale, entre le bonnet rouge et la queue rouge. Ce sont des figures et des mœurs trop particulières, trop spéciales, localisées dans un cadre trop étroit. Pour les peindre, l'auteur est forcé de s'isoler de vous et de moi bien plus que l'Homère du mastroquet ou même du bagne. Au surplus, quelques lignes d'analyse donneront une idée de mon embarras, — j'allais dire de mon *alibi*.

Les frères Zemganno — primitivement les frères Bescapé, — ont fait partie d'une troupe ambulante, dirigée par leur père, scrupuleusement décrite par M. de Goncourt, mais en somme, peu différente de celles que l'on rencontre sur les grandes routes, qui exploitent les fêtes de village, et dont le déballage, les véhicules, le personnel et la cuisine n'ont rien de bien appétissant. Le conteur, qui a fait ses preuves de paysagiste, s'efforce

d'*aérer* ses personnages, de les associer aux beautés de la nature et à l'ivresse des champs, de leur attribuer, comme dédommagement ou complément de leur profession misérable, un vague sentiment de bucolique ou de géorgique, qui fait de leurs perpétuelles pérégrinations une sorte de libre échange avec les saines impressions de la campagne, des collines, des sources vives et des bois. Nous y gagnons quelques tableaux de maître, quoique gâtés par d'inutiles néologismes; mais je ne suis pas de son avis. Un des traits caractéristiques de ce métier ou de cet art des gymnastes ou des acrobates est de sentir le renfermé. Leur intelligence, concentrée tout entière dans le développement des muscles, dans les phénomènes d'adresse ou de force physique, dans la jouissance ou la nécessité matérielle, ne voit rien au delà du cirque qui leur sert de théâtre, du tremplin ou de l'altère, des exercices qui les font applaudir, des *bravos* qui les soutiennent ou les soulèvent, du morceau de pain qu'ils mangent et de la bouteille de vin qu'ils boivent. Ce sont des corps dont les âmes s'arrangent comme elles peuvent, et la part de ces âmes est trop exiguë pour se dépenser en l'honneur de ces magnificences du monde extérieur, de ces pures voluptés agrestes, qui sont déjà de l'idéal.

Quoi qu'il en soit, après la mort de leurs parents et la dispersion de leur troupe, les deux frères, Gianni et Nello s'élèvent de plusieurs échelons — sans jeu de mots, — dans la hiérarchie gymnastique. Gianni, l'aîné, con-

çoit, invente, imagine ou rêve des tours nouveaux, des prodiges qui n'auront plus rien à envier au célèbre Léotard. Nello, adolescent plein de grâce et de souplesse, passionné pour son grand frère, est prêt à exécuter, même au péril de sa vie, tout ce que Gianni lui indiquera pour l'accomplissement de ses rêves. On ne saurait lire sans émotion ces détails de tendresse et d'assimilation fraternelles. On songe que M. Edmond de Goncourt, en resserrant ainsi le lien qui unit Gianni à Nello, a dû se souvenir bien souvent du temps où son jeune frère Jules et lui semblaient écrire sur la même table, avec la même plume, sur la même feuille de papier, dans le même style ; où leur idée, leur sensation, leur expression, leur image se fondaient et s'identifiaient si bien que, pour leurs amis et leurs lecteurs, Edmond et Jules n'étaient plus qu'un seul écrivain. Mais avec ce frère dont la mort a été pour son cœur un deuil et pour sa littérature un veuvage, il publiait *la Femme au* XVIII[e] *siècle*, l'*Histoire de Marie-Antoinette*, *Renée Mauperin*. Franchement, cela valait mieux que le saut du trapèze, fût-il de quatorze pieds !

Car c'est là qu'il faut arriver ; un saut de quatorze pieds!... « D'abord, l'espace entre le tremplin et le tonneau, six pieds ; — le tonneau, trois pieds ; le frère aîné, cinq pieds, et il y a plus ! — Par malheur, le charmant et sympathique Nello a bien innocemment fixé l'attention de la terrible Tompkins, Américaine huit ou dix fois mil-

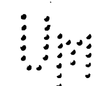
lionnaire, fête vivante de la force et de la chair, continuant par goût, par passion, son ancien métier d'écuyère, combinant le saut périlleux — très périlleux — avec les prodigalités les plus excentriques, et décidée à tout pour assouvir sa fantaisie du moment, dompter ce qui lui résiste et se venger de ce qui la brave. Ici, je fais encore une pause pour avertir les auteurs dramatiques et romanesques que, s'ils persistent à appliquer aux Américaines le : *de plus fort en plus fort !* des escamoteurs et des *clowns*, ils finiront par nous montrer des citoyennes de New-York ou de Philadelphie exécutant une danse macabre la tête en bas et les jambes en l'air, mangeant des côtelettes de tigre, chevauchant sur un condor, fusillant à balles franches quiconque aura l'audace de leur résister ou le malheur de leur déplaire, et polkant, un tambour de basque à la main, sur la cataracte du Niagara. Ce ne sont plus des femmes du Nouveau-Monde, mais de l'autre monde.

On nous a prévenus que Nello, comme son frère, était *presque chaste ;* bizarre accouplement de mots qui nous rappelle le *presque honorable* de Geoffroy dans le *Roi Candaule*, et le *presque vierge* d'un journaliste trop ému, à propos de la mort tragique d'un jeune homme de grande espérance. Non seulement Nello reste insensible aux avances fort peu gazées de la belle Tompkins, mais il se moque d'elle et fait rire la galerie à ses dépens. Vous devinez ce que sera la vengeance d'une pareille femme.

Lorsque arrive le moment suprême, le saut de quatorze pieds, une main invisible a substitué le tonneau de bois au tonneau de toile; « Gianni, perdant l'équilibre, était précipité d'en haut, pendant que Nello, chutant du tonneau et cognant durement contre l'extrémité du trapèze, roulait à terre, où il se relevait pour retomber de nouveau. » — Le pauvre garçon s'était cassé les deux jambes. Je ne suis peut-être pas bien clair; mais que voulez-vous? C'est faute d'habitude et de connaissances techniques. Je ne suis pas assez versé dans ce tonneau. Si j'avais à vous expliquer le combat intérieur qui se livre dans le cœur et dans la conscience d'une femme partagée entre sa vertu et sa faiblesse, je serais peut-être plus intelligible.

Cet aveu servira de texte à ma critique. Le roman, tel que nous l'entendions autrefois, offrait cet avantage, qu'il pouvait nous troubler, nous froisser, nous brusquer, nous révolter; il ne nous dépaysait pas. Alors même qu'un abîme nous séparait des sentiments exprimés par le conteur, alors même que notre sens moral, notre religion ou notre goût protestaient contre les personnages, les passions, les paradoxes, les situations, le langage, les licences, ce désaccord était, en quelque sorte, un trait d'union; le conflit prouvait le contact. La femme la plus honnête, le lecteur le plus vertueux et le plus austère, jusque dans leurs répugnances, rencontraient bien des points de repère où ils pouvaient se reconnaître

et s'orienter ; car ils savaient tout ce que les âmes les plus pures et les plus droites peuvent contenir de tentations, de scories et d'alliages. Mais de bonne foi, est-il possible de se passionner pour une question de tremplin et de trapèze, de biceps et de tibias, pour la question de savoir si Gianni réalisera son programme, si Nello réussira le fameux saut de quatorze pieds? Voyons, monsieur de Goncourt, vous êtes artiste jusqu'au bout des ongles; supposez que vous alliez voir, ce soir, *Ruy-Blas*, joué par Mounet-Sully, et demain le plus prodigieux des *clowns* ou des gymnastes du Cirque d'été ; vous semblera-t-il que c'est la même chose, le même ordre d'idées, de sensations, de jouissances ? Non ; ce sera, d'un côté, de la littérature ; de l'autre, de la curiosité ; d'une part, l'émotion sérieuse de l'homme capable d'apprécier une œuvre de génie et le talent de son interprète ; d'autre part, un attrait tout matériel, une impression toute nerveuse, où l'imagination et l'intelligence n'entrent pour rien, et qui serait bien plus complète si le gymnaste ou le clown se cassait le cou. Un exemple, emprunté au livre même, achèvera de préciser ma pensée. « — Le saut, nous dit M. de Goncourt, le saut, cette envolée momentanée de terre d'un corps dense, mollement musculeux, épaissement matériel, sans qu'il ait rien en lui, pour se soutenir dans le vide, de l'allégement gazeux ou de l'appareil flottant des êtres qui volent ; le saut, lorsqu'il atteint une élévation extraordinaire, cela tient du



miracle! Car le saut, pour que l'homme l'obtienne, il faut sur le pied arc-bouté au sol une flexion oblique de la jambe et de la cuisse, et du torse sur la cuisse. Puis, dans ce raccourcissement du corps, dans cet abaissement du centre de gravité, dans le demi-cercle de ces membres ployés et rapprochés comme les deux bouts d'un arc dont on tend la corde, il est soudainement besoin d'un départ brusque des extenseurs, pareil à la détente d'un ressort d'acier, qui d'un seul coup triomphe du clouement pesant des orteils à la terre, et qui redresse, en une raideur rigide, les jambes, les cuisses, la colonne vertébrale, et qui projette la masse corporelle vers le ciel, pendant que les bras, avec leurs poings fermés, et tendus et poussés au plus haut de leur développement, font, suivant l'expression du médecin Barthez, office d'ailes. »

Ouf! ouf! cette page est évidemment une de celles pour lesquelles l'auteur des *Frères Zemganno* a eu besoin de consulter M. Victor Franconi et les frères Hanlon-Lees. A coup sûr, ce n'est pas le style du premier venu; mais que c'est pénible à lire!... et que ce devrait être pénible à écrire! Comme on aspire, après une semblable lecture, à une prose simple, naturelle, limpide, fraîche, avenante, transparente, où les idées et les images se réfléchissent et ne se cristallisent pas! M. Edmond de Goncourt sait-il à quoi je pensais en lisant ce passage et beaucoup d'autres où l'on dirait qu'il veut être, lui aussi, un gymnaste de mots et de phrases, rivaliser avec

ses héros et initier la langue française aux secrets les plus compliqués du trapèze, du saut périlleux et du tremplin ? Au sentiment douloureux qu'éprouverait un magistrat, un savant, un avocat, un professeur au Collège de France, assistant aux exercices merveilleux d'un émule de Léotard, et apprenant, dans un entr'acte, que ce prestigieux acrobate a dans sa poche tous ses diplômes de bachelier ès sciences ou de docteur en droit, tous ses brevets d'admission à l'école Polytechnique ; au regret que j'aurais ressenti dans ma jeunesse, voisine du Luxembourg, si j'avais vu à Bobino un acteur capable de donner la réplique à Talma ou à mademoiselle Mars. Les Empereurs de Corneille sont les seuls à qui il soit permis d'aspirer à descendre ; et encore ils n'en parlent que pour qu'on leur conseille de n'en rien faire.

Je pourrais multiplier les chicanes, taquiner les *pâlement*, les *foutûment*, montrer à M. de Goncourt que, dans ce système de *morceaux* se succédant les uns aux autres et substitués à l'enchaînement logique des situations et des scènes, il lui arrive même, — notamment pages 99 et 144, — de s'attarder, *pour le plaisir*, à une description absolument indépendante des faits et gestes de ses personnages ; que, d'autres fois (page 89), sa passion descriptive le sert mal. Il promène, toujours *pour le plaisir*, le vieux Bescapé, sa *Maringotte* et sa troupe dans toutes nos provinces, dont chacune a sa phrase ; — je ne puis en juger qu'une : — « Un jour, ils étaient en Provence,



en l'angle d'un mur rompu par la pousse d'un énorme laurier-rose et sillonné de fuites de lézards, *avec sur eux* l'ombre étoilée d'une grande vigne, *avec à l'horizon* une montagne *rousse* portant une villa *de marbre.* » Pas un vrai Provençal ne se reconnaîtra dans ce tableau. Ainsi, dans un livre où tout veut être réel, voilà une Provence de convention !

Mais j'aime mieux me résumer, et essayer de conclure. Si j'en crois sa courte préface, M. Edmond de Goncourt comprend ce qu'il y aurait de dérisoire dans les prétentions du roman naturaliste, s'il se bornait à la peinture *du bas de la société*, et — je répète le mot après lui, — de la *canaille*. Il songe à transporter les procédés de l'analyse cruelle, de l'étude d'après nature, dans le monde des gens bien élevés, dans des milieux d'éducation et de distinction. J'ignore si, après un séjour infiniment trop prolongé dans les bas-fonds, il lui sera facile de se rapatrier sur les hauteurs, et si le procédé appliqué avec succès aux zingueurs, aux pochards, aux blanchisseuses, aux habitués d'assommoirs et aux filles de trottoir, sera tout aussi applicable aux comtesses et aux marquis, au faubourg Saint-Germain ou à la Chaussée-d'Antin du roman. Ce que je sais mieux, c'est que M. de Goncourt, de dix-huit ans plus âgé que M. Zola, ne peut que perdre à accepter M. Zola pour son maître, et, pourtant, que, dans la voie où il persiste, il ne sera jamais, aux yeux du public, que son disciple. Déjà, il y

a deux ans, il s'est compromis et diminué en récoltant au profit de sa déplorable *Fille Élisa*, un regain de l'extravagant succès de *l'Assommoir*. Il vaut mieux que cela, mieux que ses derniers livres, mieux que ce tas d'ordures ou cet amas d'oripeaux où l'on essaye d'étouffer notre beau romantisme. Son pied est trop petit, trop aristocratique pour marcher dans les gros souliers de Coupeau ou dans les bottines fourrées de l'Hercule de foire. S'y condamner à perpétuité, ce serait exagérer l'humilité littéraire, qui ne ressemble pas toujours à l'humilité chrétienne.

VI

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE

29 juin 1879.

On a si souvent décrit la Grande-Chartreuse, que je m'abstiendrai de refaire ce majestueux tableau. D'ailleurs, quand je vous aurai rappelé le contraste entre les laideurs sociales et les beautés de cette nature alpestre, entre les stériles agitations du monde et la paix de cette sainte demeure, j'aurai recommencé pour la millième fois un lieu commun dont vous me dispenserez volontiers. Je me bornerai donc à vous demander un léger effort d'imagination. Supposez que nous sommes en octobre 1842. Je visite la Grande-Chartreuse que je ne connaissais pas, et les honneurs m'en sont faits par un religieux que je reconnais. Sous la robe de laine blanche et le capuchon monastique, je retrouve Georges de M...,

mon camarade de collège, à peine plus âgé que moi, que j'avais souvent rencontré à Paris dans les premières années de notre jeunesse, brillant, riche, élégant, sérieux déjà, habitué des salons politiques et, disait-on, un peu ambitieux ; penchant que justifiaient son nom, ses succès, ses études, ses talents, sa vocation, ses aptitudes et toutes les promesses d'un bel avenir.

Par une faveur tout exceptionnelle, il lui était permis d'avoir avec moi une conversation aussi longue, aussi explicite que si nous nous étions rencontrés à Baden ou à Luchon. J'en profitai pour lui exprimer ma surprise, et sans doute j'y mêlai à mon insu quelque nuance de regret, de blâme, de secrète ironie peut-être. — « Y a-t-il là, disais-je à demi-voix, quelque terrible roman, tel que celui qu'Alexandre Dumas nous a raconté ? — Pas le moindre, me répondit Georges ; d'abord, s'il y avait eu un roman, je ne vous le raconterais pas... Et puis, soyez bien sûr que celui de Dumas et de son Chartreux n'a jamais existé... Non ! L'histoire est plus grave, plus simple et d'une application plus générale. Écoutez-la !

» Je suis né en 1810 ; ma famille était de noblesse impériale, mais ne manquait pas d'attenances avec le faubourg Saint-Germain et le parti royaliste. Ma mère gardait un culte pour l'ancienne monarchie ; mon père, un des plus jeunes colonels de la grande armée, s'était laissé éblouir, fasciner, ensorceler par l'Empereur. J'a-

vais quatre ans, lorsque d'effroyables catastrophes me révélèrent pour la première fois le mot de Massillon, si souvent attribué à Bossuet : « Dieu seul est grand! » Mon père se compromit un peu pendant les Cent-Jours, pas assez pour être inquiété et poursuivi, assez pour prendre rang parmi les grognards, les boudeurs et les *libéraux* de ce temps-là. Ma mère n'osait pas le contredire; mais les enfants sont un peu sorciers, surtout lorsqu'il s'agit des secrets maternels, et je devinais que, si elle avait été la maîtresse, elle serait allée crier : « Vive » le Roi! » sous le balcon des Tuileries. Cinq ans après, un soir, elle me conduisit dans le jardin, à travers une foule compacte, enthousiaste, enivrée; la joie rayonnait sur tous les visages. Bientôt j'eus l'explication de cette allégresse populaire. Le Roi parut au balcon, tenant dans ses bras un enfant nouveau-né, et, de sa belle voix vibrante qui s'entendait jusque sous le marronnier du 20 mars, il dit à cette multitude affolée : « Mes amis, il nous » est né un enfant à tous! »

» Une immense acclamation répondit à ces paroles. C'était du délire! on eût dit vraiment que toutes ces têtes n'avaient qu'une cocarde, que tout ce peuple n'avait qu'un cœur, que tous ces cœurs n'avaient qu'un battement. En revenant à la maison, j'entendais des propos qui s'accordaient avec l'enthousiasme universel, et que nous retrouvons dans les journaux du lendemain : — « C'est l'enfant de l'Europe! » — « L'avenir de la France

» et de l'Europe est enfin fixé! » — Les plus exaltés s'écriaient : « L'enfant du miracle! »

» A l'âge que j'avais alors, les opinions sont nulles; mais mon émotion fut très vive, très profonde, et j'éprouvai un sentiment de tristesse, presque de révolte, lorsque mon père, sombre et mécontent, nous accueillit avec ces mots : « Tout cela est superbe! Mais, malgré tout, » mon roi, à moi, mon empereur est à Vienne; il se » nomme Napoléon II, quoiqu'on l'appelle duc de Reichs- » tadt! »

» Dix années s'écoulèrent. Vous savez, mon ami, comment finit notre seconde année de droit; au milieu des barricades, en présence d'une insurrection formidable, à la fin de ces journées brûlantes et sanglantes qui renversèrent la dynastie des Bourbons. Mon père, déjà bien malade, retrouva un peu de force pour nous dire : « Eh » bien! votre enfant du miracle? votre enfant de l'Eu- » rope?» — et pour ajouter : « N'importe! ce n'est pas là » ce que je voulais; puisqu'ils n'ont pas proclamé Na- » poléon II, je n'ai plus qu'à mourir! »

» Il mourut en 1831, et le duc de Reichstadt le suivit de près; une mort taciturne, sinistre, qu'on eût dit étouffée entre deux portes de chancellerie, et qui ne nous laissa pour tout legs qu'une valse mélancolique, profanée par les orgues de Barbarie. Mon père était de trop bonne compagnie pour se permettre un mot offensant contre les Bourbons. Toutes ses haines, toutes ses colères se con-

centraient sur les Anglais; il eût rendu des points aux marins de Trafalgar. A ses derniers moments, il murmurait encore : « Oh! ces Anglais! les bourreaux de mon » Empereur! Les éternels ennemis de mon pays! Jamais » de pacte, n'est-ce pas? La guerre, une guerre à mort, » jusqu'à complète revanche! une vengeance héréditaire!... »

» J'étais libre de tout engagement avec les vaincus de 1815 et de 1830. Brillant élève du collège Henri IV, j'avais eu pour camarade, presque pour ami, le jeune duc d'Orléans. Toutes mes affections, toutes mes espérances, toutes mes ambitions, se dirigèrent de ce côté-là. Le prince fut pour moi d'une cordialité charmante. Parfois il me disait en souriant : « Le jour où je serai roi, — oh! le plus » tard possible! — vous serez mon ministre... Oui, je veux » que vous soyez mon Thiers ou mon Guizot. *Le père* (c'est ainsi que Louis-Philippe était appelé par ses enfants) *le* » *père* a sa politique, qui est la bonne, étant données les » circonstances de son avénement et les épisodes de son » règne. Il fallait rassurer l'Europe, apaiser la Révolution, » tranquilliser la bourgeoisie, sacrifier la gloriole aux intérêts matériels. Mais nous, tôt ou tard, — vers 1850, » — nous pourrons être un peu plus progressifs, un peu » moins pacifiques... une bonne guerre contre l'Angleterre, » par exemple, nous donnerait la popularité qui nous » manque! »

» Peu à peu, je m'accoutumai à lier mon avenir au sien ;

il m'admit dans son intimité, dans ses confidences; il était aimable, je l'aimai... Hélas! j'ai pu dire que j'étais un confident de tragédie... il y a trois mois... le 13 juillet, lorsque ce malheureux prince... mais pourquoi revenir sur ces affreux détails? Vous les connaissez comme moi, si vous les avez moins profondément ressentis... Devant le corps inanimé de ce beau jeune homme, que j'avais vu la veille souriant, gai, en pleine possession de toutes les joies de la vie, le néant des choses humaines se révéla à moi tout entier... Ma mère était morte, je n'avais pas voulu me marier, pour que rien ne fît obstacle à mes projets d'ambition, à mes rêves... Mon avenir me semblait brisé... Nul lien ne me rattachait plus au monde... Mes sentiments religieux se réveillèrent et s'exaltèrent...

» Pendant mes années mondaines, j'étais venu ici, à la Grande-Chartreuse, en touriste, en paysagiste, en *amateur*. Ce site grandiose, cette solitude, ce silence, cette paix, cette séparation absolue de ce qui passionne notre misérable humanité, tout cet ensemble avait produit sur moi une impression indéfinissable. Un vague pressentiment m'avait dit qu'on y serait bien pour se recueillir, pour se reposer, pour se consoler, après une de ces épreuves, un de ces coups de foudre qui rompent violemment toute une destinée... Le 13 juillet au soir, je me suis souvenu de la Grande-Chartreuse... Et m'y voici !... »

Quoique vivement ému du récit de Georges, je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était là un vrai coup de tête ; que, probablement, il se repentirait un jour de s'être trop pressé. Il me devina, et me tendant la main :

— « Vous êtes d'avis, me dit-il, que je suis allé trop vite? que, à trente-deux ans, je pouvais attendre encore? Que je n'ai pas choisi la meilleure part? Eh bien! mon ami, au revoir!... »

Au revoir! un espace de trente-sept ans! ce qu'ont vécu Mozart, Raphaël, lord Byron! Je n'étais plus retourné à la Grande-Chartreuse... J'y suis allé, samedi dernier, à la suite d'une excursion de trois jours dans ces admirables montagnes.

Mon premier soin fut de demander Georges; j'appris qu'il était devenu le supérieur du couvent, sous le nom de Père Anselme. Il me reconnut sans hésiter; il eût été difficile de décider lequel de nous deux avait le plus vieilli. Ses cheveux étaient plus blancs que les miens; des rides profondes sillonnaient son visage pâle et amaigri. Mais une ineffable expression de calme, de sérénité et de douceur réparait ces ravages du temps. Il y avait un rayon sur ces ruines. A ceux pour qui la vie est un prologue, les promesses de l'éternité font une éternelle jeunesse.

— « Voulez-vous, me dit-il, que nous reprenions notre causerie au point où nous l'avons laissée... il y a trente-sept ans?...

— Mais, répliquai-je, vous n'êtes pas depuis lors rentré dans le monde?...

— Non! c'est le monde qui est venu me retrouver ici, presque chaque année, dans la belle saison, et il m'en a assez appris pour que je puisse continuer la conversation.

» Passons rapidement sur les cinq premières années qui suivirent mon entrée au couvent. En 1847, au mois d'août, de septembre peut-être, la Grande-Chartreuse reçut trois visites significatives; un grand poète, un député influent, ami particulier de M. Thiers et ministre en expectative, — et un des collègues de M. Guizot.

» Le grand poète ajoutait à sa spécialité poétique toutes les ivresses de la popularité. Il avait publié un livre dont le succès était immense. Il avait dirigé avec une éloquence et un éclat incomparables la campagne des banquets et de la réforme électorale. — « La France est à » nous! » — me dit-il. S'il ne disait pas: « La France est » à moi! » — c'était par ménagement pour mon vœu d'humilité, et parce qu'il ne faut pas se faire trop superbe avec les humbles.

» L'influent thiériste me dit: « Guizot a fait son temps. » Il irrite le pays en l'immobilisant. La France est dynasti» que et centre gauche; elle est à nous; dans six mois, » mon illustre ami sera président du conseil, et je serai mi» nistre... Ce que vous auriez été, mon révérend père, si » vous n'étiez pas venu vous enterrer dans ce désert! »

» Le collègue de M. Guizot me dit: « Tout va bien!...

Les mariages espagnols... avant peu, la prise d'Abd-el-
» Kader!... Une majorité énorme à la Chambre des dépu-
» tés... La Chambre des pairs presque unanime... Jamais
» notre politique et notre gouvernement n'ont été plus so-
» lides, plus sûrs de leurs lendemains... Le parti répu-
» blicain se meurt... ses journaux vont cesser de paraître,
» faute d'abonnés et d'argent...

» — Mais ces banquets? cette agitation populaire?

» — Bah! propos de café! Une tempête dans un verre de vin de Mâcon!...

» Un an après, en octobre, le couvent eut trois autres visites; un légitimiste éminent, membre de l'Assemblée nationale; un orléaniste fort spirituel, et un républicain modéré.

» Le légitimiste me dit : « La République n'est pas
» viable. Le pied lui a glissé dans le sang des journées de
» juin. Le peuple des campagnes n'en veut pas; le peuple
» des villes n'en veut plus. La question se pose ainsi : so-
» cialisme ou monarchie! — Or, cette monarchie ne
» peut être que la nôtre, c'est-à-dire un droit et un prin-
» cipe. Les orléanistes comprennent que leur chute est à
» la fois trop providentielle et trop récente pour qu'ils
» puissent rien sans nous... Ils se font nôtres ainsi que la
» France. Avant une année, mon révérend Père, l'écho de
» vos sublimes montagnes apportera jusque dans votre
» pieuse solitude le cri vraiment français, vraiment natio-
» nal : « Vive le Roi! »

» — Mais ne commence-t-on pas à parler du prince Louis Bonaparte?

» — Le prince Louis Bonaparte! le triste héros des ridi-
» cules équipées de Strasbourg et de Boulogne! Le prendre
» au sérieux! allons donc! Si vous pouviez le voir à la
» Chambre, impassible, morne, muet, l'œil terne, la phy-
» sionomie atone, un nez demi-carême! Point de prestige!
» homme de transition peut-être; jamais concurrent re-
» doutable! »

» L'orléaniste me dit : « La révolution de février a été
» une absurde surprise, un effet sans cause, une inexpli-
» cable distraction de la garde nationale. Paris ne se con-
» sole pas de l'avoir laissé faire; la province est furieuse de
» l'avoir subie. Le pays n'est ni républicain, ni légitimiste;
» il est centre gauche, et, par conséquent, avec nous. »

» Quant au républicain, il comptait sur la nullité du prince Louis Bonaparte et sur le désaccord des partis monarchiques : — « Si on nomme un président, disait-
» il, le comte de Chambord est hors de cause. Il ne peut
» rentrer que le sceptre à la main. Lamartine est démodé. Le
» prince Louis Bonaparte aura cinq cent mille voix, et le
» général Cavaignac six millions. »

» Maintenant, mon ami, franchissons encore un espace de cinq années; nous sommes en juin 1853. Pendant ces années où tout déjouait les calculs de la sagesse humaine, nous avions ici tous les biens que donnent à leurs élus la foi et l'espérance; en nous, la paix de l'âme, la

sécurité dans la prière, l'inaltérable confiance en Dieu; au dehors, sous nos yeux, ces splendeurs de la création qui émeuvent les plus insensibles, et que chaque printemps renouvelle sans qu'il manque une feuille à nos arbres, une goutte d'eau à nos sources, une plume aux rossignols et aux ramiers qui font leur nid dans les vertes épaisseurs de nos érables et de nos hêtres, une note à cette symphonie surhumaine, faite de toutes les voix de la solitude et du silence: de la chanson de nos pâtres, du gazouillement de nos oiseaux, du bruit de nos torrents, du murmure de la brise à travers nos forêts de sapins. Il y a même cette différence entre vos orages et les nôtres, que les vôtres sont un élément de trouble, et que les nôtres sont une harmonie de plus.

» Que de propos j'entendis pendant ces mois de juin et de juillet qui nous ramenaient des visiteurs, des touristes, des réfugiés ou des triomphateurs de toutes les opinions de tous les camps, de toutes les révolutions et de tous les coups d'État! Je les résumerai tous dans un souvenir. Le 21 juin, je sortis, au lever du soleil, pour ma promenade matinale. Nous avions eu, dans la nuit, une pluie torrentielle, avec accompagnement de tempête, de grêle et de tonnerre. Je ne sais pourquoi j'avais remarqué la veille deux objets de bien peu d'importance; un nid de fauvette dans une touffe de cithyse des Alpes, et un églantier épanoui et comme suspendu sur le talus d'un ravin. — « Je suis bien sûr, me disais-je, que l'églantier n'a plus

de fleurs et que la fauvette n'a plus de nid ! » — Erreur! Roses sauvages et nid étaient aussi intacts que si la nuit n'avait eu que de la rosée et des étoiles. Je rentrai au couvent. Une heure après, je vis arriver un de nos généraux les plus illustres, un héros de nos guerres d'Afrique, dans la force de l'âge, uni, semblait-il, par des liens indissolubles à la France qu'il avait bravement servie... Il n'avait plus même de patrie !... Mais, à côté de ce témoignage vivant du néant des ambitions humaines, que de favoris de la fortune venaient se reposer ici des fêtes de leur brillant hiver ! Ceux-ci épuisaient toutes les formules de l'enthousiasme et de l'optimisme. — « La légende » napoléonienne renaît dans toute sa magnificence! » » — L'Empire, c'est la paix ! — L'Empire, c'est la gloire! » — L'avenir de la quatrième race est à jamais assuré ! »

» Tous s'accordaient sur un point; l'éclat des cérémonies de Notre-Dame; la beauté, la bonté, la grâce de la nouvelle impératrice. « Heureuse entre toutes, cette noble » Espagnole, assise aujourd'hui sur le plus beau trône de » l'univers! » J'abrège; mes souvenirs se suivent et se ressemblent; ils m'exposeraient à des redites. En juin 1870, la Grande-Chartreuse donna l'hospitalité à deux sénateurs qui me dirent : « L'énorme succès du plébis- » ciste, c'est un nouveau bail entre l'Empire et le pays. » — En juillet 1871, nous eûmes l'honneur de recevoir des hommes politiques, lesquels, raisonnant d'après toutes les vraisemblances, toutes les données de la lo-

gique, répétaient à l'envi : « La chute de l'Empire, » les ignominies du 4 septembre, les désastres de la » guerre, les horreurs de l'invasion, l'ineptie des républi- » cains, les hâbleries de Gambetta, les crimes de la Com- » mune, tout cela, c'est la monarchie à courte échéance; » enfin, nous la tenons, cette réparatrice de toutes nos » douleurs! » — Chaque année, j'avais ainsi la confidence d'une illusion, d'une espérance, d'une combinaison, d'un projet, d'une certitude. Enfin, lundi dernier, nous vîmes revenir les deux sénateurs de juin 1870, ceux à qui le beau succès du plébiscite avait inspiré tant de confiance : — « La république ne peut pas » durer, me dirent-ils; c'est trop laid, c'est trop sale! Ja- » mais, jamais notre malheureuse France n'était tombée » si bas!... Les étrangers se moquent de nous et nous » méprisent... La détresse publique est en proportion de la » honte... Partout la misère, les grèves, la faillite, d'into- » lérables souffrances pour l'agriculture et le commerce... » Les populations rurales, industrielles et ouvrières re- » grettent l'Empire. Nous le leur rendrons! » — Puis ils me firent part d'un plan, chimérique peut-être, mais séduisant, d'après lequel le jeune prince impérial, au retour de son aventureuse campagne contre les Zoulous... »

En prononçant ces derniers mots, le Père Anselme me regardait fixement. Voyant que je ne sourcillais pas, il me dit :

— Quel jour avez-vous commencé votre tournée dans nos montagnes?

— Mercredi.

— Et vous n'avez pas lu de journaux?

— Pas un.

— Tenez.

Il me présenta un numéro du *Courrier de l'Isère*. Je lus à la première page :

MORT DU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON

Puis le Père Anselme alla chercher dans un rayon de sa bibliothèque un magnifique *Album* de la flore de la Grande-Chartreuse, merveilleusement relié. C'était un présent de l'impératrice Eugénie, qui, à l'apogée de sa grandeur, de sa beauté et de son bonheur, était venue visiter le couvent. Son portrait, d'après Winter-Halter, ornait le frontispice de l'*Album*. Le moine prit une plume et écrivit au bas du portrait :

« MATER DOLOROSA. »

Puis il me tendit la main et me dit avec une mélancolique douceur :

— Eh bien! êtes-vous toujours d'avis que je n'ai pas choisi la meilleure part?...

VII

SAINTE-BEUVE

ET SES INCONNUES[1]

I

Juillet 1879.

« — Ma conclusion bien sincère sur l'ensemble du talent de M. de P... est qu'il a de la distinction, de l'élégance, que c'est un homme d'esprit et d'un esprit délicat, auquel il n'a manqué qu'une meilleure école, et plus de fermeté dans le jugement et dans le caractère, pour sortir de LA MORALE DE CONVENTION, et pour atteindre *à la vraie mesure humaine*, sans laquelle il n'est pas *de grand goût, de goût véritable.* » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, tome II, page 26. — 3 février 1862.)

1. Par M. A. J. Pons.

3 février 1862 ! Plus de dix-sept ans ! Et, parmi ces années, il en est deux qui suffiraient à rejeter dans un lointain séculaire, dans l'ombre des époques préhistoriques, tous les griefs particuliers, toutes les querelles personnelles ! Je puis donc aujourd'hui parler de cet épisode de ma vie littéraire qui me fit passer sous la férule de Sainte-Beuve, comme je parlerais d'un conflit entre Voltaire et La Baumelle ou entre La Harpe et l'abbé Morellet. Suivant mon redoutable adversaire, — je ne dirai jamais mon ennemi, — j'étais infidèle aux lois de la grande morale humaine, et dupe volontaire d'une petite morale de convention, parce que je prenais parti pour la religion contre l'athéisme, pour le devoir contre la passion, pour la vertu contre le vice, pour l'autorité contre l'anarchie, pour le mariage contre l'adultère, pour la discipline contre la révolte, pour le droit chemin contre le sentier de traverse, pour la conscience contre le caprice, pour Lacordaire, Montalembert, Guizot, Cousin, Albert de Broglie, de Falloux, de Tocqueville, Dupanloup, Augustin Cochin, et, dans un autre cadre, pour Laprade, Octave Feuillet, Jules Sandeau, Eugénie de Guérin, Joseph Autran, Brizeux, contre Michelet, Quinet, Béranger, Ernest Renan, Victor Hugo, George Sand, Feydeau, Edmond About, Flaubert et Baudelaire. Le temps a fait un pas, — un pas de géant. Une douloureuse expérience nous a montré que la petite morale de convention, celle des Sonis, des Bouillé, des Vertamont, des Cazenove

de Pradines, des zouaves de Lamoricière et de Charette, des héros de Coulmiers et de Patay, des sublimes ambulanciers du siège, était bonne à quelque chose, et que l'autre, la grande, celle de Sainte-Beuve, d'Ernest Feydeau, de mesdames Marguerite de Vaquez et Jenny Delval, protégeait assez mal contre les uhlans de Bismarck et les assassins de la Commune une société nourrie, jusqu'aux moelles, de la littérature chère à l'illustre auteur des *Nouveaux Lundis*. Aujourd'hui, M. Pons vient nous apprendre de quelle façon Sainte-Beuve, en robe de chambre, en pantoufles et en bonnet de nuit, appliquait et pratiquait cette morale qu'il appelait grande, qu'il eût mieux fait d'appeler large, et dont l'absence suffit à fausser le jugement, à rétrécir les idées, à émousser l'esprit, à dessécher l'imagination et le cœur, à débiliter le caractère, à placer un pauvre diable de critique en dehors « *de toutes les lois du grand goût, du goût véritable* ».

Il est bien curieux, ce livre, *Sainte-Beuve et ses Inconnues!* — J'ajouterai volontiers — et bien instructif, pourvu que l'on ne se méprenne pas sur le sens de ce mot. M. Pons, en réalité, ne nous apprend rien ou presque rien, et nous pourrions chicaner son titre. Les deux *Inconnues* de Mérimée — la seconde ne compte guère, — étaient véritablement inconnues à l'immense majorité du public, et la preuve, c'est, premièrement, qu'elles ont obtenu surtout un succès de surprise, fort

péu justifié par l'intérêt de ces correspondances; secondement, qu'on n'est pas encore parfaitement d'accord sur leur nom, leur situation sociale, leurs antécédents et la nature de leurs relations avec l'énigmatique habitué de Compiègne, de Biarritz et des Tuileries. Mais celles de Sainte-Beuve — *nomen illis legio* — n'étaient inconnues que parce que nous le voulions bien, parce qu'un sentiment de convenance ou de pudeur nous engageait à respecter l'homme âgé et célèbre qui ne se respectait pas lui-même, et nous empêchait de répéter tout haut et surtout d'imprimer ce que chacun de nous disait tout bas à l'oreille de son voisin. Détail bizarre, que Philarète Chasles, d'équivoque mémoire, n'eût pas manqué de classer parmi *les signes du temps*, et qui prouve où nous mène le progrès des mœurs démocratiques! Sainte-Beuve a eu des ennemis, dont il a fait parfois ses victimes. Si un de ces suppliciés, échauffé par la lutte, mis en goût de représailles, exaspéré par le coup de griffe et le premier jet de sang ou abusant du droit de légitime défense, eût essayé d'invalider, chez Sainte-Beuve, l'autorité du critique par les désordres de sa vie privée, pas n'eût été besoin de la loi Guilloutet pour attirer le blâme sur cette indiscrétion coupable. — « Ce n'est pas de bonne guerre! » aurait-on crié de toutes parts.

Eh bien! voici un homme de talent et d'esprit, animé d'excellentes intentions à l'égard de l'éminent écrivain dont il a été, je crois, le secrétaire et l'ami. Évidemment,

il a voulu faire de son livre une colonne du monument funèbre, et c'est sans doute la faute de mon faible entendement, si cette colonne me fait songer à M. de Rambuteau plutôt qu'aux architectes du Panthéon. Il le comble de louanges; il élève même son immense talent jusqu'au génie, seule concession qui sera obstinément refusée au poète insipide des *Consolations*, au romancier soporifique de *Volupté*. — Et, ce que l'on n'aurait pas pardonné au dépit, à la colère, à la haine, au froissement d'amour-propre, à l'ivresse du combat ou au désir de faire triompher une bonne cause, M. Pons nous le prodigue presque à chaque page, avec une sorte d'inconscience, d'ingénuité, de *désinvolture*, comme s'il n'existait pas une morale immortelle en dehors de tout dogme et de toute loi, comme s'il n'y avait pas de distinction entre la vertu et le vice, comme si l'honneur, le mariage, la foi jurée, étaient de sottes plaisanteries à l'usage des imbéciles, et comme s'il suffisait d'esquiver la cour d'assises pour rester haut placé dans l'estime des honnêtes gens. M. Pons n'y va pas par quatre chemins; il supprime bravement la prescription du temps et le bénéfice de l'oubli. Il précise ce qui demeurait dans le vague; il certifie ce que nous pouvions révoquer en doute; il restaure les pastels effacés; il accentue ce qui s'estompait dans le lointain. Il nous remémore ce dont nous aimions à ne plus nous souvenir. Il met les points sur les *i*, et, au besoin, il multiplierait les *i* pour multiplier les points. Lorsqu'il

a recours aux X, ses X sont beaucoup plus clairs que ceux des algébristes. S'il use d'un voile, ce voile est plus diaphane que la gaze la plus transparente; s'il emploie la feuille de vigne, on dirait qu'il l'a cherchée dans les pays les plus ravagés par le phylloxera. Dans les derniers chapitres, il a l'air d'ignorer que, parmi les laideurs humaines, il n'en est pas de plus laide que le vieillard libertin — tranchons le mot — le *vieux paillard* — oubliant les vers de Voltaire :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tous les malheurs.

sortant, aux blêmes clartés du gaz, pour *faire son trottoir* ; reniflant à chaque pas comme pour mieux aspirer le musc des amours en plein vent; abordant ces malheureuses créatures qui, n'ayant plus rien à donner, ont encore quelque chose à vendre; ne pouvant se faire illusion ni sur le dégoût qu'il inspire, ni sur la dégradation qu'il subit, ni sur le péril auquel il expose son intelligence, ni sur la honte du partage avec un Alphonse de barrière ou un Buridan de banlieue; résigné à tout, bravant tout, dévorant tous les affronts, acceptant toutes les avaniés, n'épargnant aucun sacrifice, pour le vil plaisir de ressembler un moment, lui, détenteur d'une âme créée à l'image de Dieu, lui, possesseur responsable de facultés supérieures, à l'animal que

Delille nourrit de glands et qu'Épicure n'est pas parvenu à réhabiliter.

Bornons-nous à quelques épisodes, à quelques pages de ce livre étonnant. Glissons sur ces premières escapades d'étudiant, dont Joseph Delorme nous fit jadis la confidence. Entremêlées, comme toujours, d'un rêve d'amour idéal pour une cousine quelconque ou la sœur d'un camarade, elles n'ont rien qui les distingue des *jeunesses* ordinaires. Le grand nom de Victor Hugo rayonne en tête du chapitre III. Attention! L'auteur ne nomme personne; il est bien trop discret pour cela! Mais sa discrétion rappelle ce distique béotien :

« Je suis un ornement qui te couvre la tête;
Je m'appelle chapeau; devine, grosse bête! »

Moi qui suis, non pas une grosse, mais une vieille bête, je me souviens, comme M. Pons, que la dame s'appelait Adèle; ce qui ne l'empêche pas, bien entendu, de rester anonyme. « Ses parents nous dit M. Pons, s'empressèrent de l'accorder à un fils de famille, quoiqu'il fût plus riche en *talents* (oh! cette fois, nous dirions *génie!*) et en espérances qu'en biens de fortune... La jeune fille devint une femme charmante, mère de deux beaux enfants; il semblait que ce bonheur ne dût jamais prendre fin. »

Naturellement, ce fut le mari qui donna le premier

exemple de l'infidélité. Ici, puisque nous voguons en pleine eau réaliste, je redeviens monomane en l'honneur d'un souvenir personnel, que je livre à M. Pons, et qui pourrait figurer dans une des prochaines éditions de son volume. Gustave Planche — et l'anecdote était surtout piquante dans sa bouche — me racontait que, à l'époque de sa plus grande intimité avec Victor Hugo, il était reçu dans la maison à toute heure, comme un ami sans conséquence. Un matin, il trouva madame X... Adèle à sa toilette; il aperçut « sur les flots noirs de la chevelure qui inondait son col bruni » une certaine quantité de ces pellicules ou grains de poussière qui ne sont pas précisément des grains de beauté, et qui dénotent des habitudes de négligence. — « Ne craignez-vous pas, lui dit-il, que ce défaut de soins et de raffinements de propreté ne finisse par refroidir Victor [1]? — « Oh! je suis sûre de Victor comme de moi-même, » répondit madame... Adèle. Ceci se passait pendant les répétitions de

1. Planche avait la manie d'appeler par leurs noms de baptême les hommes déjà célèbres qu'il fréquentait... et obsédait. Il disait Victor, Prosper, Alfred, Alphonse, Eugène, etc., pour Victor Hugo, Prosper Mérimée, Alfred de Vigny, Alphonse de Lamartine, Eugène Delacroix. Il affectait d'être familier pour avoir l'air d'être égal; grâce à l'aveuglement, à la prévention ou à la peur de quelques personnages influents en littérature, cet insupportable pédant a pu se faire là-dessus quelque illusion. Le temps a rétabli les distances. Sainte-Beuve aimait à se moquer de ce *tic*.

Lucrèce Borgia, où le rôle de la princesse Negroni fut joué par la belle mademoiselle Juliette. Ce qui donnait au récit de Gustave Planche un ragoût particulier, c'est que le narrateur qui le débitait avec un magnifique sang-froid, étalait en ce moment un costume digne de Chodruc-Duclos, un profil d'Empereur romain passé au cirage, et des mains... ces mains qui lui valurent le mot de madame Dorval : « Mais tes pattes n'auront donc jamais rien de commun avec *celle* d'amandes? »

Quoi qu'il en soit, M. Pons est impitoyable. Il cite tout au long — on pourrait dire qu'il ressuscite le terrible article d'Alphonse Karr, qui débute ainsi : « Il ne s'agit tout simplement que d'une grande infamie que prépare dans l'ombre un poète béat et confit, un saint homme de poète. Ledit poète est fort laid. Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme. Pour ceux qui connaissent les deux personnages, la chose serait vraie qu'elle n'en resterait pas moins invraisemblable et impossible. Cet affreux bonhomme ne s'est pas contenté des joies qu'il a usurpées à la faveur de quelque accès de folie ou de désespoir causé par un autre. Il ne trouve pas que ce soit assez d'avoir une belle femme; il veut un peu la déshonorer, etc., etc[1]. »

La nouvelle génération ne connaissait pas cet article ; nous l'avions oublié, et, probablement, l'auteur lui-même

1. Voir, dans ce même volume, le chapitre sur *le Livre de Bord*, d'Alphonse Karr.

ne s'en souvenait plus. Grâce à M. Pons et à son livre, dont le succès est assuré, — car il est plus amusant et plus *éloquent* qu'un sermon, — le public de 1879 sera parfaitement renseigné sur tous les détails de ce scabreux épisode ; mieux que le public de 1833, qui en était resté aux doutes, aux conjectures, à la légende, et qui se serait volontiers rabattu sur le mélancolique platonisme des *Consolations* :

Un nuage a passé sur notre AMITIÉ PURE !

Il paraît que ce nuage n'était pas sans analogie avec celui dont s'enveloppait Jupiter en bonne fortune. M. Pons qualifie d'*odieux* l'article d'Alphonse Karr. — « Un tel article, nous dit-il, ne peut nuire qu'à celui qui l'écrit. » — En est-il bien sûr ? Et devait-il, pour l'affirmer, choisir le moment où il nous prouve, avec surabondance de pièces en vers et en prose, que l'article n'était pas calomnieux ? S'il était odieux, pourquoi le reproduire ? M. Pons ajoute : « Je ne crois pas qu'il soit possible de lancer un plus maladroit pavé à la tête de ses amis. » — La collection de ce genre de pavés est donc inépuisable ?

Sur deux points, je me permettrai de contredire l'auteur de *Sainte-Beuve et ses inconnues*. Peu s'en faut que, d'après ce passage de son livre, on ne soit tenté de regarder Alphonse Karr comme un émule ou un précurseur de M. Jacquot de Mirecourt. Dieu merci ! le vaillant

auteur des *Guêpes* et de *Sous les Tilleuls* est d'une tout autre famille. A voir cette robuste carrure, cette physionomie énergique et franche, ce visage bruni et assaini par une perpétuelle intimité avec les grandes scènes de la plage et de la mer, avec les salubres leçons de la vie rustique, on comprend que cette forte nature préfère le grand air au renfermé, le grand jour à la lueur des réverbères, et que ce républicain d'un autre âge, révolté du contraste de la République de ses rêves avec celle de ses détestables parodistes, ne sachant où installer son grenier à sel dans le Paris gambettiste, ait transporté sur les bords de notre Méditerranée, dans un rayon de soleil, ses provisions de verve, de bon sens et d'esprit. Jeune, enthousiaste, ardent admirateur du génie, Alphonse Karr a pu céder à un mouvement d'indignation et de colère; mais jamais il n'eut besoin, pour réussir, d'exploiter un scandale ou d'éventer une intrigue.

Un autre détail que je conteste absolument à M. Pons, c'est le moyen employé par son héros pour triompher des scrupules d'Adèle, en simulant un accès de foi et de ferveur catholique en harmonie avec la piété de l'aimable dame et son esprit de prosélytisme. D'une part, hypocrisie amoureuse; de l'autre, ce cri de la pécheresse dévote : « Je me perds pour vous sauver! » — M. Pons n'a donc pas lu le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie ?* Il y aurait vu que, dès cette époque, le grand poète et sa belle compagne ne prenaient au sérieux la

religion que tout juste ce qu'il fallait pour redevenir un moment les contemporains des siècles de foi, des cathédrales gothiques, des pourpoints de velours, des souliers à la poulaine, des missels aux enluminures monastiques, des vitraux, des ogives, des armures de Venise, des bonnes dagues de Tolède, des ballades, des reliquaires et autres bagages de la renaissance romantique. En somme, tout se borna, dans la conversion et le catholicisme de Victor Hugo, à une confession pour rire murmurée à l'oreille de l'abbé de Lamennais et à de légendaires promenades sur les tours de Notre-Dame de Paris, d'où il rapporta une dédicace à la Fatalité et une prophétie rétrospective : « Ceci tuera cela ! » Son entourage n'était pas plus fervent, et, quant à son père, *vieux soldat*, et à sa mère, *Vendéenne*, le même *Témoin* nous apprend qu'ils ne pouvaient s'accorder qu'en se séparant, et qu'ils ne croyaient ni à Dieu ni à Diable.

M. Pons, en veine de confidences et d'indiscrétions, n'a pas même fait grâce à l'épilogue fort apocryphe de ce roman peu authentique. Il nous parle de la pauvre petite Adèle, qui vint au monde à l'époque où Sainte-Beuve écrivait son mystérieux ou clandestin *Livre d'Amour*, montait dans un fiacre ou plutôt dans *un gîte errant* avec son adorable amie, et comparait la glace du bourgeois véhicule, ternie par son amoureuse haleine, au nuage olympien que je rappelais tout à l'heure. Il nous en parle avec le même procédé d'insinuations aussi claires

que des faits, et de manière à suggérer ou à justifier les suppositions les plus hardies. Bien plus justement que la femme illustre qui se dévoue aujourd'hui à la gloire de son père [1], cette intempestive Adèle aurait pu se nommer *Mademoiselle de Trop*. Elle est la filleule de Sainte-Beuve, à qui elle inspire une affection toute spéciale, et qui lui fait de petits cadeaux. — « Ayant cru, nous dit M. Pons, discerner sur le visage de cette enfant, dont il était le parrain, je ne sais quelle vague indication de sa propre physionomie, il s'était pris pour elle d'une affection particulière, et, un jour que, pour apporter sans doute un secret message, elle était venue à la chambre du bon ami de sa maman, il lui dit en vers faciles et d'un accent attendri :

Enfant délicieux que sa mère m'envoie,
Dernier né des époux dont j'ai rompu la joie,
De *vingt lunes en tout décoré*, front léger,
Où les essaims riants semblent seuls voltiger,
Où pourtant sont *gravés*, doux enfant qui l'ignores,
Pour ta mère et pour moi tant d'ardents *météores*,
Etc., etc.., »

Assez ! assez ! n'est-ce pas ? M. Pons trouve ces vers faciles. Il me semble, à moi, qu'ils sont fort difficiles, — surtout les vers suivants, — et mieux vaudrait qu'ils

1. Madame la marquise de Blocqueville ; voir le 18e volume des *Nouveaux Samedis*.

eussent été impossibles. Mais, comme tout cela est agréable pour le père, pour l'époux, pour le grand poète, pour l'homérique ou dantesque vieillard, qui vit encore, et qui bat son plein en fait de popularité et de gloire! Plus qu'un mot : « On dirait, ajoute M. Pons, qu'un sort fatal fut attaché à cette enfant. Car, devenue grande et restée timide et taciturne comme l'avait été sa mère, elle s'enamoura en Angleterre d'un officier pauvre. Sur le refus de ses parents de le lui laisser épouser, elle se fit enlever, et partit avec lui pour les Indes. » Est-ce bien exact? Ce n'est pas là ce que me contait Jules Janin, dont la version s'accordait bien mieux avec l'ensemble de cette triste histoire. D'après lui, Adèle s'éprit en effet d'un officier anglais sans fortune. Mais, au lieu de la lui refuser, le père lui dit : « Prenez-la! Emmenez-la! Et que je ne la revoie plus! »

Nous n'en sommes encore qu'au premier chapitre, et nous avons bien du chemin à parcourir, depuis George Sand, madame Récamier, madame d'Arbouville et madame Just Olivier, jusqu'à Marguerite de Vaquez, Jenny Delval et La Manchotte. Ce sera le sujet d'un second chapitre. Oui, je le sais bien; j'ai tort; ce nom de Sainte-Beuve me rend, comme toujours, trop bavard. Je cède à mon penchant; je verse du côté où je penche, et j'ai l'air d'obéir à de vieilles rancunes, depuis longtemps effacées. Passez-moi cette petite débauche, ou, comme on dirait en langage de théâtre, cette pièce d'été. D'ailleurs, vous le

savez, Sainte-Beuve, de son vivant, n'a cessé d'écrire ou de faire entendre que, nous autres, défenseurs du trône et de l'autel, champions de la saine morale, nous n'étions que des moralistes de hasard et de parti pris, écrivant d'après une consigne de sacristie ou de salon, peu convaincus, encore moins pratiques, et que, au bout du compte, vice, vertu, plaisir, foi, scepticisme, sacrifice, jouissance, tout revenait au même, pourvu que l'on obéît au vœu de la nature ou de *sa* nature. Dès lors, n'est-ce pas bien tentant, de se trouver en face d'un homme d'esprit qui vide son sac, qui n'est, j'imagine, ni clérical, ni royaliste; si communicatif, si expansif, si peu *cachotier*, que nous n'avons plus qu'à lui répondre : « Je le pensais, je le savais, je m'en souvenais; mais je n'aurais jamais osé le dire !... »

II

Je disais, l'autre jour, que ce livre est très curieux, et je ne m'en dédis pas. A tous moments, il semble que l'auteur va se déclasser, échapper à la critique, tomber dans le demi-monde littéraire. Puis une idée juste, un trait spirituel, une page agréable ou sensée, un aveu bizarre sous la plume d'un admirateur, relèvent ce tissu quelque peu grossier et donnent envie de se de-

mander si M. Pons, tout en exaltant Sainte-Beuve, est toujours de son avis. Ainsi, nous ne sommes pas bien sûr qu'il approuve les idées phalanstériennes de son illustre ami touchant le ménage ou le bonheur *à trois*. Sainte-Beuve avait, sur ce chapitre, les opinions d'un prolétaire communiste sur le droit de propriété. Voué au célibat en dépit de quelques velléités matrimoniales, ayant à concilier son goût d'indépendance avec son tempérament érotique, d'autant plus acharné à mettre du roman dans sa vie qu'il était moins taillé en héros de roman, il regardait le mariage comme une sorte de fiction légale, qu'un homme d'esprit devait esquiver ou tricher sans scrupule. Il traitait de chimérique, de ridicule ou de suranné tout ce que la morale bourgeoise allègue en faveur de la fidélité dans le mariage, et tout ce que les poètes, les conteurs et les dramaturges imaginent pour prêter à l'adultère et à ses suites une physionomie tragique. Pour lui, ce gros mot n'exprimait qu'un fait insignifiant, anodin, normal sous ses airs de paradoxe, un accommodement tacite entre gens bien élevés, dont l'un ne se fâche que pour être plus libre, dont l'autre ne se cache que pour être plus heureux. Il s'installait tranquillement dans le nid du voisin, habitude qui suggère à M. Pons et à ses lecteurs une comparaison ornithologique; il lui plaisait d'ériger en principe ou plutôt en absence de tout principe les drôleries fantaisistes qui nous ont fait rire, au théâtre

du Palais-Royal, sous le titre de *Célimare le bien-aimé* ou de *Gavaut, Minard et Compagnie*. Maintenant, sied-il à un éminent écrivain, à un professeur de grande morale, à un critique ayant charge d'intelligences, à un académicien, à un sénateur, de prendre pour règle de conduite ou d'inconduite une amusante bouffonnerie de M. Labiche ou de M. Gondinet? Je ne juge pas, je raconte, sous la dictée de M. Pons.

Encore une remarque pour en finir avec l'épisode de madame Adèle *Trois-Étoiles* — en plein midi, et pour ne pas trop délaisser cette pauvre littérature qui devient ce qu'elle peut dans cette série de révélations ou de réminiscences sentimentales. Ce chapitre intéressant, entremêlé des fragments du mystérieux *Livre d'Amour,* nous prouve à quel point Sainte-Beuve était mauvais poète. Ce fut, on le sait, un des tourments de sa vie, une des causes de son secret dépit et finalement de sa haine contre Alfred de Vigny et Alfred de Musset. Ici, l'évidence saute aux yeux, et M. Pons lui-même n'est pas convaincu du contraire. S'il y eut une occasion de faire acte de vraie poésie, de se sentir inspiré, de se surpasser, de donner des frères et des sœurs au mémorable sonnet d'Arvers, c'était bien celle-là. A ce coffret délicatement ouvragé dans l'ombre, destiné à ne sortir des mains du poète que pour se changer en reliquaire sous le regard de sa Béatrix, il fallait des diamants, des perles de la plus belle eau, des dentelles dignes d'une

corbeille royale, un trésor de roi d'Orient. C'était d'ailleurs une manière de justifier ou d'atténuer l'offense envers un immense poète. Or, voici quelques échantillons de cette poésie, quelques gouttes de cette essence.

D'abord, le prélude, le conseil :

— Que tendre et pénitent, mélancolique, austère,
Comme un chant de Virgile au chœur d'un monastère, (?)
Ce soupir, triomphant des transports mal soumis,
Nous apprenne à rester dans le bonheur permis!
En expiation d'une trop douce chaîne,
Acceptons-en ce point de souffrance et de gêne.
Toi surtout, *aie en toi* des protecteurs cachés,
Par qui d'un chaste effort aux âmes rattachés,
Nous sauvions à ton cœur toute souillure amère!
Fais-moi souvent aller... *au tombeau de ta mère... !*

A ce dernier vers, écrit par un des hommes les plus spirituels de notre siècle, par un sceptique impitoyable pour tout sentiment de convention à l'usage des romances de pensionnat, du répertoire des mélodrames et des discours de cérémonial, on ne peut s'empêcher de murmurer : « Cé que c'est que de nous ! »

Plus loin, un couplet de chant de triomphe :

IL venait de sortir; tu voulus, je m'assis;
Nous suivîmes longtemps je ne sais quels récits,
Mais qui me tenaient moins que ta langueur *chargée*,
Ta beauté si superbe et toute négligée,

Laquelle encor, baignant aux voiles de la nuit,
Entr'ouvrait au soleil et la fleur et le fruit;
Tel, en un val ombreux, sur la pente boisée,
Un Narcisse enivrant *garde tard* la rosée;
Tel, aux chaleurs d'été, sur les *étangs dormants*,
Aux pieds des vieux châteaux, peuplés d'enchantements,
Au *sein des verts fossés*, aux *pleins bassins* d'Armide,
Nage un blanc nénuphar dans sa splendeur humide.

Sainte-Beuve n'était probablement pas botaniste; sans quoi, il aurait su que le nénuphar n'avait rien à faire dans cette circonstance. Mais que tout cela est contourné, alambiqué, précieux, amidoné, plein d'afféterie, à cent lieues de la franche et simple passion ! comme on y retrouve le trait distinctif de la poésie, de la littérature de Sainte-Beuve à cette époque ! Il s'efforçait d'appliquer le langage mystique, la périphrase ou la paraphrase pudique de la lune de miel du romantisme à des sensations qui relevaient de Parny, de Catulle ou de l'*Art d'aimer* d'Ovide. Au surplus, nous pouvons ici nous emparer de deux aveux de M. Pons; l'un littéraire, l'autre moral. « Impuissant, nous dit-il, à dompter la langue poétique, à lui faire rendre toute sa pensée, il en gémit, il en souffre; le tourment de son âme a passé dans ses vers, et nous le subissons nous-mêmes en le lisant. » Oh! oui! — Et à la page 85 : « On aura beau dire et beau faire, l'adultère sera toujours une sotte histoire! »

Maintenant, un peu de politique, ne fût-ce que pour

ne pas en perdre l'habitude, pour relever le débat, pour retarder ou abréger des détails un peu trop personnels, intimes, décolletés et glissants (en latin, *lubricus*). Sainte-Beuve, dernière manière, a eu des amis républicains, démocrates, libres penseurs. Ils voudraient bien l'accaparer, comme il avait jadis accaparé Chateaubriand pour le diocèse dont il se déclarait l'archevêque. Sous prétexte qu'il s'était tenu constamment à l'écart pendant le règne de Louis-Philippe et ne s'était pas même laissé décorer, ils ne seraient pas fâchés de nous faire croire qu'il accueillit avec plaisir la République de février. Ici je proteste *de visu* et *de auditu*. J'avais alors l'honneur d'être fort lié avec lui, et je fus témoin, non pas de ses transes ou de *ses peurs bleues*, mais de ses colères et de ses boutades. Je l'entendis invoquer, appeler de ses vœux un despote quelconque, un Louis XIV, un Napoléon, un Nicolas, qui le délivrât, non pas de ses terreurs, mais de cet ennui, de ce désordre, de ce tapage, de cette tyrannie de la rue, de cette invasion de la *grossièreté*, qu'il signalait d'avance dans ses *Cahiers*, trente ans avant l'avénement de M. Margue. La Révolution de 1848 ne l'effrayait pas; elle lui prenait sur les nerfs, le taquinait, l'agaçait, le tracassait, le dérangeait dans ses spécialités de bel esprit, de raffiné, d'homme d'étude, de causeur délicieux, à demi-voix, épris de demi-teinte et de demi-jour. Dans un salon, il se taisait ou se dérobait dès que nous étions plus de

cinq ou six, dès que survenait un gros parleur, et c'est ainsi qu'il avait pris en grippe « le généreux » — hélas! le malheureux Chaudey, parce que la future victime des convulsions du patriotisme de M. Raoul Rigault avait trop de poumon et criait trop fort. Qu'était-ce donc, lorsque ce merveilleux esprit avait chaque matin à subir la concurrence d'un rassemblement, d'une manifestation, d'un roulement de tambours, d'une fête populaire, d'un de ces bruyants épisodes qui nous semblaient alors des menaces ou des folies, et qui, comparés à la situation actuelle, font l'effet d'aimables idylles?

Sainte-Beuve ne fut nullement servile, mais logique, en acceptant avec enthousiasme le coup d'État et l'Empire. Il salua le triomphe de la force sans s'inquiéter de savoir si ce triomphe s'appuyait sur l'autorité morale, et si, en conjurant le péril présent, il n'en préparait pas de plus redoutables. A quoi bon nier l'évidence? Il fut le critique attitré du *Moniteur officiel;* il traita Napoléon III de Grand Patriote avec majuscules. Il cribla de ses fines ironies les récalcitrants, les frondeurs, les demeurants des vieux partis, la politique des illusions et des *regrets*. Il personnifia si bien la littérature du second Empire, qu'il se réconcilia avec celle du premier, lui, le romantique, l'éclaireur, l'outrancier, l'intransigeant de 1830, et voulut, un beau matin, nous faire admirer avec lui les Garat et les Ginguené.

Plus tard, beaucoup plus tard, dans une de ces évolu-

tions qui nous menaient de surprise en surprise, il se ravisa. La vieillesse approchait ; le Sénat se faisait attendre. Napoléon III lui adressa un de ces compliments *à faux*, plus irritants pour la vanité spirituelle qu'une critique ou une épigramme. La coterie artistique et littéraire de la princesse Mathilde différait essentiellement du groupe impérial de Compiègne et des Tuileries. Il y avait dès lors un schisme auquel une catastrophe tragique vient de rendre un douloureux à-propos. Indépendant par nature, infiniment supérieur au rôle vulgaire de courtisan, doué d'un instinct prophétique qui lui révélait à la fois les infirmités croissantes du césarisme, les pieds d'argile de la statue et les points noirs de l'horizon, Sainte-Beuve fut un de ces schismatiques. La guerre au bon Dieu fit le reste. On établit une sorte de compte en parties doubles où l'adhésion au coup d'État, les hommages à l'Empereur et à l'Empire, *l'éreintement* des vaincus du 2 décembre, l'habit brodé du sénateur, furent largement compensés par la poularde du vendredi-saint et l'amitié du prince Napoléon. L'athéisme estompa les pages du *Moniteur;* les vendredis plaidèrent pour les *lundis ;* le mérite de ne pas croire à Jésus-Christ effaça le tort d'avoir cru aux plébiscites. Grâce à ce nouvel effet d'optique, Sainte-Beuve était redevenu populaire. Spirituel jusque dans la mort, il a disparu au bon moment, sans qu'on ait pu savoir s'il serait redevenu républicain. Pourtant, puisque nous en sommes aux

conjectures, permettez-moi de croire qu'il n'aurait pas eu plus de goût pour les favoris de M. Jules Ferry, qu'il n'en avait eu pour la pipe de M. Caussidière.

M. Pons n'est pas toujours sûr de sa phrase. Je lis à la page 61 : « Telle qu'on l'a vue, Adèle ne devait pas donner beaucoup d'espérance *à qui l'aurait aimée, qu'elle* souffrirait aisément *de l'être*, quand le mariage l'aurait mise dans une condition plus libre. » — Ailleurs, M. Pons a l'air de se contredire; il écrit : « Proposer à un homme d'honneur de changer de religion, c'est lui faire la plus mortelle injure. » — Il s'agit des tentatives helvétiques pour convertir Sainte-Beuve au protestantisme; — puis il ajoute : « Les dévots, dans leur ridicule suffisance, ne comprennent pas cela! » Pardon! quels dévots, s'il vous plaît? Les dévots protestants, j'imagine! Les catholiques ne sont pas responsables de cette dévotion-là, laquelle ne paraît être ni bien fervente, ni bien gênante; car nous voyons dans nos provinces, sauf quelques honorables exceptions, les protestants, leurs ministres en tête, voter avec un magnifique entrain pour les candidats radicaux et athées.

Autre contradiction; page 65 : « Le croquis serait incomplet (le portrait de Sainte-Beuve à trente ans, par M. Just Olivier), si l'on n'y ajoutait aussitôt ce qui relevait admirablement cette physionomie, une nature morale des plus nobles, ayant en soi un idéal, un type élevé d'honnête homme, qui peut céder aux orages des sens,

mais qui ne s'y laissera point submerger. » — Très bien! rien de plus respectable que l'enthousiasme, même myope, d'un disciple pour son maître; mais alors, pourquoi nous représenter (page 114) Sainte-Beuve protégé contre les séductions de madame Sand par sa passion pour Adèle, acceptant, auprès de l'illustre chercheuse des jeux de l'amour et du hasard, des fonctions qui ont un nom dans la langue gauloise, et même française, et qui s'accordent assez mal avec une nature morale des plus nobles? — « Puisque Sainte-Beuve se rayait lui-même de la liste, on lui réserva le rôle de confident, de conseiller, de confesseur; *je n'ose dire un autre nom*, bien qu'il soit difficile de ne pas sourire à lui voir rendre de si galants services... S'il n'avait pris soin de publier... les lettres que madame Sand lui écrivit, nous n'aurions jamais deviné à quel point ils avaient poussé, l'un la *complaisance*, l'autre la franchise. » Sainte-Beuve remplit son mandat en conscience; il lui amène d'abord Jouffroy, qu'elle trouve trop philosophe, c'est-à-dire trop ami de la sagesse et qui ne pouvait être d'ailleurs qu'un amoureux de *passage*; puis Musset... Il faut lire ces pages. Bien que toutes ces vieilles amours — de Pharamond à Louis XV — aient été ressassées, rabâchées, ballottées des cimes de l'idéal aux fondrières du réalisme, des extases de la passion aux représailles de la haine; bien qu'on nous les ait accommodées et servies à toutes les sauces, édulcorées, pimentées, déguisées, empoisonnées, en prose, en vers,

en romans, en pamphlets, en élégies, en apostrophes, en symboles, M. Pons nous donne quelques détails inédits, notamment un sonnet d'Alfred de Musset, qui n'a pas été recueilli dans ses œuvres complètes, — trop complètes, — et qui peut sembler un peu ridicule aux gens bien renseignés :

Telle de l'*Angelus* la cloche matinale
Fait dans les carrefours hurler les chiens errants,
Tel *ton luth chaste et pur*, *trempé* dans l'eau lustrale (?)
O George, a fait pousser de hideux aboiements.
— Mais, quand les vents sifflaient *sur* la muse au front pâle,
Tu n'as pas renoué ses long longs cheveux flottants.
Tu savais que Phébé, l'*étoile virginale*,
Qui soulève les mers, *fait baver* les serpents. (?)
— Tu n'as pas répondu même par un sourire
A ceux qui s'épuisaient en tourments inconnus
Pour mettre un peu de fange autour de tes pieds nus.
— Comme Desdémona, t'inclinant sur ta lyre,
Quand l'orage a passé, tu n'as pas écouté,
Et tes grands yeux rêveurs ne s'en sont pas DOUTÉ.

Il faudrait *doutés* au pluriel. Franchement, quand il n'a rien de mieux à dire, l'amour, qui est souvent un étourneau, ferait mieux d'être sansonnet. Il n'y a pas, dans ces quatorze vers, un hémistiche supportable ou même explicable. Le luth chaste et pur de *Valentine* et de *Lélia*, comparé à l'*Angelus* matinal, n'est que grotesque. Mais dites-moi quel son mélodieux peut s'exhaler d'un luth trempé dans l'eau, fût-ce dans l'eau lus-

trale? Que signifient des vents qui sifflent sur une Muse au front pâle et qui ne lui font pas renouer ses longs cheveux flottants? Jusqu'à présent, nous avions cru que Phébé personnifiait ou divinisait la Lune. Le poète en fait une étoile virginale, toujours en l'honneur de madame Sand. Mais où a-t-il vu que, virginale ou non, cette étoile faisait baver les serpents? Où a-t-il vu que la cloche de l'*Angelus* faisait hurler les chiens? Ce sonnet est un tissu de non-sens; malheureusement, dans toute une partie considérable de l'œuvre d'Alfred de Musset, on retrouve ce défaut absolu de clarté, ce penchant à ne se rendre compte ni d'un mot, ni d'une image. Ah! Musset! Musset! vous en reviendrez, mes belles dames! Seulement, quand vous en reviendrez, vous serez grand'mères. Ce sera votre pénitence.

Ces remarques, tout accidentelles, n'ôtent rien à la *délicatesse* des fonctions dont Sainte-Beuve s'acquittait auprès de madame Sand, à la pleine satisfaction d'Elle et de Lui. Nous sommes, on le voit, en veine de naturalisme; tout à l'heure, dans l'ornithologie : à présent, dans la pisciculture. N'insistons pas. Glissons sur le chapitre des femmes qui ne figurent dans la galerie de Sainte-Beuve qu'à titre de souvenirs littéraires, de visions romanesques, de tentations matrimoniales, de patronnes, d'hôtesses, d'amies ou de points d'interrogation. Pour celles-là, comme pour les autres, M. Pons a des procédés de lumière électrique, de gaz

Jablochkoff, qui prouvent que *gaz* n'est pas le masculin de *gaze*, et qui étonnent les yeux habitués aux abat-jour de la bonne compagnie. S'il s'agit de madame de Staël, nous apprenons que Benjamin Constant, oracle du libéralisme sous la Restauration, vendit pour 100,000 francs sa correspondance à sa noble fille, la duchesse de Broglie. Madame Récamier? M. Pons nous explique comment elle avait barre sur tous ses amoureux. Et madame Charles R..., que j'ai connue, qui avait beaucoup de talent, et une tournure de cuisinière? — « Le docteur Melchior Yvan s'en éprit et l'enleva à son mari, dont il était l'ami. Cela mit entre eux un peu de froid. » — Ce froid peut sembler extraordinaire au lecteur civilisé. L'auteur se hâte d'ajouter : « Non, certes, que le mari le prît mal ; il disait, au contraire, à qui voulait l'entendre : « Qu'a donc Melchior contre moi? Il ne me salue plus ! Est-ce parce qu'il m'a soufflé ma femme? S'il savait combien je lui en suis reconnaissant ! »

Quel joli monde ! Et comme le narrateur de ces édifiantes histoires est bienvenu à le prendre de haut avec les d'Haussonville, les Castellane, les Broglie, les Falloux ! Tout s'explique par les lignes suivantes, qui pourraient être d'un style plus relevé : « De vieux libéraux... des voltairiens... y donnaient la main aux légitimistes et aux évêques (en 1849), à Montalembert, à Falloux, à Veuillot, à Dupanloup, pour supprimer le

suffrage universel, livrer l'enseignement aux jésuites et jeter leur pays dans le *pétrin clérical* d'où il a aujourd'hui tant de peine à se tirer. » — Diable de pétrin! Abominables jésuites! Enseigner une autre morale que celle des Marguerite Devaquez, des Jenny Delval, du ménage Charles R...? N'était-il pas urgent que M. Jules Ferry et ses dignes collègues arrivassent pour changer tout cela, comme Sganarelle dont Sainte-Beuve n'eût pas manqué d'être l'ami intime, et pour mettre à gauche tout ce que nous mettions à droite? Sérieusement, ce fond d'idées, cette langue, ce sans-gêne, ce débraillé démocratique, n'est-ce pas quelque peu le bout de l'oreille de cette grossièreté, pressentie et redoutée par Sainte-Beuve? Est-ce honorer sa mémoire que de nous faire songer à ce qu'il détestait le plus?

J'aurais encore à contredire le chapitre relatif à madame d'Arbouville, femme d'un charmant esprit, auteur d'exquises Nouvelles trop oubliées, mais dont la laideur proverbiale et maladive aurait pu s'appeler, dans le latin qui brave l'honnêteté, *remedium amoris*. Sainte-Beuve, dans cette heureuse période de sa vie, devenu tout à fait homme du monde, en excellentes relations avec M. Molé, oncle de madame d'Arbouville, cordialement accueilli à Champlâtreux, trouva dans l'amitié et la causerie de cette femme d'élite, si bien douée et si disgraciée de la nature, un charme d'un nouveau genre et l'emploi de ses facultés les meilleures. On plaisanta mé-

chamment cette intimité, sous le prétexte, fort exagéré, que ces deux laideurs se consolaient entre elles. Ce qui est positif, c'est que cette liaison, toute spiritu... aliste, n'eut rien de commun avec celles que M. Pons nous raconte avec une complaisance si expansive. Quant aux derniers chapitres, à Marguerite Devaquez, belle Espagnole des environs de Péronne, à Jenny Delval, à la grande cuisinière qui fait boire le vin de Sainte-Beuve par les conducteurs d'omnibus, à la jeune fille qui, dînant chez Magny avec l'académicien-sénateur et invitée par lui à demander les *mets* les plus délicats et les plus chers, s'écrie : « Je mangerai bien du gras-double! » Nous nous arrêterons, si vous le permettez, au seuil de ce lamentable épilogue d'une vieillesse épicurienne et sceptique, comme on évite d'entrer dans un musée secret ou dans une maison mal famée. En voilà trop, beaucoup trop pour nos habitudes de littérature et de critique décentes En voilà assez pour me donner le droit de dire à Sainte-Beuve, qui, malheureusement, n'est plus là pour m'entendre : « Ma pauvre petite morale est bonne à quelque chose! » — Et à M. Pons, qui va probablement se moquer de moi :

Mieux vaudrait un sage ennemi!...

VIII

L'ASSOMMOIR ANGLAIS

Juillet 1879.

La *Chaîne du Diable!* J'aimerais mieux l'*Engrenage du Diable*, ou mieux encore l'*Assommoir anglais!* L'énorme succès de vente de l'ouvrage du moins immodeste de nos romanciers ajoute un vif intérêt d'à-propos au livre de M. Édouard Jenkins, fort bien traduit par M. J. Améro. Il y a là un curieux sujet d'étude et de comparaison non seulement entre les deux littératures, mais entre les deux peuples. Le roman de M. Zola est une œuvre d'art, d'un art très contestable, et que, pour ma part, je n'accepterai jamais, très étudié et très savant

1. *La Chaîne du Diable*, par Édouard Jenkins, traduit de l'anglais par M. J. Améro.

sous sa grossièreté apparente. L'auteur vise, avant tout, à l'effet, et ses vœux ont été comblés le jour où il a été salué chef d'école par quelques-uns de ces originaux de Panurge, de ces casseurs d'assiettes brisées, comparables aux disciples de Diogène de Laërce, qui avalaient du safran pour réussir à être encore plus jaunes que leur maître. Lorsque le moins tapageur de nos romanciers a vu que le public se ruait en foule chez son libraire, que les nations étrangères nous enviaient son chef-d'œuvre, que Coupeau, Lantier, Mes-Bottes et Bibi-la-Grillade, devenus les héros du moment, étaient reçus par des duchesses et des marquises qui ne recevraient pas des gentilshommes de province, il a fait ce que fit Eugène Sue, pris au dépourvu par la vogue prodigieuse des *Mystères de Paris*. Il lui a plu d'agrandir et de compléter son rôle d'initiateur, d'éclaireur, de novateur, de réformateur, en donnant à son livre une portée sociale, en s'attribuant après coup l'intention de moraliser la population des grandes villes, de flétrir et de corriger, chez l'ouvrier parisien, le vice de l'ivrognerie, la passion de l'alcool. J'ignore si l'*Assommoir*, en récit ou en drame, a converti à la tempérance beaucoup de badigeonneurs, de zingueurs et de plombiers. Ce qui me semble plus probable, c'est que M. Zola, primitivement, n'y avait pas songé. Ses types sont individuels; ils personnifient une maladie aiguë plutôt qu'une épidémie, Ils appartiennent tous à la classe populaire, aux

nouvelles couches, et, cette fois du moins, l'art démocratique a eu cela de bon qu'il est resté chez lui et n'a pas fait figurer les classes dirigeantes dans cette ronde du sabbat alcoolique, qui commence par le petit verre et finit par le *delirium tremens* ou la combustion spontanée.

Tout autres sont les visées de M. Édouard Jenkins. Son roman, plus *compréhensif* et plus poussé au noir que l'*Assommoir* français, s'intitule bravement *le Roman de l'ivrognerie en Angleterre*. Il fait partie d'une œuvre de propagande, moins efficace peut-être qu'honorable, contre ce vice qui enveloppe la société tout entière, que l'auteur qualifie de *national*, et qui, d'après lui, a coûté plus cher à l'Angleterre, depuis le commencement de ce siècle, que cinq ou six révolutions. *National*, entendez-vous bien, et non pas populaire ! Ce n'est plus seulement une fraction des ouvriers parisiens, attirée peu à par l'irrésistible magie de la Fée aux yeux verts comme le pêcheur de Goëthe par la mystérieuse Ondine, entraînée par la fainéantise et le mauvais exemple plutôt que par l'instinct de race, buvant d'abord pour s'essayer, puis pour s'amuser, puis pour s'étourdir, puis pour s'abrutir, obéissant dans ce *crescendo* de soif meurtrière et d'ébriété, à cette inflexible loi de progression dans le mal, qui est la première revanche du bien et le châtiment des mauvais gouvernements comme des mauvais sujets. Ils peuvent encore être drôles, ces *pochards* de

nos boulevards extérieurs. Ils font des mots de petit journal. Le passant peut sourire en les regardant. Le sergent de ville, qui les relève et les conduit au poste, n'a pas de pressentiment sinistre. Ils se dégradent pour quelques heures sans être forcément, pour cela, gibier de cour d'assises ou de maison centrale. Il n'est pas dit qu'ils n'auront pas un bon mouvement quand ils auront cuvé leur vin ou leur eau-de-vie. Enfin, et surtout, un homme du monde, un magistrat, un commissaire de police, un officier, un négociant, un ecclésiastique, et même, j'aime à le croire, un préfet, un député, un sénateur, un sous-secrétaire d'État et un ministre, peuvent les rencontrer sans avoir à se dire : « Voilà pourtant comme je serai dimanche! »

Dans le livre de M. Édouard Jenkins, tout se généralise et se nationalise. A chaque page, vous vous souvenez de la phrase de Lessing : « Quand on appartient au Diable par un cheveu, on lui appartient par tout le corps. » — Ce corps, c'est le pays tout entier; ce diable, ce tentateur, ce *old Nick* de la vieille Angleterre, ce n'est pas l'ange déchu de Milton, gardant encore l'empreinte de sa céleste origine et de sa divine beauté; ce n'est pas le frère de Vénus Astarté, jetant à pleines mains les camélias et les roses sous les pas de ses victimes; ce n'est pas le joli diable, galant et mondain, qui se fait invisible pour être plus sûr de ses conquêtes, qui se glisse sans bruit sur le tapis du boudoir, allume les lus-

tres du bal, donne le signal de la valse de *Faust*, mêle ses drogues infernales à la vague senteur du jasmin et du patchouly, murmure de douces paroles à l'oreille d'une ingénue, dicte la lettre d'amour du séducteur novice, se cache dans un écrin, compte les perles d'un collier, se dissimule dans un bouquet ou se blottit dans un frais corsage. Non, c'est le diable noir, le perfide distributeur du gin et de toutes les liqueurs fermentées, farouche et sinistre jusque dans ses caresses; le démon de l'ivrognerie sous toutes ses faces, dans toutes ses métamorphoses, à tous les échelons de l'échelle sociale, et c'est ici que se révèle le caractère particulier du livre de M. Jenkins.

Voyez plutôt! Nous sommes à Londres, en février, sous un ciel si bas et dans une atmosphère si fuligineuse que l'après-midi ressemble au soir et le soir à la nuit. Un cri terrible retentit au troisième étage d'une maison; le cri suprême d'une femme qui se précipite par la fenêtre et tombe morte sur le pavé. Au même instant, passe en titubant un ivrogne; il se heurte à ce corps inanimé, à ces vêtements en lambeaux, et se laisse choir sur cette masse informe en murmurant quelques mots stupides. Cet ivrogne, c'est le mari de cette femme. Et ne croyez pas que ce couple étrange, séparé par la débauche, réuni dans l'ivresse et dans la mort, soit pris dans les rangs où notre roman naturaliste a recruté Coupeau, Gervaise et Virginie! Le mari se nomme Lu-

cius-Shafto-Grenville Hurlingham, parent de lord Shafto-Grenville ; la femme s'appelle ou s'appelait Hélène Conistoun, fille de lord Newmarket. Ils étaient riches ; elle était belle, ambitieuse et merveilleusement douée. Leurs goûts différaient. Lucius aurait voulu vivre à la campagne, en *gentleman farmer*. Il lui fallait, à elle, le monde, le plaisir, le *high life*, avec tout son éclat et tout son luxe. Voilà le point de départ. Désaccord, puis désordre ; dépenses excessives d'Hélène ; embarras d'argent, dettes accumulées, créanciers intraitables ; premiers anneaux de la chaîne du diable ; premier coup de dent de cet engrenage qui saisit d'abord le bout de l'écharpe de soie, la traîne de la robe de bal, le doigt constellé de bagues, la boucle de cheveux blonds, puis le bras, puis la tête, puis le corps, puis l'âme, puis tout. Le reste se devine. Condamnée à la retraite par le chiffre de ses ruineuses folies, Hélène a recours à des distractions alcoolisées ; démoralisée par l'eau-de-vie, elle s'enfuit avec un officier. En même temps, elle fait disparaître une adorable petite fille, née de ce triste mariage, et la cache en lieu assez sûr pour que son mari ne puisse jamais la retrouver. Isolé de cœur, faible d'esprit, Lucius achève de se ruiner ; il joue, il perd, il boit pour s'étourdir ; bientôt il boit pour boire ; sa soif s'envenime et se perpétue avec son ivresse. C'en est fait, un homme à la mer ! une mer fantastique, dont chaque vague se change en langue de feu pour dé-

vorer les naufragés et multiplier les naufrages. Dès lors, il cesse de compter avec sa passion, avec son vice, avec sa honte. Il emprunte, il tend la main, il mendie, il demande l'aumône à sa femme qu'il rencontre au bras d'un amant. De chute en chute, il roule au fond de l'abîme, et l'on dirait qu'il en creuse encore le fond. Ce n'est plus un homme, une créature de Dieu ; c'est un être sans nom, grouillant dans les noirs ruisseaux de Londres, jusqu'à ce que le *policeman* le ramasse, que le *coroner* l'interroge, que l'hôpital l'achève et que la fosse commune l'engloutisse. Des deux parts, la dégradation a été complète, et nous venons d'assister au dénoûment.

Un autre détail ressort de l'enquête dirigée par le coroner, — et par le romancier. Au moment où Hélène, connue sous le nom de femme Belhouse dans le misérable *garni* qu'elle occupe, se brisait sur le pavé, deux hommes, l'un d'un âge mûr, l'autre très jeune, s'enfuyaient précipitamment de cette maison maudite. Ne perdez pas de vue ces deux hommes. Eux aussi, ils figureront parmi les acteurs de ce sombre drame, trempé dans l'eau-de-vie. La scène change, et nous voici dans un hôtel de magnifique apparence, chez M. Bighorne, archi-millionnaire, membre du Parlement, le plus riche, le plus accrédité, le plus célèbre des distillateurs de Londres. Il ne force personne de boire ses produits. Honni soit qui mal y pense, et tant pis pour ceux qui l'enrichissent en s'enivrant ! Le digne homme vit en paix

avec le fisc, avec ses *bank's-notes*, avec sa conscience et avec lui-même, mais non pas avec sa fille Émilie. Franchement, nous avions besoin de cette belle et courageuse Émilie, non seulement pour plaider la cause de l'humanité et prêter à la sobriété une physionomie séduisante, mais aussi pour reposer enfin sur un personnage intéressant nos yeux échauffés par le tourbillonnement de cette danse macabre, que le Bacchus britannique s'amuse à noyer dans des flots de gin et de brandy. Miss Émilie trouble l'égoïste quiétude de son père. La statistique vient en aide au roman pour démontrer que, si cette distillerie colossale, où s'abreuvent des milliers de tavernes, rapporte au gouvernement une somme énorme, elle coûte au pays dix fois plus en décimant sa population, en paralysant ses forces vives, en atrophiant les bras et le cerveau, en jetant sur la paille et sur le grabat une foule de citoyens utiles. — Que dis-je ? En enveloppant dans la contagion universelle les magistrats officiellement chargés de découvrir, de constater et de réprimer les conséquences de ces excès de boisson. Car, ce qu'il y a de curieux, c'est que ces mêmes tavernes, qui servent le plus souvent de théâtre aux délits et aux crimes des damnés de l'eau-de-vie, servent aussi de rendez-vous et de tribunal au *coroner* et à ses acolytes, quand ils procèdent à l'enquête.

Ce qui en résulte, vous le devinez. Le tavernier du

diable, comme nous disions en 1832, a tout intérêt à se les rendre favorables. Ils mettent les clefs de sa cave dans les balances de la justice. Ils interrogent; les questions dessèchent leur gosier, et ils boivent; le récit d'un meurtre, la vue d'un cadavre les émeut; l'émotion les énerve; vite un *stimulant!* Ils boivent encore; si bien que, à la fin de l'interrogatoire, ils sont pleins de leur sujet et pourraient s'offrir à eux-mêmes, en guise de pièces de conviction. Ils rentrent chez eux en zigs-zags, et la ménagère ou la servante est forcée de les porter dans leur lit.

Au moment où la belle miss Émilie Bighorne pourrait nous sembler un peu trop prêcheuse, une nouvelle tragédie entre en scène sous les traits pâles et livides de son jeune frère Henry, en retard pour le déjeuner de famille. Ici, je demande la parole pour un fait personnel. Si Henry, comme vous vous en doutez, a commis quelque grosse sottise, M. Bighorne n'a que ce qu'il mérite. Le pauvre garçon avait une vocation essentiellement préservative, synonyme de la sobriété la plus austère, du jeûne au pain et à l'eau. — Il veut se faire critique. — « Quelles sont vos idées d'avenir ? lui dit son père. — Moi! je suis très content, répond le bon jeune homme qui ne demande qu'à se contenter de peu; j'écris un article de critique et... — Critique! Fi donc! dit le père; laissez cela aux idiots... » — On le voit, papa Bighorne distille, en même temps que de l'excellente eau-de-vie,

un superbe dédain pour ces idiots de critiques. C'est un orgueilleux, un ambitieux ; il veut que son fils gouverne les alcools au lieu de régenter les imbéciles qui font des livres. S'il avait été plus modeste, il aurait évité bien des malheurs. Soumis à notre régime de privations, Henry aurait pris des habitudes de tempérance. Le désir d'être agréable à ses confrères en littérature l'aurait engagé à mettre de l'eau dans son vin. Crétinisme pour crétinisme, celui-là était plus économique, plus innocent ; et, à l'heure où nous le rencontrons, causant à voix basse avec sa sœur, il ne serait pas forcé de s'enfuir, de dépister la police, de s'en aller loin, bien loin... Pourquoi cette urgence fatale ? Nous le saurons plus tard, nous le comprenons déjà : c'est qu'Henry était dans la chambre d'Hélène Hurlingham lorsqu'elle s'est jetée par la fenêtre. Le tout jeune homme qui sortait à la hâte de la maison et disparaissait dans le dédale des rues avec un compagnon beaucoup plus âgé que lui, c'était Henry Bighorne !

A dater de la fuite d'Henry, le drame s'assombrit de plus en plus, et nous serions presque tenté de plaider pour l'Angleterre contre le réquisitoire de l'auteur anglais. Nos romanciers les plus excessifs n'ont rien imaginé de plus effrayant que la scène nocturne chez le forgeron Bill Knowsley. Le cadre est en harmonie avec le tableau. Il pleut à torrents ; le vent souffle par rafales violentes. Les chemins défoncés, noyés, ne sont plus

que des mares d'eau stagnante et de boue. Les ténèbres extérieures contrastent avec le feu de la forge, nappe de flamme sur laquelle se détache le torse herculéen de Bill. Bill, boxeur prodigieux, est affilié à une bande de viveurs, malfaiteurs, vauriens et vagabonds de Londres qui ont donné à Henry le mot de passe. Cinq guinées rendent ce mot plus éloquent. La description du logis de cet Hercule de bronze, de sa malheureuse femme dans un visible état de grossesse, de ses enfants en haillons, ce pêle-mêle de loques et d'ordures, cette odeur de vice et de misère, tout cet ensemble dépasse en laideurs réalistes les peintures dont nous sommes le plus justement fiers. Mais comme rien, dans cette *Chaîne du Diable*, ne rappelle la théorie de l'*Art pour l'art*, — nous soupçonnons M. Édouard Jenkins d'avoir voulu, dans cet horrible chapitre, protester contre ces fortunes gigantesques, démesurées, — telles que celle de son lord Dibblecum, propriétaire de la forge, — qui sont au nombre des phénomènes britanniques, débordent le vase d'amertume où bouillonne le problème de l'inégalité des conditions, et se font avec les travaux, les fatigues, les souffrances, les sueurs, les larmes de tous les Bill Knowsley et de toutes les Lizzie Knowsley de l'île des Cygnes... et des orfraies. Mais la pitié fait vite place à la terreur ; Bill n'est pas seulement un Alcide, un forgeron et un boxeur ; c'est un abruti, un scélérat, un monstre, encore et toujours par le fait de l'eau-

de-vie ; c'est le chaînon le plus hideux de la chaîne du Diable. Il a gardé trois guinées sur cinq ; pendant que sa femme, à travers la tempête et la pluie, va chercher des provisions pour ranimer Henry épuisé de lassitude et de faim, Bill va boire avec ses camarades ; il s'enivre, et, quand la pauvre Lizzie vient lui rappeler l'étranger qui l'attend au logis, il la piétine, il l'assomme, il l'écrase, il la tue. L'alcool en a fait une bête fauve, avec cette différence que les fauves nourrissent leurs petits, et que les enfants de Bill vont périr de dénuement, d'épouvante, d'abandon, d'inanition et de froid. Il rentre, affolé, le visage injecté de sang et de rage. Henry lui parle. — « Hors d'ici ! va-t'en ! va-t'en ! s'écrie Bill. » Au moment où sa femme expire sous son gros soulier ferré, l'auteur, faisant allusion à la grossesse de Lizzie, nous dit : « Ce coup mit fin à deux existences » — Il pourrait ajouter : « à trois ! » — car nous apprenons plus tard que l'assassin a été pendu.

Que vous dirai-je ? Ce ne sont là que quelques-uns des cercles de cet enfer dantesque, quelques-unes des scènes de ce drame shakspearien, deux ou trois tableaux de cette galerie bachique et funèbre. Il faudrait, pour compléter la leçon, vous montrer encore William Merton, le facteur en grains, laborieux, actif, pieux, honnête, père d'une nombreuse famille, pris dans le terrible engrenage, s'habituant peu à peu à des excès de boisson, ruiné, avili, hébété, tandis que sa fille Lucie,

l'espoir et la joie de la maison, apprentie chez les plus *fameux* modistes de Londres, assiste à la mort tragique d'Hélène Hurlingham, pâlit et chancelle à cet affreux spectacle, est accostée et soutenue par un jeune clerc de notaire qui, sous prétexte de la réconforter, lui fait boire un verre de brandy, et noie dans ce verre, suivi de plusieurs autres, sa raison, sa jeunesse, son avenir et sa vertu; Quintus Craven, le ministre — pas de l'Instruction publique, mais de l'Église Anglicane, — enlacé dans la chaîne du Diable, sacrifiant à ce démon les dons d'une belle intelligence, abandonnant sa femme, enlevant et perdant avec lui Éléonore White, qui n'est autre que la fille d'Hélène Hurlingham, et mourant à l'hôpital, le blasphème à la bouche. Nous aurions à suivre la douloureuse odyssée de miss Émilie Bighorne à la recherche de son malheureux frère; nous verrions cette chaste et vaillante Émilie, forte de sa tendresse fraternelle, guidée par un inspecteur de police à travers ces Mystères de Londres qui ne sont pas tout à fait ceux de notre ami Paul Féval; énigmes sociales dont la débauche et l'ivrognerie donnent le mot; recherche inutile jusqu'à l'heure où elle apprend la mort misérable d'Henry, recueilli dans un presbytère. Enfin, le dénoûment du récit, plus épouvantable que tout le reste, amènerait sous nos yeux le personnage qui se trouvait avec Henry chez Hélène Hurlingham au moment de son suicide; M. Delamarre, secrétaire du premier lord de l'Amirauté! Reconnu, com-

promis, redoutant les suites de l'enquête, M. Delamarre s'est embarqué sur un clipper à destination de la Nouvelle-Zélande. Tout l'équipage est ivre. Le vent siffle, la tempête mugit, les cordages grincent, le navire craque; on entend le cri : « Au feu! Au feu! » — C'est un matelot, encore plus ivre que les autres, qui a mis le feu à une bouteille brisée en y frottant une allumette. La flamme bleuâtre s'étend avec une rapidité effrayante. L'incendie est à bord, furieux, dévorant, implacable. Marins, passagers, femmes, enfants, officiers, Delamarre en tête, sont brûlés, calcinés, engloutis. — « Des cris de terreur et des gémissements désespérés montèrent vers le ciel à travers l'orage, et les victimes innocentes ou coupables du démon de la boisson disparurent dans les flots de l'impitoyable Océan. »

S'il y a quelque exagération dans ce récit, surtout dans cet épilogue, n'oublions pas que c'est un livre de propagande, qu'il frappe fort, pousse au noir, et exagère peut-être le mal pour ramener au bien. Quel sera le succès de ces honorables efforts? Je l'avoue, ces sociétés de tempérance qui aspirent à remplacer le gin, le rhum et le brandy par des liquides inoffensifs, lénitifs, émollients, me rappellent quelque peu le docteur Sangrado, disant à Gil Blas : « Si tu sens quelque dégoût pour l'eau pure, la sauge et la véronique donnent un goût délectable aux boissons aqueuses; et, si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler

de la fleur d'œillet, du romarin et du coquelicot. » — N'importe! ce livre, malgré toutes ses pages terrifiantes et sinistres, est plus consolant ou moins désolant que l'*Assommoir* français, et cela, pour deux raisons qui nous humilient profondément. D'abord, l'idée de Dieu n'en est pas absente. Une pensée chrétienne plane ou du moins surnage sur ce Vésuve d'alcool. On rencontre bien, dans cette *Chaîne du Diable*, un ministre protestant ensorcelé par le démon de l'ivrognerie; mais on n'y voit pas « Coupeau marchandant le prix d'une messe, et s'attrapant avec un vieux petit prêtre, en soutane sale, *voleur comme une fruitière*, à qui il a envie de ficher des calottes. » L'autre raison est plus triste encore, plus actuelle et, malheureusement, plus française. Nous comprenons qu'un écrivain, un moraliste anglais ne néglige rien pour guérir ses compatriotes d'un vice qui altère la sève et compromet la dignité nationale. Dans notre France de 1879, en pleine République de M. Ferry, je donnerais, si j'avais voix au chapitre, le conseil contraire. « Puisque vous ne voulez plus, dirais-je à nos maîtres, que le peuple soit chrétien, tâchez, pour votre repos, qu'il soit ivrogne; car il ne vous restera plus, dans ce peuple sans Dieu, que cette alternative : ou des factieux affamés qui vous dévoreront; ou des alcoolisés, des abrutis, qui tomberont dans la rue sans avoir la force de soulever les pavés, et feront du *delirium tremens* le symbole de votre gouvernement.

IX

M. HILAIRE DE LACOMBE[1]

Juillet 1879

En rapprochant ces deux écrits et ces deux dates, — 1849-1879, — je ne puis me défendre d'un profond sentiment de tristesse. Me mettant un moment à la place de l'illustre évêque, j'éprouve une impression analogue à celle que l'on ressent pour soi-même, lorsque, arrivé aux jours sombres de la vieillesse et de l'adieu, l'on parcourt en idée une vie qui va finir, qui eut ses heures d'illusion et d'espérance, et qui désormais n'a plus rien à attendre des événements et des hommes. On se dit avec amertume: « C'est pourtant vrai! Voilà l'idéal, et voici

1. *Les débats de la commission de* 1849. — *Discussion parlementaire et loi de* 1850 (Bureaux du *Correspondant*). — *Les derniers jours de Mgr Dupanloup* (Bureaux du *Correspondant*).

la réalité! Voilà le rayon de soleil, et voici le frisson de la nuit! Ce souvenir, qui n'est plus qu'un rêve, il me semble que je pourrais encore le toucher de ma main ridée. Je le vois, je le ressaisis, je l'arrête au passage ; je revis en lui, pour qu'il me rajeunisse de trente ans, pour qu'il me fasse croire au bonheur, à la liberté, à la justice, au bien, à la revanche du bon sens et de l'honneur... Mensonge! Mirage! Ma dernière chimère est de réveiller celles du passé. En moi, autour de moi, tout est fini, et je n'ai plus d'autre secours que ce Dieu qui se plaît à déjouer la sagesse humaine pour mieux faire éclater sa puissance! »

On ne risque pas de se tromper en affirmant que cette année 1849, si lointaine déjà et si près de se perdre dans le chaos universel, marqua le point culminant de la glorieuse carrière de Mgr Dupanloup; non pas parce qu'il allait être élevé à la dignité épiscopale — il était au-dessus même de ces grandeurs-là! — mais parce que, aidé d'un groupe d'hommes éminents, dont le moindre relègue, par comparaison, au bout de l'île de Lilliput, le plus brillant, le plus arrogant, le plus superbe de nos maîtres actuels et de nos législateurs, il fit triompher la cause la plus chère à son noble cœur, celle où se résumaient les études, les pensées, les travaux, la passion, la vocation de toute sa vie. Ce ne fut pas là sa seule joie. Dans ces débats préparatoires que M. H. de Lacombe nous raconte si bien, et d'où sortit la loi de 1850, Mgr Dupanloup avait

des amis dont il était sûr, dont l'énergie était au niveau de la sienne ; mais il avait aussi des antagonistes, des contradicteurs encore dominés par de vieilles préventions universitaires, voltairiennes ou *libérales*, et, parmi ceux-là, un homme merveilleusement doué qui venait de perdre le pouvoir sans perdre l'influence, et qui, en attendant mieux ou pire, avait tour à tour personnifié la Révolution sous Charles X, la halte sous Louis-Philippe et la réaction bourgeoise sous la République de février. Les amis les plus récents de M. Thiers, ses adorateurs posthumes, ceux qui lui dressent des statues et qui lui décernent des apothéoses, ont la bonne habitude d'ignorer tout ce qu'ils seraient contrariés de savoir, et de nier tout ce qu'ils seraient embarrassés de croire ; sans quoi, je leur conseillerais de lire avec attention les procès-verbaux patiemment recueillis et éloquemment commentés par M. H. de Lacombe. Ils seraient forcés de reconnaître que, si M. Thiers avait vécu deux ou trois ans de plus, de deux choses l'une : ou il aurait parlé et voté contre l'odieuse loi Ferry, ou il se serait infligé à lui-même un de ces démentis qui ne sont pas rares dans le parti républicain, mais dont il était digne de laisser le monopole à ses flatteurs d'hier, à ses héritiers d'aujourd'hui.

Mgr Dupanloup, une des gloires de la chaire chrétienne, eut cela de commun avec les distributeurs inspirés de la parole divine, qu'il aimait mieux ramener un dissident qu'être écouté par vingt fidèles et admiré par vingt

convertis. Qu'était-ce donc, quand ce dissident se nommait M. Thiers, lorsque, par sa situation unique, par ses attaches révolutionnaires, par ses attenances politiques, par la souplesse même et les aspects variés de son caractère et de son esprit, il pouvait lui servir de trait d'union avec d'autres réfractaires, nourris au biberon de l'Université, jadis épanouis dans ses serres-chaudes, anciens rédacteurs du *Globe*, survivants des luttes passionnées contre le *parti-prêtre*, et, comme tous les désabusés, plus enclins à se roidir contre leurs expériences qu'à s'accuser de leurs erreurs? Transcrivons ici quelques lignes de M. de Lacombe : « Au mois de novembre 1878, répondant à M. de Kerjégu qui interpellait le gouvernement sur une violation de la loi de l'enseignement primaire, M. Dufaure, président du conseil et garde des sceaux, disait : « La loi qui a fondé en France la liberté d'enseignement a été principalement l'œuvre de trois grands catholiques, M. de Montalembert, M. de Falloux, Mgr Dupanloup. » — Si, à ces trois noms glorieux, il avait ajouté celui d'un homme d'État philosophe et libéral, M. Thiers, il aurait dit toute la vérité historique sur les auteurs de la loi qui fut votée sous la seconde de nos Républiques, et que la République actuelle menace si violemment. » — M. de Lacombe a les traditions parlementaires ; j'aurais dit, moi : si *odieusement*, ou plutôt, pour ne pas accumuler les adverbes, j'aurais écrit : « de la façon la plus odieuse, la plus perfide, la plus éhontée, la plus ve-

nimeuse, la plus haineuse, la plus cynique, la plus scandaleuse et la plus abominable.

Avec M. de Falloux et M. de Montalembert, rien ne peut étonner de ce qui honore l'intelligence humaine, ennoblit une politique de vérité et de justice, sert la cause de l'Église sans la compromettre, et ouvre aux consciences de larges horizons où passent les grands souffles, où se reflètent les clartés du ciel. Ils avaient fait leurs preuves, ils avaient leurs états de service. Il suffit de rappeler cette phase d'incertitude, d'anxiété et d'espérance, où le prince Louis Bonaparte, élu président, faillit, dès son début, verser à gauche, où M. de Falloux, décidé par les instances de l'*abbé* Dupanloup et de tous ses amis, accepta ou subit le portefeuille de l'instruction publique, et où ce mémorable épisode put se renfermer en ces mots : « Vous me faites ministre, je vous ferai évêque, et, à nous deux, nous ferons la liberté de l'enseignement. » — Ils se tinrent parole. Avant de lire le volume de M. de Lacombe, j'étais déjà renseigné par mes souvenirs; je ne pouvais oublier mes promenades et mes causeries de 1853 avec M. de Montalembert, où, de sa voix chaude et vibrante, entre deux verres d'eau de Vichy, il me racontait en détail ces illustres débats, d'autant plus présents à sa mémoire, d'autant plus chers à son cœur, qu'il revoyait ce point lumineux à travers les ombres ou les ombrages du 2 décembre. Pour lui, une fois la part faite à l'admirable initiative de

M. de Falloux, l'intérêt, l'émotion, le succès et finalement les résultats de cette discussion inoubliable, se concentraient surtout, — et l'histoire sera de son avis, — sur le pacifique et merveilleux tournoi entre M. Dupanloup et M. Thiers, sur la conversion ou plutôt la conquête de M. Thiers par M. Dupanloup; magnifique passe d'armes spirituelles et chrétiennes, où la défaite devenait la plus douce, la plus honorable des victoires, où vainqueur et vaincu s'inclinaient sous une même couronne, tressée et bénie par les mains maternelles de l'Église; médaille d'or dont l'intolérance républicaine nous inflige aujourd'hui le revers, éclaboussé de son fiel et de sa boue.

Sur les lèvres de M. de Montalembert, ce n'était pas un simple procès-verbal. C'était comme une nouvelle vie, affluant dans des veines gonflées d'un sang généreux qui ne savait plus où se dépenser. C'était animé, coloré, vécu, parlé, dialogué, avec tout un regain d'ardeur et d'éloquence. On voyait, on croyait voir M. Thiers, poli, souriant, flexible, respectueux, préparé aux concessions par l'instructive secousse de la Révolution de février, enclin à faire profiter de ses mécomptes les vérités qu'il avait négligées sans les haïr, mais combattu par l'antagonisme de son passé de la veille avec son passé de trente ans, craignant peut-être les épigrammes de ses anciens amis, hésitant à retrouver le vrai sens du mot *libéral*, à dépouiller le vieil homme, ce terrible vieil homme qui devait si fatalement se rattraper plus

tard et revêtir tout un arriéré de dépouilles. Le voici : il salue, il se met en garde, il est prompt à la parade, il esquive les coups droits. Tour à tour on dirait qu'il se donne et qu'il se reprend, qu'il se livre et qu'il se réserve, qu'il brûle ses vaisseaux et frète une chaloupe. Il est fin, rusé, ingénieux, leste, agile, insaisissable, et ce n'est pas pour rien qu'il a étudié la stratégie en racontant les batailles de la République, du Consulat et de l'Empire. Mais tout à coup le voilà abaissant son fleuret moucheté, et jetant le masque d'escrime posé sur ses larges lunettes. Quelques paroles d'une inspiration plus haute que celle où se complaisait sa pensée, l'ont ému, pénétré, ébranlé, subjugué, conquis. Ses yeux s'ouvrent à cette lumière qui se dégage du fouillis des préjugés voltairiens et bourgeois, comme ces étoiles que l'on aperçoit, dans les nuits d'automne, à travers le feuillage des arbres agités par le vent. Ce n'est pas la conversion de l'âme ; c'est celle de l'intelligence. Son instinct d'homme supérieur lui révèle la différence entre cette éloquence du cœur, trempée aux sources les plus vives de la charité, de la foi et de l'amour, et ce luxe stérile de faconde qu'il a si souvent entendu ou débité à la tribune. C'est la distance de la terre au ciel, de l'intérêt personnel déguisé sous de spécieux pseudonymes à la conviction surhumaine qui s'absorbe dans une idée de salut, au sublime effort de l'homme vers quelque chose de plus grand que lui.

Une fois gagné à la plus juste, à la plus *libérale* des causes, M. Thiers ne se marchande plus. Il n'est pas homme à rester muet, impassible, inutile et neutre entre les deux parties adverses. Il lui sied d'avoir des compagnons de voyage sur son chemin de Damas. Persuadé par le futur évêque, — *son* évêque, comme il disait en des temps meilleurs, — il veut être persuasif à son tour. Cette illumination soudaine, qui lui vient de haut — et d'en haut, — il la communique à MM. Cousin, Dubois, Saint-Marc-Girardin, aux récalcitrants, aux normaliens, à ceux qui avaient espéré peut-être l'avoir pour chef et pour *leader* responsable, dans leur opposition ou leurs objections universitaires. C'en est fait, les séances de la commission ne sont plus que les préliminaires du traité de paix. Les discussions offrent un spectacle diamétralement contraire à celui des polémiques ordinaires, dont on a dit que les principaux intéressés, dans l'ardeur de la dispute, commencent tous deux par avoir presque raison, et finissent tous les deux par avoir tort. Les dissentiments ne sont plus que des nuances ; les pierres d'achoppement ne sont plus que des grains de sable; les grains de sable disparaissent dans un rayon de soleil; les nuances se fondent dans un mouvement unanime de bon accord, de bonne foi, de bonne volonté; et M. de Lacombe, après avoir rendu hommage aux précurseurs, aux promoteurs de cette grande œuvre de réparation et d'équité, a le droit d'a-

jouter : « Sans M. Thiers enfin, dont le secours fut inappréciable et incomparable, la loi n'aurait pas réuni, dans l'Assemblée de 1850, la majorité nécessaire à son adoption. »

M. Thiers! Les chefs actuels et les oracles de la République opportuniste sont donc bien hypocrites lorsqu'ils se représentent comme les exécuteurs testamentaires de ce *grand citoyen*, de ce *libérateur* dont la gloire va être, après deux ans, renouvelée par tant de monuments, de sculptures, de bustes, de bronzes et de fleurs de rhétorique, que l'illustre compagnie des Quarante désespère, même en se mettant en quatre, de pouvoir déléguer un des siens à chacune de ces imposantes cérémonies? Et pourtant, quelle différence entre ces deux dates, 1849 et 1879! Supposez que M. Thiers et son éloquent ami, M. Cousin, eussent persisté, il y a trente ans, dans leurs idées hostiles ou défavorables à l'enseignement libre et aux jésuites; les arguments ne leur eussent pas manqué au profit d'une mauvaise cause. Il ne s'agissait que de maintenir le *statu quo* qui durait depuis longues années, de ne pas vouloir qu'une République, improvisée par une nouvelle victoire de la démocratie, fût plus *cléricale* que les gouvernements monarchiques. Pas de situation à bouleverser; point de grands intérêts à compromettre, pas d'expropriations à opérer sur les personnes et sur les choses, sur les consciences et les immeubles. Les plus énergiques défenseurs de la liberté

d'enseignement et des corps religieux, les Montalembert, les Albert de Broglie, les Falloux, les Cochin, les Cornudet, les Gratry, etc., etc., élèves de l'Université, prouvaient, par leur exemple, qu'il n'était pas impossible d'avoir fait ses classes à Sainte-Barbe ou à Louis-le-Grand, sans être, pour cela, un *libertin* ou un athée. Il n'y avait, semblait-il, qu'à laisser courir l'eau, — peu limpide, j'en conviens, — des ruisseaux de la rue Saint-Jacques et de la rue de la Harpe, — où il n'existe plus de ruisseaux. Certes, nos collèges laissaient à désirer au point de vue de la religion, de la morale et de la tenue. Nous lisions en cachette Béranger et Paul de Kock. Nous avions des camarades qui, n'allant pas à la messe, se moquaient de nous quand ils nous rencontraient, notre eucologe sous le bras, dans les environs de Saint-Sulpice : d'autres qui, le jeudi soir, allaient applaudir, au Gymnase ou à l'Opéra-Comique, Jenny Vertpré, Léontine Fay, mademoiselle Prévost ou madame Pradher. Ils seraient tombés à la renverse ou rentrés sous terre s'il leur avait fallu dire un mot à ces aimables actrices ; ce qui ne les empêchait pas, le lendemain, de prendre un petit air fat et de nous donner des détails plastiques sur les diverses beautés de Suzette, d'Emma, de Camille et de Zerline. Les grands, les philosophes, plus consommés dans le crime, nous faisaient clairement entendre qu'ils étaient au mieux avec la cafetière de Procope ou la dame du cabinet littéraire de la

rue de l'Odéon. Mais enfin, tout compte fait, ceux qui résistaient à ces séductions, moins dangereuses que grotesques, n'en étaient que mieux trempés pour la lutte :

Si tous étaient frappés, ils n'en mouraient pas tous !

Quelques pères de familles, plus riches, plus arriérés — hélas! ou plus avancés que les autres, pouvaient bien envoyer leurs fils à Fribourg ou à Brugelette; mais c'était une minorité trop imperceptible pour diviser la jeunesse française en deux parts. Que M. de Falloux refusât le ministère ; que le choix du Prince-Président, passant d'un extrême à l'autre, se fixât sur M. Victor Hugo; que la loi ne fût pas votée; que l'Université gardât son monopole; c'était un grand malheur sans doute, la prolongation d'un état déplorable; mais un mal *continué*, et, par conséquent, moins grave; une habitude prise, un pli. Pas une maison n'était bâtie, pas un capital engagé; pas un lien entre les maîtres et les familles; point de jeunes gens à interrompre dans leurs études et à placer dans l'alternative ou de ne pas finir leurs classes ou d'émigrer dans un lycée; point de professeurs laborieusement dressés aux difficultés de leur tâche, puis perfectionnés par vingt-cinq ans de contact avec leurs élèves; il n'y avait rien de changé; il n'y avait que de bons Français de moins.

Aujourd'hui, en dehors de tout parti pris de cléricalisme, on frémit en songeant à l'immense perturbation, matérielle et morale, qu'amènerait l'application de la loi Ferry. C'est tout un monde à détruire ; toute une masse de plâtras à bâtir sur des ruines ; toute une moitié de la France à exaspérer contre l'autre ; la question posée et débattue de manière à rendre toute transaction impossible, à créer, pour le personnel des lycées, une gageure d'impiété ; pour les parents et les enfants catholiques, un point d'honneur de résistance, de séparation ou d'abstention. Ce qui ne fut jadis qu'un scrupule de conscience, une nostalgie d'éducation chrétienne, devient à présent le *to be or not to be* de la conscience, de l'âme, de la volonté, du libre-arbitre, de tout ce qui, chez l'homme, proteste contre la raison du plus fort, contre la servitude et l'iniquité. En 1847, un chrétien sincère pouvait à la rigueur confier son fils à un collège laïque. Ce fils pouvait rester, dans cette atmosphère suspecte, fidèle aux croyances et aux vertus de famille. Ses camarades, quoique élevés dans un milieu d'irréligion ou d'indifférence, pouvaient suppléer à la foi par la bienséance et le respect. Maintenant, la dissidence ne peut plus être que la plus violente des ruptures et des déclarations de guerre ; la guerre du Diable au bon Dieu ! Les *Lycéens*, par la force des choses, se trouveraient engagés à être voltairiens, à remplacer le *Pater* par la *Marseillaise*, à cribler de leurs sarcasmes, de leurs huées et de leurs blas-

phèmes les élèves qui leur arriveraient d'un camp opposé. Les parents catholiques ne pourraient, sans une honteuse faiblesse, se plier à ce despotisme, subir ce joug, passer, tête basse, sous les fourches caudines de l'enseignement athée. — « La République, a-t-on dit, est ce qui nous divise le moins. » Nous avons, chaque jour, la preuve du contraire ; mais, cette fois, la division serait originelle, incurable, implacable, héréditaire, prise dans les plus intimes profondeurs de l'âme humaine, comparable à ces vices du sang qui se transmettent de génération en génération ; descendant incessamment du père au fils, remontant sans cesse du fils au père, acharnée à dénationaliser une partie de la France, non pas au profit, mais aux dépens de l'autre.

Me voici entraîné bien loin ou plutôt ramené bien près de Mgr Dupanloup. Le douloureux contraste entre nos angoisses actuelles et les espérances de 1849 explique suffisamment le prix que notre évêque attachait à ses souvenirs, la reconnaissance qu'il gardait pour M. Thiers, et comment, tout en déplorant ses rechutes et sa fatale influence, il retrouvait jusqu'à la fin, au-dessous de ses récentes rancunes, le charme des journées heureuses, la trace des sympathies perdues, le parfum des fleurs desséchées, l'honneur d'avoir persuadé l'*enjôleur*. M. H. de Lacombe, en accomplissant le vœu suprême de l'illustre défunt, a, pour ainsi dire, écrit sous sa dictée une des plus belles pages de sa vie, et l'on pourrait, sans para-

doxe, donner à son volume ce sous-titre : « *Les plus beaux jours de Mgr Dupanloup.* » En retraçant les *Derniers jours de Mgr Dupanloup*, une pieuse main, qu'il m'est permis de deviner, mais non pas de nommer, nous offre le pathétique épilogue du livre de M. de Lacombe. On reconnaît, dans cet écrit, une grâce féminine, une douceur angélique, une onction chrétienne, une tendresse quasi-filiale, qui en dénoncent l'auteur. Évidemment, cette âme délicate et souffrante s'est maintes fois ravivée, réchauffée et consolée au contact de cet apostolat permanent, infatigable, inépuisable, qui se délassait de ses luttes ardentes dans des miracles de charité et de simplicité évangéliques, et qui, après avoir mesuré sa force, *démesurait* sa bonté. C'est le récit familier, ému, palpitant, non plus *d'une Sœur*, mais d'un témoin, d'une amie, d'une voisine, d'une Philothée à demi voilée, d'une sainte, d'une fille en Jésus-Christ, de l'hôtesse peut-être des heures de promenade au grand air et de repos. Les larmes ne s'analysent pas, et je suis sûr d'ailleurs que l'auteur anonyme préfère à des louanges banales le témoignage d'une étroite communauté de sentiments pour l'hôte admirable qu'elle a vu mourir, et dont la mort est encore de la vie. Un de ses plus illustres collègues a dit que, si Mgr Dupanloup avait vécu un an de plus, il serait mort à la tribune... Hélas ! avant d'y monter, il serait peut-être mort de douleur en voyant menacée par des charlatans de liberté et des cuistres de collège son

œuvre la plus considérable, la plus féconde et la plus chère. Pleurons-le! Ne le plaignons pas! Et, nous rappelant le beau livre du prêtre éminent qu'il associait à ses travaux, répétons avec l'auteur de la *Vie de saint Paulin de Nole*, avec l'auteur des *Derniers jours de Mgr Dupanloup* : « Saint Félix, priez pour nous! »

X

LA COMTESSE D'ALBANY[1]

ET LE BARON DE CASTILLE

I

Août 1879.

Surtout, ne vous arrêtez ni à ce nom de libraire de province, [2] ni, si le livre vous tombe entre les mains, à ce format qui n'est pas celui de la bibliothèque Charpentier. Si M. Charvet était moins modeste, s'il vivait dans un autre milieu, tous les éditeurs parisiens se seraient disputé son ouvrage, destiné à devenir le complément

1. *Une Correspondance inédite de la comtesse d'Albany*, publiée par M. G. Charvet.

2. Ce livre a été publié chez un libraire de Nîmes.

indispensable de tout ce qui s'est écrit, depuis trente ans, sur la comtesse d'Albany. « On a, nous dit Sainte-Beuve, trop peu de lettres écrites de madame d'Albany; je voudrais trouver, à la suite d'une vie de cette femme, tout ce qu'on a recueilli ou ce qu'on pourrait réunir de ses lettres. Ce sont là les pièces justificatives d'une biographie... » C'est à ce vœu ou à ce regret que répond excellemment la publication de M. Charvet. Mais, avant d'y arriver, permettez-moi de recueillir deux souvenirs personnels.

Le 8 mars 1829, j'allai au Théâtre-Français avec mon professeur d'histoire, le digne M. Dumont. Voyez l'étrange coïncidence! On devait nous donner la *Jeunesse de Henry V*. Par suite d'une indisposition de mademoiselle Mars, le spectacle fut changé au dernier moment, et on joua *Édouard en Écosse*, du même auteur, Alexandre Duval. Je venais de lire *Waverley* et *Redgauntlet*. En 1829, j'étais romanesque. Hélas! au bout d'un demi-siècle, suis je sûr de ne pas l'être encore? Quoique la pièce fût bien médiocre, je m'abandonnai à un juvénile enthousiasme pour ce Charles-Édouard, ce type du prétendant aventureux et intrépide, vainqueur d'abord, effrayant le roi George et émerveillant le grand Frédéric, puis, trahi par la fortune, glorieux vaincu de Culloden, proscrit, errant, traqué par les troupes du duc de Cumberland, ajoutant chaque jour un chapitre à cet héroïque épisode, conservant dans sa fuite le tri-

ple prestige de la naissance, de la bravoure et du malheur, se déguisant, se cachant, souffrant du froid et de la faim, se dérobant aux recherches dans quelque sauvage caverne des îles Orcades, tel enfin que Walter Scott, le rencontrant dans l'histoire, n'eut pas à le dépayser pour le transporter dans le roman. A la sortie du théâtre, je m'écriai, toujours plein de mon sujet : « Oh ! pour une femme (en 1829, nous disions *phâmme*), quelle gloire, quelle joie, quel admirable rôle, être la consolatrice de ce proscrit, la compagne de ce fugitif, l'indemnité vivante de ce déshérité, la vivante récompense de ce héros, la mystérieuse couronne de ce Roi ! Au prix de quelles souffrances ne serait-elle pas fière d'acheter un tel honneur ? »

Mon compagnon me serra le bras, et me dit : « Vous êtes jeune, bien jeune ! Si vous étiez encore mon élève, je vous donnerais pour *pensum* de copier ou de réciter dix fois l'histoire du comte et de la comtesse d'Albany, de 1771 à 1788 — 30 janvier, jour anniversaire du supplice de Charles Ier ! ! !

Trente-trois ans après, presque jour pour jour, en mars 1862, j'étais maire de ma commune, et les affaires de ma mairie m'appelèrent à Uzès. J'eus le plaisir de rencontrer dans le coupé de la diligence, ou plutôt de la patache, un de mes anciens collègues au conseil général du Gard, M. de G..., vieillard spirituel, grand propriétaire, et admirablement au courant de toute l'histoire

locale. Je complète la mise en scène en ajoutant que j'avais emporté, pour charmer les ennuis de la route, le volume si intéressant de notre cher et à jamais regrettable Saint-René Taillandier, la *Comtesse d'Albany*, livre récemment paru, qui m'était arrivé le matin même, et que je n'avais pas eu le temps de couper.

A mi-chemin entre le classique pont du Gard et le chef-lieu de mon arrondissement, non loin des bords pittoresques du Gardon, on aperçoit le château d'Argilliers, propriété des nobles barons de Castille, et célèbre dans tout le pays par l'incroyable quantité de colonnes alignées devant la façade, éparpillées dans le parc, rangées en sentinelles des deux côtés de la route, formant *fabrique*, suivant l'expression des paysagistes de 1810; monumentales, grecques, corinthiennes, tumulaires, toscanes, ioniennes, triomphales, funéraires, monoptères, orientales, elliptiques, circulaires, pyramidales, symboliques, épiques, dominant la prairie, émergeant des massifs, se baignant dans les bassins, mêlant leurs volutes et leurs feuilles d'acanthe aux touffes de jasmins, de robiniers et de glycines. La pierre d'Uzès est magnifique: notre soleil méridional ajoute son or à ces magnificences. Les colonnes d'Argilliers ont au moins le mérite de l'originalité, ce qui n'a pas toujours empêché les mauvais plaisants de s'égayer à leurs dépens. Comme le baron de Castille avait épousé une princesse de Rohan, et que l'on n'est pas fâché de rappeler au visiteur et au passant une pa-

reille alliance, la plupart de ces colonnes sont décorées des initiales C. R. que les *loustics* traduisaient ainsi : COLONNES RIDICULES. Je ne voulus pas être en reste et, tandis que notre patache côtoyait le parc au trot de ses deux maigres haridelles, je dis à M. de G... : « Il est probable que cet excellent baron avait voulu faire dans ses terres un essai de colonisation. » M. de G... sourit par politesse : puis, me montrant d'un geste le volume de Saint-René Taillandier, que j'avais posé sur mes genoux :

— Savez-vous, me dit-il, que le propriétaire de ce château, le créateur de ces mille colonnes, est peut-être l'homme qui a reçu le plus de lettres de cette comtesse d'Albany dont je lis le nom sur la couverture rose de ce volume? Si cette femme très distinguée, très spirituelle, presque reine, saluée par le rude Alfieri comme sa Béatrix et sa Muse, ayant sa place dans la galerie des femmes célèbres de la fin du dernier siècle et des commencements du nôtre, si cette femme a pris fort au sérieux le baron de Castille, si elle n'a cessé de lui témoigner les plus vives sympathies et d'entretenir avec lui, jusqu'à la fin, une active correspondance, n'y a-t-il pas là de quoi donner à réfléchir à messieurs les railleurs ? Car, enfin, en écrivant au baron et en recevant ses réponses, la comtesse d'Albany, qui aimait passionnément l'esprit, n'était pas femme à se contenter de la lettre. M. Saint-René Taillandier, en dehors même de

son beau talent, est un des hommes les plus sympathiques que je connaisse. Je l'ai vu souvent à Montpellier, lorsqu'il y était professeur de littérature française, et j'ai appris tout ce qu'il valait. Son livre est, j'en suis sûr, aussi attachant que remarquable. Les critiques les mieux situés, Sainte-Beuve en tête, vont sans doute en parler. Eh bien, pour l'auteur comme pour les critiques, c'eût été une vraie bonne fortune d'avoir ces lettres qui se trouvent, je le sais, dans les archives du château, et que l'on publiera peut-être un jour... »

La causerie changea de sujet. J'avais oublié cet incident; il vient de m'être rappelé par la publication de M. Charvet. Grâce à l'intelligente obligeance du marquis de Seguins-Vassieux, gendre de M. de Castille, il a eu communication de ce trésor de famille, et il a pu remplir cette lacune déplorée par Saint-René Taillandier, par Sainte-Beuve et par M. de Reumont, le biographe allemand de la comtesse d'Albany. M. Charvet s'est montré digne de cette marque de confiance par la manière dont il a mis en œuvre ces précieux documents, qu'il a ingénieusement associés à l'histoire même de l'époque. Or, quelle époque, quelle série de drames, d'épopées et de comédies, cette période de vingt années, qui va de 1804 à 1824; de la fin du Consulat, du meurtre du duc d'Enghien et de la veille d'Austerlitz, à la mort de Louis XVIII et au lendemain de sa rupture avec M. de Chateaubriand! La correspondance de madame d'Albany suit

une marche parallèle à ces événements ; elle nous en offre le commentaire sous une forme brève et rapide, d'un trait juste et net, avec un rare mélange de sagesse, de simplicité, de sagacité et de naturel. Comme si ce n'était pas assez de ce double élément d'intérêt, M. Charvet se fait à son tour le commentateur de ces lettres, de ces souvenirs, de ces récits. Il y apporte toutes les qualités de son esprit judicieux, de son savoir sans charlatanisme. Quand il se méfie de lui-même, il se fait aider par l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe,* et je remarque en passant que ces *Mémoires* peu aimables, d'une lecture souvent agaçante et irritante dans leur ensemble, redeviennent vraiment merveilleux quand on les cite par fragments.

Mais n'allons pas jusqu'à Saint-Malo ; c'est trop loin et il y pleut trop. Restons dans le département du Gard, qui nous fait aujourd'hui les honneurs de notre littérature. Le livre de M. Charvet s'ouvre par une lettre, aussi spirituelle qu'éloquente, de M. de Larcy. Nul mieux que notre illustre ami n'était en droit et en mesure de servir de parrain à un écrivain et à un ouvrage que notre province a toutes sortes de raisons de réclamer comme siens ; d'abord, parce qu'ils naturalisent languedocienne la prose épistolaire de la comtesse d'Albany ; parce que ces CENT CINQUANTE-SIX lettres ont été reçues, lues, recueillies et précieusement conservées dans le plus légendaire des châteaux de notre voisinage ; puis, parce

que l'auteur, l'imprimeur et le libraire appartiennent au pays où tous les partis s'inclinent devant M. de Larcy; ensuite, parce que ses belles études sur la Restauration n'ont pas été inutiles à M. Charvet, qui a eu le bon esprit d'en citer maints passages; enfin, — l'avouerai-je? parce que jusqu'à présent, le nom du baron de Castille, ses colonnes, ses grottes, ses jets d'eau, l'emphase de ses inscriptions, leur style à la d'Arlincourt, ses rochers artificiels, ses cartes et ses lithographies de famille, tout jusqu'à la perpétuelle extase où le maintenait son alliance avec la maison de Rohan, prêtait plus ou moins à rire, et donnait envie de se demander si le châtelain d'Argilliers était un gentilhomme de la vieille roche, un excentrique, un fantaisiste, un *toqué*, un halluciné, un maniaque, un visionnaire, un marquis de Tuffières ou un homme de bon sens. La correspondance de madame d'Albany tranche la question à son honneur; ses bizarreries architecturales se poétisent et s'estompent dans les brumes de l'Écosse, à travers les sites sauvages des *high-lands*, sur le champ de bataille de Preston, non loin du château de Waverley ou du château d'Abbotsford. Sa fantaisie est de la poésie, son blason est de l'histoire, ses visions sont des romans. L'excentricité s'explique, la curiosité se justifie, le ridicule s'efface, l'orgueil même peut s'absoudre sous le patronage des Stuarts, des Rohan et des Condé. Songez que, le même jour, par le même courrier, cet étonnant baron, digne d'être aussi Castillan que son

nom, pouvait recevoir deux lettres, l'une timbrée aux armes de l'Angleterre, l'autre timbrée aux armes de France; (de quoi être soi-même un peu timbré ;) l'une où ses filles, ses propres filles, étaient appelées « *mes nièces* » par l'illustre et sainte Louise de Bourbon, l'autre où il était traité d'égal à égal et qualifié de *mon cher ami* par la veuve du dernier Stuart. Soyons justes ; n'y avait-il pas là de quoi tourner la tête de ce robuste vieillard dont les solennités lapidaires et la prose poétique s'accordaient d'ailleurs avec le ton général de son moment? Il remontait par ses alliances à notre race royale, par ses amitiés aux légitimes rois d'Angleterre, par ses goûts aux architectes du Parthénon et du Panthéon, par son infatigable été de la Saint-Martin aux patriarches, puisque, à soixante-quinze ans, il remettait encore en vigueur le *Croissez et multipliez !* d'Abraham et de Jacob. Vingt colonnes, cent colonnes, mille colonnes commémoratives, était-ce trop pour tous ces prodiges?

Ma digression est infiniment trop longue; mais remarquez que, cette fois, c'est le baron de Castille, retrouvé, ràjusté et raconté par M. Charvet, qui nous aide à considérer sous un nouvel aspect la comtesse d'Albany ; une femme raisonnable sous les traits d'une héroïne de roman ! Son existence, on le sait, se résume en trois noms : Charles-Édouard, comte d'Albany ; Victor Alfieri ; Fabre ; un prétendant, un poète, un artiste. Que penser de cette trilogie où se reconnaît l'histoire de bien des femmes qui,

trop peu chrétiennes pour consacrer à Dieu leur veuvage, déçues ou froissées dans un premier lien, refusant de se résigner à l'isolement de cœur, permettant à leur habitude d'aimer de devenir une seconde nature, sont finalement forcées de déroger pour conserver une illusion de tendresse, et d'offrir à un inférieur une jouissance de vanité pour se figurer qu'elles sont toujours belles, toujours aimables et toujours aimées? Saint-René Taillandier et Sainte-Beuve ne sont pas d'accord sur cette question délicate; et, chose bizarre, quoique fort explicable! le biographe est plus sévère que le critique. C'est que le biographe jugeait madame d'Albany en père de famille, en chrétien, en homme pour qui la morale ne peut avoir deux poids et deux mesures, tandis que Sainte-Beuve... Mais pas un mot de plus, puisque ses amis ont cru, à ce qu'il paraît, lui restituer son innocence baptismale en supprimant, à l'étalage des libraires, certain livre dont ils ne réussiront peut-être qu'à multiplier les éditions! M. Charvet, pour les mêmes raisons, également honorables, est à peu près du même avis que Saint-René Taillandier. Pourtant, sans sacrifier des principes encore plus immortels que ceux de 89, n'est-il pas permis de plaider les circonstances atténuantes?

Pour une jeune et jolie femme, il n'est pas toujours commode d'être l'épouse d'un héros, surtout quand ce héros, quinquagénaire et en retrait d'emploi, n'a gardé de son héroïsme que tout juste ce qu'il faut pour s'effor-

cer de s'en étourdir et de l'oublier. Charles-Édouard fut le type, dont nous avons connu, de nos jours, bien des variantes ou des diminutifs, de l'homme qu'il faudrait pouvoir saisir à son moment, sous un éclair, à l'heure où toutes ses facultés, tendues vers le même but, font de lui presque un grand homme, et qui ne devrait pas avoir de lendemains. C'est un millionnaire qui, pour avoir tout dépensé en un jour, se trouve dépourvu. La certitude d'avoir été, à telle date, supérieur à notre faible humanité, le regret d'une destinée manquée, l'intime souffrance du délaissement, de l'inaction et de la décadence, l'amertume d'un droit méconnu, le sentiment de révolte contre les trahisons de la fortune, tout se réunit pour le déclasser et lui faire perdre son équilibre et son niveau Sous prétexte qu'il a placé un jour le devoir à des hauteurs inaccessibles au vulgaire, il s'affranchit des devoirs journaliers de la vie commune. Sous prétexte que le monde ne lui a pas donné ce qu'il méritait d'obtenir, il rend volontiers son entourage responsable de ses mécomptes ; il s'en prend à sa femme, à ses proches, à ses familiers, à tous, du chagrin de n'être pas ce que sa naissance et sa bravoure auraient dû le faire, et il semble qu'il manquerait quelque chose à ce qu'il souffre s'il oubliait de faire souffrir ceux qui l'aiment. S'il essaye de s'accorder à lui-même les fumées de sa gloire passée, le trompe-l'œil d'une grandeur qu'il a failli atteindre, le cérémonial d'une royauté échappée de son berceau, ces

simulacres stériles et ces complaisantes formules ne parviennent qu'à l'attrister ou à l'irriter davantage, par le contraste de ce qu'il devrait avoir et de ce qu'il a. Ne rencontrant plus rien, de ce qu'il tient sous sa main, qui puisse l'indemniser ou le satisfaire, voulant à tout prix se dérober à cette situation paradoxale et à lui-même, il aime mieux tomber que marcher, s'abrutir que se consoler, se dégrader que se maintenir; témoin Charles-Édouard: un héros en 1745, un ivrogne en 1772, lorsqu'il épousa Louise, princesse de Stolberg; un chevalier, lorsqu'il battait les Anglais du roi George; un brutal, lorsqu'il battait sa femme! Au surplus, si vous relisez comme moi les premiers chapitres de *Waverley*, vous reconnaîtrez que les habitudes écossaises de 1745 ne se prêtaient que trop aisément à ces fâcheuses métamorphoses, et que l'*Ours rampant,* coupe gigantesque des Bradwardine et des Balmawapple, contenait d'avance les exagérations bachiques du pauvre vieux roi sans royaume.

Je ne sais si je me trompe, et si mes belles lectrices seront de mon avis. De tous les vices que peut avoir un mari, le plus douloureux, sinon le plus irritant pour une femme distinguée, c'est l'ivrognerie. Quand elle est sacrifiée à l'ambition, à la gloriole, au jeu, ou même à une rivale, elle souffre sans doute et sa blessure est peut-être plus profonde. Mais du moins, elle n'est pas humiliée en la personne du coupable, dont les enfants sont les siens, et qui lui a donné des jours d'illusion, d'enthousiasme et de

bonheur. L'offense est réelle, cruelle, poignante, mais invisible et absente. Une belle âme peut refuser d'y croire; un cœur généreux peut s'ennoblir et se sanctifier par le pardon. Lorsque le délinquant revient au bercail, rien, dans son attitude, ne trahit sa faute, et, s'il a quelque esprit et quelque finesse, il n'en est que plus empressé et plus aimable. Avec l'ivrogne, pas moyen de se méprendre. La conséquence immédiate, le corps du délit est sous les yeux de celle qui voudrait s'aveugler encore. C'est un homme qui est sorti tout à l'heure de chez elle; c'est une brute qu'on lui rapporte, et souvent cet ignoble excès dont elle gémit se traduit contre elle en grossièretés, en voies de fait et en violences. Le dégoût lui fait regretter de n'avoir pas à être jalouse; une trahison la désolerait moins que cette honte. La malheureuse assiste au spectacle le plus navrant qui puisse faire préférer aux joies du mariage les austérités du cloître; l'avilissement progressif de l'objet de ses chastes tendresses, l'hébêtement de cette âme faite à l'image de Dieu, dont la garde lui était confiée, et qu'elle aurait voulu élever, purifier, sauver par sa balsamique influence. Je néglige de compter le plus intime, le plus impitoyable de ses supplices; car déjà il ressemble à un remords anticipé et pressenti. Elle ne peut plus aimer ce mari... Qui aimera-t-elle?

La comtesse d'Albany aima un poète, Victor Alfieri. Elle aurait dû, pour son honneur, ne choisir personne;

pour son bonheur, elle pouvait peut-être mieux choisir; pour sa gloire, elle aurait pu choisir plus mal. M. Charvet, dans son excellente notice, a bien voulu citer quelques lignes, écrites en 1856, où *j'éreintais* Alfieri au point de vue poétique et dramatique. J'étais injuste, ou du moins excessif. J'avais le tort de faire rejaillir sur l'auteur de tragédies contestables la mauvaise humeur que j'éprouvais en voyant un caprice parisien sacrifier notre incomparable Rachel à madame Ristori, Hermione et Phèdre à cet abominable drame de *Myrrha*, le pur marbre de Paros, sculpté par Phidias, aux sculptures du chevalier Bartolini, la perfection exquise à un talent orageux, turbulent, plein d'alliage, où, suivant l'expression d'un homme illustre, des gestes de mélodrame s'alliaient tant bien que mal à des poses de statue. Il faut avoir traversé, à Paris, ces hivers de 1855 et de 1856, pour savoir à quel degré de folie, — tranchons le mot, — de bêtise peut arriver la ville la plus spirituelle du monde, de combien de moutons de Panurge elle peuple les loges et les stalles de ses théâtres, quand elle est décidée à taquiner une de ses idoles. Cette fois, à force de taquiner, elle brisa. Pauvre Rachel! Puisse son exemple ne pas être perdu pour celles qui, sans l'égaler, — on ne l'égalera jamais! — nous rendent du moins son image et comme son ombre!

Aujourd'hui, dégagé d'un épisode dont il était bien innocent, Alfieri m'apparaît, à cette date de 1780, sinon

comme un grand poète, au moins comme une grande physionomie poétique et tragique. Son nom même où l'on peut, en le décomposant, trouver par à peu près *altier* et *fier*, lui sied bien et contribue à son prestige. Aristocrate révolutionnaire, ardent travailleur, amoureux de gloire, déclamateur prodigue des grands mots sonores de liberté, de tyrannie et de servitude, monté sur des échasses sans rien perdre de sa taille, drapant dans une toge romaine son torse amaigri de gentilhomme piémontais, il fut bien le personnage de son moment, lé précurseur d'une phase meurtrière ou humiliante pour ces rois qu'il se piquait de haïr, et, en ce qui touche à madame d'Albany, le consolateur le mieux fait pour suppléer un souverain chimérique, noyé, comme le duc de Clarence, dans un tonneau de Malvoisie. Nous la suivrons jusqu'au bout de sa correspondance avec le baron de Castille, et du très attachant récit de M. Charvet.

II

Les femmes qui mettent du roman dans leur existence, ne devraient songer à l'amitié que lorsque ce roman est fini. Pour un homme desprit, d'honneur et de cœur, c'est un rôle trop difficile et trop ingrat de côtoyer sans

cesse, chez une personne dont il a subi le charme, une affection plus vive qui le relègue au second plan, le réduit à l'état d'accessoire ou de *pis-aller*, froisse constamment en lui un sentiment meilleur et plus sérieux que l'amour-propre, et le condamne à se dire tout bas que, dans telle ou telle circonstance, en un moment de crise et d'orage, il ne compterait pas plus dans la vie de cette femme que la fleur artificielle tombée l'autre soir de sa coiffure, ou le nom inscrit sur son carnet de bal par le plus insignifiant de ses danseurs. Ce qu'il y a d'excellent dans les relations du baron de Castille avec la comtesse d'Albany et dans leur correspondance, c'est qu'il ne s'y mêle aucun de ces sous-entendus que la plume déguise, que l'orgueil dissimule, qu'une subtile analyse découvrirait aisément au-dessous des expressions les plus correctes et qui ne vont pas sans un peu de trouble et de malaise. Un gentilhomme français voyage en Italie. Il est présenté à une jeune femme de vingt-six ans que tout recommande à son attention et à ses sympathies; une beauté originale et piquante, une intelligence, sinon supérieure, au moins avide de s'éclairer et de s'instruire, la célébrité ou le mérite des habitués de son salon, le prestige d'une situation quasi-royale où la couronne absente se changeait en auréole, l'honneur d'être la compagne d'un légitime prétendant, illustré par son héroïsme, ses aventures et ses malheurs; le chagrin d'avoir rencontré dans cet éblouissant mariage les frois-

sements et les mécomptes d'une union mal assortie; la perpétuelle meurtrissure d'une chaîne alourdie par le trousseau des clefs de la cave, et enfin l'honneur, éclatant selon le monde, d'adoucir de sa blanche main les aspérités d'une âme de patriote, de révolté et de poète, d'emmieller son fiel, de le réconcilier avec la vie, avec la poésie, avec la gloire, d'être sa Muse, son infirmière, sa Béatrix, de lui donner envie d'être célèbre pour devenir plus digne d'elle.

Rien de moins, rien de plus. En 1778, le baron de Castille est un visiteur, un passant. Mais ce passage laissera des traces, cette visite ne sera pas perdue. M. Charvet, qui, dans toute sa notice, fait preuve d'une bien remarquable justesse de ton, a su rendre très touchant, presque pathétique, l'épisode de Charlotte Stuart, fille naturelle de Charles-Édouard et d'une femme qu'il avait passionnément aimée pendant la phase héroïque; Clémentine Walkinshaw, filleule de Marie-Clémentine Sobieska. A cette date de 1778, le prétendant, vieilli avant l'âge, touche à la soixantaine; son abaissement s'entremêle encore de quelques lueurs chevaleresques et princières. Il est seul, abandonné par tous les rois de l'Europe, séparé de sa femme qui, fort différente de la femme de Sganarelle, n'aimait pas à être battue. Jeune, belle, intelligente, peut-être aurait-elle réussi à lui rendre, par sa gracieuse influence, le sentiment de sa dignité et de sa valeur, le souvenir de son origine et de ses des-

tinées chevaleresques, le désir de remonter à son niveau, de reprendre son équilibre, de ne plus justifier sa déchéance royale par son abdication morale. Elle n'a pas essayé Sa vocation est décidément d'inspirer les poètes plutôt que de corriger les ivrognes, et l'on ne saurait nier que l'une de ces deux missions est plus séduisante que l'autre. C'est dommage pourtant, et il nous est permis d'exprimer un regret, quand nous songeons à « ce beau jeune homme en cheveux blonds, distingué par la dignité de son maintien et la noble expression de ses traits, » que le peu jacobite Walter Scott nous peint sous des couleurs si aimables. Ce qui a le plus manqué, semble-t-il, à la comtesse d'Albany, c'est le sens exact des devoirs que lui imposait son mariage; c'est une provision d'enthousiasme pour le nom et le passé de son mari, capable de lui faire accepter les désagréments de détail sans se dégoûter de sa tâche; l'idée fixe que, lorsqu'on avait eu l'honneur de s'unir à un Stuart, il fallait mériter cet honneur par des sacrifices, en faire le centre de toutes ses actions, de toutes ses pensées, et s'élever jusqu'à Charles-Édouard en le relevant jusqu'à elle. Non! il ne lui plut pas d'être l'Artémise de la légitimité, et elle se détacha sans effort de cette Majesté proscrite, comme un beau fruit mûr se détache d'une branche pourrie ou brisée. Remarquons qu'elle fut punie par où elle avait péché. Elle répudia un chant de poème épique, et Alfieri, pour l'amour d'elle, enfanta une quinzaine de tragédies!

Quoi qu'il en soit, conseillé par le baron de Castille, ce roi sans royaume, ce mari sans femme, ce veuf sans veuvage, se décida à rappeler auprès de lui sa fille Charlotte ; il la légitima sous le nom de duchesse d'Albany, et Charlotte se montra digne de cette réparation tardive. La fille tenta et mena presque à bien ce que l'épouse avait négligé et dédaigné. Entourée des sympathies de la haute société florentine qui, en s'empressant auprès d'elle, accentuait son blâme contre l'absente, elle mit un peu de soleil dans cette ombre, un peu de gaieté dans cette tristesse, un peu de tendresse dans cet abandon, un peu de mouvement dans cette immobilité morne, particulière aux royautés tombées. Moins malheureux, Charles-Édouard devint plus sobre. Il renonça presque à ses dégradantes habitudes, le jour où il s'aperçut que, au lieu de s'étourdir sur l'indifférence ou l'infidélité conjugale, il n'aurait plus à se distraire que de son affection paternelle. Il s'éteignit doucement dans les bras de cette pieuse et dévouée Charlotte, qui ne lui survécut que deux ans. Ce contraste a inspiré à M. Charvet une des meilleures pages de son excellente notice. Cette supériorité filiale tient aux fibres les plus délicates du cœur. La femme, surtout quand il existe une grande différence d'âge, peut dire qu'elle a été jusqu'à un certain moment une étrangère pour son mari, que, pour s'assimiler l'un a l'autre, ils ont à subir une véritable métamorphose ; si le lien la blesse, il lui semble que, en le brisant, elle

rentrera dans les conditions de sa vie antérieure, en possession de sa liberté morale, de sa vraie physionomie, ou, comme dirait un Allemand, de son *moi*. Une fille ne fait pas ces calculs. Le sang qui coule dans ses veines lui défend de se marchander. Elle juge son père avec son cœur; ce qui signifie qu'elle s'interdit de le juger; elle l'aime tel qu'il est, et, s'il inquiète sa tendresse par quelque désordre ou quelque défaillance, elle ne l'en aime que davantage, parce qu'elle se sent plus nécessaire.

Charles-Édouard meurt en 1788, Alfieri en 1803. La comtesse d'Albany avait aimé le poète : elle ne l'avait pas épousé, et cela, pour des raisons très ingénieusement indiquées par Saint-René Taillandier et par M. Charvet. La religion n'eût pas permis d'hésiter ; mais la comtesse était de son siècle, ou plutôt de ses deux siècles, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait vécu deux cents ans, mais que la légèreté moqueuse des spirituelles contemporaines de Voltaire se combinait chez elle avec une sorte de christianisme transitoire, partagé entre la Muse hautaine d'Alfieri et la poésie un peu vague de M. de Chateaubriand. Sa religion, tout en surfaces et en bienséances, était celle de la plupart des grandes dames de son temps. Qui sait, soit dit en passant, si la guerre au bon Dieu à laquelle nous assistons aujourd'hui, n'est pas l'expiation de cette longue phase où les croyances religieuses se réduisaient à l'état de conventions sociales, où les classes dirigeantes, les beaux esprits, les femmes à la mode,

les groupes officiels et même les parleurs de trône et d'autel, abandonnaient volontiers au peuple, aux ignorants, aux pauvres, aux petits, le soin de prendre le christianisme au sérieux et de se conduire d'après ses préceptes? En oubliant d'épouser Alfieri, la comtesse d'Albany obéissait à la logique spéciale des vanités et des contradictions féminines. Je parlais tout à l'heure de son peu d'enthousiasme pour son austère et noble rôle d'épouse du dernier des Stuarts. Pourtant, elle voulut jusqu'au bout se parer de ce titre dont les obligations l'effrayèrent. En repoussant le fardeau, elle prétendait garder le décor. Trop faible ou trop légère pour l'abnégation, elle ne renonçait pas au prestige ; elle refusa de s'apercevoir que, du moment qu'elle délaissait le roi, sa royauté chimérique perdait même le charme d'une illusion, l'apparence d'un droit et l'autorité d'un souvenir.

A vrai dire, c'est de la mort d'Alfieri que date la correspondance de la comtesse d'Albany avec le baron de Castille (octobre 1803). M. Charvet remarque très finement que le poète avait eu, lui aussi, ses raisons de vanité ou d'orgueil pour ne pas demander à la veuve plus et mieux qu'il n'avait demandé à la femme. En l'épousant, il n'était plus que le *mari de la reine*, et, si haut qu'il se fût placé dans sa propre estime, même avec son bagage de quinze tragédies, il ne pouvait se dissimuler que la comtesse d'Albany ne lui aurait offert ou accordé sa main qu'en aspirant à descendre. En pareil

cas, un esprit superbe, tel que l'auteur de ***Myrrha***, devait mieux aimer l'orgueilleux plaisir d'avoir été préféré à un roi que le stérile honneur de lui succéder. Peut-être Saint-René Taillandier est-il un peu au-dessus du ton, lorsqu'il écrit les lignes suivantes à propos de Fabre, le troisième larron... hélas! quand il n'y avait plus grand'-chose à voler : « Étrange ironie de la fortune ! Alfieri a pris les Français en horreur ; un seul a trouvé grâce devant lui ; il l'accueille, il lui ouvre sa maison, et c'est son propre châtiment qu'il introduit lui-même dans son sanctuaire ! »

Châtiment ! le mot n'est-il pas un peu dur, et la pénitence était-elle bien rude? Qui sait si Alfieri n'avait pas accueilli le peintre français avec l'espérance sournoise d'être bientôt *le plus heureux des trois ?* A cette époque, la comtesse d'Albany avait cinquante ans, et, d'après le témoignage de ses contemporains, elle n'était plus même une femme bien conservée ; pas même ce qu'on appelle assez brutalement *de beaux restes*. M. Charvet a frappé juste, lorsqu'il a dépeint ou deviné ce qu'avaient dû être au fond, bien au fond, les romanesques amours de la comtesse et d'Alfieri. Les poètes sont des gens terribles. Ils trouvent moyen d'être à la fois égoïstes et passionnés, expansifs et personnels, et de rapporter à eux-mêmes ce qu'ils ont l'air de prodiguer à leur idole ; il leur est plus facile de prêter à leur amour une langue enchanteresse que de lui enseigner l'esprit de dévouement et de sacri-

fice. Habitués à exprimer plus qu'ils ne ressentent, ils en profitent souvent pour ne pas ressentir ce qu'ils expriment. Vivant par l'imagination, il leur arrive de confondre l'imagination avec le cœur et de s'appauvrir au dedans de tout ce qu'ils dépensent au dehors. C'est leur propre idéal qu'ils poursuivent en idéalisant la femme qu'ils invoquent comme la sœur de charité de leur génie. Incapables de démêler dans leurs sentiments ce qui flatte leur orgueil de ce qui mérite leur tendresse, ils seraient exaspérés, impitoyables, si cette main caressante appuyait un peu trop fort, si cette douce voix négligeait un seul moment d'interpréter l'hommage universel. Une femme d'élite peut être fière du rôle qu'ils lui décernent, fière de l'idée qu'elle a sa part dans leur poésie, que son amour les exalte, que son image les inspire, que leurs vers la feront immortelle. Mais il est rare qu'elle n'ait pas à payer la rançon de cette gloire. Ils lui donnent l'éclat, souvent l'ivresse, rarement le bonheur, jamais le calme.

Il est facile de recomposer, à la suite de M. Charvet, les trois chapitres du roman de madame d'Albany. Avec Charles-Édouard, quinquagénaire et détérioré par le vin de Chypre, elle ne se donna pas même la peine de chercher si le bonheur pourrait être suppléé par le devoir. Avec Alfieri, elle savoura les jouissances de la vanité, peut-être les enchantements de la passion, mais à la condition de subir des orages, de tolérer des infidélités, de

se débattre contre les exigences d'un caractère inégal, violent, impétueux, irascible, qui s'accordait mal avec sa nature paisible et la forçait parfois de se demander si elle pouvait se dire heureuse quand elle était si peu tranquille. Avec Fabre, elle trouvait enfin ce qui lui avait manqué jusqu'alors, la liberté d'esprit, la quiétude, la sérénité d'un soir d'automne, la certitude de rester toujours supérieure à l'homme qu'elle admettait dans son intimité ; sans compter que cet honnête Fabre, malgré ses pinceaux et son prix de Rome, ět, quoique un artiste soit proverbialement le contraire d'un bourgeois, justifiait sans doute le mot de la duchesse de Chaulnes, cité par M. Charvet : « Pour un bourgeois, une duchesse n'a jamais que trente ans. »

Avec le baron de Castille, madame d'Albany n'a pas de ces coquetteries de femme entre plusieurs âges. Elle ne profite pas de la distance pour lui faire croire que le temps l'a épargnée. — « Ne vous rappelez pas ma figure, lui écrit-elle; elle est disparue... Mon vieux visage ne ressemble plus à celui que j'avais, même en 1789... Vous avez tort de me croire passable ; j'ai cinquante-deux ans, et ce dernier chagrin (la mort d'Alfieri) m'a maigrie de moitié et m'a blanchi tous les cheveux... »

Voilà le point de départ de cette correspondance ; elle a toutes les franchises, toutes les familiarités de l'amitié, et dès lors cette amitié, cette Sainte-Périne de l'amour, peut se donner un libre cours sans redouter un fâcheux

voisinage, sans un grain de jalousie, sans même s'effaroucher de la présence de ce bon M. Fabre, dont les sentiments pour madame d'Albany se couvrent d'un triple voile de respect, et qui voudrait bien, j'imagine, la respecter encore davantage. La comtesse s'y révèle sous un jour nouveau, fort peu élégiaque, quoi qu'elle en dise, ne pleurant Alfieri que tout juste ce qu'il faut pour vouloir être consolée, mais simple, naturelle, cordiale, plus bourgeoise que ne le comporterait son double veuvage, plus judicieuse que spirituelle, dégagée de ses souvenirs et de ses regrets, plus préoccupée de ses finances que de son royaume, très résignée à faire de sa vieillesse une abdication indéfinie, témoin plutôt que juge des événements de son époque, grande dame pourtant, ne fût-ce que par son souverain mépris pour l'orthographe. Si le mot *bonhomme* avait un féminin bien exact, je dirais que madame d'Albany, écrivant à M. de Castille, est tout à fait *bonne femme*. Elle s'intéresse aux embellissements de son château et de son parc, à ses constructions, à ses colonnes, à la naissance de ses enfants, à ses douleurs paternelles ; car le fils aîné du baron (d'un premier lit), fut tué à la sanglante bataille d'Essling. Peu favorable à l'Empire, hostile à Napoléon Bonaparte, qui l'avait, sinon persécutée, au moins molestée, elle dissuade son ami de toute tentative pour remplacer par l'habit brodé sa redingote à la propriétaire, et par le triste rôle d'homme de cour la douce vie d'homme des champs.

Elle traduit à son insu le *sua si bona norint*, de Virgile. Elle lit beaucoup, elle lit sans cesse, et ses lectures lui enseignent, faute de mieux, la philosophie de l'histoire et de la vie, la philosophie pratique, celle qui, sans monter bien haut, prend le temps comme il vient, le monde tel qu'il est, se désabuse sans se désespérer, boit sans grimace à la tasse commune, et, au lieu de jeter bruyamment par la fenêtre les fleurs desséchées de la jeunesse, les collectionne dans un herbier et retrouve une leçon dans chacune de leurs étiquettes.

Cependant, les catastrophes s'accumulent et se précipitent. Voici les points noirs qui deviennent de gros nuages, les nuages qui deviennent des tempêtes. Voici les dernières guerres de l'Empire, l'invasion, la glorieuse et stérile campagne de France, la Restauration, les Cent-Jours, Waterloo, les violences de 1815. Tous ces événements se reflètent dans les lettres de la comtesse d'Albany avec un effet de contraste qui fait songer aux sombres nuées d'un ciel scandinave se reflétant dans un lac italien. Généralement, elle voit juste, et ses appréciations personnelles, excellemment commentées par M. Charvet, relevées par de beaux fragments des *Mémoires d'outre-tombe*, entremêlées de pages ou de notes où nous retrouvons la fidélité royaliste, la modération éloquente, l'incomparable loyauté de M. de Larcy, donnent à telle ou telle partie de cette correspondance la valeur d'un document historique. Madame d'Albany parle de Bona-

parte vaincu avec un excès de vivacité et de passion féminines : « J'aimerais autant qu'il fût allé retrouver son *patron Lucifer*, pour le repos de l'Europe... Au lieu d'envoyer à Sainte-Hélène ce fléau de l'humanité, on aurait dû l'envoyer chez *son patron Belzébuth*; cela aurait éteint tous les partis, au lieu qu'il y a des fous qui espèrent toujours le revoir... » — C'est un peu raide, un peu diabolique pour une femme qui n'avait, en somme, rien d'infernal; mais nous ne devons pas oublier que c'était le ton du moment, et cela, non seulement chez les reines, par à peu près, de la perfide Albion, parmi les émigrés, dans le faubourg Saint-Germain, dans les rangs aristocratiques et monarchiques, mais encore et surtout chez le peuple, le vrai peuple, passionné, affolé, furieux, acharné aux représailles, surexcité jusqu'au crime, mais sincère dans ses colères contre le génie malfaisant qui l'avait saigné aux quatre veines, et n'ayant besoin d'aucune influence, d'aucune impulsion pour se précipiter en aveugle sur l'auteur de ses misères. « — Les femmes, dit Chateaubriand, détestaient Bonaparte comme mères... » — A notre tour nous dirons : « Le deuil sacré d'une mère doit désormais arrêter notre plume; ses larmes doivent effacer les réquisitoires contre la légende napoléonienne. Mais enfin, l'histoire, la vérité, la justice, l'humanité, ne peuvent pas se démentir, et ce n'est pas leur faute si les cicatrices ont parlé un autre langage que les blessures.

Je glisse rapidement sur les années suivantes — 1816-1822. — Revenue des vanités de ce monde, liseuse infatigable, reposée et rassérénée autant que peut l'être la vieillesse quand elle ne fait au bon Dieu et aux espérances d'une vie meilleure qu'une bien petite part, la comtesse d'Albany n'est plus qu'une spectatrice intelligente, une aimable maîtresse de maison, heureuse de voir défiler devant elle ou chez elle les personnages célèbres, habile à les esquisser d'un trait, exacte à rendre compte de ses impressions à son ami le baron de Castille. Notons, au passage, une jolie lettre, du 8 avril 1820, où il est question de M. Madier-Montjau, que la comtesse appelle le *Monsieur de la pétition;* le même de qui j'ai parlé ailleurs, et qui, à dater de 1848, ne cessait de demander pardon à Dieu et aux hommes d'avoir contribué à la Révolution de Juillet. On sait à quoi contribue son fils, sourd, absolument sourd, radicalement sourd à toute idée conciliante en ce qui touche à la liberté de conscience.

Bien des fois, au cours de cette correspondance, madame d'Albany avait promis au baron de Castille une visite. Elle s'exécuta en 1822. Ce fut, hélas! une visite *in extremis;* la pauvre femme n'avait plus que peu de temps à vivre; elle mourut le 29 janvier 1824, et son vieil ami, qui semblait devoir atteindre l'âge de Mathusalem, ne lui survécut que deux ans. Néanmoins, il eut le temps d'affirmer encore une fois sa spécialité lapi-

daire, commémorative, architectonique, monumentale et pyramidale à l'aide de l'inscription suivante :

À LA MÉMOIRE
DE LA PRÉTENDANTE D'ANGLETERRE,
MADAME LA COMTESSE D'ALBANY, NÉE S. A.
LOUISE, PRINCESSE DE STOLBERG, ÉPOUSE
DU DERNIER DES STUARTS. ELLE VINT
A ARGILLIERS, EN OCTOBRE 1822, VOIR
SON AMI LE BARON DE CASTILLE;
ELLE MOURUT A FLORENCE LE
29 JANVIER 1824.

Maintenant, au lieu d'une critique, je finirai par un vœu. Cette belle notice, cette correspondance inédite, ces pages enrichies de citations de Chateaubriand, de Bonstetten, de Sismondi, de Sainte-Beuve, de M. de Larcy, de Saint-René Taillandier, d'Alfieri, des frères de Goncourt, ne doivent pas rester dans la pénombre d'une publication de province; elles reviennent de droit à un de nos éditeurs parisiens. Grande dame, veuve d'un prétendant, muse d'un poète, patronne d'un artiste, la comtesse d'Albany peut faire beaucoup parler d'elle, sans que l'on craigne d'offenser sa mémoire ou de compromettre sa vertu.

XI

M. LOUIS MANGEOT[1]

Août 1879.

En littérature comme en politique, la bonne compagnie, de quelque nom qu'on la désigne, — aristocratique, réactionnaire, conservatrice ou monarchique, — n'a que ce qu'elle mérite. Quand paraît un livre immoral, scandaleux, grossier, impie, démagogique, ordurier, tapageur, communiste, il a d'abord pour lui tous ses alliés naturels, et nous ne pouvons nous dissimuler, sous ce régime de suffrage universel, que ces alliés forment les gros bataillons. Puis, nous arrivons indignés, courroucés, avec une forte provision de critiques, de colères, de sarcasmes, de jérémiades, de vives raisons, de protes-

1. *Alcide Dubocage.*

tations énergiques au nom de la morale, de la décence, de la langue française, de la conscience publique, de la pudeur et du goût; nous ne nous apercevons pas que, grâce aux conditions actuelles de publicité, de propagande et de succès, nos anathèmes ne servent qu'à introduire ce mauvais livre partout où il risquerait de ne pas pénétrer. Nos réclamations sont des réclames; nos *éreintements* sont des annonces; nos malédictions le bénissent, nos invectives l'accréditent, nos récriminations le popularisent, nos railleries l'enrichissent, et la langue française, que nous prétendons venger, s'en montre si peu reconnaissante, que scandale, curiosité, cynisme, *attraction*, immoralité, argot, vogue, centième édition, se confondent dans son nouveau dictionnaire de synonymes.

Je parierais, ma belle lectrice, que vous n'avez pas encore lu *Alcide Dubocage*, par M. Louis Mangeot. C'est tout simple! A quoi bon se gêner ou se presser avec ses amis? M. Louis Mangeot se contente d'être plein dé talent, de verve généreuse et d'esprit. Vous voyez bien qu'il ne mérite ni une audience particulière, ni un tour de faveur! Il prend parti pour nous contre nos adversaires. Il ramène à la *vérité vraie* des événements effrontément travestis par ceux qui les exploitent sous les yeux de ceux qui les ont subis. Il nous montre, dans toute sa laideur, un de ces champignons vénéneux, éclos, sous un soleil d'émeute, sur le fumier révolutionnaire.

A l'aide de traits épars, habilement rassemblés, soudés et fondus, il recompose des types dont nous pouvons tous certifier l'exacte ressemblance; utopistes sincères, visionnaires d'égalité, de fraternité, de liberté, de paradis républicain, se promenant dans leur rêve jusqu'au jour où ils sont forcés de se démentir pour ne pas être réduits à se mépriser; Gaudissarts peu illustres, s'élançant du fond d'une étude d'avoué ou d'un magasin de lingerie pour parodier à leur profit *la Curée* du poète, se ruer sur les places, envahir les préfectures, faire de leur pays une proie, de leur politique une orgie, de nos ruines leur piédestal, de notre argent leur budget, de notre patriotisme leur risée, de notre détresse leur fortune, de nos douleurs leur jouet; commençant par les chansons de Béranger, passant par la *Marseillaise*, pour aboutir aux refrains obscènes des cafés-concerts et des bals de barrières; sémillants à vingt ans, ridicules à quarante, hideux à soixante; vengeant tôt ou tard leurs victimes et leurs dupes par le défaut de proportion entre leurs capacités et leurs vices, entre leur avidité de jouissances et leur faculté de jouir, entre leur rage de vivre et leur science de la vie; prompts à glisser sur la pente qui mène de l'assouvissement des convoitises aux servitudes de la *bête*, et, pour être complets, prenant le temps de se révéler fripons avant de se métamorphoser en brutes.

A côté d'Alcide Dubocage, du Gaudissart malfaisant, fléau de son pays et de sa famille, voici l'enfant, bâtard

d'une même couvée, peut-être de ses œuvres; le journaliste venimeux, dont la plume est un stylet, dont l'encre est faite d'arsenic, de picrate et de fiel. D'Estrangeville, dans le roman de M. Mangeot, a cela de remarquable que tout le monde reconnaîtra cette figure, sans que l'on puisse précisément lui appliquer un nom. D'Estrangeville personnifie le fils d'actrice, le gentilhomme déclassé, le produit de toutes les corruptions parisiennes, l'ennemi de toute honnêteté et de toute vertu, le bel esprit panaché de *fruit sec*, d'écrivain à tout faire, qui, sous un roi absolu, serait un plat valet, sous la République un factieux, sous la Commune un fédéré, dans la guerre civile un bandit. Nostalgique du mal, fureteur de scandales, méchant avec délices, enfiévré d'orgueil, acharné contre quiconque peut marcher le front haut et nommer son père, il ne sera content que le jour où il aura détruit tout ce qu'il déteste, c'est-à-dire la société tout entière. Il ne lui pardonne pas, et il entend lui faire payer cher le chagrin de se sentir méprisable et de n'être pas le fils de quelqu'un. Avant de saupoudrer ses chroniques de poivre de Cayenne, il avait essayé d'autre chose. Si ses pièces avaient fait de l'argent, si les éditeurs s'étaient disputé ses manuscrits, s'il avait conservé dans le vrai monde quelques élégantes amitiés, peut-être aurait-il consenti à rester neutre. Mais son orgueil vit de ses blessures, comme les mendiants vivent de leurs plaies. En présence des véritables succès de

théâtre et de roman, il subit à perpétuité le supplice de Tantale. De chacun de ses mécomptes il a fait un grief, de chacun de ses griefs une menace. Il y a, chez lui, de l'aristocrate défroqué, de l'irrégulier, du *condottiere*, du réfractaire, de l'*outlaw*, du tigre, du chacal et de la vipère. Maintenant, vienne une de ces crises gigantesques qui font monter toutes les lies à toutes les surfaces, qui suppriment jusqu'aux fictions sociales, qui ne peuvent avoir d'autre élément que le chaos, qui aiguisent le poignard, soulèvent le pavé, allument la torche, chargent le fusil, mâchent la cartouche et manipulent le pétrole, qui donnent raison au loup contre le berger, à la boue contre le balai, à la barricade contre la maison, à la guêpe contre l'abeille, au repris de justice contre la justice, d'Estrangeville est là, dans son milieu, dans son cadre, sur son théâtre. Pour se maintenir au niveau de la situation et remplir ses exigences, il monte en grade. Le vicieux devient un scélérat, le déclassé devient un brigand, le méchant devient un malfaiteur. Il parade en attendant qu'il tue; il tue en attendant qu'il meure. Seulement, s'il a l'honneur de mourir, c'est une grâce que lui accorde le romancier. D'Estrangeville serait encore plus vrai peut-être, encore plus d'Estrangeville, si, laissant mourir ses dupes, il se sauvait avec sauf-conduit, approbation et privilège du général prussien.

Et ne croyez pas que M. Louis Mangeot ne réussisse

que les caractères odieux, les personnages tarés, les figures antipathiques. Pour vous prouver le contraire, je vais risquer une brève analyse.

Un caprice de grand seigneur, du vieux duc d'Estrangeville, élève, non pas de Brard et Saint-Omer, mais de Richelieu et de Lauzun, a fait d'Alcide Dubocage, petit clerc d'avoué, convive de Flicotteaux et Lovelace du quartier latin, un secrétaire intime, *in partibus infidelium*, avec des attributions variées, dont la plus agréable était sans doute de reprendre le fil de la conversation avec la jolie comédienne Clara Verteuil, quand le duc était fatigué de l'entretenir. Vous avez déjà deviné que c'est de ce bonheur à trois que va naître le journaliste au picrate, héros futur du 18 mars et du 21 mai 1871 ; duc pour un dixième, comédien pour un cinquième; Dubocage ou canaille pour le reste.

Le duc meurt; la Révolution de juillet le supplée auprès d'Alcide Dubocage, qu'elle transforme en sous-préfet. Ici, se place un premier croquis de tout ce que ces fonctionnaires improvisés par les *glorieuses* apportaient de fantaisie grotesque, d'incapacité, de jactance, d'appétits grossiers, de galanterie sultanesque, de faconde et de traditions d'estaminet à la province stupéfaite, ahurie, victime de la centralisation, révolutionnée pour le bon plaisir de la garde nationale et de la populace de Paris, forcée d'avoir l'air de se réjouir de ce qui la consternait. Mais, après avoir peint Dubocage et son

groupe, le galant, le beau diseur, le seul, l'irrésistible Dubocage, l'auteur est le premier à nous dire : « N'avez-vous pas besoin de changer d'air? » — On tourne la page, et jamais changement de décor ne produisit une sensation meilleure. C'est comme un brouillard infect qui se lève, se dissipe, s'absorbe dans l'azur du ciel au souffle de la brise matinale, tandis que le soleil illumine d'un seul rayon la plage, la mer et les lointains. C'est, en effet, sur une plage de notre Méditerranée que M. Louis Mangeot nous transporte. Il y a là un chapitre d'une fraîcheur exquise; une blanche villa à mi-côte, le nid des chastes amours du baron Roger d'Aiglemont et d'une belle créole qu'il a épousée d'enthousiasme. « La fille qui naquit de ces deux nobles créatures était un ange blond, qui grandit dans ce paradis terrestre, comme une belle fleur de grâce et de pureté. On l'appela Cécile.

Cécile! nom charmant! ineffable harmonie!
Fleur de virginité par les anges cueillie!
Cœur si chaste et si pur, que sa lune de miel
Se voila sur la terre et brilla dans le ciel!

Désormais le récit va suivre deux sentiers parallèles, et, si le bonheur n'est pas toujours du côté de l'innocence et de la vertu, c'est que le roman obéit aux mêmes lois que ce triste monde; c'est que nous traversons, avec M. Mangeot, une époque peu favorable aux belles âmes et aux consciences droites, où les braves offi-

ciers de marine, tels que Roger d'Aiglemont, sont distancés par les pêcheurs en eau trouble. Esclave du devoir, Roger part pour le Sénégal; il passe deux ans sous ce climat meurtrier; au bout de deux ans, sa femme est veuve et sa fille est orpheline. Les voilà seules, foudroyées, sans guide, sans appui... Hélas! l'isolement leur vaudrait mieux que le protecteur qui leur arrive sous les traits de M. le préfet du Var, le brillant Alcide du Bocage, avec un B aussi majuscule que celui des Biron ou des Brancas. Il est jeune encore; quarante ans à peine, une figure de bellâtre, une amabilité de commande, la parole facile, la bouche en cœur, de l'entregent et de la *blague!* Il se présente, il s'offre, il se rend utile, il se fait agréable! La baronne d'Aiglemont a l'indolence d'une créole; Cécile croit devoir surmonter une instinctive antipathie. Les deux pauvres femmes ne peuvent pas prévoir que ce frauduleux Bocage deviendra un jour la forêt de Bondy. Alcide s'entend aux échanges; il propose de renoncer à son nom pour adopter celui que leur deuil a consacré. Le mariage ou plutôt le sacrifice s'accomplit. Ce qu'il est, ce qu'il sera dans un avenir prochain, vous l'avez deviné; pour Cécile un martyre; pour Alcide un marchepied.

Mais, pour que le marchepied fût solide, il faudrait que le pied fût sûr. Or, Du Bocage d'Aiglemont est un de ces fonctionnaires *impossibles*, tels que nous en avons connu un bon nombre depuis un demi-siècle, que les

révolutionnaires s'amusent à créer et que les gouvernements s'empressent de défaire. Après un court passage à la préfecture d'Aurillac, il se démet de ses grandeurs administratives et se lance dans les affaires. N'oublions pas, dans cette curieuse galerie de portraits... approximatifs, Élodie Gazeux, « la femme célèbre par ses talents tout virils et sa vie aventureuse. » C'est Elle, et ne criez pas à la personnalité, car ce n'est pas Elle ! Quand l'auteur nous dépeint « ces gros yeux noirs, d'une fixité continue, ces cheveux coupés comme ceux d'un garçon, ce binocle, retenu par un cordon noir, ballottant sur son vaste corsage en forme de gilet d'homme, cette main forte, mais blanche, portant aux lèvres rouges et charnues une cigarette dont celles-ci lançaient au plafond la fumée bleue, » — lorsqu'il décrit cet entourage, ce cortège, ces *fauves*, ces hommes hérissés et barbus, ces poètes incompris, ces artistes chevelus, ces réformateurs de la société, ces pontifes de religions inédites, ces génies en disponibilité, ces tribuns en expectative, ces pianistes en extase, on croit les reconnaître tous, et l'on est tenté de les nommer. Cet illustre Gouju (de l'Oise), c'est Pierre Leroux, si ce n'est pas Michel (de Bourges), à moins que ce ne soit Ledru-Rollin. Eh bien, non ! Un trait nous met sur la voie, un autre trait nous déroute. *Nomen illi legio*; la peinture n'est pas individuelle, mais collective, ce qui vaut infiniment mieux. Ce n'est pas un visage, c'est un type, une médaille frappée à l'effigie d'une épo-

que; il nous suffit de savoir, pour rendre justice au talent de l'écrivain, que l'époque a produit des romanciers androgynes, des philosophes humanitaires, des avocats socialistes, des rimeurs à outrance, des virtuoses à tous crins, des économistes peu économiques, des sacristains de l'adultère, des législateurs *in animâ vili*, des philanthropes, des sectaires, des songe-creux, des prophètes, des apôtres, des hiérophantes, des dieux, et que ces produits variés, pour ne pas être en reste, ont à leur tour enfanté la politique radicale, la littérature naturaliste, la morale de M. Naquet, la science de M. Paul Bert, le ministère de M. Jules Ferry, la présidence de M. Gambetta, la rhétorique de M. Margue, les métaphores de M. Hugo, le badigeon de M. Engelhard et l'apothéose d'Étienne Marcel.

La satire contemporaine sans la personnalité; le tableau *compréhensif*, où le lecteur intelligent peut à son gré reconnaître, chercher, découvrir, nier ou discuter les modèles, l'art de concentrer ce que l'on généralise et de généraliser ce que l'on résume, c'est le procédé des maîtres, de Balzac par exemple. Puisque j'ai nommé l'auteur de la *Comédie humaine*, il va me fournir la seule objection que je puisse opposer à M. Louis Mangeot. Comme Balzac, il a décrit, caractérisé, vitupéré, flétri, par pressentiment et par avance, ce qui ne devait être tout à fait vrai que vingt ans plus tard. Étions-nous donc si corrompus, si échevelés, si débraillés, si agioteurs, si *jouisseurs*,

si véreux, si chevaliers d'industrie que cela, sous ce pauvre Louis-Philippe ! Nous le disions parce qu'on nous permettait alors de tout dire ; mais nous n'en étions pas sûrs, et la preuve qu'il fallait en rabattre, c'est justement qu'on pouvait l'imprimer, le publier, l'exagérer, au grand air et au grand jour. Le dévergondage des mœurs, le cynisme des spéculations, le luxe effréné, les sociétés en commandite, les prodigalités du bien d'autrui, la confusion du *tien* et du *mien*, la chasse aux millions, les endettés de la veille devenus les Monte-Cristo du lendemain, tous ces scandales, mis à l'actif ou au passif de la monarchie de 1830, me font un peu l'effet du désordre de nos finances, de l'hypertrophie de notre budget, de l'accroissement de nos impôts, de la dilapidation des fonds publics, de l'abus des fonds secrets, de l'épuisement des contribuables, qui, vers 1840, nous menaient droit à la faillite... dans les brochures de M. de Cormenin, et que nous ne pouvions conjurer qu'en nommant des députés républicains. Balzac, Gavarni, Daumier, devinaient ce qui n'existait pas encore ou n'existait qu'en germe. Cela est si vrai, que certains personnages de la *Comédie humaine* paraissent détachés du testament plutôt que du livre de Balzac ; que *Mercadet*, admirablement joué par Got à la Comédie-Française, ressemble à une lithographie égarée dans une collection d'eaux-fortes, et que, si l'on reprend *Robert Macaire*, comme il en est question depuis quelques jours, nous redirons tous en

chœur le refrain de *Robert-le-Diable* : *Ah! l'honnête homme! Le galant homme!*

Ma remarque, simple variante de l'*Art de vérifier les dates,* n'ôte rien à l'intérêt, à l'émotion, au charme du récit de M. Louis Mangeot. Les années s'écoulent. La noble veuve du commandant baron Roger d'Aiglemont est morte de chagrin. Sa fille Cécile, délaissée par son indigne mari, se console en élevant son fils Roger, à qui elle a donné le nom de l'héroïque grand-père. Elle pouvait avoir une autre consolation en la personne d'Henri de Tréville, son ami d'enfance, fils de l'amiral de Tréville. Mais ce genre de consolation est plus dangereux que les joies maternelles. L'auteur a peint avec une délicatesse parfaite ces honnêtes amours, embaumées d'amitié, cette intimité dont la douceur ne tolère les regrets que pour interdire les remords. Alcide Dubocage, d'autant plus vaniteux qu'il devrait être plus humble, trouve moyen d'être brutalement jaloux tout en sacrifiant Cécile à Élodie Gazeux, laquelle, trop au-dessus des préjugés pour ne pas être supérieure aux scrupules, puise largement dans la bourse de l'ex-préfet. Cécile et Henri se séparent. Les événements se précipitent. Nous sommes en plein Empire, et je me hâte d'ajouter que, si M. Louis Mangeot s'est mis en frais de sévérités contre le règne de Louis-Philippe, il lui en est resté, aux dépens de la période impériale, de quoi contenter les plus implacables rancunes. Les pages 189 et suivantes sont très belles,

très énergiques, très éloquentes et même très vraies, en ce sens surtout qu'elles nous représentent cette époque d'aveuglement, de délire, de démoralisation, d'ivresse et de vertige, cette fièvre de plaisir, cette ronde du sabbat autour du Veau d'or, ces ruineuses folies perdues dans la fumée d'une auguste cigarette, ces variations brillantes et insensées sur le mot légendaire : « *Après moi, le déluge !* » comme le prélude de malheurs plus grands, de folies plus coupables, de passions plus basses, d'orgies plus fatales, de scandales plus révoltants, d'ivresses plus grossières, d'ignominies plus effroyables, de ruines plus écrasantes ; si bien que, dans le cas où nous serions tentés d'amnistier, par comparaison, ce régime mort sans retour, nous serions forcés de le condamner encore pour avoir préparé la situation actuelle.

J'abrège. Dubocage, dans ce tourbillon d'affaires, s'est associé avec un sieur Truksheim, un Mercadet de provenance germanique. Ces deux pipeurs d'actionnaires sont bien faits pour s'entendre, et ils s'entendent, en effet, à merveille pour profiter des débâcles de la conscience et du bon sens. Il y a des *haut* et des *bas*, suivant que les épisodes de la vie publique se prêtent ou se refusent à leurs fourberies. Alcide a échappé à un premier naufrage en se faisant nommer député à la faveur de la Révolution de février. Le coup d'État de décembre le rend à sa double vocation de brasseur d'affaires et de

pourceau d'Épicure. Le lecteur éprouve un moment d'anxiété en voyant le brave Roger, le vaillant et charmant fils de Cécile, se prendre d'une passion peu explicable pour la belle et fringante Renée, fille de l'équivoque Truksheim. Mais le tableau, si bien réussi par M. Mangeot, serait incomplet, s'il y manquait la *cocodette* de pacotille, fille du parvenu de bas étage, et, à côté d'elle, son frère, le *gandin*, le *petit crevé*, le *gommeux*, Octave, le Vert-Vert des petites actrices d'opérette, l'habitué des *premières* de la Renaissance et du Théâtre Taitbout; deux silhouettes saisies sur le vif; deux figures que vous avez rencontrées un peu partout, autour du lac, aux Champs-Élysées, dans les avant-scènes, chez Tortoni, sur le boulevard, où Octave avait la gloire d'être tutoyé par Gil-Pérez, où Renée avait l'honneur d'être prise pour une fille.

Heureusement, les affinités électives ramènent le vice au vice et l'honnêteté à la vertu. Roger, après un duel éclatant avec d'Estrangeville, est sauvé de sa folle passion pour Renée par sa tendresse pour Jeanne, sœur de Henri de Tréville et de vingt ans plus jeune que son frère. Hélas! que de victimes, que de ruines, que de crimes, avant d'arriver à cette page finale, à ce mariage de Roger et de Jeanne, qui nous repose sur une douce image! Le 18 mars 1871, le fusil d'un fédéré, dirigé par d'Estrangeville, qui a épousé Renée Truksheim, — blesse dangereusement Roger. Le 21 mai, c'est d'Estrangeville

lui-même, élevé au rang d'assassin, qui tue Henri de Tréville. L'espace me manque; pour tous les détails du dénoûment comme pour les deux rôles excellents de Jean-Marie le matelot et d'Ajax Dubocage, l'utopiste honnête, le loyal et généreux rêveur, je vous renvoie en toute confiance au très remarquable roman de M. Louis Mangeot. Il glorifie tout ce que nous honorons; il flétrit tout ce qui nous déshonore. Au moment où la Commune est comblée d'hommages, où l'on prouve qu'elle n'a été qu'une protestation patriotique contre une *Assemblée de malheur* (*sic*), je vous recommande instamment la lecture d'*Alcide Dubocage* comme un plaisir et un devoir. Si vous me dites que les deux mots sont incompatibles, je vous répondrai : « Alors cessez de vous plaindre de ce qui vous arrive et de ce qui va vous arriver. »

XII

LE VRAI JEAN VALJEAN[1]

Août 1879.

J'étais à Cannes, en mars 1862, au moment où parurent les deux premiers volumes des *Misérables*. Le directeur d'un des innombrables journaux où j'ai dépensé ma prose, capital et intérêts, m'écrivit pour me demander si je ne pourrais pas lui adresser quelques renseignements exacts sur l'évêque Bienvenu Myriel, ou plutôt sur Mgr Miollis, évêque de Digne, si étrangement défiguré, sous prétexte d'hommage, par M. Victor Hugo. Je ne savais rien, sinon que Digne n'était nullement le chef-lieu du nouveau département des Alpes-Maritimes, et que Mgr Miollis, dans sa simplicité évangélique,

1. A propos d'une nouvelle édition des *Misérables*.

parcourait son diocèse sur un âne dont la *bastière* (couverture), étalait ces mots brodés par une main pieuse : « l'évêque de Digne. » — L'admirable plage de Cannes, que je voyais pour la première fois, me plongeait dans une sorte de paresse contemplative dont j'aurais bien dû ne plus me départir. Au lieu de répondre, j'allai faire une immense promenade dans les bois de l'Estérel.

Quelques jours après, causant avec mon ami l'abbé C.., fort spirituel et fort lettré, je me souvins tout à coup de la requête de mon directeur, et je dis à l'abbé :

— Ces Parisiens sont superbes! voilà un homme qui prétend régenter l'opinion, et qui nè sait pas un mot de géographie ! Il se figure, j'en suis sûr, que Cannes est un faubourg de Digne!

— Hé! hé! murmura l'abbé, cette fois, son ignorance ou son erreur ne l'avait pas trop mal inspiré...

— Que voulez-vous dire ?

— Que, s'il vous fallait un renseignement véridique sur Mgr Miollis, c'est à Grasse, bien près d'ici, que vous pourriez le recueillir... Grasse, dont le climat est encore plus doux que le nôtre et qui n'a pas eu de lord Brougham, pas de colonie cosmopolite, pour y décupler le prix des loyers, des terrains, des légumes et des côtelettes, Grasse est la Sainte-Périne, le refuge préféré des invalides du sanctuaire, des vieux prêtres, des vieux chanoines que leur âge et leurs infirmités forcent de prendre leur retraite, et qui nous arrivent des diocèses de Gap, de Digne et de

Fréjus. Ils y trouvent le calme, la vie à bon marché, un air balsamique, une température égale, des champs plus fleuris que vos jardins, et cette sérénité mélancolique qui dispose si bien à passer de ce triste monde en un monde meilleur.

— Sans compter, repris-je, que, dans cette bienheureuse ville, vu l'excellence de sa parfumerie, ils sont sûrs de mourir en bonne odeur...

— Incorrigible! pécheur endurci! dit tout bas l'aimable abbé ; puis il ajouta tout haut :

— Le doyen de ce groupe sacerdotal et canonique, le vénérable chanoine Angelin, a été, dans sa jeunesse, secrétaire de l'évêque de Digne. Nul ne peut vous renseigner mieux que lui. Malgré ses quatre-vingt-six ans, il a encore toute sa tête et toute sa mémoire. Nous sommes tous les deux membres de la Société archéologique, scientifique, géologique et minéralogique des Alpes, hautes, basses et maritimes... Si vous voulez, je vous donnerai quelques lignes pour lui. Il vous recevra bien, et, quoi qu'il arrive, vous ne regretterez pas d'avoir risqué ce petit voyage. Seulement, dépêchez-vous ! Je vous ai dit quatre-vingt-six ans ; je ne suis pas très sûr qu'il n'en ait pas quatre-vingt-dix...

Le lendemain, je partis de grand matin, et, si je résiste à l'envie de vous décrire cette route qui est un enchantement, ces sentiers bordés d'anémones, ces vagues senteurs printanières, ces gouttes de rosée étince-

lantes au premier rayon du soleil levant, cette brise caressante, ce ciel passant par toutes les nuances de la nacre, de l'opale et du saphir, c'est que je voudrais ne pas trop tarder à vous conduire *in medias res*. Quoique je ne fusse pas chanoine, l'aspect de Grasse produisit sur moi l'effet que j'avais pu pressentir en écoutant l'abbé C... Cette ville, placée en dehors du mouvement perpétuel qui va de Toulon à Menton, a une physionomie particulière. Résidence favorite des chanoines, je l'appellerais volontiers la *chanoinesse*, mais une chanoinesse embaumée de poudre à la maréchale. Elle sent bon. On y éprouve comme une détente générale de toutes les facultés actives qui sont aussi les facultés inquiètes ; une mystérieuse béatitude, faite de bonheurs négatifs, une impression de recueillement et de paix dont on ne saurait dire si elle se communique des sens à l'âme ou de l'âme aux sens. Cette impression devint plus distincte et plus vive, lorsque je sonnai à la porte qui m'avait été indiquée.

Théophile Gautier, dans son meilleur ouvrage, a peint le *Château de la Misère*. Le logis de l'abbé Angelin aurait pu s'intituler la *Maison de la Vieillesse*. Il me rappelait, dans de plus petites proportions, ces maisons cardinalices, dont il reste encore quelques vestiges dans les rues les plus désertes et les moins ensoleillées d'Avignon. Une mousse séculaire couvrait le mur extérieur, dont les lézardes se cachaient sous un fouillis de parié-

taires et de bignonias. Ce mur, à l'aspect monastique, était coupé par une porte à claire-voie, qui semblait prête à tomber de vétusté, et qui donnait sur une cour primitivement pavée, mais envahie, de longue date, par une herbe si drue, qu'une chèvre y trouvait le vivre et le couvert. Le vestibule et le parloir, ornés d'antiques gravures de piété, communiquaient à un jardin où des carrés de choux et de salades s'encadraient entre des rangées symétriques d'ifs, de buis et de cyprès centenaires. Un lierre énorme s'était incrusté dans la muraille de ce jardin aussi peu anglais que possible, et l'enveloppait tout entière.

La servante qui vint m'ouvrir n'était que septuagénaire ; mais, comme pour se faire pardonner sa jeunesse, elle était escortée par un chat qu'on aurait pu prendre pour le trisaïeul du chat Mürr et par un carlin d'une obésité sénile, tellement poussif que, en essayant d'aboyer, il éternuait. Je fus tout d'abord frappé de cette figure quasi-claustrale, ridée, amaigrie, mortifiée, pâlie, éclairée d'une ineffable expression de tendresse, de dévouement, de tristesse et de bonté. La vie semblait s'être réfugiée dans ses grands yeux noirs, où passaient de fugitives lueurs. Ses yeux paraissaient plus jeunes que son âge, et, quand elle les abaissait sur ses paupières fatiguées, on se demandait si c'était pour achever de les éteindre ou pour revoir, au dedans d'elle-même, un lointain souvenir.

Introduit sans aucune formalité préalable, je trouvai le vieux chanoine, tel qu'il devait être pour s'accorder admirablement avec cet ensemble ; cheveux blancs ramenés en arrière et laissant à découvert un front parcheminé ; joues creuses, rides profondes, taille voûtée, pieds goutteux dans des pantoufles fourrées ; intelligence parfaitement intacte, attestée par la vivacité de son regard, la netteté de sa parole et le charme de son sourire. Il prenait son café dans la bibliothèque, qui avait fort bon air. Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, saint François de Sales, y représentaient *les jeunes*. Aussi, quel ne fut pas mon étonnement, lorsque j'aperçus, sur la petite table où l'abbé Angelin venait de poser sa tasse à côté de la cafetière et du sucrier, les deux volumes des *Misérables!*

Je lui remis la lettre de son collègue, l'abbé C... Il la lut en un clin d'œil, puis me dit avec la gracieuse courtoisie d'un prélat d'ancien régime :

— Je suis toujours enchanté de recevoir des nouvelles de cet excellent abbé C... ; mais, cette fois, votre nom suffisait... Vous aviez, auprès de moi, un introducteur plus célèbre... quoique moins orthodoxe... Béranger... Ah ! vous regardez ces deux volumes, qui contrastent singulièrement avec mon bréviaire et mes lectures habituelles? C'est une attention délicate du baron de Cerneuil, mon compatriote, jadis mon élève, aujourd'hui député au Corps législatif. Il sait que j'ai voué un culte

à la mémoire de Mgr Miollis, que j'ai été, pendant quinze ans, son secrétaire, le confident de ses merveilleuses charités, le compagnon de ses visites pastorales à travers nos pauvres montagnes, et que le saint évêque daignait m'appeler son ami... son jeune ami... Il a pensé — et je l'en remercie du fond du cœur — que je serais vivement intéressé par ces premiers chapitres, et que nul peut-être ne pouvait mieux que moi démêler ce qu'il y a de vrai et de faux, de vraisemblable et de chimérique dans le récit du poète...

— Eh bien ?

— J'ai parcouru ce matin le premier volume... il y a de très belles pages ; mais l'exagération a tout gâté... D'abord, je ne vous ferai pas l'injure de contredire devant vous la scène absurde, odieuse, menteuse, extravagante, abominable, où *mon* évêque s'humilie et s'agenouille aux pieds d'un conventionnel régicide. C'est un cauchemar d'halluciné, ou plutôt c'est le détestable calcul d'un quêteur de popularité, qui veut se faire pardonner par son nouveau public d'avoir pris un moment pour son héros un évêque catholique, apostolique et romain... Quant à son Jean Valjean...

En ce moment, la servante entra pour desservir le café. Le chanoine se tut, et je crus remarquer qu'il y avait une intention dans son silence. Elle sortit ; il reprit :

— Quant à Jean Valjean... Voulez-vous l'histoire vraie ?

J'ouvrais la bouche pour répondre que je n'étais venu que pour cela; mais je compris que ce ne serait pas très poli; un geste et un regard répondirent pour moi.

— Il ne s'appelait pas Jean Valjean, poursuivit l'abbé Angelin, mais Pierre Maurin. En 1801, et non pas en 1796 — à vingt-un ans — le malheureux Pierre avait été condamné à cinq ans de galères, pour avoir volé un pain avec effraction d'une grille et d'une vitre, dans la boutique d'un boulanger. La peine aurait été beaucoup plus douce, parce qu'il fut prouvé que ce jeune voleur, avec des antécédents irréprochables, avait perdu la tête en voyant les sept enfants de sa sœur menacés de mourir de faim. Mais Pierre, doué d'une force herculéenne, avait aggravé son acte de folie en assommant aux trois quarts le boulanger qui l'arrêta. Ceci se passait, non pas à Favérolles, mais à Forcalquier.

Pierre fit ses cinq ans, pas un jour de plus. On pourrait croire, en lisant ce chapitre de M. Victor Hugo, qu'il existe au bagne un pacte mystérieux d'après lequel chaque galérien, à tour de rôle, est forcé de s'évader, sous peine, probablement, de s'attirer une épouvantable vengeance de la part de ses compagnons de chaîne. Or, comme il n'y a pas une évasion sur cent qui réussisse, il en résulterait ceci : que, pour un coupable, être condamné à cinq ans ou à perpétuité, ce serait à peu près la même chose.

Ce fut donc en octobre 1806 que Pierre Maurin, for-

çat libéré, entra, vers cinq heures du soir, après un jour de marche, dans la ville de Digne. Il avait vingt-six ans. Repoussé par tous les hôteliers, brisé de fatigue et de faim, cédant au conseil d'une bonne vieille dame qui sortait de l'église, il vint frapper à la porte de l'évêché.

J'étais en ce moment auprès de mon évêque, en attendant le souper. Nous causions de son frère, le général Miollis, dont le nom, à la suite d'une action d'éclat, venait de reparaître dans le *Moniteur*. A ce propos, j'ouvre une parenthèse. M. Hugo, cherchant midi à quatorze heures, — ce qui semble être un de ses péchés mignons, — attribue à un bon mot, à une heureuse repartie, la nomination de Mgr Myriel, humble curé, à l'évêché de Digne. L'explication est bien plus simple. Au lendemain du Concordat, l'Église de France manquait de sujets. L'ancien épiscopat avait été décimé par la Révolution et l'exil. Les survivants, — les *revenants*, — n'inspiraient pas tous une bien vive confiance au formidable organisateur qui prétendait garder tous les pouvoirs dans sa main et ne songeait, en relevant les autels, qu'à multiplier ses moyens de gouvernement. Un jour, le général Miollis, qui avait fait sous ses ordres la campagne d'Italie et qui avait son franc parler, lui dit : « Sire! vous êtes embarrassé pour trouver des évêques... J'ai là-bas, dans la montagne, un frère, de dix ans plus âgé que moi, un saint homme de curé, qui ne

s'est jamais occupé de politique, mais qui m'aime trop pour ne pas chérir Votre Majesté... Essayez-en!... Les pauvres ne s'en plaindront pas! » — C'est ainsi que l'abbé Miollis fut nommé évêque de Digne.

Nous étions donc ensemble, le 15 octobre 1806, dans la salle à manger, située au rez-de-chaussée. Rosalie, la vieille servante, faisant fonctions de majordome et de maître d'hôtel, trottinait dans l'escalier après avoir mis le couvert. C'est alors qu'un coup violent retentit à la porte. L'évêque resta calme; j'eus un de ces mouvements nerveux dont on n'est pas maître.

Rosalie descendit l'escalier, toute pâle, et s'écria, les mains jointes: « Sainte Vierge! Qui frappe ainsi? On dit qu'il y a, ce soir, du mauvais monde dans les rues! » — Médor, un vieux caniche, habituellement pacifique et hospitalier, se mit à aboyer dans cette gamme plaintive et lugubre que la superstition villageoise regarde comme un présage de mort. — « Paix, Médor!... Rosalie, allez ouvrir! » dit Monseigneur.

Pierre Maurin entra. Son aspect n'avait rien de bien rassurant, et j'aurais été médiocrement flatté de le rencontrer au coin du bois de l'Estérel. Néanmoins, il paraissait effaré, intimidé et affamé, plutôt que féroce. Son attitude et sa physionomie craintive contrastaient avec la carrure de ses épaules et le hâle de son visage robuste. Pendant mes séjours à Toulon, j'ai souvent observé cette nuance. A part les célébrités du bagne, les scélérats

illustres, qui ont leur légende, que leurs camarades admirent et qui, fiers d'avoir passionné la curiosité publique, posent pour la galerie dans le cynique orgueil de leur crime, les forçats ordinaires ont les allures humbles d'un chien qu'on vient de battre. Pierre Maurin, dont le front ruisselait de sueur, commença par perdre contenance devant la douce et majestueuse figure de l'évêque, et par bredouiller quelques phrases inintelligibles. Évidemment, il avait peur de nos soutanes, et il craignait d'être chassé par les *curés* comme il l'avait été par les aubergistes.

— Remettez-vous, mon ami! lui dit Mgr Miollis. — Oh! monsieur! Je crois encore, après cinquante-six ans, entendre cette parole suave, faite de charité, de simplicité et de bonhomie, cette voix d'or qui allait à l'âme, apaisait la conscience, attendrissait avant de convaincre, et rendait, pour ainsi dire, visibles les vérités de l'espérance et de la foi!

— *Mon ami! mon ami!* répéta Pierre Maurin, comme se parlant à lui-même. Il me sembla que son mâle et sombre visage s'éclairait, qu'une larme à demi contenue glissait aux bords de ses paupières. Alors il se nomma, nous dit ce qu'il était, comment il avait mérité le bagne, et comment les hôteliers de la ville avaient refusé de le recevoir et de le loger. — « J'aurais pourtant payé, ajouta-t-il, et j'ai bien faim! »

— Asseyez-vous là, mon ami! dit l'évêque en lui

montrant la table couverte d'une nappe bien blanche. — Rosalie! un couvert de plus!

Rien ne saurait vous donner une idée de l'expression d'étonnement, de reconnaissance, de confusion, d'ahurissement, qui se peignit sur les traits énergiques du galérien libéré. Il s'y mêla d'abord un reste de méfiance, comme s'il eût redouté une mystification ou se fût attendu à se réveiller brusquement d'un songe. Mais, quand il vit Rosalie approcher de la table une troisième chaise, mettre un troisième couvert, quand il vit arriver une soupière fumante, flanquée d'un plat de poisson et d'une pyramide de pommes de terre, lorsque, sur un signe de Monseigneur, je débouchai une bouteille de vin de Lamalgue, tapissée de toiles d'araignée, la surprise de Pierre devint de l'extase. Il joignit les mains et s'écria :

— Oh! monsieur le curé! vous êtes donc un ange du Paradis ?...

— Non, mon ami, je ne suis qu'un pauvre pécheur ; mais, si je vous réconcilie avec le Paradis et avec ses anges, ma journée ne sera pas perdue!

Pierre Maurin mourait de faim et de soif ; il mangea et but avec une avidité quasi-bestiale qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Mais, attentif à tous les mouvements de cet étrange convive, à toutes les variations de sa pantomime et de sa figure, je fis une remarque dont je me suis souvenu plus tard. A mesure que s'assouvissaient les appétits de la *bête*, un mystérieux travail s'opérait

au fond de cette âme voilée de ténèbres. Inconsciente encore, dominée par les sens, engloutie dans un océan d'opprobre, d'horreur et de souffrance, on devinait qu'elle commencerait à réfléchir au moment où le corps n'aurait plus faim. Une heure après, comme Pierre rassasié tombait de fatigue et de sommeil, Mgr Miollis lui annonça qu'il avait sa chambre et son lit tout prêts au bout du corridor. — « *La chambre d'ami!* » ajouta-t-il avec son bon sourire, ayant reconnu déjà l'effet magique de ce mot sur cette intelligence noircie, dévastée et meurtrie.

Rosalie, toujours fidèle à l'obéissance passive, conduisit Pierre Maurin dans la chambre, et lui remit, non pas un chandelier d'argent, ce qui eût été absurde et ridicule, mais une de ces petites lampes garnies de leur éteignoir, que nous appelons en Provence *kaleù*. Ici, cher monsieur, je vous prie de croire ou plutôt vous êtes déjà persuadé que la suite de cet épisode nocturne n'a existé que dans l'imagination du poète. La charité de Mgr Miollis était immense, inépuisable, héroïque, sublime; mais elle était, avant tout, chrétienne. Elle aurait su s'arrêter à la limite exacte où, au lieu d'être, pour le coupable, un appel au repentir, elle serait devenue une prime d'encouragement à la récidive, à l'impénitence et au crime. Elle se serait ravisée au moment où, par une exagération folle, elle aurait fait tort à la loi, au bon sens et aux vrais pauvres, en l'honneur d'une

brute ou d'un scélérat. Si Pierre Maurin eût payé cette hospitalité vraiment évangélique en volant l'argenterie, non seulement l'évêque se serait bien gardé de mentir aux gendarmes et de dire à Pierre : « Je vous avais donné les chandeliers aussi ; pourquoi ne les avez-vous pas emportés ? » Mais il aurait dit à la justice humaine : « Ma besogne est finie ; faites la vôtre ! »

La nuit se passa très paisiblement, et, le lendemain, Rosalie retrouva ses couverts là où elle les avait mis. Au point du jour, je me promenais dans le jardin avec Monseigneur. Il tenait à la main le journal qui rappelait les magnifiques états de service de son frère, le général de division : — « Ah! me disait-il en souriant avec un peu de tristesse, je serais trop fier de mon cher Sextius, s'il était un peu plus... un peu plus catholique !... Mais voilà ! ce diable d'homme — pardon ! ce grand homme les a tous ensorcelés... L'Empereur est un Dieu pour mon frère, et ce Dieu les empêche de songer au véritable !... »

Notre promenade nous avait ramenés sous la fenêtre de la chambre *d'ami* où le galérien venait de dormir sous le même toit que l'évêque. Monseigneur, levant les yeux dans la direction de cette fenêtre, me dit avec une expression d'affectueuse inquiétude :

— L'abbé ! qu'allons-nous faire de ce pauvre garçon ?...

II

En ce moment, la fenêtre s'ouvrit. Le soleil se levait à peine ; la pureté du ciel promettait une de ces belles journées d'automne qui ont le charme d'un souvenir et la mélancolie d'un adieu. Une légère brume, transparente comme de la gaze, se dissipait peu à peu au souffle d'un vent d'est, dont les tièdes bouffées glissaient à travers les touffes des plantes grimpantes et nous apportaient le parfum des lentisques et des romarins de la montagne voisine. Vous comprenez ce que devaient être ces premières gorgées d'air frais et salubre pour les poumons de ce *misérable* qui n'avait échangé la lourde atmosphère du bagne que contre la poussière de la route, les étreintes de la faim et les fatigues de la marche. Pierre parut un instant à la fenêtre. Sa large poitrine se souleva comme pour aspirer, à elle seule, tout cet air vivifiant qui lui rappelait les belles matinées de son innocente jeunesse et les scènes de sa vie rustique. Il nous aperçut, nous salua, les yeux fixés sur l'évêque avec une ineffable expression de gratitude, d'admiration, de respect, d'amour et d'humilité. Mais son humilité n'était déjà plus de la bassesse; son étonnement n'était plus de la stupeur. Une bonne nuit dans des draps bien blancs,

quelques heures d'un sommeil paisible, l'indéfinissable influence d'une maison habitée par un saint, ces sensations si nouvelles pour lui d'un accueil cordial après tant de rebuffades, d'un sourire d'évêque après le bâton des garde-chiourmes, tout contribuait à opérer chez ce jeune homme, plus enténébré que perverti, un commencement de régénération morale dont il n'avait pas conscience, mais qui se traduisait déjà dans son regard, dans son attitude et sur sa figure.

— Vraiment, on croirait que ce n'est plus le même homme! dis-je à Monseigneur.

Mgr Miollis fit un signe à Pierre, qui descendit à la hâte et vint nous rejoindre. — Pardon! pardon! murmura-t-il. Rosalie m'a dit que vous étiez l'évêque... je ne savais pas, moi!... Que de bontés pour un...

— Il n'y a pas de mal, mon ami! aux yeux de Dieu, un évêque ne vaut pas mieux qu'un curé... L'essentiel est maintenant de savoir ce que vous allez faire... Avez-vous un état? Savez-vous un métier?...

— Hélas! oui... j'en saurais même plusieurs.... Avant mon malheur, j'étais *ruscolier* [1], dans les bois de Servoules, du Luc, de Saint-Tropez et de l'Estérel... Là-bas... à Toulon... j'ai appris le métier de tourneur, un

1. Du mot provençal, *Rusque*, *écorce*. On appelle ainsi les ouvriers bas-alpins, qui descendent de la montagne en automne, et *déshabillent* le tronc et les branches-maîtresses des chênes-lièges.

peu d'ébénisterie... J'ai vingt-six ans, je suis fort, je ne boude pas le travail, et je veux... oui, je veux être honnête... Mais qui me croira? Qui voudra de moi, avec ce passeport jaune qui me fait galérien à perpétuité? Ce sera partout, comme hier soir, chez ces hôteliers qui m'ont refusé le gîte et n'ont pas voulu de mon argent!... Partout, oui, partout, la honte, la défiance, le mépris, une voix rude pour me dire : « Va--en! » — des coups de fusil peut-être, comme à un oup affamé, comme à un chien enragé... Oh! excusez-moi, monsieur... monseigneur! J'oublie que j'ai été reçu comme un honnête homme par celui qui aurait eu le plus de droit de me chasser comme un scélérat!...

Tout à coup, le pâle visage de mon évêque rayonna avec un tel surcroît de douceur, d'attendrissement, de joie chrétienne, de résolution et de bonté, qu'il semblait obéir à une inspiration surnaturelle. Il tenait encore dans sa main le numéro du *Moniteur* où il était question du brave général Miollis, son frère. Il regarda fixement Pierre à demi agenouillé devant lui, et lui dit de cette voix comparable à un écho céleste :

— Et si, au lieu de la honte... au lieu du mépris... on vous offrait... l'honneur?

— L'honneur?... ah! ce serait trop beau! mais c'est impossible! répliqua Pierre en tressaillant.

— Non, mon ami, non, rien n'est impossible, avec de la bonne volonté, de la bonne foi, de la résignation et

du courage, en s'appuyant sur la miséricorde divine... Reposez-vous sur ce banc... vous déjeunerez avec nous!... L'abbé! voulez-vous me suivre au champ d'honneur... dans la bibliothèque?... j'ai besoin de vous... nous avons à travailler ensemble!...

Ici le vieux chanoine se leva, alla à son bureau, ouvrit un tiroir, et y prit un carré de papier jauni par le temps.

— Vous pensez bien, me dit-il, que, lorsqu'on a eu l'honneur d'écrire une pareille lettre sous la dictée d'un saint, on trouve moyen d'en garder une copie!

Voici la lettre de Mgr Miollis à son frère :

« Tu m'as dit souvent, mon cher Sextius, que, avec un chef comme l'Empereur et des soldats tels que ceux que tu commandes, rien n'était impossible. Eh bien! voici une impossibilité d'un nouveau genre que je recommande à ton amitié fraternelle... Il s'agit de sauver une âme... Ce mot n'a peut-être pas pour toi un sens bien net; je vais m'expliquer plus clairement. Le bon Dieu m'a envoyé hier soir une bonne œuvre à faire en la personne d'un forçat libéré... Ne te récrie pas! Mon pauvre protégé a été condamné à cinq ans de galères pour avoir volé un pain et donné un coup de poing; je crains que bien des héros de vos brillantes campagnes d'Italie et d'Allemagne n'aient sur la conscience des méfaits tout aussi graves. Ici, Maurin, avec son passe-

port jaune, ne pourrait qu'achever de se perdre. Partout où il demanderait du travail, on le remettrait en face de son opprobre. Le meilleur moyen de faire d'un coupable un scélérat, c'est de lui persuader qu'il ne peut être ni réhabilité, ni pardonné; c'est pour cela que Dieu est si grand et l'homme si petit. Pierre a du cœur, et la lèpre du bagne s'est arrêtée à la surface. Il a pleuré quand je lui ai offert sous mon toit l'hospitalité que lui refusaient les aubergistes. Il a tressailli lorsque j'ai répondu par le mot *honneur* à son cri de détresse et de honte. Son rude visage s'est illuminé quand je l'ai appelé *mon ami*. Tâche de l'employer comme tu l'entendras. Surveille-le d'abord sans en avoir l'air; puis témoigne-lui assez de confiance pour lui inspirer l'horreur d'une rechute. Hors de France, près de toi, sous les drapeaux, il échappera peu à peu au cauchemar de Toulon, du boulet et de la casaque rouge pour devenir un autre homme. Tu sais beaucoup dechoses que j'ignore, et je suis le pacifique ministre d'une Église... *quæ abhorret a sanguine;* pourtant, il me semble que le sang versé sur le champ de bataille doit effacer bien des souillures. Adieu, mon cher Sextius, et au revoir, j'espère! Demain, à la messe, je prierai pour la France, pour l'Empereur, pour toi — et pour Pierre Maurin... »

Pierre partit avec tous les renseignements nécessaires, et l'argent de sa masse auquel nous ajoutâmes une pe-

tite somme. Des semaines et des mois s'écoulèrent. Pendant l'hiver, la vieille Rosalie, infirme et accablée par l'âge, mais ne voulant pas quitter son maître, demanda et obtint la permission de se faire aider par sa nièce Apollonie, qui vint, chaque jour, passer quelques heures à l'évêché. C'était une fillette de quinze à seize ans, mince, leste, active, qui apportait à son travail un zèle extraordinaire, et qui tout d'abord partagea le pieux enthousiasme de sa tante pour notre saint évêque. Sa dévotion exaltée et naïve donnait à ses grands yeux une expression dont s'inquiétait parfois la bonne Rosalie. Sa vocation, disait-elle, était de servir Monseigneur aussi longtemps que possible, puis d'entrer dans un couvent à titre de *tourière* ou de sœur converse.

Au printemps, Mgr Miollis reçut la lettre suivante :

« Mon cher évêque,

» C'est un vrai cadeau que tu m'as fait. Ton Pierre Maurin est un brave; s'il n'a pas déjà une jambe de bois et un menton d'argent, ce n'est pas sa faute. J'ai commencé par prendre avec lui quelques précautions qui m'ont paru nécessaires. J'en ai fait un infirmier dans une de nos ambulances. Sa conduite a été parfaite, et il a achevé de me gagner le cœur par un trait de probité assez rare parmi nos épaulettes de laine. Le soir de la bataille de X... il était allé bien loin, au risque

d'attraper quelque balle retardataire, chercher et recueillir nos blessés. Édouard de Mauléon, un de nos plus jeunes sous-lieutenants, respirait encore. Pierre, qui est un hercule, le prit dans ses bras; mais, au même instant, Édouard, qui avait la poitrine traversée de part en part, rendit le dernier soupir. C'était un riche fils de famille. Il avait sur lui une montre de prix, une trentaine de louis, une chaîne et un médaillon en or. Pierre me rapporta exactement tout cela, et ne voulut pas entendre parler de récompense : « Ma récompense, me dit-il, ah! la plus belle de toutes... ce serait si mon général voulait être assez bon pour en écrire un mot à mon évêque ! » Il prononça ces mots : « mon général, » et « mon évêque! » d'une certaine manière, avec une expression qui m'a ému. L'épreuve me semblait décisive, et, comme mes trois brosseurs avaient été tués l'un après l'autre, j'ai attaché Pierre à mon service. C'était un premier pas; le second ne s'est pas fait attendre. Nous avons eu, l'autre jour, une bataille sanglante, une victoire chèrement disputée... Pierre Maurin s'est battu, non seulement en vaillant soldat qui fait son devoir, non seulement en repris de justice qui veut se réhabiliter, mais en désespéré qui cherche la mort... Naturellement, il ne l'a pas trouvée, et il en a été quitte pour une légère blessure, qu'il n'a pas même voulu faire panser. Il y a là un symptôme qui m'alarme pour lui quand je l'observe. A mesure que son esprit se déblaie, sa mémoire

lui revient plus lucide et plus cruelle. Le jour qui se fait peu à peu dans son intelligence sert tout à la fois à le rendre meilleur et plus inexorable dans sa propre cause. Plus il se relève, moins il se pardonne, et ses énergiques efforts pour se racheter ont pour résultat immédiat d'exagérer à ses yeux le prix de la rançon. Tel qu'il est, il m'inspire le plus vif intérêt; je ne le perdrai pas de vue, et j'espère qu'il ne me quittera plus. Adieu, mon cher évêque, mon bon frère! Je te remercie de prier pour nous; nous avons bien besoin de tes saintes prières; car, si nous continuons nos prodiges, ils nous coûtent une effroyable quantité de soldats, d'officiers et même de généraux... Enfin, à la guerre comme à la guerre, et vive l'Empereur!

» Parlons d'un sujet plus doux. Il est question de me nommer gouverneur de Mantoue; je voudrais me remettre à mon Virgile. Tu te souviens, n'est-ce pas? que c'était mon poète favori à l'époque où Monseigneur mon aîné me donnait des leçons de latin? Hélas! quand nous traduisions ensemble le *ô fortunatos nimiùm*... je ne me doutais pas que le *discordibus armis* s'emparerait de ma vie tout entière. Pourrais-tu m'envoyer un exemplaire de la petite édition de Heyne? J'ai perdu le mien dans une de nos bagarres. Merci d'avance, et tout à toi... Ton cadet, Sextius. »

Le vieux chanoine se tut un moment. — C'était donc

un lettré que ce *dur à cuire?* lui dis-je. — Assez bon latiniste, me répondit-il, et tellement virgilien, que, une fois gouverneur de Mantoue, il fit élever un obélisque à la mémoire de son poète. Maintenant, mon cher hôte, vous comprenez que je ne vais pas vous raconter l'histoire des sept années qui suivirent. De temps à autre, nous avions des nouvelles. La conduite de Pierre Maurin était toujours irréprochable, et, chaque fois qu'une occasion s'offrait, il déployait une bravoure ou plutôt une témérité incroyable, à la recherche d'une mort glorieuse qui ne voulait pas de lui. Le général y voyait la preuve qu'il n'était pas réconcilié avec lui-même, que le soldat ne pardonnait pas au galérien. « Et pourtant, ajoutait-il, je puis affirmer qu'il ne reste pas une parcelle, pas un atome du forçat dans cette vigoureuse nature, régénérée par la vie des camps!... »

Cependant les catastrophes se précipitaient; les terribles années 1812 et 1813 préparaient la chute de l'Empire. Le contre-coup de nos désastres arrivait jusque dans nos montagnes. — « Pauvre Pierre! disions-nous parfois. Où est-il? Que fait-il? Est-il mort?... Vit-il encore? » — Pierre avait appris à écrire, afin d'adresser directement à son évêque l'expression de sa reconnaissance, de son dévouement, de son culte... mais, depuis plus de six mois, Pierre n'écrivait plus. Son silence, ses dangers, ses chances de mort, agitaient près de nous un cœur plus jeune et plus tendre que les nôtres. Rosalie,

presque nonagénaire, se faisait si vieille et si cassée, que sa nièce la suppléait, à l'évêché, du matin au soir. Apollonie avait alors vingt-deux ou vingt-trois ans. La mince et frêle fillette était devenue une belle jeune fille, un peu pâle, un peu originale, un peu mystique, mais pure comme les anges. A force de nous entendre dire : « Où est Pierre? Que fait-il? Est-il vivant? Est-il mort? » sa vive imagination avait fini par se passionner pour cet inconnu qui lui apparaissait comme un héros de légende ou une figure de saint sur la première page d'un missel. Elle ignorait, bien entendu, les antécédents de Pierre. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il se battait bien, qu'il était en danger, et que notre évêque avait beaucoup d'amitié pour lui.

Un soir, en mars 1814, j'étais avec Monseigneur dans cette même salle à manger, où, huit ans auparavant, j'avais assisté à un miracle de charité chrétienne. Rien n'était changé, sinon que le vieux Médor était mort et que Rosalie était à peu près aveugle. L'hiver s'était prolongé au point de nous entourer d'une immense ceinture de neige. Ce soir-là, les giboulées de mars ressemblaient à une véritable tempête. Le vent s'engouffrait dans le corridor avec des gémissements sinistres. Soulevés par de lugubres rafales, le givre et la neige battaient contre les vitres. Une nuit sans étoiles et sans lune. Quelques pas retentissants sur la terre durcie. Poussés par la faim, les loups s'étaient rappro-

chés de la ville, et nous entendions leurs hurlements mêlés aux bruits de la tourmente. — « Mauvais temps pour les voyageurs! dit Mgr Miollis; mauvais temps pour les soldats!... L'abbé! prions pour ceux qui souffrent! » Il s'agenouilla, je l'imitai, et Apollonie, qui entrait pour servir le souper, se mit à genoux sur la dalle. Au même instant, on frappa à la porte. Sur un geste de l'évêque, Apollonie se leva, fit le signe de la croix, et alla ouvrir.

Quelques secondes après, elle revint, précédant un jeune homme d'environ trente-trois ou trente-quatre ans, mouillé jusqu'aux os, crotté jusqu'à l'échine, balafré jusqu'aux oreilles, coiffé d'un shako en ruines, vêtu d'un vieil uniforme en lambeaux, chaussé de guêtres dont les boutons étaient remplacés par des bouts de ficelle, mais gardant, à travers ce désarroi, une physionomie franchement martiale, assombrie par un grand air de tristesse. Nous le regardâmes un moment avec une sorte d'anxiété :

— Suis-je donc tellement changé, dit-il enfin, que mon bienfaiteur, mon évêque, ne me reconnaisse pas?...

— Pierre Maurin!... Ah! mon pauvre ami! voilà donc la guerre? s'écria Monseigneur en lui prenant les mains, qu'il serra dans les siennes avec une effusion de tendresse paternelle.

— Non, Monseigneur, la paix... mais quelle paix! L'Empereur vaincu, la France envahie...

— Ah! nous savons cette douloureuse histoire... Cela devait finir ainsi... Et mon frère?

— Il vit... nous vivons... je ne saurais en dire davantage!

Et cet homme, taillé en athlète, dans la force de l'âge, éprouvé et bronzé, depuis quinze ans, par tant de cruelles secousses, se laissa tomber sur une chaise, affaissé, brisé, foudroyé, étouffant de ses poings crispés un sanglot qui lui montait à la gorge...

Il fallait aller au plus pressé, le réchauffer, le réconforter, apaiser sa soif, assouvir sa faim... Bientôt un feu vif et clair, un feu de sarments et de *boureilles* (fagots d'olivier), petilla dans la cheminée. Apollonie apporta un troisième couvert; ses grands yeux ne pouvaient se détacher de cette figure étrange, sillonnée, ravagée, ardente, qui contrastait si complètement avec nos allures sacerdotales et qui réveillait en elle le souvenir de nos causeries. Nous en avions souvent parlé devant elle: elle en avait peut-être rêvé. Il lui apparaissait tout à coup dans des circonstances émouvantes, *le soir d'un jour de marche*, harassé, meurtri, malheureux, à demi-soldat, à demi-proscrit, avec le prestige du lointain, de l'inconnu, de l'héroïsme et de la souffrance... Que de titres à son intérêt, à sa pitié, à un autre sentiment peut-être! Sans raisonner ce sentiment, sans essayer de lire dans son cœur, elle se dit tout bas qu'il lui serait doux de pleurer avec Pierre et de le consoler. Rien de plus; c'était déjà trop.

— *Le soir d'un jour de marche!* l'homme sans gîte! Le coup frappé à votre porte! l'hospitalité de mon évêque! Le troisième couvert! murmurait Pierre en s'efforçant de sourire... comme en octobre 1806...

— Non, mon ami; non, ce n'est plus la même chose! répondit Monseigneur avec une telle expression de sympathie que, cette fois, Pierre Maurin ne put retenir ses larmes. Pour faire diversion à ses sombres pensées, nous lui demandâmes le récit de ses dernières campagnes. Malgré le soin qu'il prit de s'effacer en se racontant, il nous fut facile de comprendre qu'il n'avait cessé de se jeter au plus épais de la mêlée, de se dévouer à ses camarades et à ses chefs, de réclamer le poste le plus dangereux, de se battre avec furie, de braver les plus dures fatigues et surtout de chercher sur le champ de bataille cette mort du soldat qui lui semblait sans doute le seul moyen de réhabilitation complète. Apollonie, rentrant sous divers prétextes, l'écoutait avec une curiosité et une émotion singulières. Je n'insiste pas; je suppose, monsieur le critique, que vous avez lu *Othello* et l'*Énéide*.

— Pauvre Pierre! me dit tristement Mgr Miollis, quand je l'accompagnai dans sa chambre; tant de beaux faits d'armes et pas d'avancement! Pas de croix d'honneur! Pas même son nom à l'ordre du jour de l'armée! Mon frère en sait là-dessus plus que moi. Nous devons croire que c'était impossible.

Que vous dirai-je de l'année qui suivit cette mémo-

rable soirée? Pierre Maurin resta à l'évêché sans attributions déterminées, mais sans oublier un moment de se rendre utile; cultivant le jardin, arrosant les plates-bandes, soignant l'âne légendaire, ratissant les allées, taillant les arbres fruitiers, tour à tour maçon, menuisier, ébéniste, vitrier, serrurier, badigeonneur. Il savait un peu de tous les métiers. Au bout d'un mois, cette vie de repos sans le désœuvrement, un bon régime, un air sain, un renouvellement complet de linge et de costume, les attentions délicates du bon évêque, trop bien secondé par Apollonie, rajeunirent Pierre de dix ans, firent ou refirent de lui un beau garçon bien planté, carré d'épaules, à l'œil vif, au jarret d'acier, battant son plein, orné d'une belle balafre dont la blancheur se dessinait sur le hâle de son teint. — « Vraiment, Pierre! lui disait Monseigneur en plaisantant, vous êtes plus royaliste que vous ne le croyez.. Vous êtes une image de la Restauration! » — Mais, sur ce seul point, Pierre se montrait réfractaire. Son intelligence restait aussi fermée qu'avant sa seconde éducation. En dehors de son Empereur, de son général, de son évêque, — et du bon Dieu, quand son évêque lui en parlait, — il ne voyait, ne comprenait et n'acceptait rien.

Bientôt, pourtant, il comprit autre chose, et ce fut pour lui une douleur nouvelle. Ses diverses fonctions le mettaient souvent en contact avec Apollonie. Ce n'est pas à moi, pauvre vieux prêtre, à vous parler une langue

que j'ignore, à vous expliquer comment se rapprochèrent ces deux cœurs avant d'avoir conscience de l'attrait qui les poussait l'un vers l'autre. Jamais amours ne furent plus honnêtes et plus tristes. A trente-quatre ans, Pierre Maurin était incapable de démêler ce qui s'agitait en lui ; il n'avait jamais aimé; il n'en avait pas eu le temps, et peut-être, depuis que le jour s'était fait dans son âme, avait-il repoussé, comme un malheur ou un crime, l'idée d'associer une femme à son avenir — et à son passé. Apollonie se croyait sincèrement appelée, dans son modeste cadre, à la vie religieuse, et tout ce qui pouvait l'en détourner lui inspirait un vague mélange de remords et d'épouvante. Aussi, ces étranges amoureux avaient-ils une façon particulière de se témoigner leur affection; ils se fuyaient. Deux ou trois fois, je surpris la jeune fille essuyant ses larmes. Quant à Pierre, il se passionna tout à coup pour la chasse, sous prétexte que la table de Monseigneur était trop pauvrement servie. Il sortait avant le jour et rentrait fort tard. De temps à autre, il nous rapportait un coq de bruyère, un lièvre ou une couple de perdrix. Souvent, sa gibecière était vide, et, au désordre de ses traits, à son air de souffrance et d'abattement, je devinais qu'il n'avait parcouru la montagne que pour s'éloigner d'Apollonie et pour dompter l'agitation intérieure par la fatigue physique. Ce fut là leur seul roman, leur seule idylle.

— Ils me font pitié ! me dit un jour Monseigneur. —

Usa-t-il de son influence pour obtenir les confidences de Pierre Maurin? Essaya-t-il de vaincre ses scrupules? Je ne l'ai jamais bien su. Un immense voile de crêpe ne tarda pas à s'étendre sur cet épisode, voilé déjà d'ombre, de mystère et de tristesse. Le 4 mars, Pierre disparut. Nous apprîmes qu'il avait suivi l'Empereur, revenant de l'île d'Elbe. Vous n'ignorez pas que Napoléon Bonaparte passa, le 4 mars, à Digne, et alla coucher au château de Malijay. Le conquérant vaincu et le forçat libéré cherchaient tous deux un dénoûment ; ils le trouvèrent. Pierre fut tué à Waterloo... »

Le vieux chanoine finit là son récit. Je le priai d'agréer mes meilleurs remercîments et mes plus sincères excuses pour la fatigue que je venais de lui donner. Puis, comme je levais la séance pour prendre congé :

— Ah çà! me dit-il avec une cordialité charmante, vous n'allez pas me quitter ainsi! Les traditions d'hospitalité de l'évêché de Digne vous paraîtraient bien dégénérées entre mes vieilles mains... Vous dînez avec moi... Apollonie, mettez un second couvert!...

Apollonie? Le nom n'était pas commun. — Vingt-trois ans en 1815. — Soixante-dix ans en 1862.

Elle était là. D'un regard, j'interrogeai l'abbé Angelin. D'un signe, il me répondit :

— Oui.

XIII

NOTRE-DAME DES POÈTES[1]

Septembre 1879.

Le blasphème est à l'ordre du jour, et mérite, mieux que M. Grévy, le titre de président de la République française. Nous n'avons pas besoin d'un grand effort d'imagination pour nous le figurer sous une forme visible et palpable; tour à tour législateur et tribun, bel esprit de salon et braillard de cabaret, Athénien à l'Académie, Béotien dans l'arrière-boutique, échangeant la blouse de l'ouvrier contre l'habit brodé du préfet, passant du fond des cloaques et des égouts aux régions officielles; journaliste à un sou, caricaturiste en plein vent, étalagiste d'obscénités et d'ordures, prédicateur d'enseignement laïque, grand-maître de franc-maçonnerie, calomniateur du

1. Par M. Ernest Lafond.

passé, catéchiste du présent, empoisonneur de l'avenir; apôtre de la foi civile et de la morale indépendante; propagateur du mariage sans sacrement, de la naissance sans baptême et de la mort sans prières; enjolivant de sa faconde la salle aux prix; proposant pour modèles et adjugeant pour ancêtres Rousseau, Voltaire et Diderot aux élèves des écoles chrétiennes; doucereux et venimeux, scientifique et grossier, raffiné et brutal, violent et sournois, raisonneur et gouailleur, combinant le geste du voyou avec la formule du chimiste, cherchant le répertoire de M. Margue dans le dictionnaire de M. Paul Bert; hurlant la *Marseillaise*, acclamant les amnistiés, coiffant le bonnet rouge; aposté au coin d'un bois pour tirer sur des séminaristes; se déguisant en braconnier pour devenir assassin; glorifiant le meurtre des otages, montrant le poing aux soutanes; injuriant en attendant qu'il frappe; outrageant en attendant qu'il tue; protégé, patronné, encouragé, apostillé, estampillé, choyé, légalisé, autorisé, pensionné, subventionné par nos seigneurs et maîtres, dont il est facile, en tout ceci, de comprendre la pensée. On les accuse de manquer de désintéressement et ils veulent se montrer désintéressés jusqu'à l'abnégation la plus absolue, jusques au complet abandon des biens de ce monde; car ils ne peuvent ignorer que le peuple, le pauvre, le déshérité, l'affamé, ardent néophyte de cette religion du blasphème et du néant, de la morale indépendante et de la foi civile, se ravisera tôt ou

tard, et que l'athéisme populaire leur reprendra ce qu'il leur a donné.

A travers ce fouillis de hideux spectacles, dans cet effroyable contre-sens d'une nation chrétienne et catholique reniant son Dieu, abjurant sa foi, insultant ses prêtres, jouant avec les vases de l'autel, profanant l'hostie, renouvelant à tout propos le supplice du Calvaire, fière de n'avoir plus que des instincts, des appétits et des sens, pouvons-nous quelque chose par la persuasion, la polémique ou la controverse? Hélas! je voudrais le croire; mais l'expérience nous prouve le contraire. C'est le malheur, dans les circonstances actuelles, des défenseurs de la bonne cause, que leur auditoire, déjà bien restreint, se divise en deux parts; les convertis, qui n'ont pas besoin qu'on les prêche, et les incorrigibles dont l'endurcissement et l'obstination redoublent à mesure qu'on leur oppose de plus vives raisons et des arguments plus sérieux; sans compter la foule immense des indifférents, des désabusés, des neutres, tout entiers à leurs affaires ou à leurs plaisirs; bien coupables ceux-là! car leur abstention paralyse le parti du bien en donnant au parti du mal les semblants d'une écrasante majorité.

En revanche, quel charme d'échapper aux lourdes et infectes vapeurs de la politique et de la littérature athées, pour aspirer le suave parfum de ces fleurs mystiques dont les racines sont sur la terre, dont les tiges sont dans le ciel! Comme on brûle du bois de santal pour

dissiper une mauvaise odeur, comme on écoute en soi-même une idéale mélodie pour se distraire des rumeurs du dehors, comme on lève les yeux vers les étoiles en traversant un pays suspect, hanté de bêtes malfaisantes, hérissé de plantes vénéneuses, de même on revient avec délices à ces images de salut, de pardon et de paix, qui nous défendent de désespérer de la France. Connaissez-vous, en dehors de tout dogme, une poésie plus ravissante que celle des *Litanies* de la sainte Vierge? Quel est le génie inconnu qui a su grouper dans un si petit espace tout ce que nous offre ce céleste patronage, tout ce que les âmes fidèles ou chancelantes, pures ou souillées, fermes ou débiles, affligées ou heureuses, intactes ou blessées, peuvent désirer, demander, espérer, croire, pour se fortifier dans leur foi, se consoler de leurs peines, se délivrer de leurs doutes, se maintenir dans leurs joies, affermir leur faiblesse, laver leurs taches, cicatriser leurs blessures, associer leurs émotions les plus douces aux scènes les plus gracieuses de la nature et de la campagne? Chaque verset, chaque mot, pourrait servir de texte ou d'épigraphe à un poème où se donneraient rendez-vous toutes les douleurs humaines, avec la certitude de trouver la source qui désaltère, le souffle qui ranime, le baume qui guérit, le sourire qui rassure, la parole qui vivifie, la larme qui va au cœur, l'astre virginal et serein qui nous guide à travers le crépuscule... STELLA MATUTINA!

Et ne vous récriez pas! Ne dites pas que ce sont là dé-

votions de bonne femme! C'est ici que je vous attends, le livre de M. Lafond à la main. Je vous ai quelquefois parlé de cet homme excellent et éminent, dont la modestie égale le mérite, qui se fait humblement traducteur quand il pourrait être original, et dont le seul tort, si c'en est un, est de s'appliquer trop rigoureusement la maxime d'ailleurs si vraie : « Le bruit ne fait pas de bien ; le bien ne fait pas de bruit. » — N'eût-il écrit que son grand ouvrage sur les *Contemporains de Shakspeare*, ce serait assez pour lui attirer les sympathies de quiconque ne réduit pas la littérature à la question de savoir si Coupeau boira ou ne boira pas. Souvent, dans un temps plus heureux, du vivant de son neveu, le comte Edmond Lafond, auteur du remarquable *Poème de Rome*, homme à jamais regrettable, profondément dévoué à la Religion et à l'Église, enlevé trop tôt à la poésie, à l'amitié, au culte du vrai et du beau, confident de toutes les pensées de son oncle, nous avions engagé M. Ernest Lafond à profiter de ses spécialités de polyglotte et de ses admirables aptitudes de traducteur, pour réunir en un volume les hommages adressés, dans toutes les langues, à la sainte Vierge, les petits poèmes et, particulièrement, les sonnets composés en son honneur par des maîtres tels que Calderon, Lope de Vega, Luis de Léon, Camoëns, Dante, Pétrarque, le Tasse, Novalis, Milton, etc., etc. C'est ce recueil que M. Lafond nous offre aujourd'hui en le dédiant à la pieuse et poétique mémoire de son neveu. Rien de plus

touchant que cette dédicace; rien de mieux senti que la courte préface où l'auteur nous explique comment, écrasés, foudroyés, anéantis, presque terrifiés par l'infinie grandeur de Dieu, à peine rassurés par l'idée que son divin fils a vécu parmi nous, s'est sacrifié pour nous sauver et a fait de son adorable Évangile un trait d'union entre sa divinité et notre misère, nous nous relevons, au seul nom, à la seule image de la sainte Vierge Marie, sa mère, pour la prier, pour la bénir, pour nous placer sous son patronage, pour attendrir notre piété, pour apaiser nos craintes, pour nous figurer, par une illusion précieuse, que, en s'interposant entre Dieu et nous, elle amoindrit la distance et nous rapproche du Ciel.

Quant aux circonstances qui décident M. Lafond à publier son livre, il les indique dans les deux sonnets suivants. Ceux-là sont bien à lui, et ils prouvent, — ce que nous savions déjà, — que notre cher poète n'a pas besoin de traduire les maîtres pour être bien inspiré :

INQUIÉTUDES DU TEMPS PRÉSENT

Jésus ! avez-vous donc cessé de nous bénir?...
L'athéisme triomphe, et l'autel catholique
S'écroule sous l'effort de la haine publique...
Nous nous épouvantons de sonder l'avenir !

Sont-ce les derniers jours ? Allez-vous revenir,
Ainsi que l'a prédit le livre évangélique,

Le front chargé d'éclairs, comme le Dieu biblique,
Interroger, juger, condamner et punir?

Ah! Seigneur! reculez l'heure de la justice;
Comme à Jérusalem, buvez l'amer calice;
Remontez sur la croix, d'où le salut descend!

Oui! ravivez, Jésus, vos divines blessures,
Et, pour laver nos fronts souillés de flétrissures,
Laissez couler encore une goutte de sang!

Mais la *désespérance* n'est pas permise au vrai chrétien. Le poète se ravise, et s'écrie avec un irrésistible accent de confiance :

A NOTRE-DAME DES POÈTES

RETOUR A L'ESPÉRANCE

Non!... La foi vit encore, et nos églises pleines
Retentissent des vœux qui montent jusqu'à vous,
Marie! A vos autels la foule est à genoux
Et dépose à vos pieds le fardeau de nos peines.

Le flot n'est pas tari des prières humaines
Qui devront désarmer le céleste courroux!
Votre fils trouvera DIX JUSTES parmi nous ..
Que nous importent donc l'athéisme et les haines?

Ah! pardonnez, Marie, au cri désespéré
D'un ingrat qui priait votre Fils adoré
De remonter sanglant au glorieux Calvaire!

En lui redemandant de nouvelles douleurs,
Insensé! j'aurais fait couler encor vos pleurs,
Quand notre seul refuge est votre cœur de MÈRE!...

Voilà donc les *bonnes femmes* dont la dévotion à la sainte Vierge Marie a de quoi faire sourire de grands esprits tels que MM. Paul Bert, Floquet, Margue et Jules Ferry. *Elles* se nomment Lope de Vega et Calderon, les deux plus illustres poètes dramatiques de l'Espagne chevaleresque et chrétienne; Camoëns, dont le nom et l'œuvre immortelle suffisent à la gloire de la poésie portugaise; Dante, de qui l'on peut dire sans hérésie que, si la mystique Béatrix ne lui avait pas parlé de la Vierge sainte comme de son céleste modèle, elle aurait eu moins d'influence sur son génie; Pétrarque, dont la fidélité légendaire à son incomparable Laure se confondait presque avec son culte pour cette radieuse figure, gage d'immortalité qui survivait à ses périssables amours; le Tasse, qui, du fond de sa prison, se consolait de son malheur et se défendait de sa folie en invoquant la protectrice des opprimés, des méconnus, des cœurs meurtris et des âmes troublées. Est-ce tout ? pas encore; la liste est bien plus riche. Les poètes protestants, tels que Milton, les sceptiques ou les révoltés tels que Goëthe, Schiller, Byron, Henri Heine, n'ont pu échapper à ce charme mystérieux, à cette séduction divine, à cette puissance surnaturelle de grâce, de persuasion, d'inspiration et de douceur. Il leur a suffi d'une lueur dans leur ombre ou dans leurs ténèbres pour que la Vierge Marie leur apparût dans ce rayon. C'est que tout grand poète, à son insu, malgré lui peut-être, a l'imagination catholique, et

M. Ernest Lafond nous dit excellemment : « Nous sommes heureux d'avoir pu attacher leurs noms à cette auréole des poètes de la Vierge. Ils l'ont tous chantée, malgré l'exclusion dont elle est l'objet dans leur culte ou dans leur philosophie. Ah! c'est que leur cœur voit plus haut que leur esprit, et leur imagination de poète en appelle toujours de leur raison hautaine et froide à la simplicité naïve de la foi... »

Donc, si vous vous obstinez dans vos dédains superbes, dans vos railleries de commis voyageurs, dédaignez, raillez, bafouez, déchirez, supprimez les *Lusiades*, le *Médecin de son honneur*, le *Hermosura*, les *Autos sacramentales*, la *Divine Comédie*, les *Canzoni*, la *Jérusalem délivrée*, le *Paradis perdu*, le *Pèlerinage d'Harold*, tous les enchantements de la poésie chrétienne, tous les hommages de la poésie moderne!... Au fait, pourquoi pas? Qu'y a-t-il de commun entre ces grandeurs et vos petitesses, entre ces beautés et vos laideurs? N'êtes-vous pas gênés, embarrassés, importunés par ces chefs-d'œuvre dont chaque détail vous humilie et vous condamne? Ils élèvent l'âme humaine, et vous dites qu'il n'y a pas d'âme; ils créent un idéal supérieur à nos réalités, et vous faites de ces réalités misérables le but unique de vos ambitions et de vos convoitises; ils nous rappellent notre céleste origine, et vous aimez mieux que cette origine remonte à un singe qu'à un Dieu; ils éveillent ou invoquent en nous les grandes pensées et les sentiments généreux;

et vous savez que votre règne dérisoire ne durerait pas un jour si la société, gangrenée par vos leçons, dépravée par vos exemples, affolée par votre insolente fortune, revenait à ces sentiments et à ces pensées; ils vivent sur les hauteurs, et vous n'êtes à l'aise que dans les bas-fonds. Ils contrastent avec les immondes écrits qui circulent librement sous vos yeux, que vous encouragez comme l'inspiration de votre pouvoir, comme la sanction de vos lois, comme l'expression de vos vœux, comme le supplément de vos discours, comme le produit de votre victoire, comme l'hymne de votre triomphe! Ils ennoblissent ce que vous dégradez; ils affirment ce que vous niez; ils adorent ce que vous brûlez; ils glorifient ce que vous blasphémez; ils bénissent ce que vous maudissez; ils sont la vie et vous êtes la mort. Croyez-moi! décrétez un article 9 ou un article 13 pour l'extinction des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Quand vous n'aurez plus d'autre littérature que celle de M. Léo Taxil, de la *Marseillaise* et du *Père Duchêne*, les proportions seront bien mieux rétablies, et vous toucherez de bien plus près à l'accomplissement de votre ouvrage. Vous vous dites les mandataires de l'extrême civilisation, et vous n'êtes que les précurseurs de l'extrême barbarie!

On ne saurait imaginer un titre plus heureux que celui-là : *Notre-Dame des Poètes!* Le culte de la sainte Vierge est si admirablement approprié à notre nature, à notre faiblesse, à notre foi, aux fibres les plus délicates

de notre cœur, à notre besoin d'appui, d'intercession et de prières, que nous la multiplions, pour ainsi dire, afin qu'elle soit toujours présente partout où existe un péril à conjurer, un malheur à prévenir, une faute à réparer, une douleur à adoucir, une larme à essuyer, une grâce à obtenir, un bienfait à demander. Ce perpétuel miracle de la *spécialité* dans l'*ubiquité* est un des plus précieux attributs, des traits les plus caractéristiques de Celle qu'invoquent séparément et tout ensemble le citadin dans son antique cathédrale, le paysan dans sa rustique chapelle, la mère au berceau de son enfant, le mendiant au seuil de la maison hospitalière, le malade à l'autel privilégié, le voyageur incertain de sa route, le soldat sur le champ de bataille, le matelot dans la tempête, le pèlerin s'acheminant vers les mystiques fontaines. Pourquoi les poètes n'auraient-ils pas, eux aussi, leur Notre-Dame? Ils ont, eux aussi, leurs naufrages, leurs tempêtes et leurs batailles; ils traversent, eux aussi, des pays inconnus; ils passent de la région des neiges au cratère des volcans. Parmi eux, je vois souvent d'harmonieux malades, d'illustres égarés, parfois des enfants terribles, des familiers de l'orage, des pèlerins guidés par une étoile moins sûre que celle de Bethléem. Oui, *Notre-Dame des Poètes!* M. Ernest Lafond ne pouvait donner à son œuvre un titre qui la résume mieux et la recommande plus éloquemment à nos tendres et respectueuses sympathies. Je voudrais pou-



voir cueillir une gerbe dans sa moisson, un bouquet dans sa pieuse corbeille. Je suis forcé de me borner à une courte citation, et l'on comprend qu'avec Calderon et Lope de Vega, Camoëns et Dante, Pétrarque et Novalis, je n'éprouve que l'embarras du choix. Mais avec eux, pour me servir d'une expression bien vulgaire, *cela va trop sans dire*, on pourrait supposer que leur sujet doit beaucoup à leur génie. Voici un poète moins célèbre, Don Francisco de Quevedo; je choisis un de ses sonnets, qui, sous sa forme brève et dans son inspiration un peu subtile, nous montre à la fois les deux aspects de la poésie espagnole, et la souplesse, la précision, l'exactitude, la perfection de ce traducteur qui est assurément le contraire d'un traître :

Femme, voilà votre fils.
Jean, voilà votre mère !

Il ne l'appelle pas, en ce suprême instant,
Sa mère ; car peut-être il redoute pour elle
Que ce doux nom n'éveille une douleur nouvelle
En lui montrant un fils au lieu d'un Dieu mourant.

Mais ce doux nom, Jésus lui réserve pourtant
Au ciel, auprès de lui, la place la plus belle,
Et ce doux nom sur terre, il le prête, en partant,
A Jean, son bien aimé, son disciple fidèle.

Ève n'était pas mère alors qu'elle a péché ;
Elle était femme ; aussi, sur la croix attaché
Jésus dut expier la faute héréditaire.

Et, parce qu'une femme à la fin a rendu
Aux hommes le bonheur que l'autre avait perdu,
Jésus l'appelle femme en la donnant pour mère.

M. Ernest Lafond a eu l'heureuse idée d'ajouter à ces petits poèmes de courtes notices biographiques et deux drames : l'un de Calderon, l'autre de saint Grégoire de Nazianze, également inspirés par ce sujet inépuisable. Ces perles bénies ne pouvaient pas être présentées dans un écrin médiocre. Rien de plus élégant, de plus frais, de plus exquis, — j'allais dire de plus coquet — que ce volume, imprimé par M. Quantin. Séduisant pour les bibliophiles, agréable aux lettrés, cher aux âmes fidèles, consacrant une fois de plus l'alliance de la religion et de la poésie, montrant les plus beaux génies agenouillés ou au moins inclinés sous cette main virginale, maternelle et sainte, le livre charmant de M. Ernest Lafond doit compter autant de lecteurs qu'il y a de catholiques intéressés à ne pas laisser croire que le culte de la Vierge Marie n'est pratiqué que par les pauvres d'esprit. S'il est vrai, comme je le crains, que nul ne ressemble moins à un poète qu'un vieux critique, je me tiens à distance, en arrière du groupe sacré, pour aspirer le parfum de ces belles fleurs de Bethléem et du Calvaire, pour avoir le droit d'invoquer, dans mon humble cadre, NOTRE-DAME DES POÈTES.

XIV

AUBER ET SCRIBE

A M. HENRI BLAZE DE BURY

I

Septembre 1879.

Mon cher maître,

Vos charmantes pages sur Auber et Scribe ont déjà fait leur tour de France; — je pourrais même dire leur tour du monde, puisque la *Revue* va partout. Pour moi, pauvre solitaire, réduit à ne plus vivre que dans le passé, je les ai lues avec un si vif intérêt, que, au bout

1. A propos de pages bien intéressantes, publiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1879.

de cinq minutes, j'étais dupe d'une aimable illusion; il me semblait que mes souvenirs se confondaient avec les vôtres. Je m'offrais à moi-même le spectacle dans un fauteuil. A un demi-siècle de distance, je revoyais ces scènes pathétiques ou ingénieuses, j'écoutais ces mélodies élégantes, fines, délicates, colorées, dramatiques, piquantes, exquises, dont vous parlez si bien. Le souvenir! c'est notre refuge, alors que nous avons éprouvé ou épuisé le néant de la sagesse humaine, l'imprévu des événements, le délire des multitudes, l'aveuglement des habiles, l'impuissance des Assemblées, la mobilité des opinions, l'incertitude des partis, la dictature du sophisme, le triomphe du mal et cet épouvantable mensonge qui glorifie les assassins et outrage les victimes. La discussion politique, littéraire ou artistique, presque toujours condamnée à atteindre le contraire de ce qu'elle vise, à prêcher dans le désert, à populariser ce qu'elle attaque, à se briser contre les courants, à se savoir inutile quand elle essaie de n'être pas nuisible, c'est le présent, ou, en style de paysagiste, c'est le premier plan avec ses aspérités, ses laideurs, la crudité de sa lumière, la rude saillie de ses rochers, le fouillis de ses plantes parasites, le ton fauve de ses terrains, la physionomie menaçante de ses ravins et de ses précipices. Le souvenir, c'est le lointain, où tout s'adoucit, s'apaise, s'embellit pour le plaisir des yeux, où les détails fâcheux disparaissent, où les lignes s'assouplissent, où les angles s'estompent, où l'i-

déal reprend ses droits, où l'horizon s'illimite, où la brume se fait lumineuse, où toutes les dissonances se fondent dans une suprême harmonie.

Je ferais rire à mes dépens si je prétendais vous contredire, vous réfuter ou seulement vous compléter, surtout en ce qui concerne le délicieux compositeur de la *Muette* et du *Domino noir*. Vous avez été presque son ami, autant qu'on pouvait être l'ami de M. Auber, et moi, je l'ai fort peu connu. Nos rares rencontres ont eu pourtant ce caractère particulier, qu'elles pourraient vous aider à ajouter trois ou quatre coups de pinceau ou de crayon à votre excellent portrait. Le hasard m'avait placé à côté de lui, à ce mémorable concert de Richard Wagner, qui fit tant de bruit (sans jeu de mots), émut le clan des musiciens et précéda de deux ans le célèbre naufrage du *Tannhauser*. Auber, lui, n'était ni ému, ni inquiet, ni agacé. Il écoutait avec un sang-froid légèrement ironique cette mélopée continue et ces implacables sonorités. Après un des morceaux, il se tourna vers notre regretté Joseph d'Ortigue qui m'avait amené, et il lui dit avec son joli sourire d'homme d'esprit ennuyé : « Cela me fait l'effet d'une vaste page *in-folio* où il n'y aurait pas un point et pas une virgule. » — Puis, à la fin du concert, après une tempête finale qui faillit faire crouler la maison : « C'est peut-être la *polka* de l'avenir ! »

Permettez-moi de vous proposer une variante au sujet du célibat dont l'anacréontique vieillard avait fait une

de ses spécialités. Je tiens le texte exact d'un artiste de l'Opéra-Comique. C'était après la *première* du *Premier Jour de bonheur*, où Capoul avait eu un succès inquiétant pour les maris, et même pour les pères grev... és de grandes demoiselles à marier : « Croyez-moi, Capoul, dit M. Auber à l'irrésistible ténor; ne vous mariez pas! Moi qui vous parle, si j'étais marié, ma femme aurait au moins soixante-quinze ans,... et *je n'oserais plus rentrer chez moi!* » Hélas! quand il y rentrait, il y trouvait plus de jeunesse; y trouvait-il plus de tendresse et d'honnête joie? Ne peut-on pas dire qu'il fut puni par où il avait péché? Quelle vie brillante, mais quelle triste mort! Il aimait trop, non pas le bal, mais peut-être le ballet, et, à coup sûr, Paris, ce diable de Paris, plus dangereux, plus séduisant et plus perfide à lui tout seul que toutes les *étoiles* du chant et de la danse; Paris, qui le lui rendait bien, mais qui l'a trahi au dernier moment. Peu s'en fallut, vous le savez, que ce mort illustre ne fût jeté, le 12 mai 1871, au ruisseau de la rue Saint-Georges, tandis que le marteau de la Commune démolissait l'hôtel de M. Thiers et que le hurlement des fédérés étouffait le dernier écho du *Rêve d'Amour*. Il avait écrit quelques partitions de plus que le nécessaire, et il vécut dix mois de trop.

Encore quelques légers épisodes pour nous distraire de ces sinistres images. Avec un talent ou un génie très moderne, avec tous les raffinements de l'artiste, de

l'homme du monde, du *gentleman* qui serait bien fâché de ne pas se tenir au courant de toutes choses et de ne pas être à la mode de demain, M. Auber, sur bien des points, fut du XVIIIe siècle plutôt que du nôtre; contemporain du maréchal de Richelieu, de Sophie Arnould, de Clairval, de la maréchale de Luxembourg, de Wateau et de Fragonard bien plus que de Louis-Philippe, de Victor Hugo, de M. Cousin, de George Sand et d'Eugène Delacroix. Sa musique est polie, coquette, élégante, tirée à quatre épingles, de bon ton, de belles manières et de beau langage, avec un imperceptible œil de poudre et des façons de courtisan, comme si elle allait fredonner à Versailles avant de chanter à Paris. Elle n'est jamais lourde, jamais pédante, jamais teintée de germanisme ou mélangée de prétention et de vulgarité; défauts essentiels de notre époque dans tous les genres de littérature et d'art, et même dans les relations sociales. Sa physionomie portait, plus encore que sa musique, l'étiquette de ce siècle terrible et charmant. Il en avait l'esprit, la grâce, la distinction aristocratique, la finesse, le sentiment des nuances, l'art de glisser sans appuyer, mais aussi la galanterie facile et uniquement sensuelle, le libertinage d'imagination, le scepticisme absolu, et surtout ce fond de sécheresse et d'ennui, inséparable de la religion du plaisir, châtiment préventif de quiconque ne veut pas croire, s'acharne à jouir et ne sait pas aimer.

Dantan, fort peu rigoriste, propriétaire d'un musée secret encore pire que celui de Théophile Gautier, et qui scandalisa même le prince Napoléon, Dantan nous racontait que, ayant à faire le buste de M. Auber et ne voulant pas donner à ses traits si fins cet air atone et ennuyé, il n'avait eu qu'un moyen de l'animer, de mettre un peu de vivacité dans ses yeux et un sourire sur ses lèvres ; c'était de lui narrer des anecdotes grasses jusqu'à l'obésité, salées jusqu'au poivre de Cayenne, et que j'appellerais gauloises si je ne craignais de manquer de respect à notre aïeul Brennus. Quelques jours auparavant, j'étais allé au théâtre des Bouffes-Parisiens, qui, pour ramener le public, annonçait le début d'une fameuse demi-mondaine dans *Orphée aux Enfers*. Toujours trop exact, j'arrivai, comme Mascarille, avant que les chandelles fussent allumées. Il n'y avait presque personne dans la salle. Il y avait pourtant mademoiselle L... L...[1], en grande toilette, dans une loge de baignoire. Tout à coup je vois un vieillard mince, propret, pimpant, se lever brusquement d'une stalle voisine, et se précipiter vers cette bienheureuse loge. Je reconnus M. Auber. Rien ne saurait donner une idée de cet empressement, de ce renouveau d'octogénaire, de cette fougue de galanterie sénile. On eût dit que, pour ce compositeur saturé de gloire, l'univers entier s'absorbait dans le gracieux ac-

1. Léonide Leblanc.

cueil de cette jolie femme, dans l'amicale pression de cette main plus blanche que virginale. Parisien par excellence, Parisien *quand même*, M. Auber était aussi un peu Turc par quelque endroit; célibataire légèrement polygame; quelque chose d'un sultan spirituel et débonnaire, voluptueux et blasé, ajustant aux mœurs françaises ses velléités orientales résigné d'avance aux finesses et aux ruses féminines, toujours prêt à reprendre son mouchoir pour y broder un nouveau chiffre, et sûr de ne pas tuer le lendemain la favorite de la veille.

Ceci me rappelle un autre souvenir. En février 1864, le Théâtre-Italien donna, un soir, une représentation lamentable d'*Il Ballo in Maschera*; une vraie déroute; rien que des doublures, excepté Fraschini, qui, malgré ses quarante-huit ans, chantait à merveille le rôle de Ricciardo. Auber et Meyerbeer — qui n'avait plus, hélas! que quelques semaines à vivre, — assistaient à ce désastre, mais dans des conditions bien différentes, dont le contraste aurait pu servir à caractériser les deux personnages. De douze ans plus jeune que l'auteur de *la Muette*, Meyerbeer semblait ce soir-là centenaire. Isolé dans son fauteuil d'orchestre, enseveli sous une immense perruque noire, abrité sous un triple rempart de collet, de cravate et de cache-nez, malade, morne, taciturne, abattu, assombri peut-être par le pressentiment de sa mort prochaine, il nous fit réellement l'effet d'un oiseau

de nuit. Pourtant, dans l'entr'acte, lorsque nous allâmes le saluer, il redevint un moment le Meyerbeer des sous-entendus diplomatiques, et il nous dit : « Ils sont tous excellents, excepté Fraschini. » Pendant ce temps, M. Auber, en grande tenue, rasé de frais, cravaté de blanc, leste, svelte, guilleret, constellé de décorations et de plaques, trônait dans une avant-scène, au milieu d'un groupe de jeunes personnes, toutes plus charmantes les unes que les autres. On riait, on jasait autour de lui ; l'égayait-on ? J'en doute. Ces allures ou ces apparences sultanesques étaient si bien passées à l'état de légende, que toutes les chanteuses *légères*, débarquées ou échouées, vers cette époque, sur un de nos théâtres de province, avaient leur thème tout fait. — « Ah ! disait Rosine, ou Anna, ou Angèle, si j'avais voulu ! Je serais aujourd'hui première cantatrice à l'Opéra-Comique ; mais il aurait fallu avoir des bontés pour M. Auber, et mieux vaut rester honnête fille que faire fortune ! » — Huit jours après, le public s'apercevait que cette intéressante victime des scrupules de la vertu et de l'honneur n'avait que la beauté du Diable, chantait faux et s'affichait avec l'Elleviou de la troupe.

Ce que devait être pour un tel homme l'idée de la mort, on le devine. Il n'en avait pas peur, pourvu que ce fût vite fait. Le compliment dont on a tant abusé : « Vous n'avez pas quatre-vingts ans, mais quatre fois vingt ans ! » lui agaçait horriblement les nerfs. Il savait que nous mou-

rons tous... ou presque tous, et sa morale épicurienne était là-dessus de l'avis d'Horace et d'Anacréon; un lit de roses se changeant tout à coup en lit de mort. Un des plus charmants artistes de temps-là, Couderc, celui de qui M. Auber disait : « Nous n'avions qu'un ténor spirituel, et il a perdu sa voix à vingt-sept ans! » habitait, à Paris, la même maison que moi, et sa conversation piquante, riche d'anecdotes, était pour moi une bonne fortune. Un jour, il revint tout effaré du Conservatoire. Un des professeurs, M. Prumier, était mort subitement en donnant sa leçon, et on l'avait transporté d'urgence dans le cabinet du directeur : « Croiriez-vous, ajoutait Couderc, que M. Auber semblait le regarder d'un œil d'envie, et ne cessait de murmurer : « Oh! la belle mort! la belle mort! » Hélas! s'il souhaita ce jour-là disparaître, le plus tard et le plus promptement possible, — de la même façon, ce vœu ne fut pas exaucé!

Que conclure, mon cher maître, de vos souvenirs et des miens? Vous avez très justement et très finement dit son fait au ministre philosophe, qui, dans une étrange oraison funèbre, en plein Conservatoire, au lendemain de nos désastres, ne craignit pas de copier les Wagner et les Schumann, refusa, ou à peu près, de prendre Auber au sérieux, le traita presque en musicien d'opérette et lui contesta d'un seul trait le travail et la science. Je n'ai jamais ni flatté, ni chéri M. Jules Simon, et il faudra bien des belles phrases contre l'article 7 pour

me réconcilier avec cet habile homme. Mais êtes-vous bien sûr que, dans cette circonstance, M. Jules Simon n'ait pas frappé *à côté*, qu'il n'ait pas diminué, méconnu, calomnié le musicien, faute de pouvoir ou d'oser dire toute sa pensée sur ce caractère, sur ces habitudes, sur cette existence, qui n'avaient pas, à parler franc, la gravité, la dignité nécessaires à un vieillard, à un membre de l'Institut, au chef incontesté de l'École française, au directeur d'un grand établissement public où la vertu doit au moins être suppléée par la décence? Assurément, le Conservatoire n'est pas un couvent; mais il ne convenait pas qu'il y eût en France une seule mauvaise langue en droit de dire que c'était un harem. La pauvre *Muette*, dans ce singulier discours, paya pour des bavardages qui n'étaient probablement pas vrais, mais qu'il n'eût pas fallu rendre vraisemblables.

N'insistons pas, et généralisons, afin de mieux ménager la mémoire de l'homme à qui nous devons tant d'agréables soirées. Vous parlez à ravir de l'*éternel féminin*, et vous paraissez croire que, parmi nos contemporains, cet éternel féminin a récompensé ses fidèles en les protégeant contre les déchéances de l'âge, en prolongeant au delà des limites ordinaires leur faculté de production et leur verve. Mais, d'abord, avez-vous bien choisi vos exemples? La gloire de Chateaubriand, — lequel m'a toujours semblé un amoureux bien bizarre, — eût été plus intacte s'il était mort en 1828, sous le ministère

Martignac, avant d'avoir eu le temps d'assister à la révolution de Juillet, d'écrire d'illusoires brochures, de rabâcher *la Vie de Rancé*, de gâter maintes pages de ses *Mémoires* et de pontifier silencieusement à l'Abbaye-au-Bois. — Nous savons aujourd'hui à quoi nous en tenir sur l'été de la Saint-Martin de Sainte-Beuve, mort à soixante-cinq ans. Mérimée, resté pour moi une énigme, était fini à quarante-quatre ans, à dater d'*Arsène Guillot* et de *Carmen*. D'ailleurs, pouvons-nous admettre que l'on aime réellement la femme quand on ne perd pas une occasion de profaner et de salir l'objet de son culte? Victor Cousin ayant fini par choisir ses maîtresses à l'hôtel Rambouillet et au milieu des épisodes de la Fronde, c'est plutôt d'elles qu'on peut dire que son amour leur donna une romanesque longévité. Les retours de jeunesse de Michelet n'ont porté bonheur ni à ses idées, ni à son style; ils n'ont servi qu'à accentuer le contraste de sa première manière, qui était la bonne, avec la dernière, que l'on reconnaîtra tôt ou tard pour détestable. Quant à Alfred de Vigny, qui est mort en 1863, qui depuis longtemps ne produisait rien, qui aura été, en somme, le moins fécond de nos poètes, je me souviens que, dans notre beau temps, dans notre groupe de la *Revue des Deux Mondes,* on souriait quelque peu de ses amours voilées de platonisme et de poésie, partagées ou neutralisées entre Eloa et Kitty Bell.

Peu importe, au surplus; je pourrais vous opposer

Thiers, Guizot, Villemain, et même Lamartine qui, à part les années de jeunesse et les effusions élégiaques ou lyriques, préféra, je crois, le tranquille bonheur d'être adoré par les femmes au dangereux plaisir de trop les aimer. Lamartine, depuis longues années, n'avait plus que des amours épistolaires, et c'était sa femme qui décachetait devant lui la correspondance sentimentale des petites-nièces d'Elvire, de Graziella et de Laurence. Lamartine ! ce nom d'enchanteur me servira de transition. Vous vous souvenez de la page célèbre de Jean-Jacques ; « Gardez-vous de confondre l'instinct sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce, etc., etc. » Volontiers je dirai à mon tour : Gardons-nous de confondre le sentiment quasi-divin de l'amour et même la passion coupable, mais sincère, ardente et profonde, avec ce libertinage sénile qui, en éternisant les appétits de la *bête*, doit fatalement nuire aux facultés de l'esprit. L'homme de génie ou de talent, esclave de cette infirmité morale, peut, par un phénomène physique que je ne me charge pas, d'expliquer, conserver, parallèlement à ces récidives d'arrière-saison, le goût du travail, les perfections du métier, le trompe-l'œil d'une inspiration juvénile. Regardez de près ; vous reconnaîtrez que cette jeunesse a des rides, que cette inspiration est factice, que ce travail sent l'effort, que ce métier se répète, que cette imagination surmenée ne sait plus qu'ajuster un vieil air à une vieille chanson. Il ne s'agit pas ici de prêcher une morale

étroite ou des dogmes inflexibles. Il est possible de faire de grandes et belles choses sous une influence qui exalte, qui abuse, qui égare, jamais sous un joug qui dégrade. Pour que les sens gardent indéfiniment leur empire, il faut que l'âme et le cœur abdiquent, et, sans cœur et sans âme, que reste-t-il? Je ne veux pas croire que l'homme puisse s'avilir d'une part, et, de l'autre, se maintenir à ces hauteurs où naissent les œuvres vivaces et durables. Une illusion, alors même qu'elle s'envole, qu'on en reconnaît le vide et la folie, peut encore dédommager celui qui la perd en poétisant le regret de l'avoir perdue, en subissant une métamorphose qui fait de son souvenir une vérité. Mais quelle poésie, quel idéal, quelle métamorphose pourrait-on extraire des sexagénaires amours de Géronte? Son illusion, s'il en a, n'est qu'un ridicule de plus. La seule Muse qui lui convienne est celle du répertoire de Geoffroy et du théâtre du Palais-Royal.

Oui, les femmes doivent tenir une grande place dans les ouvrages de l'artiste; si grande, si belle, si légitime, qu'on aime encore mieux les voir inspirer que produire; mais c'est à condition que l'artiste sera jeune, ou, s'il ne l'est plus, qu'il se contentera de vivre dans le passé, de créer en se souvenant, d'évoquer et de ressusciter en lui-même une chère et lointaine image, au lieu de courir après des diables roses qui riront à ses dépens. Comparez, dans Chateaubriand, l'épisode de Cynthie (*Mé-*

moires d'Outre-Tombe), aux pages ardentes de *René* et de *Velléda;* comparez, dans le riche écrin de M. Auber, les perles fines de la *Fiancée*, du *Maçon* et de *Fra Diavolo* aux perles fausses de *Jenny Bell*, de *Marco Spada* et de *Rêve d'Amour*. Je pourrais multiplier à l'infini ces exemples. Voilà le vrai. Le reste est chimère et mensonge à l'usage de gens qui, ne croyant pas à une vie future, voudraient faire de celle-ci un carnaval dans un boudoir. Et encore, ne sont-ils pas bien sûrs de leur incrédulité ; témoin Auber lui-même, qui accueillait d'un geste négatif et d'un sourire triste toutes les jolies phrases sur l'éternel printemps, le vieillard de Téos et les cheveux blancs couronnés de roses!

— Mais, me direz-vous, — et vous aurez bien raison, — à quoi tend tout ce verbiage? — à un but que ce verbiage même m'a fait perdre de vue ; à vous avouer que vous me semblez injuste pour Scribe dans ses rapports avec Auber. Or, puisque ces deux inséparables ont eu si longtemps une part égale dans le succès et dans nos plaisirs, puisque l'auteur de la *Muette* m'a pris tout un chapitre, je puis bien en dédier un à l'auteur de *Bertrand et Raton*.

II

La mort du baron Taylor donne un triste à-propos à mon plaidoyer pour Eugène Scribe. Tous deux, dans un cadre différent, contribuèrent à la même œuvre; le baron, plus désintéressé, avec des caractères respectables de bienfaiteur et parfois de bénisseur; l'auteur dramatique, plus égoïste, mais de cet égoïsme spirituel, souvent plus profitable à autrui qu'un dévouement maladroit; ingénieux et actif dans sa propre cause, travaillant à sa fortune, prenant à cœur la question d'argent, mais communiquant à ses confrères le bénéfice de ses efforts, et devenu, par son énergique initiative, le collaborateur de leur budget comme de leurs idées. Cette œuvre à la fois individuelle et collective, c'est l'organisation de la propriété dans le domaine de l'intelligence et de l'art, de la littérature et du théâtre; comparable jusqu'à lui à ces terrains vagues, livrés aux maraudeurs par la négligence de leur propriétaire, et qui finissent, à force d'appartenir à tout le monde, par n'appartenir à personne. Scribe a eu le mérite de supprimer la tradition de l'écrivain parasite et la légende du poète à l'hôpital; de prélever sur le public le plus volontaire et, par conséquent, le plus légitime des impôts; de faire prévaloir

et prospérer cette vérité, que le produit de la récolte doit être du même côté que le travail de la culture, et d'enseigner à ses contemporains que, si l'argent ne donne pas toujours de l'esprit, il est de toute justice que l'esprit donne un peu d'argent. Sans doute, cette façon d'associer la procédure à l'imagination et le papier timbré aux manuscrits, de monnayer une scène d'amour, de notarier une situation, de capitaliser une tirade, de coter un dialogue, n'a pas été sans inconvénients. Il semble que le libre essor de la pensée soit incompatible avec les calculs de l'arithmétique, et qu'une caisse ne saurait être un piédestal convenable pour une muse. En somme pourtant, la dignité des lettres y a gagné, et cette réforme était d'autant plus nécessaire que nos mœurs devenaient plus démocratiques. L'indépendance de l'écrivain ou de l'artiste est surtout précieuse sous un régime où il ne pourrait se laisser protéger sans tomber encore plus bas que ses protecteurs. Avec un ministre tel que Richelieu, un Roi tel que Louis XIV, on pouvait, jusqu'à un certain point, se résigner à voir un homme de génie ou de talent s'incliner devant les grands de ce monde et échanger un hommage contre une pension. Sous des maîtres tels que MM. Gambetta et Jules Ferry, tout compliment serait une honte, toute flatterie une bassesse, tout éloge une ignominie, toute dédicace un opprobre. L'auteur ou l'artiste, sous peine de s'avilir, ne doit plus demander qu'au public et à lui-même les

moyens de vivre et de bien vivre. En 1660, il n'eût été qu'un courtisan; aujourd'hui, il serait un valet.

Que conclure, mon cher et brillant confrère, de ce trop long préambule? que l'argent a maintes fois préoccupé M. Scribe, qu'il a tenu une large place dans sa vie, dans ses démarches, dans ses succès, dans ses rapports avec les théâtres; que M. Scribe a voulu en gagner le plus possible, en faire gagner à ses collègues, et que, plus heureux que Figaro, il a pu être plein de son sujet pour en discourir; tout ceci [avec cette circonstance noblement atténuante, que sa main, souvent ouverte pour *toucher*, n'était jamais fermée pour donner, et que le droit d'auteur devenait à ses yeux la dette du riche. Or, tous, tant que nous sommes, grands et petits, — les petits surtout, — nous savons à quel point la charité nous est plus balsamique et plus douce, lorsqu'elle rend aux pauvres ce que nous a donné notre plume. Cet argent gagné leur appartient mieux, puisqu'il est plus nôtre. Ce n'est plus seulement notre bien que nous leur offrons, c'est quelque chose de nous-mêmes. Ce n'est plus notre propriété, notre superflu; c'est notre esprit, c'est notre cœur, qui sont de moitié dans l'offrande.

Est-ce à dire, comme vous semblez le croire, que l'argent soit le *Deus ex machinâ* du théâtre d'Eugène Scribe, qu'il lui demande toutes ses inspirations dramatiques ou comiques, qu'il rapporte tout à ce puissant mobile de l'activité moderne? Je ne suis pas de votre

avis, et votre avis me contrarie d'autant plus que, à propos de ces deux hommes si Français, si Parisiens, si peu pédants, si ennemis du tintamarre et du brouillamini germaniques, il vous a fait commettre, à vous, esprit si fin et d'un ton si juste, cette phrase que Scribe assurément n'aurait pas comprise et qu'Auber n'aurait pas mise en musique : « N'y doit-on voir qu'un travers de Scribe, une pure et simple *idiosyncrasie*, ou, pour dire mieux, une *idiosyncrasie* qui n'était ni pure, ni simple ? » L'idiosyncrasie encadrée entre le *Domino noir* et le *Mariage de raison !* c'est trop grand pour le cadre ; une dissonance analogue à celle que vous avez si bien remarquée dans une page de Dumas fils ; Auber, l'aimable et galant Auber, aussi léger, mais moins sacré que le poète de Platon ; Auber, un papillon, une abeille, une fauvette, assimilé au grand Romain, se voilant la face, se couchant et disant au Paris de la Commune, beaucoup plus Brute que Brutus : « Et toi aussi, mon fils ! »

Je cherche l'argent, sans le trouver, dans le charmant répertoire du *Théâtre de Madame*, qui est peut-être la fleur du panier de M. Scribe. Il était bien trop avisé, trop à l'affût de l'*actualité*, de l'idée courante, de la passion ou de la fantaisie du moment, pour ne pas comprendre que, à une époque d'épanouissement intellectuel où les finances, restaurées sans bruit, laissaient la parole à la politique, à la littérature, à la poésie, ce n'était pas en faisant sonner trop haut les piles d'écus qu'il pourrait

obtenir et fixer la vogue. Relisez ses petits chefs-d'œuvre de ce temps-là ; *la Demoiselle à marier*, *les Premières amours*, *Malvina*, *le Charlatanisme*, *Louise*, *la Mansarde des Artistes*, *le Nouveau Pourceaugnac*, *le Menteur véridique*, etc., etc. — C'est une morale bourgeoise, facile, accommodante, aimant à prendre le contrepied du *romanesque*, ou, pour mieux dire, de la convention dans le roman. N'oublions pas que, à l'heure des débuts de M. Scribe, le romantisme, encore mal défini, ne représentait, au lieu d'une renaissance, d'une régénération littéraire et poétique, qu'une exagération de sentiment et de style, une exaltation maladive, souvent factice et parfois grotesque, de ce qu'on appelait alors la *sensibilité*. En pareil cas, le cerveau usurpe presque toujours la place du cœur, et ses erreurs, ses mirages, ses entraînements, ses folies, ne sont pas sans préparer à ceux qui en abusent d'irrémédiables regrets. En outre, le théâtre et le roman avaient et ont encore des thèmes tout faits, des données traditionnelles, légendaires, routinières, et c'était un trait d'esprit, un coup de maître, parmi beaucoup d'autres, de réagir contre cette routine, de traiter au rebours ces lieux-communs et, finalement, de nous montrer que le plus sûr moyen d'être heureux, c'est encore d'être raisonnable. Cet idéal manquait, j'en conviens, d'élévation et de grandeur, ou plutôt c'était le contraire de l'idéal. Cette morale mondaine à l'usage des généraux en retraite, des colonels en

disponibilité, des jeunes personnes sentimentales, des veuves peu inconsolables, des jeunes premiers et des Célimènes de la Chaussée-d'Antin, évitait de toucher aux grands ressorts de l'âme humaine. Mais remarquez que cet idéal, admirable quand il parle par la bouche de Polyeucte ou de Chimène, devient insupportable lorsqu'il porte à faux, et souvenons-nous que, à cette date, de 1824 à 1829, il portait presque constamment à faux. Comme le théâtre, en définitive, n'a rien de commun avec la chaire, comme l'auteur dramatique n'est qu'un moraliste surnuméraire, ne dédaignons pas trop cette bonne moyenne qui arrête sur la pente une femme ennuyée des réalités de la vie, qui empêche Malvina ou Paméla de se faire enlever par un don Juan de pacotille, qui démasque le séducteur menaçant de *se périr* s'il n'est pas aimé; qui apprend à l'ingénue à se méfier de ses amours d'adolescence ; qui réconcilie le vieux grognard avec le jeune officier; qui se moque des malheurs de l'homme à bonnes fortunes, etc., etc. Certes, nous admirons passionnément Molière, et c'est presque une méchanceté de rappeler le nom du grand comique en parlant de M. Scribe. Pourtant il faut bien avouer que *Tartuffe*, *Amphitryon*, l'*Avare*, les *Femmes savantes*, l'*École des Femmes*, le *Médecin malgré lui*, le *Malade imaginaire*, *M. de Pourceaugnac*, *Georges Dandin*, ne sont pas précisément des hymnes à l'idéal. Même, en cherchant bien, au fond et comme dans *le troisième*

dessous, on y découvre un soupçon, un arrière-goût de matérialisme, qui donna prise aux éloquentes injustices de Louis Veuillot, et que le théâtre contemporain dissimule mieux. Hâtons-nous d'effacer ce vilain gros mot de matérialisme, et disons que c'était le bon sens ; seulement, ce bon sens avait du génie.

Chez Scribe, il n'avait que de l'esprit ; mais il en avait beaucoup, et, détail notable, ce bon sens spirituel, qui se révélait dans les œuvres, était aussi le trait caractéristique de l'homme. Mieux que personne, vous aviez le droit et vous étiez en mesure, non pas, grand Dieu ! de *réhabiliter* M. Buloz, — sa mémoire n'en avait pas besoin, — mais de nous donner la note juste sur cette nature énergique et persistante, sur ce travailleur infatigable qui fut à la fois, de 1840 à 1848, directeur de la *Revue des Deux Mondes* et administrateur du Théâtre-Français. J'étais, à cette époque, admis dans son intimité, et je puis en parler savamment. Pour adopter et apprécier Eugène Scribe, il avait eu à revenir de loin. Au début, il avait confié le succès de la *Revue* à des talents jeunes, ardents, novateurs, poétiques, révolutionnaires, encore chauds de tous les beaux feux du romantisme, et l'événement prouva qu'il avait bien choisi. Mais, chez quelques-uns de ces *illustres*, et chez les disciples de cette école, le talent se compliquait de telles prétentions, d'une telle fausseté de jugement, ils étaient par maint endroit si chimériques, ils apportaient dans

les relations de la vie ordinaire un si singulier mélange d'orgueil, de fantaisie et de déraison, qu'il n'était pas toujours agréable de traiter avec eux, et que, au théâtre, ils perdaient la plupart de leurs avantages. Leurs œuvres ne valaient pas leurs programmes. Leur art était inférieur à leur génie. Ils se posaient en prophètes, et le public faisait mentir leurs prophéties. Ils prétendaient régénérer la comédie et le drame, ressusciter, avec variantes, Shakspeare et Molière, et, lorsqu'ils essayaient de pratiquer leurs maximes, ces hautaines promesses aboutissaient trop souvent à un mécompte, à une faillite ou à un désastre. Ils vivaient de mensonges, et le théâtre vit de vérités. Comment s'entendre, comment s'accorder avec des gens prêts, dès les premiers mots, à vous laisser deviner que rien n'existait avant eux, que rien n'existe sans eux, que c'est par pure bienséance qu'ils ont l'air de respecter Corneille et Racine, qu'eux seuls ont la clef d'or du tiroir aux chefs-d'œuvre, et que c'est tant pis pour vous si la foule stupide et les connaisseurs arriérés sont incapables de les comprendre ?

Le Théâtre-Français offrit, pendant cette phase, un curieux spectacle, parfois plus piquant que ses représentations. On annonçait à grand bruit une merveille, un prodige, un ouvrage à sensation, destiné à illustrer notre scène, à passionner la cour et la ville, à créer une date inoubliable, à révéler une forme nouvelle, à révolutionner et à fixer ce que ce lourdaud de Gustave Plan-

che appelait pédantesquement l'histoire et la philosophie de l'art ; *Cosima*, par exemple, de madame Sand ; les *Burgraves*, de Victor Hugo ; *Caligula*, d'Alexandre Dumas, ou bien quelque mystérieux chef-d'œuvre d'un inconnu qui devait, en une soirée, passer de l'obscurité à la gloire. Nous arrivions en toute confiance ; nous ne demandions qu'à applaudir. Le premier soir, succès contesté ou glacial ; demi-chute, déception universelle, un froid de quinze degrés dans toute la salle ; à la quatrième représentation, abandon, vide, solitude, silence, néant ; cinquante écus de recette. Alors survenait M. Scribe, un manuscrit sous le bras, peu bruyant, peu exigeant, avec son fin sourire, ses allures discrètes, sa physionomie de bourgeois de Paris, prenant soin de vous avertir qu'il n'avait pas de génie, et que sa pièce n'était rien d'extraordinaire. On la recevait sans tapage ; on la répétait sans efforts ; il en dirigeait admirablement les répétitions. On la jouait ; elle allait aux nues, et elle sauvait la maison et la caisse. C'est l'histoire, ou à peu près, de *Bertrand et Raton*, de la *Camaraderie*, du *Verre d'eau*, d'*Une Chaîne ; Une Chaîne*, qui, de l'avis des hommes du métier, n'a jamais été ni dépassée, ni égalée par les nouveaux maîtres du théâtre contemporain !

Il est facile de comprendre qu'un administrateur habile tel que M. Buloz, observateur clairvoyant, doué d'un bon sens inflexible, au sortir d'une séance orageuse

avec un des demeurants ou des *fruits-secs* du romantisme, respirât plus librement, se trouvât plus à l'aise, et, pour ainsi dire, dans son élément, lorsqu'il causait théâtre et affaires avec un homme sensé, sage, ingénieux, bien équilibré, connaissant trop le prix du temps pour chercher midi à quatorze heures. Heureusement, Scribe n'avait pas de rancune, ou plutôt il ignorait les aménités débitées à son sujet par l'aimable Gustave Planche, déjà nommé : « M. Scribe est à coup sûr un des hommes les moins littéraires de ce temps-ci... comme il se joue agréablement des exigences quinteuses de la syntaxe ! Comme il cravache la langue qui lui résiste ! Pourquoi n'a-t-il pas fléchi le genou devant la grammaire ?... C'est un industriel... Il ne fait que de la bure, mais il la vend bien... M. Scribe est au-dessus de la critique, au-dessus de la remontrance. L'Académie française, en appelant *dans son sein* l'auteur de l'*Ambitieux*, a prouvé pour la centième fois qu'elle cède lâchement aux préjugés de la foule. Pauvre vieille, elle a cru se rajeunir en plaçant un couplétier entre Lamartine et Chateaubriand. La nomination académique d'Eugène Scribe dépasse toutes les limites du ridicule. Non seulement ses œuvres sont dignes de pitié, mais il est impossible de savoir où sont ses œuvres..., etc. » Et trois pages d'*et cætera*. Encore une fois, Scribe avait eu mieux à faire qu'à lire ces modèles d'urbanité, de courtoisie, de grâce, de malice et de langue française ; et,

dans tous les cas, il aurait pu se dire que Casimir Delavigne, Guizot, Paul Delaroche, Horace Vernet, Ary Scheffer, Ingres, le poète de *Ruy Blas* et l'auteur des *Martyrs*, avaient reçu de la même main les mêmes coups de férule.

Même dans les questions d'argent, Scribe était plus traitable que bien d'autres, habitués des sommets et des nuages. Sur ce chapitre, l'homme d'ordre est plus accommodant que celui qui prend pour devise *désordre et génie*. Il lui suffit de s'enrichir lentement et sûrement, tandis qu'il faut des millions à qui les dépense et se figure que la société les lui-doit. Puisque vous avez abordé cette question à propos du spirituel collaborateur d'Auber, laissez-moi vous dire qu'il y a eu, dans ce temps-là, un écrivain infiniment supérieur, sur bien des points, à Eugène Scribe, mais dont la littérature, la vie, l'idée fixe, furent bien autrement *argentées*; c'est Balzac. Le dieu Plutus, absent, invisible ou sous-entendu, non seulement dans le joli répertoire du *Théâtre de Madame*, mais dans les ouvrages importants de Scribe, depuis *Valérie* jusqu'à *Bataille de Dames*, — un vrai bijou! — forme, à lui tout seul, la religion des Grandet, des Goriot, des Rastignac, des de Marsay, des Rubempré, et autres personnages de la *Comédie humaine*. Relisez les romans les plus célèbres de l'auteur de *Mercadet*. Partout la chasse au billet de banque, les consciences subjuguées par le miroitement de l'or, le jeune

homme pauvre affamé de jouissances, usant de tous les moyens pour parvenir à être riche, les Nucingen et les Gobseck remplissant et vidant leurs coffres-forts, les duchesses et les courtisanes sans cesse partagées entre leurs amants et leurs créanciers, entre le billet doux et le papier timbré; et, ce qu'il y a de plus caractéristique, c'est que ce cerveau puissant, prodigieux, démesuré, désordonné, susceptible d'hallucination et de vertige, était continuellement travaillé de cette nostalgie de l'or qu'il inoculait à ses héros. Scribe a été l'acquéreur, le possesseur du million; Balzac en a été le visionnaire, le possédé: « *Possideor, quia* NON *possideo!...* »

C'est bientôt fait de dédaigner et de mettre au rebut des pièces telles que *Bertrand et Raton, le Verre d'eau, Une Chaîne, Bataille de Dames*; et pourtant, que de ressources! quelle ingéniosité d'invention! Quelle dextérité, quelle légèreté de main pour renouer le fil qui va se rompre, pour rassurer le spectateur quand il s'inquiète, ou pour l'inquiéter quand il se rassure! Que de traits piquants qui n'ont rien perdu de leur justesse! Dans *Bertrand et Raton*, par exemple, remplacez le bourgeois par l'homme du peuple, et vous aurez l'histoire de toutes ces pauvres dupes qui se brûlent les doigts pour tirer les marrons du feu au profit de nos charlatans et de nos tribuns. Et *Bataille de Dames!* L'autre hiver, j'allai, un soir, au Théâtre-Français; on jouait *Bataille de Dames* et *On ne badine pas avec*

l'Amour. Eh bien ! dût-on me traiter de crétin ou de barbare, je déclare que la comédie de Scribe me parut plus agréable, plus amusante, moins vieillie que le *Proverbe* d'Alfred de Musset. Franchement, est-ce que ce personnage, fils d'une mère héroïque et d'un père poltron, et alternant sans cesse entre l'héroïsme maternel et la couardise paternelle, n'est pas plus comique, plus vrai, plus original, mieux *trouvé* que ce baron imbécile, cette dame Pluche, ces deux prêtres, — car ce sont des prêtres dans le texte primitif, — rivalisant de gloutonnerie, de parasitisme, de grossièreté, d'ivrognerie, de bêtise et de bassesse ?

Mais le style, me dit-on ? Soit ! Scribe n'a pas de style ; il ne finit pas ses phrases ; il écrit comme il cause ; il est incorrect, et quelques-uns de ses vers d'opéra ont prêté à rire à leurs dépens. C'est très fâcheux ; mais êtes-vous bien sûr du style de la comédie moderne ? Le *Fils de Giboyer*, les *Fourchambault*, les *Faux Bonshommes*, *Diane de Lys*, *Nos Intimes*, *Nos bons villageois*, parlent-ils une langue bien correcte et bien pure ? M. Labiche, dont on veut faire un académicien [1], figure-t-il parmi les classiques de la prose française ? Le *Mariage de Figaro* est-il un modèle de correction grammaticale et littéraire ? Ne peut-on pas dire qu'il existe pour le théâtre un langage particulier, *sui generis*, tout différent de celui que les lecteurs délicats recherchent et apprécient dans un

1. C'est fait.

livre? Et l'opéra? le récitatif? Le dialogue et les vers à musique? c'est là que je voulais arriver dans ma promenade buissonnière. Quand Scribe, dans les *Huguenots*, dans la *Muette* ou dans *Gustave*, commet un vers baroque ou ridicule, il le sait, et il est le premier à en rire; ce qui le distingue, notamment, de MM. Jouy et Hippolyte Bis, lesquels ont, d'un bout à l'autre, pris au sérieux leur grotesque *poème* de *Guillaume Tell;* si grotesque, si lourd, si emphatique, si décousu, si mal bâti, qu'il n'en a pas fallu davantage pour discréditer, pendant huit ans, l'admirable partition de Rossini. Ceci m'amène à parler de Scribe *librettiste*. Sur ce terrain, sa supériorité est telle qu'il suffit, pour la reconnaître, de songer à tous les opéras qui l'ont précédé et à tous ceux qui le suivent. Scribe est mort en 1861. Depuis lors, nos deux théâtres lyriques sont en pleine décadence, et c'est bien moins faute de compositeurs ou de chanteurs que faute de *poèmes* intéressants ou amusants. Le talent ou le génie d'Auber est assurément d'un grain plus fin, d'une trame plus élégante que le talent d'Eugène Scribe. Mais Auber, musicien, a des rivaux; Scribe, *librettiste*, n'en a pas. J'ai entendu des hommes de goût préférer à Auber, dans l'opéra-comique, Grétry, Hérold, Méhul, ou même Boïeldieu, et, dans le grand opéra, Gluck, Spontini, Meyerbeer, Rossini, ou même Halévy. Scribe défie toutes les comparaisons et les rend impossibles. La *Dame Blanche*, *Fra Diavolo*, *Lestocq*, le *Domino noir*,

la *Part du Diable*, les *Diamants de la Couronne*, et, rue Le Peletier, la *Juive*, les *Huguenots*, *Robert le Diable*, le *Prophète*, sont des chefs-d'œuvre, des merveilles, si on les compare aux niaiseries qui amusaient nos pères ou aux informes machines qui désolent nos compositeurs actuels. Pour Auber, qui, sauf le dénoûment, a pu être regardé comme un homme heureux, ç'a été un immense bonheur de rencontrer Scribe au début de sa carrière, de collaborer ou plutôt de s'identifier avec lui, et de continuer jusqu'au bout cette collaboration siamoise. C'est pourquoi je propose une variante à votre mot de la fin. — « Ce qu'il y eut encore, dites-vous, de meilleur dans Scribe, c'est Auber. » — Non ! ils se complétèrent si bien l'un par l'autre, que leur titre le plus sûr est de nous laisser ignorer lequel est le meilleur des deux.

XV

LES
CANDIDATURES ACADÉMIQUES

I

Septembre 1879.

S'il y a vraiment des écrivains, des littérateurs de quelque valeur, épris de la République, on doit avouer qu'ils élèvent l'abnégation jusqu'à l'héroïsme ; car nous ne pouvons nous faire illusion : nous ne comptons plus ou presque plus au milieu de cet effroyable chaos où la question de savoir si M. Gambetta est à Londres, en Suisse, à Ville-d'Avray, à Paris ou à Pékin, absorbe l'attention universelle; où le retour triomphal des amnistiés remplace le martyrologe de la sainteté et de la foi par celui du blasphème et du crime; où un incen-

diaire est plus intéressant qu'un chef-d'œuvre; où le raisonnement, l'épigramme, le grain de sel, l'ironie, l'allusion fine et délicate, sont avantageusement suppléés par l'insulte frottée d'ordure; où le catéchisme poissard et l'argot des halles, comparés au style de certains journaux, font l'effet du langage le plus poli des académies et des salons. Tout se tient, tout s'enchaîne dans les habitudes intellectuelles d'un peuple. Il est impossible que sa politique se dégrade sans que sa littérature s'abaisse. Quand toutes les conditions de la vie sociale sont prises au rebours; quand une fatale influence intervertit les notions du bien et du mal; lorsque le gouvernement se fait complice de l'anarchie et du désordre; lorsqu'il y a plus de sûreté à être malfaiteur qu'à être gendarme, un singulier phénomène se produit chez ceux-là mêmes qui ont le plus horreur de ces saturnales du mensonge, de la démence et du vice. Ils se découragent d'avoir raison, tant ils sont sûrs d'avoir raison dans le vide, de prêcher dans le désert et d'être séparés de leurs adversaires par des espaces si immenses qu'ils ne peuvent pas même se rapprocher pour se combattre. Ils se dégoûtent des nuances, des idées justes, des sentiments élevés, de l'appréciation réfléchie des ouvrages de l'esprit, tant ils sont consternés ou agacés de voir ces objets de leurs prédilections et de leurs études emportés dans un tourbillon de poussière ou noyés dans un lac de boue! Que pouvons-nous sous un régime où M. Blanqui

est un personnage plus important que M. d'Haussonville; où les héros, les morts de Patay et de Coulmiers, s'ils revenaient au monde, seraient bafoués en l'honneur du plus ignoble et du plus ivrogne des bandits de la Commune? En outre, une des conséquences logiques de cette situation incroyable, c'est que la curiosité y remplace le goût. On vit au jour le jour, et dès lors on n'a pas le temps de s'occuper d'autre chose que de l'incident de la veille dans ses rapports avec le lendemain. On tient à être bien informé sur un fait beaucoup plus qu'à être bien renseigné sur une œuvre. Arriver le premier, et même avant le premier, pour une nouvelle à sensation, est autrement essentiel que publier un article spirituel ou éloquent. Le *comble*, — et on y parviendra, — serait de raconter un événement vingt-quatre heures avant qu'il arrive. L'exactitude et surtout la promptitude du *reporter* domine de cent coudées l'ingéniosité du critique, — et voilà pourquoi votre fille est muette! dirai-je à ceux qui conserveraient encore, à l'endroit des filles de leurs rêves, quelques illusions paternelles.

Il y a eu pourtant, ces jours-ci, une sorte de réveil académique, s'il est vrai que, en pareil cas, l'opposition soit préférable au silence. Un écrivain d'un talent très vif, très franc, très incisif, dont j'aime jusques aux crâneries de néo-classique, vient enfin d'attacher le grelot à la candidature de M. Labiche; l'image est ici d'autant plus juste que le grelot est un des attributs de

la folie. J'espère bien que l'exemple donné par M. Brunetière ne sera pas perdu, que nous ne lui laisserons que les honneurs de l'initiative, et que son article, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre, va servir de signal à une réaction générale, nécessaire, urgente, de la littérature sérieuse, de la vraie critique, de l'Académie et de M. Labiche lui-même, contre une absurde fantaisie [1]. Assurément rien n'est moins asphyxiant que le joyeux répertoire de l'auteur du *Plus heureux des trois* et de *la Sensitive*, dont je suis prêt à reconnaître la grosse gaieté, la verve gauloise et la bonne humeur; et cependant je comparerai volontiers cette candidature insensée à un commencement d'asphyxie; on ne pouvait attribuer qu'à un engourdissement universel, à un effet de torpeur et de somnolence morbide, cet assentiment que nul ne contrariait, qui se propageait peu à peu, qui finissait par prêter de la vraisemblance à l'invraisemblable et du *pourquoi pas?* à l'impossible. Le tout était de casser une vitre et de faire entrer une large bouffée d'air. C'est ce que M. Brunetière a fait de main de maître. Voulez-vous une autre comparaison, empruntée à mes souvenirs administratifs? Dans un conseil municipal de village, si une question personnelle se présente, pas un conseiller n'ose dire son avis ni parler le premier. On se méfie, on se tâte, on se regarde, on se tient sur la défensive, on a peur de se compro-

1. Hélas! non!

mettre. Mais si le maire ou un collègue plus hardi que les autres se décide à rompre cette glace villageoise, oh! alors c'est une débâcle, un dégel, un ballon qui se dégonfle, un barrage qui se brise, une digue qui crève; les raisons affluent, les paroles surabondent, et deux heures suffisent à peine à un sujet qui pouvait s'épuiser en cinq minutes. M. Labiche, qui est ou qui a été, me dit-on, maire de sa commune, me pardonnera ce rustique parallèle.

Commençons par rechercher ensemble si l'Académie française manque de candidats pour remplacer M. de Sacy; vous lisez bien, M. de Sacy; car, sans doute afin de rendre la plaisanterie meilleure — mais celle-ci n'est pas assez courte, — c'est au fauteuil de l'austère, du janséniste M. de Sacy, que l'on pousse l'auteur de *Si jamais je te pince!* et de *La Commode de Victorine*. L'écrivain d'une sobriété, d'une pureté et d'une perfection exquises, l'héritier direct de Port-Royal, l'homme qui ne mit jamais le pied au spectacle et dont la vie et la littérature ne furent qu'un long carême, aurait pour successeur un homme, excellent d'ailleurs, aimable, sympathique, jovial, amusant, divertissant, mais dont la candidature ne serait tolérable que si chaque année non bissextile contenait trois cent soixante-cinq mardis-gras, ou si l'on se souvenait du célèbre article de Balzac contre Sainte-Beuve, lequel, en lisant ces deux majuscules, P. R. avait pris Palais-Royal pour Port-Royal!...

M. de Sacy, dont on ne saurait, en cette occasion, répéter assez souvent le nom illustre et vénéré, avait consacré, dans ses *Variétés littéraires, morales et historiques*, une bien jolie page à la mémoire de M. Larcher, savant et bibliophile de la vieille roche. Devenu, à la fin de sa vie, très fervent catholique, M. Larcher, les jours de jeûne et de pénitence, avait imaginé un singulier moyen de se mortifier. Il se privait de grec, et se réduisait au vil latin. Ne pouvant, hélas! m'imposer cette pénitence, j'en ai choisi une autre; c'est de ne pas lire une syllabe de M. Scherer, qui, lui aussi, m'a-t-on dit, est trop amusant dans son genre. Mais enfin, toute opinion, toute plaisanterie et tout amusement à part, M. Scherer pouvait, sans trop de dissonance, se mettre en ligne dans un moment où l'Académie, sûre de son indépendance, n'ayant plus à protester contre l'oppression et la tyrannie, se recrute de préférence parmi les libres penseurs. M. Scherer est sénateur, comme le fut jadis M. de Sacy, dont il a dignement parlé, et je ne puis oublier qu'à l'époque où parut la malheureuse *Vie de César*, vague prélude de plus grands malheurs, M. Guizot me dit de ce ton qui n'admettait pas de réplique : « Il n'y a que deux hommes qui aient bien parlé de ce livre: votre ami, M. de Gaillard, et M. Edmond Scherer! » — C'est un titre, sinon au conseil d'État, où M. de Gaillard est remplacé par M. Castagnary, au moins à l'Académie française, de n'avoir flatté ni le faux César, ni le vrai.

Nous avons ensuite le clan des poètes; remarquez que la poésie pure est peu représentée à l'Académie. Or l'illustre compagnie devrait, ce me semble, faire de ses suffrages non seulement la plus haute des récompenses littéraires, mais encore et surtout une sorte d'indemnité pour les genres de littérature les moins choyés par le gros public et les moins bien rentés. A coup sûr, Victor de Laprade n'a pas à se plaindre du succès de sa délicieuse *Pernette.* Je parierais pourtant que *Pernette*, *Psyché*, *les Symphonies* et les *Idylles héroïques* ont rapporté dix fois moins que le *Chapeau de paille d'Italie* et les *Trente millions de Gladiator.* Aujourd'hui Victor Hugo n'est plus un poète, mais un monument, une institution, un phénomène, un Olympe, ou, comme disent ses amis, *une force de la Nature*, et il est impossible, en conscience, de compter M. Auguste Barbier. On peut donc affirmer que le docte corps (vieux style) ne perdrait rien à s'infuser un peu de jeune sang poétique. Le nom de F. Coppée serait accueilli avec joie par tous les gens assez arriérés pour préférer les beaux vers aux vers suivants :

Allez à votre affaire!
J'étais un bien grand sot,
Et n'aurais su que faire
D'un si triste Pierrot!

Après-demain j'espère
Avoir ce qu'il vous faut;

Je pars, c'est pour affaire
Que je suis en Pierrot.

(Labiche, T. VI.]

Les mêmes retardataires ne repousseraient ni Sully-Prudhomme, ni Banville, ni Jules Barbier, ni Leconte de Lisle, aussi bon helléniste que M. de Sacy et que le vénérable Larcher. Le roman nous offrirait M. Cherbuliez, toujours intéressant, même quand il se trompe, et surtout bien spirituel quand il signe G. Valbert; puis M. André Theuriet, paysagiste exquis, poète à ses heures, conteur sympathique et charmant dont je me reproche de ne pas vous avoir encore recommandé les derniers récits; *la Maison des deux Barbeaux* et *le Fils Maugars*. Je ne dis plus rien du poète de la *Fille de Roland;* on sait ce que je pense de ce beau drame; mais M. de Bornier vient d'obtenir une réparation à la fois tardive et préventive: le grand prix Jean Reynaud, qui lui permet d'espérer et lui conseille d'attendre.

Qu'est-ce donc, si nous arrivons aux candidatures qui semblaient le plus clairement indiquées, soit par des convenances de situation, soit par des affinités de talent, soit par les états de service littéraire et la supériorité du style? Il y a, vous le savez, deux fauteuils à donner, puisque nous avons eu la douleur de perdre Saint-René Taillandier quelques jours après M. de Sacy. Pour la succession académique de l'éminent auteur de *Philippe de Ségur*, de *Maurice de Saxe*, de la *Comtesse d'Albany*,

trois noms venaient d'eux-mêmes sur toutes les lèvres et sous toutes les plumes; Henri Blaze de Bury, Charles de Mazade, et Émile Montégut. Vingt pages ne me suffiraient pas pour énumérer les titres et parcourir les ouvrages de ces trois écrivains, qui, comme Saint-René Taillandier, tiennent tous trois à la *Revue des Deux Mondes;* physionomies bien distinctes, qualités bien diverses; l'un, esprit plus cosmopolite, nuancé de dilettantisme, entremêlant à doses à peu près égales la poésie, la fantaisie et l'art, comprenant presque le *Second Faust*, resté admirablement Français et même Parisien dans la dangereuse société des poètes, des artistes, des penseurs et des philosophes allemands; le second, ayant résolu un problème bien plus difficile : celui de rester calme, sensé, modéré, raisonnable, ingénieux, judicieux, en traitant, tous les quinze jours, les plus délicates questions de la politique française et étrangère; vivant dans cette chaude atmosphère, dans cet imprévu, dans cette collection de points noirs, dans cette série de catastrophes et d'aventures, sans jamais rien perdre de la justesse de son coup d'œil, de l'équilibre de ses facultés, de la sagacité de ses jugements, de la mesure et de l'élévation de son langage; penchant à droite sans que l'on puisse douter de son libéralisme sincère; ne craignant pas de heurter les opinions et les passions du moment, pour demeurer fidèle à son culte; possédant à mes yeux l'inappréciable mérite d'avoir excellemment parlé de deux des hommes

que j'admire le plus, Berryer et le comte de Serre ; le troisième, qui, je crois, ne se met pas sur les rangs et céderait volontiers son tour à Charles de Mazade ; ce qui m'autorise à ajourner l'expression et l'explication de mes profondes sympathies.

Est-ce tout? Pas encore, et *aux derniers les bons!* l'Académie française, si souvent accusée de ne pas assez se préoccuper de littérature, ferait un coup de partie si elle appelait au fauteuil de M. de Sacy, Paul de Saint-Victor, dont la candidature a été publiquement annoncée ; les deux antipodes, j'en conviens ; mais le choix n'en serait que plus piquant, plus original, plus littéraire, plus opportun, plus heureux, et plus généralement approuvé. Les deux antipodes, soit! Qu'importe, si la Floride étale ses couleurs éclatantes, ses végétations splendides, l'éblouissant plumage de ses aras et de ses colibris, tous les saphirs, tous les rubis, toutes les émeraudes de son écrin, tandis que les terrains grisâtres de la Beauce ou de la Brie se couvrent de nourrissantes moissons? L'essentiel, en pareille occurrence, ce n'est pas que l'héritier ait le même genre de talent, les mêmes procédés de style que son prédécesseur. C'est que le contraste ne soit pas une déchéance; c'est que l'élection ne soit pas une abdication ; c'est que l'Académie ne déroge et ne se déclasse pas. Supposez qu'Eugène Delacroix, au lieu de naître en 1798, fût né en 1820, et que l'Institut l'eût donné pour successeur à M. Ingres, personne as-

surément n'y eût trouvé à redire. Mais grande eût été la stupeur, si l'Académie des Beaux-Arts avait nommé un Séchan, un Despléchin, un Chéret ou un Robecchi quelconque, lesquels ont pourtant bien plus contribué qu'Eugène Delacroix au succès des féeries et des pièces à grand spectacle.

Que de fois, depuis sept ans, avons-nous entendu reprocher à l'Académie d'avoir laissé mourir Théophile Gautier sans faire de lui un immortel! Peut-être le grief était-il exagéré; peut-être de graves motifs auraient-ils pu atténuer ce courroux. De récentes indiscrétions, et, pour ainsi dire, des révélations de famille, ont tristement prouvé que l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* ne s'était pas interdit les récidives, et ont *mis à nu* (c'est le mot propre) cette idolâtrie de la forme, de la couleur, de la beauté plastique, matérielle et sensuelle, cette monomanie d'indécence pornographique, qui croyait honorer la femme en la déshabillant et pratiquer la poésie en la condamnant à cette fâcheuse besogne. Lorsque l'on distribue annuellement des prix de vertu, il est permis de s'effaroucher quelque peu de ces débauches de palette, et de s'effrayer en songeant que tel ou tel mandataire du respectable Montyon pourrait en arriver à récompenser ce qu'il n'a pas. Néanmoins, Voltaire, avec la *Pucelle*, Parny, avec la *Guerre des dieux*, et, probablement beaucoup d'autres, sont là pour nous rappeler que l'Académie, qui est un Panthéon, n'est pas un Parthé-

non, que Minerve lui a légué le génie en se réservant la sagesse, et que, en somme, quelques fredaines en vers ou en prose, quelques peccadilles publiques ou privées pouvaient et devait être pardonnées à un artiste prodigieux, à un écrivain merveilleusement habile à peindre avec sa plume; créateur dans son genre, très digne de concourir au Dictionnaire et de l'enrichir sans le gâter, sachant bien mieux que Victor Hugo se contenir et se borner, obtenant tout de la langue française sans jamais la violenter, et, qui sait? coupable seulement d'avoir cru que la faculté de tout peindre donnait le droit de ne rien voiler.

Eh bien! en nommant Paul de Saint-Victor, l'Académie réparerait, non pas précisément un tort, mais ce-qu'on appelle en rhétorique une prétérition. Est-ce à dire que Paul de Saint-Victor soit un disciple, un imitateur, un reflet de Théophile Gautier? Non ; il est de la même école, mais il garde sa physionomie originale. Coloriste comme son devancier, réussissant comme lui à rendre visible et palpable ce que nous sommes forcés d'exprimer par des *à peu près*, il ne sacrifie pas l'idée à l'image, ou plutôt son image est si parlante qu'elle se met de moitié dans l'idée. Théophile Gautier a plus de puissance et d'ampleur ; Saint-Victor a plus de souplesse, de délicatesse et de charme. L'auteur du *Capitaine Fracasse* n'anime pas toujours ce qu'il peint; l'auteur d'*Hommes et Dieux* fait deviner, sous le conteur, l'âme,

le mouvement et la vie. Gautier est plus splendide; Saint-Victor est plus exquis. Ainsi que l'a dit un critique contemporain, « il y a, dans sa manière, du parfum, de la fleur et de la caresse; il y a aussi la blancheur lactée de ces belles nuits de juin où le ciel semble prêt à s'ouvrir pour nous laisser contempler la beauté immortelle, où le voyageur, sans trop savoir vers quel but on le mène, échange avec le monde invisible un dialogue plein de rêveries et de secrets; il y a surtout cet attrait bizarre, mystérieux, un peu énervant, que possèdent à un si haut degré les femmes slaves... » — Gautier est un demi-dieu, Saint-Victor un enchanteur; l'un a un sceptre, l'autre un philtre.

Sans compter ses merveilleux feuilletons de théâtre et d'art, ses savantes et brillantes études sur Eschyle et les tragiques grecs; sans compter ce beau livre, *Hommes et Dieux*, qui suffirait à justifier une candidature, Paul de Saint-Victor possède un titre que je n'hésite pas à placer en première ligne, et auquel des circonstances nouvelles donnent un nouvel *à-propos*. C'est son éloquent et courageux volume intitulé : *Barbares et Bandits*. Pour l'honneur de l'Académie française, il ne faut pas qu'il soit dit qu'elle n'a eu de résistance, de fierté et d'héroïsme que contre Napoléon III, M. Troplong et M. Mocquard; que, au besoin, elle est plus hardie contre le bon Dieu que contre les revenants de Nouméa. Au moment où d'abominables apothéoses changent le pardon

en triomphe et transforment en héros ou en martyrs d'exécrables scélérats, l'Académie ne saurait choisir une meilleure occasion pour élire l'homme qui a infligé aux communards leur vrai nom, « BANDITS, » — le nom historique, — et qui, en pleine crise, en pleine lutte, en plein péril, a écrit cette page ; — (j'en cite une ; je pourrais en citer cent.)

L'ORGIE ROUGE

... « Cet entassement de ruines n'est que la hideuse ébauche de la destruction gigantesque que rêvait la Commune... C'est une honte de penser que cette insurrection exécrable va entrer et se vautrer dans l'histoire. Son début pouvait faire présager sa fin. Elle s'ouvre par l'assassinat de deux généraux pris dans le guet-apens de l'émeute et fusillés à bout portant contre un mur. La voie Scélérate était frayée du haut de Montmartre redevenu le mont des Martyrs. L'insurrection du 18 mars devait fatalement rouler sur cette pente, dans un torrent de fange et de sang. Le crime originel se multiplie par lui-même. Une fois lancé, on ne l'arrête plus.

» Le lendemain de ces meurtres, une troupe d'êtres inconnus, révélés pour la première fois par l'affiche qui portait leurs noms, rappelant, tant ils étaient obscurs, ces bandits masqués ou barbouillés de noir qui escaladent, la nuit, la maison qu'ils vont mettre à sac, s'emparent de Paris... Dès lors, la Commune régna et se mit

à l'œuvre. Son personnel tenait le milieu entre la bohême et le bagne; émeutiers de profession, assassins de fraîche date, journalistes tarés, ruffians de faubourg, aboyeurs de clubs, ouvriers de grèves; *le tas d'hommes perdus* dont parle Corneille, portés par un flot fangeux sur le sommet de la dictature.

» Cherchez bien, parcourez l'histoire; vous n'y trouverez pas une révolution d'un niveau si bas et d'un caractère si pervers... Elle n'a pour dogme qu'un athéisme grossier, pour doctrine qu'un matérialisme abject, pour programme que le lazzaronisme armé, l'expropriation de toutes les classes par une seule, l'égalité des parts dans la mangeoire humaine, la curée de la fortune publique et privée, jetée en proie aux appétits du prolétariat. »

Je m'arrête; il faudrait tout citer, et, à présent que j'ai transcrit cette page, il me semble que les suivantes sont encore plus énergiques. Et dire que, à cette date, en mai, juin 1871, si personne n'était capable d'écrire aussi bien que Paul de Saint-Victor, tout le monde était de son avis!

En résumé, même en écartant des noms que l'Académie pourrait parfaitement admettre sans mésalliance, l'approbation serait unanime si elle appelait au fauteuil de M. de Sacy Paul de Saint-Victor, et au fauteuil de Saint-René Taillandier Charles de Mazade.

Nous voilà bien loin de Labiche, que je ne voudrais

pourtant pas traiter avec des daims. Nous lui reviendrons dans un second article. Ne me grondez pas! J'allais vous demander un congé de quelques semaines, pour cause de lassitude sénile. Mais une promenade à travers le répertoire de M. Labiche est plus amusante que quinze jours de vacances. Dès aujourd'hui, j'en détache une perle — pierre précieuse et pierre d'attente, — qui me rappelle mon latin. Dans la langue de Cicéron, *poète* et *prophète* s'exprimaient, je crois, par le même mot : *vates*. Or, si M. Labiche n'est pas un grand poète, on peut dire qu'il est prophète ou sorcier. Jugez-en; je ne change pas une syllabe. — (*L'Avare en gants jaunes*, 1er mai 1858.)

« Pot-Fleury (page 209, Tome VI.) — Arrive ici, Paphos!... il s'appelle DUHAMEL (*sic*); mais, comme il est préposé au service des cabinets particuliers, je l'ai surnommé PAPHOS!!... »

II

Ainsi que je devais m'y attendre, j'ai reçu plusieurs ttres où l'on me reproche d'avoir trop donné de ma prose et pas assez de celle de Paul de Saint-Victor. Quoi de plus intéressant, en effet? Au moment où le gnome du communisme, le *Petit manteau bleu* des martyrs de Nouméa, M. Louis Blanc, frère d'un académicien, par-

court la France en triomphateur, — hélas! et en précurseur, — quoi de plus opportun, de plus curieux et de plus piquant que d'opposer à ces scènes de délire la vérité vraie de 1871, affirmée et vengée par un admirable écrivain, d'autant moins suspect qu'il s'est rallié à la République, qu'il a maudit le 16 Mai, et qu'il figure au premier rang des admirateurs et des amis de M. Victor Hugo, le grand Pontife de l'amnistie plénière? Je fais donc un nouvel emprunt aux BANDITS de Paul de Saint-Victor :

— « ... C'est faire trop d'honneur aux ravageurs de Paris que de leur prêter un système. Ils n'ont eu d'autre logique que celle de la violence et de l'ineptie. La spoliation et la profanation des églises, l'emprisonnement de l'archevêque et des prêtres, les enrôlements forcés pour la guerre civile, les réquisitions violant les domiciles et dressant l'inventaire des futurs pillages, sont les premiers actes de leur grossier mélodrame. Tout en restant horrible, il tourna bientôt à la farce, lorsqu'il se jeta dans la parodie de 93. Le carnaval fut complet; toutes les friperies jacobines furent rapiécées et remises à jour; tous les grands rôles de la tragédie révolutionnaire furent repris par de grotesques doublures. Le vieux Delescluze, avec sa « tête de bois remplie de fiel, » se grima en Maximilien Robespierre. Félix Pyat n'eut qu'à rester lui-même pour jouer la rage et la lâcheté de Marat, prêt à rentrer dans son bateau de charbon,

comme l'Ami du Peuple dans sa cave, au premier signal du péril. Raoul Rigault, bronzé en Saint-Just, avait ceint l'écharpe sanglante de Fouquier-Tinville. Le cordonnier Simon reparaissait dans le savetier Gaillard, ressemeleur breveté des barricades de l'insurrection. Chaumette, déguisé en garde national, allait d'église en église, abattant les crucifix, crochetant les tabernacles, volant les ciboires. Cette abjecte contrefaçon de 93 s'étendait à la presse infecte qui soutenait la Commune. Un bâtard de Marat, Jules Vallès, dans le *Cri du peuple*, vociférait la haine et la rage. Bohême de lettres, aigri par une jeunesse misérable, affolé d'orgueil, ulcéré d'envie, sa poche de fiel crevée s'était répandue dans son style. Avant de hurler contre la société il avait aboyé contre le génie... Hébert avait aussi reparu dans ces saturnales. Le Père Duchêne, « b... en colère, » rallumait ses fourneaux et rouvrait sa gueule. Sous le masque de ce vil pastiche, se cachait un plumitif à tout faire; ancien chroniqueur d'alcôve qui avait quitté la pornographie pour la démagogie devenue plus lucrative. Sa feuille immonde, maculée de jurons obscènes, lançait les crimes et désignait les victimes. Pour un tirage de dix mille numéros de plus, il aurait demandé autant de mille têtes...

» Tous les journaux de la Commune suaient le sang et tisonnaient l'incendie. L'impiété y prêchait la férocité. L'insecte d'une de ces feuilles venimeuses trempait sa

patte dans l'encre et « biffait Dieu. » Rien de rapide comme la transition du singe au tigre dans la mascarade révolutionnaire. Après avoir copié les oripeaux et les ridicules de 93, la Commune imita ses crimes... De monstrueux décrets préludaient à l'écroulement de Paris. En démolissant la Chapelle expiatoire et la chapelle Bréa, la Commune réhabilitait l'assassinat et le régicide. En abattant la Colonne, elle reniait les gloires de la France. Opprobre inouï! Honte sans exemple! Au lendemain de Sedan, ces misérables extirpaient Wagram et raturaient Austerlitz. Le bronze d'Iéna, jeté par terre, la corde au cou, comme un malfaiteur, faisait amende honorable à la Prusse campée devant nos remparts; il lui demandait pardon de l'avoir vaincue, il y a soixante ans. Et qui sait si la Prusse ne tenait pas le bout de cette corde infâme? Qui sait si elle n'était pas le bourreau masqué de ce supplice des victoires françaises jetées au fumier? On peut tout croire de ces BANDITS, même une complicité payée avec l'ennemi, même un marché de Judas vendant la patrie à deniers comptants... »

Tout le chapitre est du même ton, de la même vigueur, de la même intensité. Jamais l'indignation, la colère et le dégoût n'inspirèrent de plus mâles accents et ne proclamèrent de plus éloquentes vérités. Maintenant, rapprochez de ces belles pages le magnifique ouvrage de Maxime Du Camp, et vous direz avec moi : « Panégyristes de la Commune, voilà vos héros! Opportunistes,

voilà vos Croquemitaines et vos maîtres! Conservateurs, voilà les hommes dont le règne prochain vous trouve froids, inactifs et impassibles, vous qui n'auriez qu'à vous compter, à vous entendre et à vouloir pour balayer cette sanglante ordure!

Et M. Labiche? Patience! Nous y arrivons; ce n'est pas ma faute, si ce beau style, ce sujet inépuisable, ces horribles souvenirs redevenus d'effrayantes menaces, m'ont retenu plus longtemps que je ne le croyais loin de *Célimare le bien-aimé* et d'*Un monsieur qui prend la mouche*.

Et d'abord, quel est le vrai sens de cette édition complète, de ce *Théâtre* en dix volumes, qui ne représente, si je consulte la table, qu'une première série? Arrivé au seuil d'une verte vieillesse, M. Labiche a-t-il simplement voulu se donner le plaisir de rassembler sous ses yeux, dans un format plus littéraire et plus engageant, son œuvre considérable, en le dédiant, comme fit jadis M. Scribe, à ses nombreux collaborateurs? Alors la critique n'a rien à lui dire, sinon que son volumineux recueil traduit en petit français le célèbre vers latin :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura !

A-t-il eu sérieusement, en publiant son *Théâtre* complet, une arrière-pensée académique? Alors la critique reprend ses droits; toute la question est là, et il est permis de la discuter.

M. Labiche a beaucoup d'amis, et il suffit d'avoir aperçu une fois cette bonne et spirituelle figure, cette physionomie franche et ouverte, ce sourire communicatif, cet air de belle santé et de belle humeur, pour s'expliquer les sympathies qui l'entourent, sans même compter cette franc-maçonnerie théâtrale dont parle si bien M. Brunetière, et qui groupe tout un petit monde d'artistes, de confrères, de compères, de débutants, d'aspirants, de surnuméraires, de directeurs, de régisseurs, de dilettantes, de jolies femmes et d'habitués de *premières*, autour d'un auteur à succès. On lui composerait aisément un cortège, prêt à le conduire au Capitole, rien qu'en réunissant au personnel des coulisses et des journaux les petites bourgeoises et les petits bourgeois, friands de billets de spectacle. Les amis de M. Labiche lui disent, à ce qu'il paraît, que son théâtre gagne à la lecture, que, à l'instar des comédiens de *Gil-Blas*, on y découvre après coup mille traits heureux dont on ne se doutait pas. Hélas! c'est tout le contraire, et ici la vraisemblance est du même avis que la vérité. A qui persuadera-t-on, par exemple, qu'il soit plus agréable à un lettré, à un homme de goût, à une femme d'esprit, de lire posément, au coin de son feu, des vers tels que ceux-ci :

> Du temps il faut qu'on profite;
> Chaque moment est compté;
> Au bain rendons-nous bien vite;
> Car le bain, c'est la santé...

Lorsque la tante m'invite
Par un regard de bonté,
Sachons profiter bien vite
Du bonheur d'être écouté,
Etc., etc.

que de les entendre fredonner par un joyeux acteur, ou plutôt de les laisser se perdre dans le mouvement de la scène, l'intérêt de la situation, la vivacité du dialogue et le bruit des petits bancs? Ceci n'est qu'un détail; essayons de généraliser.

Deux amis, dont la journée appartient au travail, se donnent rendez-vous, pour le soir, sur le boulevard ou au Palais-Royal. Ils dînent ensemble chez Véfour. Ils ont la tête lourde, la main lasse, l'humeur mélancolique, par suite de politique, de littérature, d'affaires, d'excès de parole ou d'écriture, ou bien par un retour élégiaque vers les belles années de leur jeunesse. Il a plu, il pleut ou il pleuvra. L'atmosphère est humide et froide. Une bouteille de chambertin les réchauffe et les égaie. Ils veulent se reposer, se distraire, absorber les soucis dans le rire facile ou le gros rire. Dans cette disposition de corps et d'esprit, la Comédie française serait trop sérieuse, trop littéraire, trop grande dame. C'est la différence entre l'habit noir et le veston, entre les échecs et le bézigue. Les voilà au théâtre du Palais-Royal, en face de ces admirables farceurs qui feraient réussir les plus grosses bêtises. On joue *Le plus Heureux des trois*,

Doit-on le dire? Les Noces de Bouchencœur, la Commode de Victorine, peu importe! Nos deux amis s'abandonnent sans marchander à cette gaieté pantagruélique, à ce sel gaulois, à ces cascades niagaresques; ils ne s'effraient ni de ces mots à quadruple entente, ni de ces fantaisies à outrance, ni de ce mélange du graveleux et du grotesque, ni de ces farces énormes, ni de cette chasse aux maris, ni de ces perpétuels défis à la grammaire et au bon sens. Ils savent où ils sont; ils sont sûrs de n'y jamais conduire ni leur femme, ni leur fille, ni leur sœur. Ils sont venus pour s'amuser, et ils s'amusent. Plus c'est fou, plus ils rient; plus ils rient, plus ils ont envie de rire encore; leur voisin de gauche se roule; leur voisin de droite se tord. Ils se sont mis pour trois heures au niveau de ces hilarités; ils se sont faits les complices de cet auteur et de ces comédiens qui se chargent de les divertir. Ils reprendront possession d'eux-mêmes au vestiaire, en remettant leur paletot, et, en attendant, ils applaudissent sans scrupule. Mais, franchement, ils seraient bien surpris si on leur disait que leurs bravos et leurs éclats de rire viennent de créer un candidat à l'Académie française; et si, par hasard, un de ces deux amis avait l'honneur d'être académicien, il serait encore plus étonné en trouvant, le soir, chez son concierge, le ballot des dix volumes, avec mission de les lire pour se préparer à la discussion des titres.

Du moment que M. Labiche avait l'idée, probable-

ment suggérée par son entourage, que, en un temps où nous voyons des choses bien plus extraordinaires, il n'était pas impossible que son talent dramatique et sa verve comique lui ouvrissent les portes de l'Académie, son premier soin devait être de faire un choix, — un choix très sévère, — et de séparer l'ivraie du bon grain, le blé de la folle avoine. Rien ne pouvait le rendre plus insuffisant que d'être complet. Puisqu'il ne nous fait grâce ni d'un acte, ni d'un couplet, nous devons déclarer que, quand même le *Voyage de M. Perrichon*, la *Poudre aux yeux*, la *Cagnotte*, les *Petits oiseaux*, le *Misanthrope et l'Auvergnat*, qui sont d'amusantes esquisses, seraient de vraies comédies, quand même ses admirateurs, en prononçant le nom de Molière, ne se fussent pas montrés plus méchants qu'une centaine d'ennemis, et n'eussent pas épuisé d'un coup toute la provision de pavés à l'usage des ours, cette fleur du panier serait compromise par le voisinage d'un trop grand nombre de pièces absolument *ratées*, radicalement mauvaises, telles que l'*Avare en gants jaunes*, le *Prix Martin*, les *Noces de Bouchencœur*, le *Point de mire*, *Si jamais je te pince!* la *Commode de Victorine*, 29 *degrés à l'ombre*, *Un Mari qui lance sa femme*, etc., etc.

Est-ce tout? Pas encore. Dans cette vaste publication, deux inconvénients sautent aux yeux; tous les caractères d'un genre inférieur, et le chiffre des collaborateurs.

Émile Augier, dans une amicale préface, nous dit avec

raison qu'il ne faut pas s'attacher à la hiérarchie des genres, qu'un Téniers est préférable à un Jules Romain, et qu'il vaut mieux exceller dans la farce ou dans le vaudeville que radoter dans la tragédie ou le poème épique. Soit! mais à une condition; c'est que, dans ce genre inférieur, on sera incontestablement le premier d'une génération ou d'un groupe. Vous ne m'accuserez pas d'un trop vif enthousiasme pour Béranger. Pourtant, si Béranger avait accepté, en 1847, comme le voulaient Sainte-Beuve et M. de Rémusat, une candidature à l'Académie, nous aurions tous applaudi, et nul n'aurait été tenté de dire : « Chansons que tout cela! » — Béranger, malgré de graves défauts et des torts encore plus graves, n'était, à vrai dire, ni un chansonnier, ni LE chansonnier. De même que Garat n'était pas musicien, mais qu'il était la musique, de même l'auteur du *Roi d'Yvetot* était la Chanson. Il la personnifiait dans son acception la plus correcte et la plus haute, si haute et si correcte que ses admirateurs le saluaient poète lyrique, et que, lorsque nous essayâmes de lui comparer Désaugiers, ce fut pure taquinerie ou légitime rancune. Scribe occupait le même rang, la même royauté dans le vaudeville, et, n'eût-il écrit que le répertoire du *Théâtre de Madame*, il eût mérité d'être de l'Académie, parce qu'il avait créé une date et un genre dans notre histoire damatique, parce que ce genre se résumait dans son nom, et aussi pour deux raisons qui manquent à M. Labiche; pre-

mièrement, la juste proportion de ses cadres avec ses légers croquis; un acte presque toujours, deux tout au plus; une idée ingénieuse, une piquante intrigue se nouant et se dénouant en une heure, et un agréable dénoûment très bien préparé par une jolie scène; tandis que les meilleures pièces de M. Labiche sont trop longues et se gâtent à la fin. Secondement, pendant toute la phase qui va de la chute du premier Empire à celle du gouvernement de juillet, la comédie proprement dite, en trois ou cinq actes, acceptée et jouée sous ce titre au Théâtre-Français, était de complexion si débile, si insignifiante, si fade, si blafarde, si anémique, que, en assistant au *Mariage de raison*, au *Charlatanisme*, à la *Loge du Portier*, aux *Premières Amours*, nous nous disions avec les juges les plus compétents, avec les rédacteurs du *Globe* et des *Débats* : « S'il y a encore un peu de comédie quelque part, c'est là! » Le *Théâtre* complet de M. Labiche, au contraire, est le contemporain de notre nouvelle école, que l'on ne peut admirer sans réserve, qui se trompe souvent, mais qui, dans ses bons moments, maintient énergiquement les distances. Nul, j'imagine, ne s'avisera de préférer ou d'assimiler le *Chapeau de paille d'Italie* au *Gendre de M. Poirier*, l'*Affaire de la rue de Lourcine* à *mademoiselle de la Seiglière*, *Deux Papas très bien* au *Demi-Monde*, *Edgard et sa Bonne* aux *Fourchambault* et l'*Avare en gants jaunes* au *Père prodigue*.

Même sur son terrain, M. Labiche n'est pas le seul, et j'ajoute que, selon moi, il n'est pas le premier. Gondinet me semble un observateur plus fin; Meilhac et Ludovic Halévy, plus spirituels, sont entrés plus avant dans la civilisation parisienne. Ici j'ouvre une parenthèse à deux souvenirs personnels. Deux ans de suite, en 1873 et en 1874, j'allai au théâtre du Palais-Royal, qui venait de renouveler son affiche; la première fois c'était 29 *degrés à l'ombre*, de M. Labiche, et *le Roi Candaule*, de MM. Meilhac et Halévy; la seconde, si je ne me trompe, la *Pièce de Chambertin*, de M. Labiche, et le *Homard*, de M. Gondinet. Eh bien! tout le succès fut pour le *Homard* et le *Roi Candaule*. Les deux ouvrages de M. Labiche, froidement reçus, faiblement applaudis, avaient l'air de levers de rideau, et ne tardèrent pas à disparaître. Que serait-ce, si je rappelais *Froufrou* et le *Panache?*

M. Labiche inspire peut-être ses collaborateurs; il les anime de sa verve, il leur communique sa gaieté; mais il ne les absorbe pas; or, pour que son répertoire eût une valeur littéraire et académique, il faudrait que les satellites se perdissent dans la planète. J'ai trop parlé de Scribe pour y revenir. Mais, lorsque Alexandre Dumas eut le tort de collaborer avec MM. Gaillardet, Goubaux, Anicet Bourgeois, de Leuven, etc., etc., il n'y avait pas à s'y méprendre. Sa physionomie, ou, comme on dit aujourd'hui, sa *personnalité* restait intacte, reconnaissable,

dominante, comme celle d'un général illustre au milieu de ses aides de camp. Il n'en est pas de même, lorsque, en tête de telle ou telle pièce de Labiche, on rencontre les noms de MM. Émile Augier, Legouvé, Gondinet, Marc-Michel, et de mon très spirituel ami Siraudin. Mais que dis-je ? Est-ce bien là le vrai catalogue des collaborateurs d'Eugène Labiche ? Hélas ! non, et il ne m'en faut pas davantage pour prouver l'infériorité de son *Théâtre*. Ses véritables collaborateurs s'appellent Geoffroy, Brasseur, Lhéritier, Gil-Pérez, Hyacinthe, Ravel, Lassouche, Sainville, Grassot, ces merveilleux acteurs qui jouent ou ont joué ses pièces. Ils en sont tellement inséparables, que, plus tard, à la lecture, ou quand nous évoquons le souvenir d'une de ces bonnes soirées, nous oublions ou nous ignorons les noms des personnages. Pour nous — et pour tout le monde, — ils ne se nomment pas Marjavel, Fadinard, Gargaret, Muserole, Potfleury, Veauvardin, Chaboulard, Grancassis, Groseillon, Chiffonnet, Machavoine : ils ne nous apparaissent que sous les traits et les noms des prodigieux bouffons qui, par un vrai tour de force, réussissent tout à la fois à faire agréer ces folies par des gens sensés, à ne pas nous laisser le temps ou l'envie de réfléchir, et à mettre en saillie le trait comique au milieu de ce cyclone de *lazzis*, de coqs-à-l'âne, de quiproquos, de calembredaines, de surprises, d'ahurissements, de bousculades, de grosses et grasses facéties. — Marjavel, c'est Geoffroy ; Groseillon, c'est Brasseur ; Muserole, c'est Gil-

Pérez, ainsi de suite. Si bien joué que soit le répertoire du Théâtre-Français, jamais les acteurs n'y absorbent les personnages. Monrose, Provost, Samson, Régnier, Got, Bressant, Delaunay, Worms, Mounet-Sully, sont ou étaient excellents. Pourtant Figaro, Arnolphe, le Marquis de la Seiglière, Trissotin, Balandard, Clitandre, Tartuffe, M. Poirier, Charles-Quint, Olivier de Jalin, Hernani, Ruy-Blas, gardent leur nom et leur étiquette.

Dès lors, il est permis d'aller plus loin que M. Brunetière, et de remarquer que, si M. Labiche était élu par l'Académie, il y aurait, au préalable, une répartition à à faire, non seulement parmi ses collaborateurs, mais parmi ses interprètes. A la séance de réception, il serait de toute justice de réserver les billets du centre à ces joyeux compagnons qui nous ont tant fait rire. Ne serait-ce pas le cas de répéter, dans la langue et avec l'accent du porteur d'eau Machavoine, dans *le Misanthrope et l'Auvergnat :* « *Che* n'est pas que *che choit* mauvais, mais *cha* tient de la *plache.* » Et il n'en resterait plus pour les habitués de ces belles solennités. — Autre objection : les collaborateurs et les acteurs ne suffiraient pas. Il faudrait encore associer à son triomphe les auteurs de pièces qui ne sont pas de lui, mais qui, dans notre souvenir, se confondent avec les siennes, et qui les valent. A moins d'être du métier, d'avoir fait du théâtre et des choses du théâtre une spécialité au lieu d'un

plaisir, je vous défie, au bout de huit jours, de distinguer, dans votre mémoire, *Doit-on le dire?* de *Tricoche et Cacolet*, et *les Noces de Bouchencœur* des *Deux Noces de Boisjoli.*

Il y aurait de la méchanceté, et même de l'ingratitude — car enfin M. Labiche nous a bien plus amusés que M. Charles Blanc, M. Dufaure, M. Littré, M. Henri Martin, et autres académiciens — à insister sur la partie *poétique* de ces vaudevilles, dont quelques-uns appartiennent à l'ancien genre. Les couplets de Scribe sont, à votre choix, du Pindare, de l'Horace, du Victor Hugo, du Lamartine ou du Béranger, comparés à ces lignes plus ou moins rimées, qui ne cherchent pas même le trait final et ne se refusent pas le vers faux :

Mon Dieu! si je pouvais le tordre!
— Trente mille francs!
— Oh! le scélérat
Me donne des ENVIES de mordre...
De mordre dans un Auvergnat!...

Non! j'aime mieux finir sur une idée plus sérieuse, si tant est que ce mot ne détonne pas dans ce gai répertoire. M. Brunetière nous dit : « La plaisanterie de M. Labiche, — ce qui ne laisse pas que d'avoir son prix, — est, au fond, toujours honnête. » C'est avoir la manche un peu large. Sur cette liste, je retrouve *la Sensitive*, une des pièces les plus risquées qui se puissent voir, enten-

dre et comprendre sous l'éventail. Sauf le ***Voyage de M. Perrichon*** et ***la Poudre aux yeux***, le comique de ces cent douze actes est presque tout défrayé par les maris trompés; partout et toujours, c'est la traduction libre — et très libre, — du mot articulé par Molière, et qu'il vaudrait peut-être mieux rapatrier une fois pour toutes [1] que paraphraser à toutes les scènes et accommoder à toutes les sauces. Ce qui est vrai, ce qu'il sied de reconnaître à l'honneur de M. Labiche, c'est que, dans les situations les plus scabreuses et les plus vives hardiesses du dialogue, il se sauve de l'immoralité ou de l'indécence par une gaîté franche, loyale, par un rire à pleins poumons, ou par une fantaisie tellement ébouriffante que la gaudriole disparaît dans l'impossible. Voltaire disait de Beaumarchais : « Je ne puis croire qu'il soit un empoisonneur; il est trop drôle! » — on pourrait en dire autant du *Théâtre* de M. Labiche. Il n'a rien de sournois, rien de corrupteur, pas un de ces arrière-goûts qui prouvent que la liqueur est frelatée. Il révèle une bonne et saine nature, bien équilibrée, s'amusant avant de nous amuser, dépensant en drôleries le trop plein de sa belle santé et de sa joyeuse humeur, et si heureuse de nous divertir qu'elle en oublie la prosodie et le français. En somme, dans un de ces moments où l'on règle ses comptes avec sa conscience, j'aimerais

1. M. Barbey d'Aurevilly s'est chargé de ce soin.

mieux avoir écrit les cinquante-sept pièces de M. Labiche qu'une seule page de M. Renan. Mais j'aimerais encore mieux n'avoir fait que les prônes du curé de mon village, et le digne homme ne songe pas plus que son indigne paroissien à disputer à M. Labiche le fauteuil de M. de Sacy [1].

1. Naturellement, *mes* deux candidats n'ont pas été élus. N'importe! L'élection de M. Maxime Ducamp répare bien des choses. Mais quel honneur pour l'Académie, si, au moment où les crimes et les infamies de la Commune se changent en prodiges d'héroïsme et de patriotisme, elle avait élu, le même jour, l'auteur des *Convulsions de Paris* et l'auteur de *Barbares et Bandits !*

Mars 1880.

XVI

LES LUTTES RELIGIEUSES EN FRANCE AU SEIZIÈME SIÈCLE[1]

Octobre 1879.

Lorsque l'on a perdu de vue, depuis quelque temps, l'exacte limite de la bêtise humaine, rien de meilleur, pour se remettre au courant, qu'un dîner de table d'hôte. L'autre jour à l'hôtel du R... j'entendais deux convives, mes voisins de table, discuter l'article 7, ce fameux article 7, qui a déjà, en attendant mieux, opéré un prodige, puisque de M. Jules Ferry il a fait quelqu'un. Dans ce *duo*, il y avait, comme dans les tragédies, un beau parleur pour les tirades et un confident pour les répliques.

1. Par M. le vicomte de Meaux.

Le beau parleur variait peu ses moyens de persuasion; il avait un argument favori auquel il revenait sans cesse : « Il sied bien aux cléricaux de se dire persécutés et de se plaindre ! En supposant que les plaintes fussent motivées, ne serait-ce pas la peine du talion? N'ont-ils pas été, au XVIe siècle, des persécuteurs implacables? Si l'esprit moderne prend enfin une tardive revanche, à qui la faute? Qu'est-ce que l'expulsion de quelques religieux, la fermeture de quelques écoles, la disgrâce de quelques soutanes, la malice de quelques caricatures, comparées aux massacres, à la question, aux tortures, à l'alliance des moines avec les bourreaux, à la complicité sanguinaire des princes de la terre avec les princes de l'Église? etc., etc... » — Un moment, je pus croire que le terrible bavard, grisé de sa propre éloquence, allait entonner, à lui tout seul, le beau chœur de la *Bénédiction des poignards*, du quatrième acte des *Huguenots* : « *Pour cette cause sainte !...* »

Je viens de lire le livre de M. de Meaux, et je réponds avec lui : Prenez garde ! ce XVIe siècle, si violent, si orageux, si turbulent, si peu ménager de la vie humaine, encore livré à toutes les puissances du moyen âge féodal et monastique, ébranlé par le choc continuel de deux religions d'autant plus acharnées à se combattre, à se haïr, à se détruire, qu'elles se touchaient de plus près, ce siècle, en définitive, aboutit à l'avénement de la tolérance religieuse; — et le vôtre, si fier de ses lumières, de

ses libertés, de ses progrès, de l'adoucissement des mœurs, émancipé par cinq ou six révolutions qui l'ont aidé à faire table rase, ne relevant plus que de lui-même, brisant toute tradition, récusant tout dogme, perçant tout mystère, débarrassé de Dieu, brouillé avec le prêtre, professeur de foi civile et de morale indépendante, démolisseur des hiérarchies, négation permanente de l'autorité, incapable de m'imposer d'autre croyance que son incrédulité, le vôtre, si vous continuez de ce train et si je me laisse faire, tend visiblement à l'oppression des consciences! Qu'était-ce donc que cet absolutisme d'où est sortie la liberté? Et que serait cette liberté qui couve la servitude?

Ce contraste ne saurait échapper aux lecteurs attentifs du bel ouvrage de M. de Meaux; mais cette grande idée n'est pas la seule que je recueille à travers ces pages si impartiales, si éloquentes et si vraies. Ce qui ressort des divers épisodes de cette époque troublée, mais ardente, prodigue de son sang, mais riche de sa sève, inquiète, mais féconde, hérissée de catastrophes, de fureurs et de crimes, mais apaisée, dédommagée et couronnée par le règne de Henri IV, c'est qu'il y eut là une crise plus favorable que nuisible à la religion catholique; c'est qu'elle nous apparaît, au dénoûment, entre l'édit de Nantes et le début du grand siècle, plus forte, plus vaillante, plus nationale, plus sûre d'elle-même, mieux dégagée de tout fâcheux alliage, mieux enracinée dans

les consciences et les âmes, qu'avant cette redoutable épreuve. Ainsi, les deux plus précieux trésors de l'homme racheté et sauvé par son Dieu, la liberté et la vérité, s'accroissent de ce qui semblait devoir les anéantir. « En ce qui concerne la nation même, dit excellemment M. de Meaux, au point de son histoire où nous sommes parvenus, qui n'admirerait à la fois de quel abîme elle sort, et vers quelle grandeur elle monte? Le libertinage, mêlé au premier épanouissement de sa jeunesse, l'abus et la corruption des choses saintes, ont frayé passage à l'hérésie jusqu'à son cœur. L'hérésie l'a tentée; mais, par la détermination libre de sa volonté constante et réfléchie, elle l'a repoussée, et, par l'effort de son courage, elle est parvenue, sans l'extirper, à la surmonter. L'épreuve a été sanglante, elle n'a pas été stérile. Avant la lutte, la foi nationale languissait et semblait mourir; après la lutte, elle se relève assez forte pour vivre et prospérer dans la perpétuité de la contradiction. Que le culte rival, qui a paru la mettre en péril, soit désormais publiquement et paisiblement exercé; il ne lui causera plus aucun nouveau dommage; il a cessé d'avancer; bientôt il reculera. La tolérance civile, telle qu'elle s'établit alors en France, n'a rien de commun avec l'indifférence religieuse: on voit la liberté de la controverse, succédant à l'acharnement de la guerre civile, exciter le zèle, augmenter l'éclat, accroître l'empire de la vraie croyance. »

Peut-on mieux dire? Et comment ne pas admirer ici la sagesse divine se jouant de la sagesse humaine? Les promoteurs de l'hérésie, dont l'orgueil n'était pas le moindre défaut, avaient décerné à la religion nouvelle le nom superbe de Réforme; mais c'était en se plaçant hors du sanctuaire, en déclarant la guerre au Saint-Siège, en prenant l'attitude de révoltés et d'ennemis. Ils prétendaient réformer l'Église, corriger les abus, resserrer les nœuds de la discipline, assainir les monastères, faire expier à la cour de Rome son penchant un peu trop vif à se parer des fleurs profanes de la Renaissance ; tout cela à la façon des révolutionnaires, c'est-à-dire en détruisant sous prétexte de régénérer, en tuant le malade pour être plus sûrs de le guérir, en qualifiant de correctifs leurs dissolvants, en ruinant l'édifice dont ils voulaient, disaient-ils, étayer les assises et raffermir les colonnes. La Réforme s'opère en effet, mais à l'intérieur même de cette Église qui n'a pas besoin de ces dangereux auxiliaires pour mesurer le péril et le conjurer. Elle se retrempe dans ces luttes dont il faut considérer le dénoûment plutôt que les épisodes. Les attaques de l'hérésie, les griefs spécieux ou chimériques allégués par les sectaires, leurs récriminations, leurs invectives, leurs *protestations*, l'arrachent à cette trompeuse quiétude, à cette sécurité décevante, qui amollit la piété, engourdit la foi, énerve la conscience, use les grands ressorts de la volonté, de l'activité, de l'héroïsme chrétien, et fait de la

somnolence la complice du désordre. Elle se purifie sous le feu de ces discussions à main armée qui lui reprochent de ne plus être assez pure ; si bien que, au moment où les bras, les arguments et les épées tombent de lassitude, où la paix s'impose par nécessité, il se trouve, en définitive, que l'Église a regagné d'un côté ce qu'elle a perdu de l'autre ; elle a reconquis dans les âmes ce qui lui est disputé dans le temps et dans l'espace ; et l'honneur, l'insigne honneur de la France, à cette époque, est de représenter cette magnifique indemnité.

A ce trait caractéristique s'ajoute un autre fait qui l'explique et le complète. Ce sont comme deux lignes parallèles qui finissent par se réunir et se confondre. Pendant la dernière partie de ce terrible XVI[e] siècle, les événements semblent se combiner — humainement parlant, — pour placer la France dans l'alternative fatale ou d'accepter un roi protestant, ou de subir les influences étrangères au point d'y perdre sa nationalité, sa grandeur, sa physionomie, l'intégrité de son territoire et de son génie.

Ici encore se révèle le contraste du plan divin avec les calculs vulgaires. — Nous parlions de tolérance tout à l'heure. L'intolérance, à la veille d'une suprême défaite, se personnifia dans la Ligue. La Ligue n'est pas aimable ; elle n'a pas la figure française ; il est permis à quiconque déteste la grossièreté, la violence, le fanatisme, l'excès, d'éprouver un invincible sentiment de ré-

pulsion en songeant à ce *delirium tremens* de l'orthodoxie factieuse, à ces fureurs trempées d'eau bénite, à ces bruyantes processions de moines prêchant la révolution, la guerre et le meurtre en l'honneur du Dieu de miséricorde et de paix; scènes d'autant plus déplaisantes qu'elles retardent l'avénement du plus sympathique et du plus Français de nos rois. D'ailleurs, partout où se déchaîne la passion populaire, il serait facile de retrouver des traits de ressemblance entre les époques les plus différentes et sous les drapeaux les plus contraires. Ce n'est jamais impunément et sans de grands risques pour les vrais principes d'ordre, de salut et d'autorité, que l'on encourage et que l'on exalte, chez le peuple, ce goût de rébellion, — hélas! et de destruction, — qui fait le fond de sa nature. Qu'il s'agisse de sauvegarder un dogme, de détrôner un souverain, d'incendier un monument ou de massacrer un otage, c'est la même corde qui vibre; la chanson varie, mais l'air ne change pas. Voici un ligueur de 1592, prêt à tout brûler plutôt que de laisser l'hérésie s'approcher des marches du trône. Franchissez un intervalle de deux siècles; déplacez les points de vue; créez d'autres courants; donnez à la passion démuselée une autre issue, un autre but, d'autres mobiles, d'autres étiquettes, vous aurez, jour pour jour, le septembriseur. Tout cela est vrai, et cependant la Ligue, sans le savoir et sans le vouloir, rendit à la France et à Henri IV lui-même un immense service; elle croyait les séparer, et

elle les rapprocha en forçant l'une à rester et l'autre à redevenir catholique; elle fit d'une solution désirable une solution nécessaire; elle fut cause que le roi et la capitale du royaume se retrouvèrent au seuil de Notre-Dame de Paris et entendirent ensemble la même messe. Or, comme Henri IV, quoique converti, ne pouvait pas être un Philippe II, comme ses antécédents, son caractère, sa mission, sa politique, l'engageaient à rassurer et à dédommager ses anciens coreligionnaires demeurés ses amis, on peut dire, sans paradoxe, que la Ligue, ce type légendaire d'intolérance et de fanatisme, contribua pour sa part à l'avénement de la tolérance dans les lois, dans les mœurs, dans les consciences et dans le gouvernement.

La tolérance ! que d'erreurs, que de violences groupées autour de ce mot qui semble si clair, si juste et si doux ! Lisez avec soin la belle introduction de M. de Meaux; vous reconnaîtrez à quoi se réduit le texte de tant de déclamations et de calomnies. Il n'en est pas de la tolérance comme de la probité, de la bravoure, de la bienfaisance, de la chasteté et autres vertus, qui n'ont pas de date, qui se perdent dans la nuit des temps, qui sont nées avec l'homme, contemporaines de ses premiers instincts, de ses premières luttes, de ses premiers penchants et aussi de ses premiers vices. Il est facile de découvrir dans l'histoire l'heure où elle commence à poindre, faible, incertaine, pâle, intermittente; lueur crépusculaire qui n'est

pas encore le jour. Elle naît et grandit dans l'orage; elle se fortifie de ce qui paraîtrait devoir l'affaiblir; elle s'affirme de ce qui la nie. Sa nécessité se démontre par tout le mal qui se fait faute de la connaître et de la pratiquer. Elle marque un progrès social, une conquête morale plutôt qu'elle ne répond à un sentiment *originel* du cœur humain. Les sociétés antiques s'en passèrent. L'esclavage est une des formes de l'intolérance. Tous les peuples primitifs sont intolérants. Les sauvages tuent leur ennemi vaincu et prisonnier. Quand le dey d'Alger, en 1831, après avoir assisté à une discussion orageuse et à un vote de la Chambre des députés, dit tranquillement à son interprète : « A présent, j'espère bien que la majorité va faire trancher la tête à tous ceux qui ne sont pas de son avis, » il exprimait à sa manière et avec une grande intensité de couleur locale ce premier mouvement qui n'est pas le bon, et qui nous porte à supprimer ce qui nous contrarie ou nous contredit. La nature même nous donne l'exemple; elle est essentiellement intolérante, et, si elle ne l'était pas, elle aurait bientôt cessé d'exister dans sa magnificence et son harmonie. Le paganisme, avec ses sourires et ses grâces, est au fond aussi intolérant que s'il était sûr de ce qu'il a l'air de croire, aussi exclusif que les religions écloses sous l'ardent soleil indien ou sous les sombres nuées d'un ciel scandinave. La Bible, plus rapprochée du berceau de l'humanité, est plus intolérante que l'Évangile.

Quoi qu'il en soit, un catholique, un Français, un éloquent héritier des larges doctrines et du grand style de Montalembert, un glorieux vaincu de l'intolérance républicaine et radicale, ne pouvait choisir un sujet plus beau, plus instructif que celui-là ; d'autant plus instructif et plus beau qu'il offrait plus de préjugés et de mensonges à combattre ; la tolérance, trésor tout moderne, devenant le prix et comme le dernier mot de ces formidables luttes du XVIe siècle qui l'embrassaient pour l'étouffer, l'écrasaient de leurs sanglantes étreintes, et, à ne consulter que les apparences, devaient la retarder de trois cents ans ; l'unité nationale, ce secret de notre grandeur passée, ce bienfait de notre monarchie, se recomposant au milieu de ces crises de décomposition et de désordre ; la leçon léguée par un siècle de foi à notre siècle de doute ; l'effroyable épisode de la Saint-Barthélemy produisant l'effet qu'auraient dû produire parmi nous les crimes de la Commune ; créant un parti de catholiques ramenés aux idées de réconciliation et de paix par l'indignation et le dégoût ; une sorte de *juste-milieu* se dégageant de ces extrêmes et préparant, malgré Catherine, malgré les Guises, malgré la Ligue, malgré les méfiances catholiques et les rancunes huguenotes, la conversion et le règne de Henri IV ; quel spectacle ! Et quelle heureuse proportion entre cet historien et cette histoire ! Ce qui nous frappe le plus dans le livre de M. de Meaux, c'est l'impartialité. Les esprits superficiels ou vulgaires

se figurent que le meilleur moyen d'être impartial, c'est d'être tiède, sceptique ou neutre. Erreur! l'impartialité est un synonyme de franchise, et la foi n'est jamais plus ferme que lorsqu'elle est franche. L'homme qui n'est pas certain de ce qu'il croit ou de ce qu'il voudrait croire, y supplée par la passion, et l'écrivain passionné a bien plus de chance d'être partial que l'écrivain convaincu. L'un, jugeant des autres d'après lui-même, s'imagine aisément que, pour le bien de sa cause, il doit déguiser ce qui l'embarrasse, taire ce qui l'offusque, exagérer ce qui le rassure, injurier ce qui le contredit, crier très fort pour se faire entendre, enfermer sous triple clef ce qui proteste dans ses *en dessous* contre l'opinion qu'il défend. L'autre sait d'avance que rien de ce qu'il découvrira dans le passé, de ce qui le froissera dans le présent, ne peut prévaloir contre sa foi imperturbable, parce que sa foi c'est la vérité, et que la vérité ne dépend pas des accidents, des caprices ou des excès de la méchanceté ou de la faiblesse humaine. Il craindrait, s'il niait les ombres, de calomnier la lumière. S'il dissimulait, il lui semblerait qu'il capitule, et le soin qu'il prendrait de cacher tel ou tel point d'attaque lui ferait l'effet d'une concession à ses adversaires. Que dis-je? Il lui plairait parfois de multiplier leurs arguments, de mettre en relief les faits qu'ils allèguent, d'abonder dans leur sens, de se laisser accabler, pour mieux prouver le perpétuel miracle, l'origine céleste, la force surnaturelle,

la destinée immortelle de cette vérité divine qui a subi ces alliages, traversé ces crises, bravé ces intempéries, surmonté ces épreuves et affirmé son éternité à travers les variations passagères des événements et des hommes.

Sincérité, conviction, patriotisme, élévation constante de pensée et de langage, sûreté d'informations et d'études, telles sont les principales qualités de cet ouvrage, qui a déjà mérité et obtenu des suffrages et des éloges plus précieux que les nôtres. Il nous est impossible de le suivre et de l'analyser dans ses divers chapitres, qui vont de l'introduction du protestantisme en France sous François Ier jusqu'à la Renaissance catholique sous Henri IV. M. de Meaux a saisi et retracé de main de maître ce qu'offrirent de contradictoire ces nouveautés religieuses, favorisées, semblait-il, par l'immense mouvement d'expansion et d'émancipation intellectuelle, par cette autre Renaissance qui en a gardé le nom et dont les contagieuses ivresses montaient à tous les cerveaux. L'hérésie, à son début, bénéficiait de cet irrésistible élan de l'esprit humain vers l'inconnu, la découverte, la conquête et l'aventure, et cependant elle se donnait pour mission quasi-officielle de réagir contre ces fêtes de l'imagination qui se traduisaient en œuvres d'art, couvraient de fleurs les austères sentiers du Calvaire, mêlaient le profane au sacré, éclairaient d'un reflet de poésie antique les sanctuaires et les cloîtres, et prêtaient au cortège galant des Valois, aux cours élégan-

tes de Ferrare, de Florence et de Rome des airs de néo-paganisme. Ces contradictions suffiraient à expliquer les alternatives de faveur et de disgrâce que l'on remarque dans cette première phàse du protestantisme français. Bientôt la politique se charge d'envenimer la question religieuse; elle s'y incarne si étroitement qu'il devient impossible de les séparer. Nous ne saurions assez insister sur ce détail que M. de Meaux relève avec une éloquente netteté, qui désintéresse la religion dans la plupart de ces excès, et qui contient, à vrai dire, toute l'histoire de cette époque. Nul, même parmi ceux qui exploitent le plus obstinément contre nous la Saint-Barthélemy, ses préliminaires et ses suites, ne nous attribuera, j'aime à le croire, un faible pour cette politique louche, sournoise, tortueuse, que domine et personnifie l'équivoque figure de Catherine de Médicis, bâtarde ou écolière de Machiavel. Oui, politique étrangère, physionomie florentine; c'est pour nous une consolation, dans ce dédale de complots, d'intrigues, d'attentats, de pièges, de guets-apens, de tragi-comédies ou de mélodrames, sous ce feu croisé d'ambitions rentrées ou sorties, de penser que les désastreux effets du fanatisme religieux, compliqué d'hypocrisie et d'astuce, nous apparaissent sous les traits de la moins Française de nos reines, tandis que la tolérance, l'apaisement, la réparation des ruines, la guérison des blessures, le rapprochement des partis, se résument dans un nom si admirablement français, que, même après

deux cent soixante-dix ans, quand nous disons : « Vive Henri IV! » — il semble que nous disons : « Vive la France! »

Encore une fois, je n'ai pas la risible prétention d'avoir rendu compte du livre de M. de Meaux. Je me suis borné à exprimer l'idée-maîtresse qu'il suggère, l'impression que je garde de cette attachante et fortifiante lecture. Il est bon qu'un esprit d'élite nous montre ou nous rappelle comment notre religion s'est tirée saine et sauve d'un excès de puissance, au moment où nous la voyons, non pas, grand Dieu! menacée, mais molestée par l'excès contraire. Tranquillisons-nous! On sait, de longue date, que l'adversité lui sied mieux que la prospérité, et elle a résisté à des persécuteurs plus considérables que M. Paul Bert et M. Jules Ferry. Mais quel temps, celui où des hommes tels que MM. Jules Ferry et Paul Bert sont les maîtres de la situation, les accapareurs du pouvoir, les escamoteurs de nos libertés, les apôtres de la religion de l'État, les docteurs de la loi, les arbitres de l'éducation, les précepteurs de nos enfants, les démolisseurs de nos collèges, les seigneurs-suzerains de nos consciences, pendant que les hommes tels que M. de Meaux sont réduits à écrire de bons et beaux livres pour ne pas paraître inutiles et pour ne pas rester inactifs!

XVII

ALPHONSE KARR[1]

Octobre 1879.

« — Vous êtes ou vous vous croyez joli garçon, mon cher Léandre ; je suppose que vous n'êtes pas insensible aux agréments du sexe faible et que vous prétendez ne pas lui déplaire. Que feriez-vous cependant, que répondriez-vous si une femme aussi charmante qu'irritée vous disait : « Je veux me venger de l'infidélité de mon mari, mais je ne veux pas qu'on puisse attribuer ma vengeance au libertinage, ni même à la légèreté ; je veux prendre pour complice d'une faute, qui sera unique, un homme qu'on ne puisse m'accuser d'aimer, un homme qui ne puisse pas m'avoir plu ; je choisirai donc le plus

1. Le *Livre de Bord*.

laid, le plus désagréable, le plus ennuyeux, le plus traître, le plus répugnant, au physique et au moral, des hommes que je connais ; c'est vous dire que j'ai pensé à vous. Voulez-vous de moi ?... »

Vous fuiriez, n'est-ce pas ? au bout du monde, en répétant le mot du maréchal de la Feuillade, après la célèbre tirade d'Auguste : « Ah ! tu me gâtes le *soyons amis, Cinna !*... Si le roi m'en disait autant, je le remercierais de son amitié ! » Peut-être penserez-vous que je m'acharne un peu trop contre la mémoire de Sainte-Beuve ; — car c'est de lui qu'il s'agit dans cette page d'Alphonse Karr ; mais, franchement, n'est-ce pas de bonne guerre ? Si nous avions affaire ici à un poète, à un romancier, à un historien, quand même ses poésies seraient indécentes, ses romans immoraux et ses histoires mensongères, il siérait de l'épargner ; à tout péché miséricorde ! Mais voilà un critique, un censeur, un moraliste, un distributeur de louanges et de blâmes, un casuiste littéraire. Jeune, il réussit à se faire attribuer toutes les qualités, toutes les vertus dont il ne possédait que les contraires ; George Sand le qualifia de pieux et tendre rêveur. Gustave Planche vantait, à tout propos, cet instinct de dévouement et d'abnégation qui le portait à faire la réputation des autres sans s'occuper de la sienne. J'ai sous les yeux son recueil plus ou moins poétique des *Consolations*, doucereux, mielleux, pâteux, obséquieux, platonique, mystique, mélange d'encens et de

cassonade, d'où s'exhale le sentimentalisme le plus éthéré, où il n'est question que d'*amitié pure*, où l'auteur se fait petit, humble, suave, séraphique, pour mieux aimer et admirer le grand Victor, l'homme illustre qu'il allait trahir. Vieux, il se dégonfle, il prend sa revanche de ses hypocrisies de jeunesse ; sa poche de fiel crève sur ses dernières rames de papier. Il confie à ses *Cahiers*, aux épilogues de ses *Lundis*, l'arriéré de ses haines contre ses contemporains les plus considérables. Il prodigue aux Guizot, aux Cousin, aux Villemain, aux Chateaubriand, aux Lamartine, aux Musset, aux de Vigny, aux Montalembert, aux Falloux, aux Saint-Marc Girardin, aux Ampère, à tous ceux qu'il a le plus *panégyrisés*, des brevets de sottise, de trissotinisme, de duplicité, de puérilité, de méchanceté, de servilisme, d'épicuréisme, d'astuce, de lâcheté, d'ivrognerie, de déloyauté, de bassesse, etc., etc.

Eh bien ! il est bon que justice se fasse. Le critique demeurera intact, avec ses merveilleuses qualités d'analyse, d'insinuation, d'infiltration, avec ses doubles-fonds, ses sous-entendus, ses procédés d'anatomie et de clinique expérimentale, avec ses ténuités, ses ingéniosités, ses finesses, ses ruses, ses roueries, avec la magie de sa prose ondoyante, sinueuse, fluide, serpentine, féline, irisée. Mais l'homme sera déshabillé, et il n'est pas beau ! Les révélations de M. Pons avaient, à ce qu'il paraît, fait scandale. Il a joué de malheur, M. Pons ! Je le com-

parerais volontiers à ces amoureux qui se heurtent, chez leur idole, à un accès de dévotion tout à fait inattendu. Le boulevard a, comme cela, de loin en loin, de ces crises de vertu qui ne durent pas longtemps, et qui ne tirent pas à conséquence. Ces jours-là, par extraordinaire, on est étonné de la quantité de mouchoirs qui se débitent, entre le faubourg Montmartre et la Madeleine, pour cacher le sein de Dorine. Les tubéreuses se métamorphosent en sensitives, les Célimènes en Arsinoës ; si on ne redoutait les sergents de ville, on allumerait un grand feu sous les fenêtres de Georges Charpentier ou à la porte de la Librairie Nouvelle, et l'on s'offrirait les chastes joies d'un *auto-da-fé*. Des gens qui se pâment devant certains chapitres de ***Mademoiselle de Maupin*** qui ont fait leurs délices des ***Mémoires de Casanova de Seingalt***, qui encouragent la réimpression des petits poètes érotiques du XVIIIe siècle, qui ne voudraient pas retrancher une ligne de ***Madame Bovary***, de ***Salammbô***, de ***Germinie Lacerteux***, qui admireraient moins Voltaire s'il n'avait pas écrit la ***Pucelle***, les mêmes gens se formalisent, se hérissent, s'horripilent, s'ébouriffent, ont des frissons d'hermine et des rougeurs de vestales, parce qu'un homme que je ne connais pas d'ailleurs et que je n'ai pas la prétention de défendre, nous a narré naïvement et à la bonne franquette l'histoire des Adèle, des Jenny Delval, des Marguerite de Vaquez, etc., et a un peu trop insisté sur les délicates et

patriarcales amours d'un très spirituel compagnon de Saint-Antoine. Hélas! s'il est vrai, comme on l'a imprimé, que les amis de Sainte-Beuve se soient mis en frais pour faire disparaître les exemplaires de cet épouvantable livre, je dois les avertir qu'ils auraient mieux fait de placer leur argent à la Caisse d'épargne ou de le dépenser en bonnes œuvres [1]. L'insidieux volume s'étale derrière les vitrines des librairies de toutes nos grandes villes, et je pense qu'il en est de même à Paris. Quoi qu'il en soit, s'ils ont reculé d'horreur, Karr avance et raille.

Cette fois, en effet, ce n'est plus un nouveau venu, un suspect, un déclassé peut-être, qui nous raconte l'édifiant épisode du fiacre, du *Gîte errant*, du *Livre d'amour* (voir la *Semaine littéraire* du 13 juillet); c'est un homme de qui un de mes confrères vous disait, l'autre jour, très justement : « un homme d'esprit, qui est, dans toute l'acception, un parfait honnête homme. » — Oui, et, dût-on m'accuser de contradiction et d'inconséquence, c'est pour cela que, après avoir payé mon tribut à mes légitimes rancunes contre un des grands corrupteurs de la littérature contemporaine, je dirai sincèrement à l'auteur du *Livre de Bord* : « Peut-être eût-il mieux valu supprimer ce chapitre qui m'a trop affriandé; car enfin songez que l'illustrissime époux vit encore, qu'il y a des désagréments qui n'obtiennent jamais une amnistie plénière, et que désormais toute cette triste anecdote, avec

1. Le livre en est à sa 12e édition.

les noms, les dates et les étiquettes, est d'une transparence comparable à l'air tissé dont s'habillaient les beautés du Directoire. »

Le *Livre de Bord!* ce titre convenait parfaitement aux *Mémoires* familiers d'un écrivain original et charmant, qui nage comme un poisson, rame comme le plus habile matelot de notre marine, qui a souvent endossé le costume des pilotes ou des pêcheurs de Fécamp ou d'Étretat, et qui, en plein succès, en pleine sève, s'est exilé ou échappé de Paris pour habiter nos plages méridionales, au risque d'avoir quelquefois à méditer le proverbe sur le tort des absents. Alphonse Karr manquait à ma trop longue galerie, et, avant de la fermer pour toujours, je guettais l'occasion d'y placer la vaillante figure de ce fantaisiste du bon sens. Il n'est pas seulement pour moi un confrère, mais un contemporain ; et ils deviennent, hélas ! de plus en plus rares, les survivants de cette génération de 1830, dont on a pu dire ce que Royer-Collard disait d'une des premières Chambres de la monarchie de juillet : « J'en ai vu de meilleures ; j'en ai vu de plus mauvaises; je n'en ai jamais vu de pareille. »

Dès le début, Alphonse Karr se distingua de son groupe, non pas pour renier les nouveaux dieux du nouvel Olympe, pour récuser *Hernani* ou pour cultiver la littérature rectiligne, mais pour faire le triage. Esprit essentiellement indépendant, il comprit qu'il y avait

deux sortes d'indépendance; celle qui nous épargne la honte de courtiser d'affreux tyrans tels que Charles X et Louis-Philippe et celle qui refuse d'accepter en entier le cahier des charges du parti libéral, révolutionnaire ou radical. En 1830, le radicalisme n'existait pas encore. La société se voyait menacée; elle ne se sentait pas vaincue. Des plumes légères et finement taillées nous amusaient aux dépens du père Enfantin, dont la doctrine a fait malheureusement beaucoup d'enfants, de la tunique rouge, de la calotte écarlate des jeunes saint-simoniens, et de l'autel de madame Bazard, qui réjouissait leur jeunesse. Elles persiflaient gaiement la messe de l'abbé Chatel, ce Loyson antidaté, plus Loyson que Hyacinthe, qui, le 30 juillet, affichait sur les barricades: « Je suis prêtre, mais tolérant, » — et faisait commerce de prières en français et de drogues en latin dans le laboratoire d'un apothicaire. Nous n'avions pas encore les communards, mais nous avions les bouzingots, qui parcouraient le jardin du Luxembourg et les rues du quartier latin avec la tenue de rigueur; coiffure Périnet-Leclerc, gilet à la Robespierre, feutre à larges bords, collet rabattu, bottes molles sur un *collant* de velours à côtes. Nous avions aussi les jeunes Frances, frères artistiques et littéraires des bouzingots politiques, dont Jules Janin, à son aurore, esquissait le portrait dans une jolie page. — « Le jeune France, disait-il, ce n'est, Dieu merci! ni la France, ni la jeunesse! »

Tout cela faisait, heureusement, plus de bruit que de mal; c'était le décor d'une révolution plutôt que son drame, un accès de fièvre chaude plutôt qu'une maladie chronique, une ébullition plutôt qu'une explosion, la soupape d'une invisible chaudière qui ne devait éclater que beaucoup plus tard. Enthousiastes, passionnés, fougueux, échevelés, casseurs de vitres, de vitraux et d'assiettes, mais pas méchants, ces bons jeunes gens se résignaient d'avance à être inoffensifs, pourvu qu'on les soupçonnât d'être féroces. Il y avait du Croquemitaine dans leurs évocations de 93; la frayeur qu'ils causaient aux bourgeois leur tenait lieu de programme politique, et le plaisir de paraître menaçants les consolait de n'être pas terribles. En somme, un bric-à-brac terroriste et jacobin, si complet à l'étalage qu'il n'y avait rien dans le magasin.

Ce fut là le premier champ de bataille d'Alphonse Karr; mais nous ne vîmes d'abord en lui que le littérateur et le romancier. *Sous les Tilleuls!* ce roman fit époque, comme *la Peau de chagrin*, de Balzac. Il avait la beauté du diable, mais bien longtemps avant que le diable se fît ermite. Les belles folies de la vingtième année y dansaient la ronde du sabbat, avec un mélange de passion vraie, de crânerie, de rêverie et de caprice; le livre avait été vécu avant d'être écrit; on devinait des larmes dans ce sourire, et peut-être quelques gouttes de sang en marge de ces pages. Peu s'en fallut que

Stephen, le héros du récit, ne devînt un type comme Lovelace ou René. Il fut du moins, pendant deux ou trois ans, le pseudonyme ou le synonyme des amants trahis ou déçus dans leur premier amour. Je me suis appelé Stephen en 1832. Heureux temps, heureux âge où l'on croyait avoir atteint le comble de l'infortune, parce qu'une blonde enfant nous avait préféré un rival plus élégant et plus aimable !

J'ignore l'effet que produirait aujourd'hui sur moi ce roman de *Sous les Tilleuls*. Les tilleuls sont morts de vieillesse, et les amants qu'ils abritaient de leur ombre ne leur demanderaient plus qu'une décoction de leurs fleurs. Mais c'est quelque chose, pour un livre, d'avoir fait battre de jeunes cœurs et compté parmi les événements d'une saison ! Alphonse Karr ne s'en tint pas là ; *Clotilde*, *Geneviève*, *Hortense*, trois jolies têtes sous le même bonnet ou sous la même couronne de fleurs naturelles, sorties toutes trois, non pas de ces flots bleus et limpides d'où émergent les déesses, les nymphes et les naïades, non pas de ce jardin légendaire qui devait plus tard envoyer des bouquets aux reines des fêtes mondaines, mais d'une bouteille d'encre. — « Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre ! » c'est l'auteur qui nous le disait. Ce qu'il y avait, ce n'était pas un récit patiemment conçu, savamment ordonné, habilement intrigué, riche d'incidents, de péripéties et d'aventures et marchant au dénoûment sans se détourner de son che-

min. Non ! c'était plutôt un texte dont le conteur s'aidait pour entrer en communication amicale avec son lecteur, un canevas sur lequel il brodait de délicates ou brillantes arabesques. Le roman faisait à tout propos l'école buissonnière ; mais cette école nous enseignait de si piquantes vérités, ce buisson disparaissait si bien sous une bordure de pervenches, de marguerites, de violettes et d'aubépines, que nul n'avait envie de réclamer. Et *Feu Bressier ! Histoire de Rose et de Jean Duchemin ! La Famille Alain ! Une Heure trop tard ! Clovis Gosselin ! Midi à quatorze heures ! Le Chemin le plus court !* Pas un livre complet peut-être ; un genre difficile à classer entre les œuvres exquises ou saisissantes, romanesques ou tragiques, entraînantes ou concises, de Jules Sandeau, de Balzac, de Mérimée, de Dumas ou de George Sand ; mais tout un répertoire de scènes amusantes ou pathétiques, tout un grenier de sel, toute une brassée de bleuets cueillis, au bon moment, dans les blés pleins de bon grain ; un feu d'artifice, dont, quoi qu'en dise un *jeune* de 1879, il nous reste beaucoup plus et mieux que les baguettes. Ou plutôt, je me trompe ; le feu d'artifice, c'était Méry, un des passagers inscrits sur ce *Livre de Bord ;* plus éblouissant, mais plus prompt à s'éteindre, et laissant à peine un sillon lumineux qui fuit à l'horizon et se confond avec les étoiles ; artificiel par ses efforts mêmes pour être plus que naturel ; lançant constamment les fusées de son esprit à égale dis-

tance d'une mystification et d'un paradoxe. L'esprit, si brillant qu'il soit, déplaît et fatigue à la longue quand il nous force de nous tenir sur nos gardes, et de nous demander, à chaque phrase de notre interlocuteur, si nous ne sommes pas sourd, Béotien ou imbécile, s'il s'agit d'un trait de génie, d'un rébus, d'un logogriphe ou d'une charade.

Chez Alphonse Karr, quelle différence! Le fond est plus solide; les broderies ne suppriment pas l'étoffe; la fantaisie fait bon ménage avec la raison. Si le conteur m'intéresse, m'émeut ou m'amuse, il me laisse sans cesse entrevoir le moraliste, l'observateur, l'homme décidé à ne pas se payer de toutes les idées de convention, de toutes les formules sonores, creuses, emphatiques, patriotiques, qui nous ont fait tant de mal depuis cinquante ans. Il est trop sûr de sa poudre pour permettre qu'on lui jette aux yeux la poudre des autres, trop jaloux de sa liberté pour subir les servitudes intellectuelles, plus lourdes que les servitudes politiques, trop fier de son enrôlement volontaire dans les compagnies franches pour accepter le mot d'ordre ou la consigne de tel ou tel parti. Ce fut là le trait caractéristique des *Guêpes*, que l'on aurait pu souvent appeler les *Abeilles*. Malheur à qui s'attirait les représailles de ce guêpier, à qui s'approchait trop près de cette ruche! Témoin cette pauvre madame Louise Collet, dont nous retrouvons l'histoire tragi-comique dans le *Livre de Bord!* Je l'ai

connue, cette beauté plantureuse, blonde et méridionale, que les lauriers et les myrtes de madame Sand empêchaient de dormir. Madame Sand a peut-être fait plus de ravages par son exemple que par ses romans. Elle a été, pour bon nombre de femmes rebelles aux délices du ménage et entraînées par une vocation poétique ou romanesque, ce que sera désormais M. Gambetta pour les avocats sans cause, mais non pas sans bock, habitués des cafés Frontin, de Suède ou de Madrid. Arrivée à Paris avec un énergique appétit de gloire, madame Collet fut réduite à se contenter de succès assez maigres et de deux ou trois prix académiques. Ces prix firent jaser aux dépens d'un philosophe illustre, alors ministre, qui n'avait pas eu encore le temps de sacrifier ses belles contemporaines aux grandes dames du grand siècle. Naturellement, les guêpes sont rivales ou sœurs ennemies des cousins. Elles racontèrent, je crois, qu'une femme poète était soupçonnée d'enflure, depuis qu'elle avait été piquée par un cousin. Là-dessus... je cède la parole à Alphonse Karr, et j'aurais dû, comme toujours, commencer par là :

« — M. Karr?

» — C'est moi, madame; que puis-je pour votre service ?

» — J'ai à vous parler ; entrons chez vous.

» Je m'incline pour la faire passer devant moi; elle refuse.

» — Non, passez devant ! Vous me montrerez le chemin.

» Je m'incline de nouveau, et je me dirige vers la loge de ma portière pour prendre ma clef; sans aucun soupçon d'aucune espèce, je fis involontairement une remarque : Une femme qui va chez un homme, par un instinct naturel, évite de montrer son visage, surtout à un portier... Cependant, tout en me penchant sur la demi-porte de la loge pour prendre ma clef, j'entendis ou je sentis un bruit de pas qui m'indiquait que ma visiteuse me suivait à la loge; je me retournai... et je vis la Muse qui, le bras levé, me donnait un coup de couteau... »

Karr en est quitte pour une égratignure ; la scène est si jolie, si bien racontée, qu'il n'a pas dû regretter ses frais de taffetas d'Angleterre. Il ajoute :

« Mon cabinet avait les murailles couvertes de tableaux, d'armes, de curiosités de toutes sortes ; je cherchai une place vide ; j'y plaçai le couteau avec cette inscription :

« DONNÉ PAR MADAME COLLET, NÉE RÉVOIL,
DANS LE DOS. »

J'ai toujours été persuadé que ce coup de couteau avait été surtout, dans la pensée de madame Collet, ce

qu'on appelle un *coup de pistolet;* qu'elle avait voulu faire du bruit plus encore que se venger d'un trait satirique. La pauvre femme y perdit sa peine. Avec de la beauté et du talent, elle ne réussit jamais à élever ses aventures et ses vers au niveau de la célébrité.

Vous devinez maintenant tout ce que ce *Livre de Bord*, — dont nous n'avons que la première série; la seconde a paru; on la trouvera dans notre prochain volume, — contient de piquants souvenirs, de curieuses anecdotes, de joyeux ou mélancoliques retours sur ce passé où nous autres *vieux* nous aimons à revivre pour être plus sûrs d'avoir vécu. Pour m'associer à la métaphore, je dirai qu'il y a là toute une *cargaison* de reliques de jeunesse, de mots heureux, de noms disputés à l'oubli, de fleurs sauvages, de réminiscences printanières, de croquis lestement enlevés, d'enjouement, de verve, d'*humour*, de cette tristesse particulière au charme des choses disparues, et surtout de documents utiles à l'histoire littéraire de notre temps. C'est une gerbe de myosotis, qui, en séchant dans l'herbier, n'a rien perdu de son vague parfum. Les guêpes, entrées dans leur saison d'automne, ont renoncé à leur dard pour voltiger honnêtement à travers les pampres rougis par octobre, parmi les massifs de chrysanthèmes, sous les chênes de l'Estérel, autour des grands pins de Cannes, de Saint-Raphaël, de Nice et du golfe Jouan. Nous rencontrons, à bord de ce livre, embarqués sur le fleuve Léthé, des hommes qui ont eu leur jour

de succès et de renommée, qui n'ont pas été sans influence sur la politique et la littérature de leur époque, qui ont personnifié le journalisme sous la Restauration et la Monarchie de Juillet ; tour à tour léger, malin, méchant, venimeux, gouailleur, ironique, incisif, meurtrier, funeste, souvent mêlé à des tripotages d'affaires, à des spéculations véreuses, à d'équivoques industries, à de désastreuses questions d'argent, presque toujours suspendu entre un million et une faillite, entre une épigramme et un duel, entre une loge d'opéra et un banc de la police correctionnelle, entre la *marquise* d'un hôtel et le préau de Clichy. Émile de Girardin, cet émule des dieux hindous, qui en est à sa cent vingt-deuxième métamorphose ; son lieutenant Cleemann, jeune quadragénaire qu'il compromettait sans se compromettre, si bien que le *Charivari* ne parlait plus que du *vinaigre des quatre Cleemann ;* Bohain, un de ces millionnaires intermittents qui nagent dans le Pactole et meurent à l'hôpital ; Véron, un faux bonhomme doublé d'un faux Mécènes et empaqueté d'un faux-col ; Nestor Roqueplan, l'homme au tic, l'esprit en grimaces, le digne ami d'Esther Guimond qui vient de mourir, le vice parisien régnant sur son boulevard et ruinant ses commanditaires ; Méry, déjà nommé ; Léon Gozlan, une succession d'étincelles qui ne sut jamais allumer un feu ; Michel Masson le lapidaire ; Raymond Brucker, dont notre cher Paul Féval nous a raconté la conversion mi-

raculeuse ; Achille de Vaulabelle, — « tant vaut l'homme, tant vaut la belle, » — dont Alphonse Karr n'aurait pas dû nous rappeler la *belle Histoire des deux Restaurations*, vu que cette histoire n'est qu'un odieux pamphlet; son frère Eléonore, plus inoffensif, romancier à l'eau de rose — préférable pourtant à l'eau de *Javel*, — auteur, sous le nom d'Ernest Desprez, de deux récits éphémères : *un Enfant*, et *les Femmes vengées;* H. de Latouche, un fruit-sec de ce premier espalier révolutionnaire ; Maurice Alhoy, un homme d'esprit presque anonyme, collaborateur, au Vaudeville, de la *Foire aux Idées ;* Duponchel, qui, bien différent de M. de la Palisse, mourut, sur les murs de Paris, vingt ans avant sa mort, et fit ainsi la part du *feu;* madame de Girardin, Théophile Gautier, Bixio, Maquet, Petrus Borel, Boutmy, Napoléon Landais, etc., etc... Puis, le groupe des viveurs, des noceurs, des pochards, et, tranchons le mot, des ivrognes ; Romieu le légendaire, qui mettait un lampion sur le ventre de son ami tombé dans le ruisseau, pour le garantir des fiacres nocturnes ; Eugène Briffault, qu'il ne faut pas confondre avec l'aimable académicien ; Étienne Béquet ; Ronteix, Opigez. Le matin, ils battaient en brèche la monarchie ; le soir, ils battaient les murailles. N'oublions pas le fidèle Léon Gatayes, le Pylade d'Oreste Karr, et Alphonse Royer, l'auteur de la *Favorite*, que j'ai rencontré bien souvent dans les derniers temps de sa vie ; spirituel, d'une politesse exquise, malheureux

de vieillir, souvenir vivant de la direction de l'Opéra et des jambes de Fanny Essler.

Tous ces personnages, ranimés par l'esprit de l'auteur des *Guêpes*, dessinés d'un trait juste et fin, rendus pour un moment à la comédie qu'ils jouèrent et dont les lustres se sont éteints de longue date, donnent à ce *Livre de Bord* un vif intérêt, surtout pour ceux qui, comme moi, ont grandi et vécu non loin de ces singuliers guides de l'opinion publique, se sont assis sur les bancs des mêmes collèges, se sont croisés, dans la grande allée du Luxembourg, avec ces inconnus promis à la célébrité ou ces *illustres* destinés à l'oubli, ont dévoré leurs articles et leurs premiers ouvrages, ont écouté d'une oreille envieuse l'écho de leurs succès, de leurs fredaines, de leurs plaisirs, de leurs folies, et peuvent encore, après un demi-siècle, évoquer leurs figures, recomposer leurs costumes, contrôler l'exactitude et la ressemblance des portraits. Alphonse Karr, modèle d'impartialité, accessible à l'erreur, inflexible pour le mensonge, désabusé de ses velléités républicaines par la République et les républicains de 1879, me pardonnera, si, rouvrant son volume à la page 152 et y retrouvant la célèbre phrase d'Étienne Béquet, le plus brillant de ces politiques au vin de Champagne : « Malheureuse France ! malheureux Roi ! » j'efface le : malheureux Roi ! pour mieux répéter : « Malheureuse France ! »

XVIII

NANA PARTOUT

Octobre 1879.

Si le mot *bonheur* est encore français, — ce que j'ignore, mais ce que pourraient m'apprendre les *martyrs* amnistiés et les romanciers naturalistes, — M. Émile Zola a dû être bien heureux pendant les journées du 14, du 15 et du 16 octobre. Si affamé qu'il soit de réclames, d'annonces et d'affiches, sa faim, — j'allais dire sa gloutonnerie, a dû être largement assouvie. J'ai pu en juger dans ma lointaine solitude; que serait-ce donc, si j'habitais un de nos grands centres de littérature et d'industrie? Prenez en bloc Homère, Virgile, Dante, Shakspeare, Corneille, Molière, Goëthe, Byron, Walter Scott, George Sand, Paul de Kock, Mangin, Ponson du Terrail, M. Lecoq et tous les dentistes américains, j'ose affirmer que ces

grands hommes n'ont pas réuni, en se cotisant, autour de leurs noms et de leurs œuvres, autant de syllabes et de majuscules que n'en ont consommé pendant ces trois jours ce nom et ce titre cabalistiques : ZOLA-NANA!

Mercredi 15, j'allais à Nîmes, sans songer à mal, mais en méditant sur *l'opportunisme* de notre nouveau chemin de fer, qui se termine en grande hâte et à grands frais, au moment où notre agriculture agonisante et notre commerce aux abois n'ont plus à exporter ni garances, ni vins, ni huiles, ni céréales, ni soies, ni chardons, ni sorghos, ni cocons, ni savons, ni fourrages. Provisoirement, on est forcé de passer par Avignon, Tarascon et Beaucaire. En arrivant à l'entrée du pont légendaire, immortalisé par une chanson, j'aperçois l'appariteur de la mairie voisine, armé de sa trompette. Il souffle dans son instrument. Je crois qu'il s'agit d'un chien perdu ou d'une vente à l'encan par autorité de justice. Erreur. Lorsque sa musique a rassemblé deux ou trois douzaines de badauds, il s'interrompt pour crier d'une voix de stentor : « Demandez du Nanan! Lisez Zola, par Voltaire! » — Pauvre Voltaire!

Mais déjà les baraques de l'ancien péage et les piliers du pont en fil de fer protestaient contre cette naïve confusion de noms propres. Sur tous les murs et même sur les garde-fous en bois rouge s'étalait, entre le guano perfectionné, l'engrais insecticide, une vieille circulaire du citoyen Saint-Martin et quatre sirops dépuratifs, l'af-

fiche officielle, l'affiche attitrée : « Demandez le *Voltaire* du 15! *Nana*, par Émile Zola ! » Le préposé aborde, comme d'habitude, ma voiture; il veut me dire la phrase réglementaire : « Vous savez qu'il est défendu de trotter et de fumer, » il se trompe, et il me dit : « Vous savez qu'il est défendu de Zola et de Nana ! » Le pauvre bonhomme était excusable. C'était jour de marché dans la cité des Papes, et, depuis quatre heures du matin, toutes les pataches, toutes les carrioles, toutes les diligences, tous les omnibus de la banlieue, lui montraient, collée sur leur capote ou leur arrière-train, la bienheureuse affiche : « Demandez le *Voltaire* du 15, *Nana*, par Zola ! » — A la porte de l'Oule, l'employé de l'octroi m'arrête ; la langue lui tourne, comme elle tournera à tous ceux qui étudieront le français dans les chefs-d'œuvre du naturalisme, et il me dit : « M. Voltaire n'a pas à déclarer de Nana qui soit sujet au Zola?? » — Hélas! c'est la première fois que j'ai été pris pour l'auteur de *Zadig*. N'est-ce pas le cas, dans mon beau désespoir, de me jeter par la fenêtre pour être plus sûr de descendre des croisés?...

C'en est fait, la ronde des affiches remplace celle du sabbat. J'en compte trente sur la place Crillon — où étais-tu, Crillon? — vingt-huit dans la rue Calade, quarante rue de la République, ci-devant Pétrarque, ci-devant Bonaparte. Arrivé à la gare, je renonce à compter; la vaste façade disparaît sous les affiches, et, comme le mistral souffle en ce moment avec une furie qui a fait

bien des désastres et dont vous ont parlé tous les journaux de notre zone méridionale, j'en abuse pour dire à mon cousin M. de Bièvre, que jamais une merveille de l'esprit humain ne fut plus *vantée* à sa naissance; tant pis si l'orthographe n'y est pas ! Sérieusement, la rencontre d'une tempête, d'une convulsion de la nature avec l'éclosion de *Nana*, par Zola, a quelque chose de fastique, de fatidique, qui ne saurait nous échapper, et qui ne sera pas perdu pour l'histoire. -- « Ce jour-là, dira-t-elle, tout le littoral trembla au souffle du nord-nord-ouest. Des milliers d'arbres séculaires furent déracinés; les bateaux à vapeur rejetés en pleine mer; les barques submergées, les voiles déchirées, les alcyons noyés, les cordages brisés, les vagues déchaînées. Tuiles, cheminées, pans de mur, tombaient comme grêle sur la tête des passants. Cette tourmente inouïe fit un certain nombre de victimes. C'est que les éléments ne peuvent rester calmes alors que s'accomplit un événement extraordinaire. L'apparition de *Nana* devait bouleverser l'empire d'Éole, et être saluée par une de ces symphonies formidables qui avertissent les peuples que quelque chose de grand vient de finir, que quelque chose d'immense vient de naître. Le poète latin nous l'a dit : *Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam!* « Cette fois, ce n'est pas César, c'est le romantisme qui meurt; *Nana* paraît, et les proportions sont rétablies. »

Aux gares, je voulus en avoir le cœur net. Malgré la

dureté des temps, j'achetai tous les journaux. Tous! tous! Oui, tous avaient livré leur quatrième page, — heureusement elle n'est pas vierge, — au Minotaure du naturalisme. NANA-ZOLA s'y pavanait en lettres si colossales, que, très certainement, les imprimeurs avaient dû se procurer tout exprès des caractères neufs, bien plus neufs que ceux que je découvre jusqu'ici dans ce prodigieux roman. Que vous dirai-je? A Nîmes, l'avenue Feuchères, les boulevards, la place de la Couronne, les bureaux de tabac, les kiosques, les librairies, les portes cochères, les vitrines, les pharmacies, les drogueries, les buvettes, les gargotes, les monuments, n'avaient rien à envier aux affiches avignonaises. O douleur! *Nana* collée sur le temple de Diane! La Maison-Carrée et les Arènes perdant leur latin au point de nous crier : « Achetez le *Voltaire!* Lisez *Nana!* Lisez Zola! » — Auguste, Antonin et Titus épelant l'histoire de Rose Mignon, de Lucy Stewart, de Caroline Héquet, de Blanche de Sivry, et de Satin, qu'on pourrait écrire avec un C sans cédille, et qui répond à toutes les questions par le mot classique de M. Margue!... Passe encore pour Vespasien! Il s'y retrouverait dans son élément, et, si la chose, comme je le crois, rapporte beaucoup d'argent, il reconnaîtrait ses héritiers.

Décidément, ce n'étaient pas des affiches; c'étaient des pariétaires. On les avait semées dans la nuit, et elles 'étaient multipliées de façon à inquiéter les murailles.

Mais ne vous semble-t-il pas que M. Zola, opérant lui-même, ait d'avance exprimé mon sentiment et le vôtre, lorsqu'il nous fait dire par un de ses personnages : « Allons, bon, ça va recommencer! Depuis ce matin, on m'assomme avec Nana... J'ai rencontré plus de vingt personnes, et Nana par ci, et Nana par là!... »

Eh bien, j'ai lu les premiers feuilletons, et, dussé-je être seul de mon avis, dût-on me déporter à l'île des Pins pour remplacer les héros, les patriotes, les incompris de mai 1871, j'ose déclarer que c'est très mauvais, aussi mauvais que la sueur du peuple dont on nous accuse de nous engraisser; mauvais, non seulement au point de vue de ceux qu'on appelait autrefois les gens de goût, les lecteurs délicats, l'élite de la société polie, mais même en admettant les doctrines de M. Émile Zola, qui ne veut pas, j'imagine, se proclamer naturaliste pour se dispenser d'être vrai. M. Zola, qui n'est pas inventeur, n'est pas davantage observateur; il est tout au plus un *regardeur*, servi par un appareil photographique. Il décrit à satiété, et, quand on croit que c'est fini, il décrit encore. Rien n'égale la monotonie de ses effets, si ce n'est l'uniformité de ses procédés. Le lecteur quelque peu distrait en arrive à se figurer que c'est toujours la même phrase : «... De hautes flammes de gaz allumaient le grand lustre de cristal d'un ruissellement de feux jaunes et roses, dont la pluie chaude se brisait du cintre au parterre en une pluie de clarté. Les velours grenat

des loges se moiraient de laque; tandis que les ors luisaient et que les ornements vert-tendre en adoucissaient l'éclat, sous les peintures trop crues du plafond, etc. » — Il y en a, comme cela, deux colonnes, et il pourrait y en avoir vingt. Plus loin : « On suffoquait, (et moi aussi, je suffoque!) les chevelures s'alourdissaient sur les têtes en sueur. Depuis trois heures qu'on était là, les haleines avaient échauffé et chargé l'air d'une odeur humaine. Dans le flamboiement du gaz, les poussières en suspension s'épaississaient, immobiles au-dessous du lustre, comme une buée jaune. » J'aurais été bien étonné, si cette inévitable *buée* n'avait pas paru.

Avec ces deux phrases, à l'aide de variations plus ou moins brillantes sur ces poussières, ces suspensions, ces ors, ces ruissellements, ces flamboiements, cette buée, ce jaune, ce rose, ce vert-tendre, cette pluie, ce grenat, je me chargerais d'écrire cent pages que des myopes prendraient pour du pur Zola. J'offre de parier qu'un jeune homme intelligent, un Albert Millaud de troisième catégorie, n'aurait qu'à s'enfermer huit jours (je le plaindrais), avec la collection des romans de M. Zola et à étudier le mécanisme tout matériel de ce style; il en sortirait avec un pastiche ou plutôt un trompe-l'œil si parfaitement réussi, que tout le monde s'y attraperait. Il est vrai que les lecteurs alléchés par les neuf cent mille annonces, réclames et affiches de *Nana*, n'ont pas ..in, pour s'attraper, de cette mystification supplé-...ire.

Mais la véritable question n'est pas là. Étant donnés le genre de M. Zola, le sujet qu'il a choisi, son programme littéraire, l'égout collecteur où il nous mène, le cloaque où il nous roule, le dépotoir où il nous convie, les flacons de sel anglais et les bottes de vidangeurs dont il nous force de faire usage, encore faudrait-il qu'il ne fût pas plus faux que les disciples du vicomte d'Arlincourt et de M. de Marchangy. Nous disions tout à l'heure qu'il n'était pas observateur. Il y a plus. Pour écrire l'*Assommoir*, il a pu visiter les quartiers spéciaux de l'alcoolisme, pénétrer les nouvelles couches dans leurs rapports avec l'absinthe, l'eau-de-vie et le mêlé-cassis, prendre sur le fait les personnages, s'assimiler leurs mœurs, leurs gestes, leurs attitudes, leur langue, et, avec tout cela, surexciter, chauffer, affoler la curiosité universelle au même degré qu'Eugène Sue lorsqu'il nous révéla les beautés de l'argot et confondit dans un même groupe un prince allemand, un assassin, un forçat libéré, une fille de trottoir, une duchesse, une grisette, un rapin, un portier et un escroc de *high-life*. Mais, de son propre aveu, au dire de son état-major, — et je suis très loin de l'en blâmer, — ce révolutionnaire à tous crins, ce novateur à tout casser, cet outrancier du naturalisme, vit comme un bourgeois des Batignolles ou un rentier du Marais. Il ne sait rien ou presque rien de ce monde interlope qui touche d'un côté à la prostitution parisienne, de l'autre aux industries théâtrales, et où se



recrutent les courtisanes de haut parage, les pécheresses de toute provenance, les patriciennes déchues, les déclassés des deux sexes, les *étoiles* de café-concert, les ingénues d'opérette, leurs directeurs, leurs patrons, leurs protecteurs, leurs banquiers et leurs maris. Aussi, qu'arrive-t-il?

Dans ces tableaux qui tiennent plus de place que les récits, et où M. Émile Zola, sous prétexte de nous moraliser ou de nous morigéner, convoque toutes les cantharides de la religion du *nu* et de la littérature pornographique, il accumule, non pas les verres grossissants, permis à la comédie et même au roman, mais les contresens les plus énormes. Je n'en citerai aujourd'hui que deux exemples; car, si blasé que l'on soit sur les audaces de cette école, il advient pourtant un moment où la stupeur se change en dégoût et le dégoût en asphyxie. Et puis, si M. Zola ne respecte rien, si, dans ce feuilleton pour lequel se sont centuplées les cent bouches de la Renommée, et qui est, hélas! destiné à passer par toutes les mains, il rivalise, dès les premiers chapitres, avec ce *Musée secret* que l'on a tant reproché au gendre de Théophile Gautier et qui du moins se cachait dans un livre, je dois songer à mes lecteurs, à mes lectrices; c'est là, soit dit entre parenthèses, ce qui fait ma faiblesse dans cette lutte, déjà si inégale, que je continue depuis plus d'un quart de siècle; la difficulté de faire mes preuves; L'IMPOSSIBILITÉ DE CITER. Lorsque j'ai attaqué

Balzac, — un géant, celui-là, qui ne ferait qu'une bouchée de toute la grosse cuisine de M. Zola! — j'étais sûr d'avance de ce qui allait m'arriver. Je savais que je serais tout à la fois bafoué par la bohême, par les thuriféraires de cette gloire posthume, par les adorateurs de ce bizarre génie qui, comme les Césars, avait eu besoin de mourir pour devenir dieu, et blâmé par cette minorité qui, sur d'autres points, m'accordait son assentiment. Et pourtant, s'il m'avait été possible de citer les turpitudes qui abondent dans les œuvres de Balzac et qui n'ont peut-être pas été étrangères à notre décomposition sociale, j'aime à croire, pour l'honneur de cette société polie, si revêche envers ses défenseurs, — qu'elle m'aurait approuvé.

Ici on voit beaucoup plus clair, et, si vous tombez dans l'*ouvrage,* la tête la première, comme disent les travailleurs nocturnes de la mer..., non, de la compagnie Richer, c'est que vous le voudrez bien. Il s'agit, au début, d'un événement dramatique presque aussi important que la publication de *Nana;* la première représentation d'une opérette mythologique, telle que n'en ont jamais rêvé les maîtres du genre. Le théâtre est nommé en toutes lettres; c'est le théâtre des Variétés. La date est facile à fixer. Sous la plume, — non, sous le crochet de M. Zola, ces ordures ne pouvaient pas être républicaines. La République, la chaste et pudibonde République, permet bien de les peindre, mais à condi-

tion d'en faire honneur à la monarchie, laquelle, malgré ses infamies et ses scandales, n'eût permis ni de les peindre ni de les jouer.

Cela s'appelle *la Blonde Vénus* et doit servir à l'exhibition plastique de cette sempiternelle Nana, fille légitime de l'*Assommoir*. Nous sommes évidemment en avril 1867; car, d'une part, l'auteur nous présente un de ses personnages comme chambellan de l'impératrice; de l'autre, il fait allusion à une Exposition universelle dont va profiter la vogue de cette *Blonde Vénus*. Cette date est justement celle de deux amusantes opérettes, qui ne se piquaient pas de pruderie, qui ne valaient assurément pas *Polyeucte* et le *Misanthrope*, mais dont nous avons pu rire avec tout Paris sans avoir à rougir devant notre glace ou à refuser de nous saluer dans la rue. On aurait bien étonné les spirituels auteurs de *la Vie parisienne* et de *la Grande-Duchesse*, si on leur avait dit que, douze ans plus tard, pour donner une idée de leur talent, de leur esprit, de leur théâtre, de leur succès et de leur public, le Balzac de l'avenir nous montrerait, dans une pièce idiote et obscène, une ignoble fille que son ignoble Barnum qualifierait ainsi : « Une vraie seringue, un paquet, ne sachant où mettre ses pieds et ses mains, » mais, se hâte-t-il d'ajouter, « Nana a autre chose, parbleu! et quelque chose qui remplace tout. Je l'ai flairée, c'est joliment fort chez elle, ou je n'ai plus que le nez d'un imbécile... Tu verras, tu verras;

elle n'a qu'à paraître; toute la salle tirera la langue. »

Elle paraît en effet, et les prédictions de Bordenave — c'est le nom du directeur — se réalisent de point en point. C'est ici que je me sens désarmé par l'impossibilité de citer, et aussi par un hoquet de dégoût qui me fait regretter d'avoir commencé cet article sans m'être précautionné d'une cuvette, d'une pelle et d'un sac de cendres. Comme tous ces détails de nudité, de crudité, de saleté, de proxénétisme, de vente et d'étalage de chair humaine, de spéculation hideuse sur les vices les plus honteux, sur les plus immondes passions d'une société gangrenée et bestialisée, doivent être agréables aux directeurs passés et présents du théâtre des Variétés ou plutôt de tous les théâtres! Et quelle douce surprise pour mesdames Hortense Schneider, Judic, Céline Chaumont, Théo, Zulma Bouffar, Granier, Girard, Paola Marié, etc... d'apprendre que, pour les éclipser en cinq minutes, pas n'est besoin d'avoir de la voix, de la grâce, de la finesse, de l'esprit, de la gaieté, de l'élégance, de la verve, du talent, mais qu'il suffit de posséder ce quelque chose que Bordenave a flairé, et qui est joliment fort; qu'il suffit — ma foi, tant pis! — « d'une fille qui s'est fait ramasser, tant elle était saoûle, » — que les connaisseurs traitent carrément de « *salope* » (*sic*), pourvu qu'elle représente Vénus naissant des flots et n'ayant pour voile que ses cheveux, pourvu « qu'elle se dresse, inquiétante, apportant le coup de folie de son sexe, ouvrant l'inconnu

du désir. » — « Nana souriait toujours, mais d'un sourire aigu et énigmatique de mangeuse d'hommes, dont la poitrine superbe s'offrait aux passants, et dont la croupe de monstre, gonflée d'ordure (*sic*, *sic*), dormait enroulée *dans ses jupes.* » — Ses jupes? Pourquoi pas sa crinoline? Et l'auteur vient de nous dire qu'elle n'est vêtue que de ses cheveux!!

Je vous ai promis deux exemples entre mille, pour prouver que, même sur ce terrain, sur ce fumier, M. Zola n'entendait rien à son métier. Pardon, si j'ai reculé jusqu'ici! — Dans le premier feuilleton, cinquième colonne... Rambuteau, un jeune provincial dit à Bordenave : « Votre théâtre, » — à quoi Bordenave répond brutalement : « Dites mon b... » — le plus grossier de tous les mots dont on désigne une maison à gros numéro... Eh bien! c'est un effroyable contre-sens. Si M. Zola ne se bornait pas à regarder au dehors les objets matériels, au dedans les trésors de son orgueil, il saurait que, plus une industrie est ignominieuse, plus celui qui l'exerce cherche et trouve des euphémismes. Son M. Mignon me suggère une remarque analogue; ce Mignon est le mari de Rose, une des *étoiles* du théâtre, laquelle a pour protecteur attitré, pour amant officiel, le banquier Steiner. Mignon et Steiner sont inséparables; « Steiner commence à avoir de Rose par-dessus la tête; aussi le mari ne le lâche-t-il plus d'une semelle, de peur qu'il ne file. » — Soit! puisque nous y sommes, autant

vaut en avoir jusqu'à la ceinture que jusqu'au genou. Mais, lorsque ce même Mignon dit à Steiner : « Mon cher, vous allez voir le costume de ma femme, au second acte ; il est d'un *cochon !* » je récalcitre, et je réponds que le plaisir d'écrire un mot sale de plus a ici égaré et aveuglé M. Zola. Même entre gens tarés, cyniques, éhontés, faisandés, pourris jusqu'aux moelles, ces choses-là se sous-entendent. Elles ne se disent jamais.

Assez! assez! n'est-ce pas? Si M. Zola connaît mal ou dédaigne de connaître le cœur humain, comme il connaît bien son moment! Comme c'est bien là le roman de la *voyoucratie*, la littérature d'un temps où les journaux appelent Mgr l'évêque de Poitiers *le sieur Pie*, où des bipèdes s'attellent à la voiture du grand citoyen Louis Blanc, où le gouvernement, pour se venger des insultes de Blanqui et de son groupe, frappe sur M. de Carayon-Latour! Quelle harmonie entre cette orgie littéraire et ces saturnales radicales! *Nana* est le dernier mot de la démagogie dans le roman, comme le programme du *Mot d'ordre*, — le *Moniteur* de demain, — est le dernier mot de la démagogie dans la politique. Il y a vraiment quelque chose de fatidique dans la coïncidence de cette œuvre nouménenne avec la rentrée triomphale des amnistiés. Si la société, si la bourgeoisie, si l'art, si le théâtre, si le public des lettrés et des raffinés, sont réellement tels que les peint l'auteur de *Nana*, les amnistiés, les communards ont bien raison. C'est la plus éloquente de leurs

apologies, et nous n'avons plus qu'à tendre le cou à leurs poignards, à offrir nos poitrines à leurs fusils, à ouvrir nos maisons à leur pétrole. Mieux vaut le sang que l'ordure, mieux vaut l'incendie que le bourbier, mieux vaut le crime que le vice. Pour supprimer cette dépravation cette infection, cette pestilence, des réformes ne suffiraient pas; ce n'est pas trop d'un de ces immenses cataclysmes qui détruisent pour régénérer. Un mot pourtant avant de finir, un mot à cette société incorrigible qui paye ses démolisseurs et sourit à ses insulteurs. Avec l'*Assommoir*, elle pouvait encore prendre le change. Cette peinture brutale des vices populaires ou populaciers, à ne consulter que les apparences, la laissait en dehors du cadre, et il lui était permis d'être curieuse, sans qu'on l'accusât d'être insensée. Cette fois, l'illusion ne lui est plus possible. C'est bien à elle qu'on s'attaque. Ce que l'on décrit, — l'auteur nous le dit lui-même, — « c'est la beauté sensuelle, érotique, hystérique, d'une fille du peuple vengeant les gueux et les abandonnés dont elle était le produit. » — « C'est la pourriture, qu'on laissait fermenter dans le peuple, remontant et pourrissant l'aristocratie. » — En d'autres termes, c'est le vice aristocratique subissant les représailles du vice et de la misère populaires. Eh bien! si vous acceptez cette donnée, si vous faites encore un succès à cette œuvre monstrueuse qui, j'ose le croire, vous calomnie, ne venez pas ensuite vous plaindre, lorsque arrivera le jour de l'expiation suprême et

du châtiment. Vous aurez été les complices de votre perte, les courtisans de votre honte, les victimes de votre folie[1] !...

1. Réplique : 55,000 exemplaires vendus le premier jour. (Voir le 20e volume des *Nouveaux Samedis.*)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — J. Robert.

